ŒUVRES
DE MONSIEUR
DE LA FONTAINE,

NOUVELLE EDITION.

TOME SECOND.



A ANVERS,

Chez les Freres JACOB & HENRY SAUVAGE, Libraires, à l'Enseigne d'Apollon.

M. DCCXXVI.

PREFACE
DE L'AUTEUR.

J'AVOIS résolu de ne consentir à l'impression de ces Contes, qu'après que j'y pourrois joindre ceux de Bocace, qui sont le plus à mon goût ; mais quelques personnes m'ont conseillé de donner dès à present ce qui me reste de ces bagatelles ; afin de ne pas laisser refroidir la curiosité de les voir qui est encore en son premier feu. Je me suis rendu à cet avis sans beaucoup de peine ; & j'ay crû pouvoir profiter de l'occasion.

Non ſeulement cela m'eſt permis, mais ce ſeroit vanité à moy de mépriſer un tel avantage. Il me ſuffit de ne pas vouloir qu'on impoſe en ma faveur à qui que ce ſoit; & de ſuivre un chemin contraire à celuy de certaines gens qui ne s'acquierent des amis que pour s'acquerir des ſuffrages par leur moyen; Créatures de la Cabale, bien differens de cet Eſpagnol qui ſe piquoit d'eſtre fils de ſes propres œuvres. Quoyque j'aye autant beſoin de ces artifices que pas un autre, je ne ſçaurois me réſoudre à les employer: ſeulement je m'accommoderay, s'il m'eſt poſſible, au goût de mon ſiécle, inſtruit que je ſuis par ma propre expérience, qu'il n'y a rien de plus néceſſaire. En effet on ne peut pas dire que toutes ſaiſons ſoient favorables pour toutes ſortes de Livres. Nous avons vû les Rondeaux, les Métamorphoſes, les Bouts-rimez, regner tour à tour. Maintenant ces Galanteries ſont hors de mode, & perſonne ne s'en ſoucie: tant il eſt certain que ce qui plaiſt en un temps peut ne pas plaire en un autre. Il n'appartient qu'aux Ouvrages vrayement ſolides, & d'une ſouveraine beauté, d'eſtre bien reçûs de tous les eſprits, & dans

tous les Siécles, ſans avoir d'autre paſſeport que le ſeul mérite dont ils ſont pleins. Comme les miens ſont fort éloignez d'un ſi haut degré de perfection, la prudence veut que je les garde en mon cabinet, à moins que de bien prendre mon temps pour les en tirer. C'eſt ce que j'ay fait, ou que j'ay crû faire dans cette Edition, où je n'ay ajouſté de nouveaux Contes, que parce qu'il m'a ſemblé qu'on eſtoit en train d'y prendre plaiſir. Il y en a que j'ay étendus, & d'autres que j'ay accourcis; ſeulement pour diverſifier, & me rendre moins ennuyeux. Mais je m'amuſe à des choſes auſquelles on ne prendra peut-eſtre pas garde, tandis que j'ay lieu d'appréhender des objections bien plus importantes. On m'en peut faire deux principales: l'une, que ce Livre eſt licentieux; l'autre qu'il n'épargne pas aſſez le beau ſexe. Quant à la premiere, je dis hardiment que la nature du Conte le vouloit ainſi; eſtant une loy indiſpenſable ſelon Horace, ou pluſtoſt ſelon la raiſon & le ſens commun, de ſe conformer aux choſes dont on écrit. Or qu'il ne m'ait eſté permis d'écrire de celles-cy, comme tant d'autres l'ont fait, & avec ſuccès, je ne croy pas

qu'on le mette en doute: & l'on ne me ſçauroit condamner que l'on ne condamne auſſi l'Arioſte devant moy, & les Anciens devant l'Arioſte. On me dira que j'euſſe mieux fait de ſupprimer quelques circonſtances, ou tout au moins de les déguiſer. Il n'y avoit rien de plus facile; mais cela auroit affoibli le Conte, & luy auroit oſté de ſa grace. Tant de circonſpection n'eſt néceſſaire que dans les Ouvrages qui promettent beaucoup de retenuë dès l'abord, ou par leur ſujet, ou par la maniere dont on les traite. Je confeſſe qu'il faut garder en cela des bornes, & que les plus étroites ſont les meilleures. Auſſi faut-il m'avouer que trop de ſcrupule gaſteroit tout. Qui voudroit réduire Bocace à la meſme pudeur que Virgile, ne feroit aſſurément rien qui vaille; & pécheroit contre les Loix & la bienſéance en prenant à taſche de les obſerver. Car afin que l'on ne s'y trompe pas; en matiere de Vers & de Proſe, l'extreſme pudeur & la bienſéance ſont deux choſes bien differentes. Ciceron fait conſiſter la derniere à dire ce qu'il eſt à propos qu'on diſe, eu égard au lieu, au temps, & aux perſonnes qu'on entretient. Ce principe une fois

posé, ce n'est pas une faute de jugement que d'entretenir les gens d'aujourd'huy de Contes un peu libres. Je ne péche pas non plus en cela contre la Morale. S'il y a quelque chose dans nos Ecrits qui puisse faire impression sur les ames, ce n'est nullement la gayeté de ces Contes; elle passe légerement: je craindrois plustost une douce mélancolie, où les Romans les plus chastes & les plus modestes sont très-capables de nous plonger, & qui est une grande préparation pour l'amour. Quant à la seconde objection, par laquelle on me reproche que ce Livre fait tort aux femmes; on auroit raison, si je parlois sérieusement: mais qui ne void que cecy est jeu, & par conséquent ne peut porter coup? Il ne faut pas avoir peur que les mariages n'en soient à l'avenir moins fréquens, & les maris plus fort sur leurs gardes. On me peut encore objecter, que ces Contes ne sont pas fondez, ou qu'ils ont par tout un fondement aisé à détruire; enfin qu'il y a des absurditez, & pas la moindre teinture de vray-semblance. Je répons en peu de mots que j'ay mes garans: & puis ce n'est ni le vray, ni le vray-semblable, qui font la beauté & la grace de ces choses-cy; c'est

ſeulement la maniere de les conter. Voilà les principaux points ſur quoy j'ay crû eſtre obligé de me deffendre. J'abandonne le reſte aux Cenſeurs; auſſi bien ſeroit-ce une entrepriſe infinie que de prétendre répondre à tout. Jamais la Critique ne demeure court, ni ne manque de ſujets de s'exercer : Quand ceux que je puis prévoir luy ſeroient oſtez, elle en auroit bien-toſt trouvé d'autres.

Fin de la premiere Préface.

Comme les Contes de Monſieur de la Fontaine qu'on donne dans cette Edition de ſes Oeuvres, ne ſont point diviſez en deux Tomes, on a été obligé de mettre de ſuite la Préface qui eſt à la teſte du ſecond Tome des autres Editions.

SECONDE PREFACE.

VOICY les derniers Ouvrages de cette nature qui partiront des mains de l'Auteur, & par conséquent la derniere occasion de justifier ses hardiesses, & les licences qu'il s'est données. Nous ne parlons point des mauvaises rimes, des Vers qui enjambent, des deux voyelles sans élision, ni en général de ces sortes de négligences qu'il ne se pardonneroit pas luy-mesme en un autre genre de Poësie; mais qui sont inséparables pour ainsi dire de celuy-cy. Le trop grand soin de les éviter jetteroit un faiseur de Contes en de longs détours, en des récits aussi froids que beaux, en des contraintes fort inutiles; & luy feroit négliger le plaisir du cœur pour travailler à la satisfaction de l'oreille. Il faut laisser les narrations étudiées pour les grands sujets, & ne pas faire un Poëme Epique des avantures de Renaud d'Ast. Quand celuy qui a rimé ces Nouvelles y auroit apporté tout le soin & l'éxactitude qu'on luy demande; outre que ce soin s'y remarqueroit d'autant plus qu'il y est moins

néceſſaire, & que cela contrevient aux préceptes de Quintilien ; encore l'Auteur n'auroit-il pas ſatisfait au principal point, qui eſt d'attacher le Lecteur, de le réjoüir, d'attirer malgré luy ſon attention, de luy plaire enfin. Car, comme l'on ſçait, le ſecret de plaire ne conſiſte pas toûjours en l'ajuſtement, ni meſme en la régularité : Il faut du piquant & de l'agréable, ſi l'on veut toucher. Combien voyons-nous de ces beautez régulieres qui ne touchent point, & dont perſonne n'eſt amoureux ? Nous ne voulons pas oſter aux modernes la loüange qu'ils ont méritée. Le beau tour de Vers, le beau langage, la juſteſſe, les bonnes rimes ſont des perfections en un Poëte : cependant, que l'on conſidere quelques-unes de nos Epigrammes où tout cela ſe rencontre ; peut-eſtre y trouvera-t'on beaucoup moins de ſel, j'oſerois dire encore, bien moins de graces, qu'en celles de Marot & de Saint Gelais ; quoyque les Ouvrages de ces derniers ſoient preſque tout pleins de ces meſmes fautes qu'on nous impute. On dira que ce n'eſtoient pas des fautes en leur ſiécle, & que s'en ſont de très-grande au noſtre. A cela nous répondons par un meſme raiſonnement,

ment, & diſons, comme nous avons déja dit, que c'en ſeroit en effet dans un autre genre de Poëſie, mais que ce n'en ſont point dans celuy-cy. Feu Monſieur de Voiture en eſt le garand. Il ne faut que lire ceux de ces Ouvrages où il fait revivre le caractere de Marot. Car noſtre Auteur ne prétend pas que la gloire luy en ſoit dûë, ni qu'il ait mérité non plus de grands applaudiſſemens du Public pour avoir rimé quelques Contes. Il s'eſt véritablement engagé dans une carriere toute nouvelle, & l'a fournie le mieux qu'il a pû; prenant tantoſt un chemin, tantoſt l'autre; & marchant toûjours plus aſſûrément, quand il a ſuivi la maniere de nos vieux Poëtes, *Quorum in hac re imitari negligentiam exoptat, potius quam iſtorum diligentiam.* Mais en diſant que nous voulions paſſer ce point-là, nous nous ſommes inſenſiblement engagez à l'examiner: & poſſible n'a-ce pas eſté inutilement; car il n'y a rien qui reſſemble mieux à des fautes que ces licences. Venons à la liberté que l'Auteur ſe donne de tailler dans le bien d'autruy ainſi que dans le ſien propre, ſans qu'il en excepte les Nouvelles meſme les plus connuës, ne

s'en trouvant point d'inviolable pour luy. Il retranche, il amplifie, il change les incidens & les circonſtances, quelquefois le principal évenement & la ſuite : enfin ce n'eſt plus la meſme choſe ; c'eſt proprement une Nouvelle Nouvelle ; & celuy qui l'a inventée auroit bien de la peine à reconnoiſtre ſon propre ouvrage. *Non ſic decet contaminari fabulas*, diront les Critiques. Et comment ne le diroient-ils pas ? Ils ont bien fait le meſme reproche à Terence ; mais Terence s'eſt moqué d'eux, & a prétendu avoir droit d'en uſer ainſi. Il a meſlé du ſien parmy les Sujets qu'il a tirez de Ménandre, comme Sophocle & Euripide ont meſlé du leur parmy ceux qu'ils ont tirez des Ecrivains qui les précédoient, n'épargnant Hiſtoire ni Fable où il s'agiſſoit de la bienſéance & des régles du Dramatique. Ce privilege ceſſera-t'il à l'égard des Contes faits à plaiſir ? Et faudra-t'il avoir dorénavant plus de reſpect, & plus de religion, s'il eſt permis d'ainſi dire, pour le menſonge, que les Anciens n'en ont eu pour la vérité ? Jamais ce qu'on appelle un bon Conte ne paſſe d'une main à l'autre ſans recevoir quelque nouvel embelliſſement. D'où vient donc,

nous pourra-t'on dire, qu'en beaucoup d'endroits l'Auteur retranche au lieu d'enchérir ? Nous en demeurons d'accord, & il le fait pour éviter la longueur & l'obſcurité, deux défauts intolérables dans ces matiéres, le dernier ſur tout: car ſi la clarté eſt recommandable en tous les Ouvrages de l'eſprit, on peut dire qu'elle eſt néceſſaire dans les récits, où une choſe, la pluſpart du temps, eſt la ſuite & la dépendance d'une autre, où le moindre fonde quelquefois le plus important; en ſorte que ſi le fil vient une fois à ſe rompre, il eſt impoſſible au Lecteur de le renoüer. D'ailleurs, comme les narrations en Vers ſont très mal-aiſées, il ſe faut charger de circonſtances le moins qu'on peut. Par ce moyen vous vous ſoulagez vous-meſme, & vous ſoulagez auſſi le Lecteur, à qui l'on ne ſçauroit manquer d'appreſter des plaiſirs ſans peine. Que ſi l'Auteur a changé quelques incidens, & meſme quelque cataſtrophe, ce qui préparoit cette cataſtrophe & la néceſſité de la rendre heureuſe l'y ont contraint. Il a crû que dans ces ſortes de Contes chacun devoit eſtre content à la fin: cela plaiſt au Lecteur; à moins qu'on ne luy ait rendu les perſonnes trop

odieuſes : mais il n'en faut point venir là ſi l'on peut, ni faire rire & pleurer dans une meſme Nouvelle. Cette bigarrure déplaiſt à Horace ſur toutes choſes : il ne veut pas que nos compoſitions reſſemblent aux groteſques, & que nous faſſions un ouvrage moitié femme moitié poiſſon. Ce ſont les raiſons générales que l'Auteur a eües ; on en pourroit encore alléguer de particulieres, & deffendre chaque endroit : mais il faut laiſſer quelque choſe à faire à l'habileté & à l'indulgence des Lecteurs. Ils ſe contenteront donc de ces raiſons-cy. Nous les aurions miſes un peu plus en jour, & fait valoir davantage, ſi l'étenduë des Préfaces l'avoit permis.

Fin de la ſeconde Préface.

JOCONDE.



JOCONDE.

NOUVELLE TIRÉE DE L'ARIOSTE.

IAdis regnoit en Lombardie
Un Prince aussi beau que le jour,
Et tel, que des beautez qui regnoient à sa Cour,
La moitié luy portoit envie,
L'autre moitié brusloit pour luy d'amour.
Un jour en se mirant, je fais, dit-il, gageure,
Qu'il n'est mortel dans la nature
Qui me soit égal en appas;
Et gage, si l'on veut, la meilleure Province

De mes Estats ;
Et, s'il s'en rencontre un, je promets, foy de Prince,
De le traiter si bien qu'il ne s'en plaindra pas.
A ce propos s'avance un certain Gentilhomme
D'auprès de Rome.
Sire, dit-il, si vostre Majesté
Est curieuse de beauté,
Qu'elle fasse venir mon frere ;
Aux plus charmans il n'en doit guere :
Je m'y connois un peu ; soit dit sans vanité.
Toutefois en cela pouvant m'estre flaté,
Que je n'en sois pas crû, mais les cœurs de vos Dames:
Du soin de guerir leurs flames
Il vous soulagera, si vous le trouvez bon:
Car de pourvoir vous seul au tourment de chacune,
Outre que tant d'amour vous seroit importune,
Vous n'auriez jamais fait, il vous faut un second.
Là-dessus Astolphe répond.
(C'est ainsi qu'on nommoit ce Roy de Lombardie)
Vostre discours me donne une terrible envie
De connoistre ce frere : amenez-le nous donc.

Voyons si nos beautés en seront amoureuses,
Si ses appas le mettront en crédit;
Nous en croirons les connoisseuses;
Comme très bien vous avez dit.
Le Gentilhomme part, & va querir Joconde.
(C'est le nom que ce frere avoit.)
A la campagne il vivoit,
Loin du commerce & du monde.
Marié depuis peu, content, je n'en sçais rien;
Sa femme avoit de la jeunesse,
De la beauté, de la délicatesse;
Il ne tenoit qu'à luy qu'il ne s'en trouvât bien.
Son frere arrive, & luy fait l'ambassade;
Enfin il le persuade.
Joconde d'une part regardoit l'amitié
D'un Roy puissant, & d'ailleurs fort aimable;
Et d'autre part aussi sa charmante moitié
Triomphoit d'estre inconsolable,
Et de luy faire des adieux
A tirer les larmes des yeux.
Quoy! tu me quittes, disoit-elle.

As-tu bien l'ame aſſez cruelle,
Pour préferer à ma conſtante amour,
Les faveurs de la Cour ?
Tu ſçais qu'à peine elles durent un jour,
Qu'on les conſerve avec inquiétude,
Pour les perdre avec deſeſpoir.
Si tu te laſſes de me voir,
Songe au moins qu'en ta ſolitude
Le repos regne jour & nuit ;
Que les ruiſſeaux n'y font du bruit,
Qu'afin de t'inviter à fermer la paupiere.
Croy-moy, ne quitte point les hoſtes de tes bois,
Ces fertiles valons, ces ombrages ſi cois,
Enfin moy, qui devois me nommer la premiere.
Mais ce n'eſt plus le temps, tu ris de mon amour.
Va cruel, va montrer ta beauté ſinguliere,
Je mourray, je l'eſpere, avant la fin du jour.
L'Hiſtoire ne dit point, ni de quelle maniere
Joconde pût partir, ni ce qu'il répondit,
Ni ce qu'il fit, ni ce qu'il dit ;
Je m'en tais donc auſſi, de crainte de pis faire.

Diſons que la douleur l'empeſcha de parler ;
C'eſt un fort bon moyen de ſe tirer d'affaire.
Sa femme le voyant tout preſt de s'en aller,
L'accable de baiſers, & pour comble lui donne
Un braſſelet de façon fort mignonne ;
En luy diſant, ne le perds pas ;
Et qu'il ſoit toûjours à ton bras,
Pour te reſſouvenir de mon amour extreſme
Il eſt de mes cheveux, je l'ay tiſſu moi-meſme ;
Et voilà de plus mon portrait
Que j'attache à ce braſſelet.
Vous autres bonnes gens euſſiez crû que la Dame
Une heure après eût rendu l'ame ;
Moy, qui ſçais ce que c'eſt que l'eſprit d'une femme,
Je m'en ſerois à bon droit défié.
Joconde partit donc ; mais ayant oublié
Le braſſelet & la peinture,
Par je ne ſçay quelle avanture,
Le matin meſme il s'en ſouvient.
Au grand galop ſur ſes pas il revient,
Ne ſçachant quelle excuſe il feroit à ſa femme.

Sans rencontrer perſonne, & ſans eſtre entendu;
Il monte dans ſa chambre, & void près de la Dame
Un lourdaut de Valet ſur ſon ſein étendu.
Tous deux dormoient: dans cet abord Joconde
Voulut les envoyer dormir en l'autre monde:
Mais cependant il n'en fit rien;
Et mon avis eſt, qu'il fit bien.
Le moins de bruit que l'on peut faire
En telle affaire
Eſt le plus ſeur de la moitié.
Soit par prudence, ou par pitié,
Le Romain ne tua perſonne.
D'éveiller ces amans il ne le faloit pas;
Car ſon honneur l'obligeoit en ce cas
De leur donner le trépas.
Vy méchante, dit-il, tout bas,
A ton remords je t'abandonne.
Joconde là-deſſus ſe remet en chemin,
Reſvant à ſon malheur tout le long du voyage.
Bien ſouvent il s'écrie au fort de ſon chagrin,
Encor ſi c'étoit un blondin!

Je me consolerois d'un si sensible outrage,
Mais un gros lourdaut de Valet !
C'est à quoy j'ay plus de regret :
Plus j'y pense, & plus j'enrage.
Ou l'amour est aveugle, ou bien il n'est pas sage ;
D'avoir assemblé ces Amans.
Ce sont ! helas, ses divertissemens ;
Et possible est-ce par gageure
Qu'il a causé cette avanture.
Le souvenir fascheux d'un si perfide tour
Alteroit fort la beauté de Joconde :
Ce n'étoit plus ce miràcle d'amour
Qui devoit charmer tout le monde.
Les Dames le voyant arriver à la Cour,
Dirent d'abord, Est-ce là ce Narcisse
Qui prétendoit tous nos cœurs enchaisner ?
Quoy ! le pauvre homme à la jaunisse,
Ce n'est pas pour nous la donner.
A quel propos nous amener
Un Galand qui vient de jeûner
La quarantaine ?

On ſe fuſt bien paſſé de prendre tant de peine.
Aſtolphe eſtoit ravy ; le frere étoit confus,
Et ne ſçavoit que penſer là-deſſus :
Car Joconde cachoit avec un ſoin extreſme,
La cauſe de ſon ennuy :
On remarquoit pourtant en luy,
Malgré ſes yeux cavez, & ſon viſage bleſme,
De fort beaux traits ; mais qui ne plaiſoient point,
Faute d'éclat & d'embonpoint.
Amour en eut pitié ; d'ailleurs cette triſteſſe
Faiſoit perdre à ce Dieu trop d'encens & de vœux.
L'un des plus grands ſuppoſts de l'Empire amoureux
Conſumoit en regrets la fleur de ſa jeuneſſe.
Le Romain ſe vid donc à la fin ſoulagé
Par le meſme pouvoir qui l'avoit affligé.
Car un jour eſtant ſeul en une galerie,
Lieu ſolitaire, & tenu fort ſecret,
Il entendit en certain cabinet,
Dont la cloiſon n'étoit que de menuiſerie,
Le propre diſcours que voicy.
Mon cher Curtade, mon ſouci,

J'ay beau t'aymer, tu n'es pour moy que glace :
Je ne vois pourtant, Dieu mercy,
Pas une beauté qui m'efface :
Cent Conquerans voudroient avoir ta place,
Et tu ſembles la mépriſer ;
Aymant beaucoup mieux t'amuſer
A joüer avec quelque Page
Au Lanſquenet,
Que me venir trouver ſeule en ce cabinet.
Dorimene tantoſt t'en a fait le meſſage ;
Tu t'és mis contre elle à jurer,
A la maudire, à murmurer,
Et n'as quitté le jeu que ta main eſtant faite,
Sans te mettre en ſoucy de ce que je ſouhaite.
Qui fut bien étonné, ce fut noſtre Romain.
Je donnerois juſqu'à demain,
Pour deviner qui tenoit ce langage,
Et quel eſtoit le perſonnage
Qui gardoit tant ſon quant à moy.
Ce bel Adon eſtoit le Nain du Roy,
Et ſon Amante eſtoit la Reine.

Le Romain ſans beaucoup de peine,
Les vid en approchant les yeux,
Des fentes que le bois laiſſoit en divers lieux.
Ces Amans ſe fioient au ſoin de Dorimene ;
Seule elle avoit tousjours la clef de celieu là ;
Mais la laiſſant tomber, Joconde la trouva ;
Puis s'en ſervit, puis en tira
Conſolation non petite,
Car voicy comme il raiſonna.
Je ne ſuis pas le ſeul : & puis que meſme on quitte
Un Prince ſi charmant, pour un Nain contrefait,
Il ne faut pas que je m'irrite,
D'eſtre quitté par un Valet.
Ce penſer le conſole ; il reprend tous ſes charmes,
Il devient plus beau que jamais :
Telle pour luy verſe des larmes,
Qui ſe moquoit de ſes attraits.
C'eſt à qui l'aimera, la plus prude s'en pique :
Aſtolphe y perd mainte pratique.
Cela n'en fut que mieux, il en avoit aſſez.
Retournons aux Amans que nous avons laiſſez.

Après avoir tout vû, le Romain ſe retire,
Bien empeſché de ce ſecret.
Il ne faut à la Cour ni trop voir, ni trop dire:
Et peu ſe ſont vantez du don qu'on leur a fait
Pour une ſemblable nouvelle.
Mais quoy ? Joconde aimoit avecque trop de zele
Un Prince liberal qui le favoriſoit,
Pour ne pas l'avertir du tort qu'on luy faiſoit.
Or comme avec les Rois il faut plus de myſtere
Qu'avecque d'autres gens, ſans doute il n'en faudroit,
Et que de but en blanc leur parler d'une affaire,
Dont le diſcours leur doit déplaire,
Ce ſeroit eſtre mal adroit;
Pour adoucir la choſe il fallut que Joconde,
Depuis l'origine du Monde,
Fit un dénombrement des Rois & des Ceſars,
Qui ſujets comme nous à ces communs hazards,
Malgré les ſoins dont leur grandeur ſe pique,
Avoient vû leurs femmes tomber
En telle ou ſemblable pratique,
Et l'avoient vû ſans ſuccomber

A la douleur, ſans ſe mettre en colere,
Et ſans en faire pire chere.
Moy qui vous parle, Sire, ajouſta le Romain,
Le jour que pour vous voir je me mis en chemin,
Je fus forcé par mon deſtin,
De reconnoiſtre Cocuage,
Pour un des Dieux du mariage,
Et comme tel de luy ſacrifier.
L'à-deſſus il conta ſans en rien oublier,
Toute ſa déconvenuë,
Puis vint à celle du Roy,
Je vous tiens, dit Aſtolphe, homme digne de foy :
Mais la choſe pour eſtre crûë,
Merite bien d'eſtre vuë.
Menez-moy donc ſur les lieux.
Cela fut fait, & de ſes propres yeux,
Aſtolphe vid des merveilles,
Comme il en entendit de ſes propres oreilles,
L'énormité du fait le rendit ſi confus,
Que d'abord tous ſes ſens demeurerent perclus :
Il fut comme accablé de ce cruel outrage :

Mais bien-toſt il le prit en homme de courage,
En galand homme, & pour le faire court,
En véritable homme de Cour.
Nos femmes, ce dit-il, nous en ont donné d'une;
Nous voicy laſchement trahis:
Vengeons-nous en,.& courons le pays,
Cherchons par tout noſtre fortune.
Pour rëüſſir dans ce deſſein,
Nous changerons nos noms, je laiſſeray mon train,
Je me diray voſtre couſin,
Et vous ne me rendrez aucune déference:
Nous en ferons l'amour avec plus d'aſſurance,
Plus de plaiſir, plus de commodité,
Que ſi j'eſtois ſuivy ſelon ma qualité.
Joconde approuva fort le deſſein du voyage,
Il nous faut dans noſtre équipage,
Continua le Prince, avoir un livre blanc,
Pour mettre les noms de celles,
Qui ne ſeront pas rebelles:
Chacune ſelon ſon rang.
Je conſens de perdre la vie,

Si devant que ſortir des confins d'Italie ;
Tout noſtre livre ne s'emplit ;
Et ſi la plus ſévere à nos vœux ne ſe range :
Nous ſommes beaux , nous avons de l'eſprit,
Avec cela bonnes lettres de change.
Il faudroit eſtre bien étrange ,
Pour réſiſter à tant d'appas ,
Et ne pas tomber dans les lacs
De gens qui ſémeront l'argent & la fleurette,
Et dont la perſonne eſt bien faite.
Leur bagage eſtant preſt , & le livre ſur tout ,
Nos Galands ſe mettent en voye.
Je ne viendrois jamais à bout
De nombrer les faveurs que l'amour leur envoye:
Nouveaux objets, nouvelle proye:
Heureuſes les beautez qui s'offrent à leurs yeux !
Et plus heureuſe encor celle qui peut leur plaire !
Il n'eſt en la pluſpart des lieux
Femme d'Echevin ni de Maire,
De Podeſtat , de Gouverneur ,
Qui ne tienne à fort grand honneur ,

D'avoir en leur regiſtre place,
Les cœurs que l'on croyoit de glace
Se fondent tous à leur abord.
J'entends déja maint eſprit fort
M'objecter que la vray-ſemblance
N'eſt pas en cecy toute à fait.
Car, dira-t'on, quelque parfait
Que puiſſe eſtre un galand dedans cette ſcience,
Encor faut-il du temps pour mettre un cœur à bien.
S'il en faut, je n'en ſçays rien:
Ce n'eſt pas mon meſtier de cajoller perſonne,
Je le rend comme on me le donne,
Et l'Arioſte ne ment pas,
Si l'on vouloit à chaque pas,
Arreſter un conteur d'Hiſtoire,
Il n'auroit jamais fait, ſuffit qu'en pareil cas,
Je promets à ces gens quelque jour de les croire.
Quand nos avanturiers eurent gouſté de tout,
(De tout un peu, c'eſt comme il faut l'entendre,)
Nous mettrons, dit Aſtolphe, autant de cœurs à bout
Que nous voudrons en entreprendre;

Mais je tiens qu'il vaut mieux attendre.
Arreſtons-nous pour un temps quelque part ;
Et cela pluſtoſt que plus tard ;
Car en amour, comme à la table,
Si l'on en croit la faculté,
Diverſité de mets peut nuire à la ſanté.
Le trop d'affaires nous accable,
Ayons quelque objet en commun ;
Pour tous les deux c'eſt aſſez d'un.
J'y conſens, dit Joconde, & je ſçais une Dame
Près de qui nous aurons toute commodité.
Elle a beaucoup d'eſprit, elle eſt belle, elle eſt femme
D'un des premiers de la Cité.
Rien moins, reprit le Roy, laiſſons la qualité :
Sous les cotillons des griſettes
Peut loger autant de beauté,
Que ſous les jupes des Coquettes.
D'ailleurs, il n'y faut point faire tant de façon,
Eſtre en continuel ſoupçon,
Dépendre d'une humeur fiere, bruſque, ou volage :
Chez les Dames de haut parage

Ces choſes ſont à craindre, & bien d'autres encor.
Une griſette eſt un tréſor;
Car ſans ſe donner de la peine,
Et ſans qu'aux Bals on la promeine,
On en vient aiſément à bout,
On lui dit ce qu'on veut, bien ſouvent rien du tout.
Le point eſt d'en trouver une qui ſoit fidelle:
Choiſiſſons la toute nouvelle,
Qui ne connoiſſe encor ni le mal, ni le bien.
Prenons, dit le Romain, la fille de noſtre hoſte;
Je la tiens pucelle ſans faute,
Et ſi pucelle, qu'il n'eſt rien
De plus puceau que cette belle;
Sa poupée en ſçait autant qu'elle,
J'y ſongeois, dit le Roy, parlons-luy dès ce ſoir;
Il ne s'agit que de ſçavoir,
Qui de nous doit donner à cette Jouvencelle,
Si ſon cœur ſe rend à nos vœux,
La premiere leçon du plaiſir amoureux.
Je ſçais que cet honneur eſt pure fantaiſie;

Toutefois eſtant Roy, l'on me le doit ceder;
Du reſte il eſt aiſé de s'en accommoder.
Si c'eſtoit, dit Joconde, une cérémonie,
Vous auriez droit de prétendre le pas;
Mais il s'agit d'un autre cas.
Tirons au ſort, c'eſt la juſtice;
Deux pailles en feront l'office.
De la chaſpe à l'Eveſque, helas! ils ſe battoient,
Les bonnes gens qu'ils eſtoient,
Quoiqu'il en ſoit Joconde eut l'avantage,
Du prétendu pucelage.
La belle eſtant venuë en leur chambre le ſoir,
Pour quelque petite affaire;
Nos deux Avanturiers près d'eux la firent ſeoir,
Loüerent ſa beauté, taſcherent de lui plaire,
Firent briller une bague à ſes yeux.
A cet objet ſi précieux
Son cœur fit peu de réſiſtance,
Le marché ſe conclud; & dès la meſme nuit,
Toute l'hoſtellerie eſtant dans le ſilence,

Elle les vient trouver ſans bruit.
Au milieu d'eux ils luy font prendre place ,
Tant qu'enfin la choſe ſe paſſe
Au grand plaiſir des trois, & ſur tout du Romain,
Qui crut avoir rompu la glace.
Je lui pardonne, & c'eſt en vain
Que de ce point on s'embarraſſe:
Car il n'eſt ſi ſotte après tout
Qui ne puiſſe venir à bout
De tromper à ce jeu le plus ſage du monde :
Salomon, qui grand Clerc eſtoit,
Le reconnoiſt en quelque endroit,
Dont il ne ſouvint pas au bonhomme Joconde.
Il ſe tint content pour le coup,
Crut qu'Aſtolphe y perdoit beaucoup,
Tout alla bien, & maiſtre Pucelage
Joüa des mieux ſon perſonnage,
Un jeune gars pourtant en avoit eſſayé,
Le temps à cela près fut fort bien employé,
Et ſi bien que la fille en demeura contente.

Le lendemain elle le fut encor,
Et mesme encor la nuit suivante,
Le jeune gars s'estonna fort
Du refroidissement qu'il remarquoit en elle:
Il se douta du fait, la gueta, la surprit,
Et lui fit grosse querelle.
Afin de l'appaiser, la belle lui promit,
Foy de fille de bien, que sans aucune faute
Leurs Hostes deslogez, elle luy donneroit
Autant de rendez-vous qu'il en demanderoit.
Je n'ay soucy, dit-il, ni d'Hostesse ni d'Hoste,
Je veux cette nuit mesme, ou bien je diray tout.
Comment en viendrons-nous à bout?
(Dit la fille fort affligée,)
De les aller trouver je me suis engagée:
Si j'y manque, adieu l'anneau,
Que j'ay gagné bien & beau.
Faisons que l'anneau vous demeure,
Reprit le garçon tout à l'heure.
Dites-moi seulement, dorment-ils fort tous deux?

Oüy, reprit-elle; mais entr'eux
Il faut que toute nuit je demeure couchée:
Et tandis que je suis avec l'un empeschée,
L'autre attend sans mot dire, & s'endort bien souvent
Tant que le siege soit vacant,
C'est là leur mot. Le gars dit à l'instant,
Je vous iray trouver pendant leur premier somme.
Elle reprit. Ah! gardez-vous-en bien,
Vous seriez un mauvais homme.
Non, non, dit-il, ne craignez rien,
Et laissez ouverte la porte.
La porte ouverte elle laissa:
Le galand vint, & s'approcha
Des pieds du lict; puis fit en sorte,
Qu'entre les draps il se glissa:
Et Dieu sçait comme il se plaça:
Et comme enfin tout se passa,
Et de cecy, ni de cela,
Ne se douta le moins du monde,
Ni le Roy Lombard, ni Joconde,

Chacun d'eux pourtant s'éveilla
Bien estonné de telle aubade.
Le Roy Lombard, dit à part soy,
Qu'a donc mangé mon camarade ?
Il en prend trop ; & sur ma foy,
C'est bien fait s'il devient malade.
Autant en dit de sa part le Romain.
Et le garçon ayant repris haleine,
S'en donna pour le jour & pour le lendemain ;
Enfin pour toute la semaine.
Puis les voyant tous deux rendormis, à la fin
Il s'en alla de grand matin,
Toûjours par le mesme chemin,
Et fut suivi de la Donzelle,
Qui craignoit fatigue nouvelle.
Eux esveillez, le Roy dit au Romain,
Frere, dormez jusqu'à demain :
Vous en devez avoir envie,
Et n'avez à present besoin que de repos.
Comment ? dit le Romain : mais vous-mesme, à propos,

Vous avez fait tantoſt une terrible vie.
Moy ? dit le Roy, j'ay toûjours attendu,
Et puis voyant que c'eſtoit temps perdu,
Que ſans pitié ni conſcience
Vous vouliez juſqu'au bout tourmenter ce tendron,
Sans en avoir d'autre raiſon.
Que d'éprouver ma patience ;
Je me ſuis, malgré moy, juſqu'au jour rendormy.
Que s'il vous euſt pleu, noſtre amy,
J'aurois couru volontiers quelque poſte.
C'euſt eſté tout, n'ayant pas la ripoſte,
Ainſi que vous : qu'y feroit-on ?
Pour Dieu, reprit ſon compagnon ?
Ceſſez de vous railler, & changeons de matiere.
Je ſuis voſtre Vaſſal, vous l'avez bien fait voir.
C'eſt aſſez que tantoſt il vous ait pleu d'avoir
La fillette toute entiere.
Diſpoſez-en ainſi qu'il vous plaira ;
Nous verrons ſi ce feu toûjours vous durera.
Il pourra, dit le Roy, durer toute ma vie,

Si j'ay beaucoup de nuits telle que celle-cy.
Sire, dit le Romain, trêve de raillerie,
Donnez-moy mon congé, puis qu'il vous plaiſt ainſi.
Aſtolphe ſe piqua de cette repartie;
Et leurs propos s'alloient de plus en plus aigrir,
Si le Roy n'euſt fait venir,
Tout incontinent la belle.
Ils luy dirent, Jugez-nous;
En luy contant leur querelle.
Elle rougit, & ſe mit à genoux;
Leur confeſſa tout le myſtere.
Loin de luy faire pire chere,
Ils en rirent tous deux: l'anneau luy fut donné,
Et maint bel écu couronné,
Dont peu de temps après on la vit mariée,
Et pour pucelle employée,
Ce fut par là que nos avanturiers
Mirent fin à leurs avantures,
Se voyant chargez de lauriers,
Qui les rendront fameux chez les races futures,

Lauriers d'autant plus beaux, qu'il ne leur en cousta
Qu'un peu d'adresse, & quelques feintes larmes :
Et que loin des dangers, du bruit & des allarmes
L'un & l'autre les remporta.
Tout fiers d'avoir conquis les cœurs de tant de belles,
Et leur livre estant plus que plein,
Le Roy Lombard dit au Romain,
Retournons au logis par le plus court chemin :
Si nos femmes sont infidelles,
Consolons-nous, bien d'autres le sont qu'elles.
La constellation changera quelque jour :
Un temps viendra, que le flambeau d'amour
Ne bruslera les cœurs que de pudiques flâmes :
A present on diroit que quelque astre malin
Prend plaisir aux bons tours des maris & des femmes
D'ailleurs, tout l'Univers est plein,
De maudits enchanteurs, qui des corps & des ames,
Font tout ce qu'il leur plaist: sçavons-nous si ces gens,
(Comme ils sont traistres & méchans,
Et toûjours ennemis, soit de l'un, soit de l'autre)
N'ont point ensorcelé mon épouse & la vostre ?

Et ſi par quelque étrange cas,
Nous n'avons point creu voir choſe qui n'eſtoit pas ?
Ainſi que bons Bourgeois achevons noſtre vie,
Chacun près de ſa femme, & demeurons-en là.
Peut-eſtre que l'abſence, ou bien la jalouſie,
Nous ont rendu leurs cœurs, que l'Hymen nous oſta.
Aſtolphe rencontra dans cette prophetie.
Nos deux Avanturiers au logis retournez,
Furent très-bien receus, pourtant un peu grondez;
Mais ſeulement par bien-ſéance,
L'un & l'autre ſe vid de baiſers regalé.
On ſe récompenſa des pertes de l'abſence.
Il fut danſé, ſauté, balé;
Et du Nain nullement parlé,
Ni du Valet, comme je penſe.
Chaque époux s'attachant auprès de ſa moitié,
Veſçut en grand ſoulas, en paix, en amitié,
Le plus heureux, le plus content du monde.
La Reine à ſon devoir ne manqua d'un ſeul point,
Autant en fit la femme de Joconde:
Autant en font d'autres qu'on ne ſçait point.

LE COCU, BATU, ET CONTENT.

NOUVELLE TIRÉE DE BOCACE.

N'A pas long-temps de Rome revenoit
Certain Cadet qui n'y profita guére ;
Et volontiers en chemin séjournoit,
Quand par hazard le galand rencontroit,
Bon vin, bon giste, & belle chambriere.
Avint qu'un jour en un Bourg arresté,
Il vid passer une Dame jolie,
Leste, pimpante, & d'un Page suivie,
Et la voyant, il en fut enchanté,
La convoita ; comme bien sçavoit faire,
Prou de pardons il avoit rapporté ;
De vertu peu ; chose assez ordinaire.

La Dame eſtoit de gracieux maintien,
De doux regard, jeune, fringante, & belle;
Somme qu'enfin il ne luy manquoit rien,
Fors que d'avoir un Amy digne d'elle.
Tant ſe la mit le droſle en la cervelle,
Que dans ſa peau peu ni point ne duroit:
Et s'informant comment on l'appelloit,
C'eſt, luy dit-on, la Dame du Village.
Meſſire Bon l'a priſe en mariage,
Quoi qu'il n'ait plus que quatre cheveux gris:
Mais comme il eſt des premiers du païs,
Son bien ſupplée au défaut de ſon âge.
Noſtre Cadet tout ce détail apprit,
Dont il conceut eſperance certaine.
Voicy comment le Pelerin s'y prit.
Il renvoya dans la Ville prochaine
Tous ſes Valets; puis s'en fut au Chaſteau:
Dit qu'il eſtoit un jeune Jouvenceau,
Qui cherchoit maiſtre, & qui ſçavoit tout faire.
Meſſire Bon fort content de l'affaire,

Pour Fauconnier le loüa bien & beau.
(Non toutefois sans l'avis de sa femme)
Le Fauconnier plut très-fort à la Dame ;
Et n'estant homme en tel pourchas nouveau,
Guére ne mit à déclarer sa flâme.
Ce fut beaucoup ; car le Vieillard estoit
Fou de sa femme, & fort peu la quittoit,
Sinon les jours qu'il alloit à la chasse.
Son Fauconnier, qui pour lors le suivoit,
Eust demeuré volontiers en sa place,
La jeune Dame en estoit bien d'accord,
Ils n'attendoient que le temps de mieux faire.
Quand je diray qu'il leur en tardoit fort,
Nul n'osera soûtenir le contraire.
Amour enfin, qui prit à cœur l'affaire,
Leur inspira la ruse que voicy.
La Dame dit un soir à son mary :
Qui croyez-vous le plus rempli de zele
De tous vos gens ? Ce propos entendu,
Messire Bon, luy dit : J'ay toûjours crû

Le Fauconnier garçon ſage & fidelle,
Et c'eſt à luy que plus je me fierois.
Vous auriez tort, repartit cette Belle;
C'eſt un méchant : il me tint l'autre fois.
Propos d'amour, dont je fus ſi ſurpriſe,
Que je penſay tomber tout de mon haut;
Car qui croiroit une telle entrepriſe?
Dedans l'eſprit il me vint auſſi-toſt,
De l'étrangler, de luy manger la veuë;
Il tint à peu; je n'en fus retenuë
Que pour n'oſer un tel cas publier:
Meſme, à deſſein qu'il ne le puſt nier,
Je fis ſemblant d'y vouloir condeſcendre;
Et cette nuit ſous un certain poirier
Dans le jardin je luy dis de m'attendre.
Mon mary, dis-je, eſt toûjours avec moy,
Plus par amour que doutant de ma foy;
Je ne me puis dépeſtrer de cet homme,
Sinon la nuit pendant ſon premier ſomme;
D'auprès de luy taſchant de me lever,

Dans le jardin je vous iray trouver.
Voilà l'eſtat où j'ay laiſſé l'affaire.
Meſſire Bon ſe mit fort en colere.
Sa femme dit : mon mary, mon Epoux,
Juſqu'à tantoſt cachez voſtre couroux ;
Dans le jardin attrapez-le vous même ;
Vous le pourrez trouver fort aiſément ;
Le poirier eſt à main gauche en entrant.
Mais il vous faut uſer de ſtratagême :
Prenez ma juppe, & contrefaites-vous ;
Vous entendrez ſon inſolence extrême :
Lors d'un baſton donnez-luy tant de coups,
Que le Galand demeure ſur la place.
Je ſuis d'avis que le friponneau faſſe
Tel compliment à des femmes d'honneur.
L'Epoux retint cette leçon par cœur.
Onc il ne fut une plus forte dupe
Que ce vieillard, bon homme au demeurant.
Le temps venu d'attraper le Galand,
Meſſire Bon ſe couvrit d'une juppe,

S'encorneta, courut incontinent
Dans le jardin, où ne trouva personne:
Garde n'avoit: car tandis qu'il frissonne,
Claque des dents, & meurt quasi de froid;
Le Pelerin, qui le tout observoit,
Va voir la Dame, avec elle se donne
Tout le bon temps qu'on a, comme je croy,
Lors qu'amour seul estant de la partie,
Entre deux draps on tient femme jolie,
Femme jolie, & qui n'est point à soy.
Quand le Galand un assez bon espace
Avec la Dame eut esté dans ce lieu;
Force luy fut d'abandonner la place:
Ce ne fut pas sans le vin de l'adieu.
Dans le jardin il court en diligence.
Messire Bon remply d'impatience
A tous momens sa paresse maudit.
Le Pelerin, d'aussi loin qu'il le vid,
Feignit de croire appercevoir la Dame,
Et lui cria. Quoy, donc méchante femme,

A ton mary tu braſſois un tel tour !
Eſt-ce le fruit de ſon parfait amour ?
Dieu ſoit témoin que pour toy j'en ay honte ;
Et de venir ne tenois quaſi conte,
Ne te croyant le cœur ſi perverti,
Que de vouloir tromper un tel mary.
Or bien, je vois qu'il te faut un amy.
Trouvé ne l'as en moy, je t'en aſſeure.
Si j'ay tiré ce rendez-vous de toy,
C'eſt ſeulement pour éprouver ta foy :
Et ne t'attends de m'induire à luxure :
Grand pecheur ſuis ; mais j'ay, là Dieu mercy ;
De ton honneur encor quelque ſoucy.
A Monſeigneur ferois-je un tel outrage ?
Pour toy, tu viens avec un front de Page :
Mais, foy de Dieu, ce bras te chaſtiera,
Et Monſeigneur puis après le ſçaura.
Pendant ces mots l'Epoux pleuroit de joye,
Et tout ravy diſoit entre ſes dents :
Loüé ſoit Dieu, dont la bonté m'envoye

Femme & Valet si chaste, & si prudens.
Ce ne fut tout ; car à grands coups de gaule
Le Pelerin vous luy froisse une épaule ;
De horions laidement l'accoustra ;
Jusqu'au logis ainsi le convoya.
Messire Bon eust voulu que le zele
De son Valet n'eust esté jusques-là :
Mais le voyant si sage & si fidelle,
Le bon-hommeau des coups se consola.
Dedans le lit sa femme il retrouva,
Luy conta tout, en luy disant : Mamie,
Quand nous pourrions vivre cent ans encor,
Ni vous ni moy n'aurions de nostre vie
Un tel Valet : c'est sans doute un trésor.
Dans nostre Bourg je veux qu'il prenne femme :
A l'avenir traitez-le ainsi que moy.
Pas n'y faudray, luy repartit la Dame ;
Et de cecy je vous donne ma foy.

LE MARY, CONFESSEUR.

CONTE TIRÉ DES CENT NOUVELLES Nouvelles.

MEssire Artus sous le grand Roy François,
Alla servir aux guerres d'Italie;
Tant qu'il se vid, après maints beaux exploits,
Fait Chevalier en grand' cérémonie.
Son General luy chaussa l'éperon,
Dont il croyoit que le plus haut Baron
Ne luy dust plus contester le passage.
Si s'en revint tout fier en son Village,
Où ne surprit sa femme en oraison.
Seule il l'avoit laissée à la maison,
Il la retrouve en bonne compagnie,
Dansant, sautant, menant joyeuse vie,

Et des Muguets avec elle à foiſon.
Meſſire Artus ne prit gouſt à l'affaire,
Et ruminant ſur ce qu'il devoit faire;
Depuis que j'ay mon Village quitté,
Si j'eſtois creu, dit-il, en dignité,
De cocuage & de chevalerie,
C'eſt moitié trop : ſçachons la verité.
Pour ce, s'aviſe un jour de Confrairie,
De ſe veſtir en Preſtre, & Confeſſer.
Sa femme vient à ſes pieds ſe placer;
De prime abord ſont par la bonne Dame
Expediez tous les pechez menus,
Puis à leur tour les gros eſtant venus,
Force luy fut qu'elle changeaſt de game.
Pere, dit-elle, en mon lit ſont receus,
Un Gentilhomme, un Chevalier, un Preſtre.
Si le mary ne ſe fut fait connoiſtre,
Elle en alloit enfiler beaucoup plus;
Courte n'eſtoit pour ſeur la Kyrielle.
Son Mary donc l'interrompt là-deſſus;

Dont bien luy prit. Ah, dit-il, infidelle !
Un Preſtre meſme ! à qui crois-tu parler ?
A mon Mary, dit la fauſſe femelle,
Qui d'un tel pas ſe ſceut bien démeſler.
Je vous ay veu dans ce lieu vous couler,
Ce qui m'a fait douter du badinage.
C'eſt un grand cas qu'eſtant homme ſi ſage,
Vous n'ayez ſceu l'énigme débroüiller.
On vous a fait, dites-vous, Chevalier ;
Auparavant vous eſtiez Gentilhomme :
Vous eſtes Preſtre avecque ces habits :
Benit ſoit Dieu, dit alors le bonhomme ;
Je ſuis un ſot de l'avoir ſi mal pris.

LE SAVETIER.

UN Savetier, que nous nommerons Blaiſe,
Prit belle femme, & fut très-aviſé ;
Les bonnes gens qui n'eſtoient à leur aiſe,
S'en vont prier un Marchand peu ruſé,
Qu'il leur preſtât deſſous bonne promeſſe
My-muid de grain ; ce que le Marchand fait :
Le terme écheu, ce créancier les preſſe,
Dieu ſçait pourquoy : le galand, en effet,
Creut que par là baiſeroit la commere :
Vous avez trop dequoy me ſatisfaire,
(Ce luy dit-il) & ſans débourſer rien :
Accordez-moy ce que vous ſçavez bien.
Je ſongeray, répond-elle, à la choſe :
Puis vient trouver Blaiſe tout auſſi-toſt,
L'avertiſſant de ce qu'on luy propoſe,

Blaiſe luy dit : Parbieu, femme, il nous faut
Sans coup ferir rattraper noſtre ſomme,
Tout de ce pas allez dire à cet homme
Qu'il peut venir, & que je n'y ſuis point.
Je veux icy me cacher tout à point,
Avant le coup demandez la cedule,
De la donner je ne crois qu'il recule ;
Puis touſſerez afin de m'avertir ;
Mais haut & clair, & plutoſt deux fois qu'une.
Lors de mon coin vous me verrez ſortir
Incontinent, de crainte de fortune.
Ainſi fut dit, ainſi s'executa,
Dont le mary puis après ſe vanta ;
Si que chacun gloſoit ſur ce myſtere :
Mieux euſt valu touſſer après l'affaire,
(Dit à la Belle un des plus gros Bourgeois)
Vous euſſiez eu voſtre conte tous trois.
N'y manquez plus, ſauf après de ſe taire :
Mais qu'en eſt-il, or ça, belle, entre nous ?
Elle répond : Ah, Monſieur ! croyez-vous,

Que nous ayons tant d'eſprit que vos Dames ?
(Notez qu'illec avec deux autres femmes
Du gros Bourgeois l'épouſe eſtoit auſſi)
Je penſe bien, continua la Belle,
Qu'en pareil cas Madame en uſe ainſi ;
Mais quoy ! chacun n'eſt pas ſi ſage qu'elle.

LE PAYSAN,
QUI AVOIT OFFENSÉ SON SEIGNEUR.

Un Païsan son Seigneur offença.
L'Histoire dit que c'estoit bagatelle:
Et toutefois le Seigneur le tança
Fort rudement; ce n'est chose nouvelle.
Coquin, dit-il, tu merites la hard:
Fay ton calcul d'y venir tost ou tard;
C'est une fin à tes pareils commune.
Mais je suis bon, & de trois peines l'une
Tu peux choisir. Ou de manger trente aulx.
J'entends sans boire, & sans prendre repos,
Ou de souffrir trente bons coups de gaules,
Bien appliquez sur tes larges épaules;
Ou de payer sur le champ cent écus.

Le Païſan conſultant là-deſſus :
Trente aulx ſans boire ! ah, dit-il en ſoy-meſme,
Je n'appris onc à les manger ainſi.
De recevoir les trente coups auſſi,
Je ne le puis ſans un péril extrême.
Les cent écus, c'eſt le pire de tous.
Incertain donc il ſe mit à genoux,
Et s'écria ; Pour Dieu, miſericorde.
Son Seigneur dit : Qu'on apporte une corde :
Quoy le Galand n'oſe répondre encor ?
Le Païſan de peur qu'on ne le pende
Fait choix de l'ail : & le Seigneur commande
Que l'on en cueille, & ſur tout du plus fort.
Un après un, luy-meſme il fait le conte :
Puis quand il void que ſon calcul ſe monte
A la trentaine : il les met dans un plat :
Et cela fait, le malheureux pied-plat
Prend le plus gros ; en pitié le regarde :
Mange, & rechigne, ainſi que fait un chat
Dont les morceaux ſont frotez de moutarde,

Il n'oſeroit de la langue y toucher.
Son Seigneur rit, & ſur tout il prend garde,
Que le Galand n'avale ſans mâcher.
Le premier paſſe; auſſi fait le deuxiéme:
Au tiers il dit: Que le diable y ait part.
Bref il en fut à grand' peine au douziéme,
Que s'écriant: Haro, la gorge m'ard;
Toſt, toſt, dit-il, que l'on m'apporte à boire.
Son Seigneur dit: Ah, ah, ſire Gregoire,
Vous avez ſoif! Je vois qu'en vos repas
Vous humectez volontiers le lampas.
Or beuvez donc, & beuvez à voſtre aiſe;
Bon prou vous faſſe: hola, du vin, hola.
Mais mon amy, qu'il ne vous en déplaiſe;
Il vous faudra choiſir après cela
Des cent écus, ou de la baſtonnade,
Pour ſuppléer au défaut de l'aillade.
Qu'il plaiſe donc, dit l'autre, à vos bontez,
Que les aulx ſoient ſur les coups précontez:
Car pour l'argent, par trop groſſe eſt la ſomme.

Où la trouver, moy qui suis un pauvre homme?
Hé bien, souffrez les trente horions,
Dit le Seigneur: mais laissons les oignons.
Pour prendre cœur le Vassal en sa panse
Loge un long trait; se munit le dedans:
Puis souffre un coup avec grande constance;
Au deux il dit, Donnez-moy patience,
Mon doux Jesus, en tous ces accidens.
Le tiers est rude, il en grince les dents,
Se courbe tout, & saute de sa place.
Au quart, il fait une horrible grimace;
Au cinq, un cry: mais il n'est pas au bout;
Et c'est grand cas s'il peut digerer tout:
On ne vid onc si cruelle avanture.
Deux forts paillards ont chacun un baston,
Qu'ils font tomber par poids & par mesure,
En observant la cadence & le ton.
Le malheureux n'a rien qu'une chanson,
Grace, dit-il: mais las! point de nouvelle;
Car le Seigneur fait frapper de plus belle,

Juge des coups & tient ſa gravité,
Diſant toûjours qu'il a trop de bonté.
Le pauvre diable enfin craint pour ſa vie,
Après vingt coups d'un ton pieux il crie,
Pour Dieu ceſſez, helas ! je n'en puis plus.
Son Seigneur dit. Payez donc cent écus,
Net & comptant : je ſçay qu'à la deſſerre
Vous eſtes dur ; j'en ſuis faſché pour vous ;
Si tout n'eſt preſt, voſtre compere Pierre
Vous en peut bien aſſiſter entre nous.
Mais pour ſi peu ne vous feriez tondre.
Le malheureux n'oſant preſque répondre,
Court au magot, & dit, c'eſt tout mon fait ;
On examine, on prend un trébuchet.
L'eau cependant luy coule de la face :
Il n'a point fait encore telle grimace.
Mais que luy ſert ? Il convient tout payer.
C'eſt grand pitié quand on faſche ſon Maiſtre :
Ce Païſan eut beau s'humilier ;
Et pour un fait, aſſez leger peut-eſtre,

Il ſe ſentit enflâmer le goſier,
Vuider la bourſe, émoucher les épaules ;
Sans qu'il luy fuſt deſſus les cent écus,
Ni pour les aulx, ni pour les coups de gaules,
Fait ſeulement grace d'un carolus.

LE MULETIER.

NOUVELLE TIRÉE DE BOCACE.

UN Roy Lombard (les Rois de ce Païs
Viennent ſouvent s'offrir à ma memoire)
Ce dernier-cy, dont parle en ſes écrits
Maiſtre Bocace Auteur de cette Hiſtoire,
Portoit le nom d'Agiluf en ſon temps:
Il épouſa Teudelingue la Belle,
Veuve du Roy dernier mort ſans enfans,
Lequel laiſſa l'Etat ſous la tutelle
De celuy-cy, Prince ſage & prudent.
Nulle beauté n'eſtoit alors égale
A Teudelingue; & la couche Royale
De part & d'autre eſtoit aſſurément
Auſſi complette, autant bien aſſortie
Qu'elle fut onc. Quand Meſſire Cupidon

En badinant fit cheoir de ſon brandon
Chez Agiluf, droit deſſus l'écurie,
Sans prendre garde, & ſans ſe ſoucier
En quel endroit; dont avec furie
Le feu ſe prit au cœur d'un Muletier:
Ce Muletier eſtoit homme de mine,
Et dementoit en tout ſon origine,
Bien fait & beau, meſme ayant du bon ſens.
Bien le montra; car s'eſtant de la Reine
Amouraché, quand il eut quelque temps
Fait ſes efforts, & mis toute ſa peine
Pour ſe guerir, ſans pouvoir rien gagner,
Le Compagnon fit un tour d'homme habile.
Maiſtre ne ſçais meilleur pour enſeigner
Que Cupidon; l'ame la moins ſubtile,
Sous ſa ferule apprend plus en un jour,
Qu'un Maiſtre ès Arts en dix ans aux écoles.
Aux plus groſſiers par un chemin bien court,
Il ſçait montrer les tours & les paroles.
Le preſent Conte en eſt un bon témoin.

Noſtre

Noſtre Amoureux ne ſongeoit près ni loin
Dedans l'abord à joüir de ſa Mie.
Se déclarer de bouche ou par écrit
N'eſtoit pas ſeur. Si ſe mit dans l'eſprit,
Mouruſt ou non, d'en paſſer ſon envie;
Puis qu'auſſi bien plus vivre ne pouvoit;
Et mort pour mort, toûjours mieux luy valoit,
Auparavant que ſortir de la vie,
Eprouver tout, & tenter le hazard.
L'uſage eſtoit chez le peuple Lombard,
Que quand le Roy, qui faiſoit lit à part,
(Comme tous font) vouloit avec ſa femme
Aller coucher, ſeul il ſe preſentoit,
Preſque en chemiſe, & ſur ſon dos n'avoit
Qu'une ſimarre; à la porte il frappoit
Tout doucement, auſſi-toſt une Dame
Ouvroit ſans bruit; & le Roy luy mettoit
Entre les mains la clarté qu'il portoit;
Clarté n'ayant grand' lueur ni grand' flâme.
D'abord la Dame éteignoit en ſortant

Cette clarté ; c'estoit le plus souvent
Une lanterne ou de simples bougies.
Chaque Royaume a ses cérémonies.
Le Muletier remarqua celle-cy ;
Ne manqua pas de s'ajuster ainsi ;
Se présenta comme c'estoit l'usage,
S'estant caché quelque peu le visage.
La Dame ouvrit dormant plus d'à demy.
Nul cas n'estoit à craindre en l'avanture
Fors que le Roy ne vint pareillement.
Mais ce jour-là s'estant heureusement
Mis à chasser, force estoit que nature
Pendant la nuit cherchast quelque repos.
Le Muletier frais, gaillard, & dispos,
Et parfumé, se coucha sans rien dire.
Un autre point, outre ce qu'avons dit,
C'est qu'Agiluf, s'il avoit en l'esprit
Quelque chagrin, soit touchant son Empire,
Ou sa famille, ou pour quelque autre cas,
Ne sonnoit mot en prenant ses ébats.

A tout cela Teudelingue estoit faite.
Nostre Amoureux fournit plus d'une traite:
Un Muletier à ce jeu vaut trois Rois.
Dont Teudelingue entra par plusieurs fois
En pensement; & crut que la colere
Rendoit le Prince outre son ordinaire
Plein de transport, & qu'il n'y songeoit pas.
En ses présens le Ciel est toûjours juste:
Il ne départ à gens de tous estats
Mesmes talens. Un Empereur auguste
A les vertus propres pour commander:
Un Avocat sçait les points décider:
Au jeu d'amour le Muletier fait rage:
Chacun son fait; nul n'a tout en partage.
Nostre Galand s'estant diligenté,
Se retira sans brnit & sans clarté,
Devant l'Aurore. Il en sortoit à peine,
Lors qu'Agiluf alla trouver la Reine;
Voulut s'ébattre, & l'étonna bien fort.
Certes, Monsieur, je sçais bien, luy dit-elle,

Que vous avez pour moy beaucoup de zele ;
Mais de ce lieu vous ne faites encor
Que de ſortir : meſme outre l'ordinaire
En avez pris, & beaucoup plus qu'aſſez.
Pour Dieu, Monſieur, je vous prie, aviſez
Que ne ſoit trop ; voſtre ſanté m'eſt chere.
Le Roy fut ſage, & ſe douta du tour ;
Ne ſonna mot, deſcendit dans la court,
Puis de la court entra dans l'écurie ;
Jugeant en luy que le cas provenoit
D'un Muletier, comme l'on luy parloit.
Toute la troupe eſtoit lors endormie,
Fors le Galand qui trembloit pour ſa vie.
Le Roy n'avoit lanterne ni bougie.
En taſtonnant il s'approcha de tous ;
Cruſt que l'auteur de cette tromperie
Se connoiſtroit au battement du poulx.
Pas ne faillit dedans ſa conjecture :
Et le ſecond qu'il taſta d'avanture
Eſtoit ſon homme ; à qui d'émotion,

Soit pour la peur, ou ſoit pour l'action,
Le cœur battoit, & le poulx tout enſemble.
Ne ſçachant pas où devoit aboutir
Tout ce myſtere, il feignoit de dormir.
Mais quel ſommeil ! Le Roy, pendant qu'il tremble,
En certain coin va prendre les ciſeaux
Dont on coupoit le crin à ſes chevaux.
Faiſons, dit-il, au Galand une marque;
Pour le pouvoir demain connoiſtre mieux.
Incontinent de la main du Monarque
Il ſe ſent tondre. Un toupet de cheveux
Luy fut coupé, droit vers le front du ſire.
Et cela fait, le Prince ſe retire.
Il oublia de ſerrer le toupet;
Dont le Galand s'aviſa d'un ſecret;
Qui d'Agiluf gaſta le ſtratagême.
Le Muletier alla ſur l'heure même
En pareil lieu tondre ſes compagnons;
Le jour venu, le Roy vit ces garçons
Sans poil au front. Lors le Prince en ſon ame:

Qu'eſt-cecy donc ! qui croiroit que ma femme
Auroit eſté ſi vaillante au déduit ?
Quoy : Teudelingue a-t'elle cette nuit
Fourny d'ébat à plus de quinze ou ſeize ?
Autant en vit vers le front de tondus.
Or bien, dit-il, qui l'a fait ſi ſe taiſe :
Au demeurant qu'il n'y retourne plus.

LA SERVANTE JUSTIFIE'E.

NOUVELLE TIRE'E DES CONTES de la Reine de Navarre.

BOCACE n'eſt le ſeul qui me fournit,
Je vas par fois en une autre boutique.
Il eſt bien vray que ce divin eſprit
Plus que par un me donne de pratique.
Mais comme il faut manger de plus d'un pain,
Je puiſe encore en un vieux magazin;
Vieux, des plus vieux, où Nouvelles Nouvelles
Sont juſqu'à cent, bien déduites & belles
Pour la pluſpart, & de très-bonne main.
Pour cette fois la Reine de Navarre,
D'un c'eſtoit moy naïf autant que rare,
Entretiendra dans ces Vers le Lecteur.

Voicy le fait, quiconque en soit l'Auteur,
J'y mets du mien selon les occurrences :
C'est ma coustume ; & sans telles licences
Je quitterois la charge de conteur.
Un homme donc avoit belle Servante :
Il la rendit au jeu d'Amour sçavante,
Elle estoit fille à bien armer un lit,
Pleine de suc, & donnant appetit ;
Ce qu'on appelle en François bonne robbe.
Par un beau jour cet homme se dérobe
D'avec sa femme ; & d'un très-grand matin
S'en va trouver sa Servante au jardin.
Elle faisoit un bouquet pour Madame :
C'estoit sa feste. Ayant donc de la femme
Veu le bouquet, il commence à loüer
L'assortiment ; tasche à s'insinuer :
S'insinuer en fait de Chambriere,
C'est proprement couler sa main au sein ;
Ce qui fut fait. La Servante soudain
Se défendit ; mais de quelle maniere ?

Sans

Sans rien gaster : c'estoit une façon
Sur le marché : bien sçavoit sa leçon.
La Belle prend les fleurs qu'elle avoit mises
En un monceau, les jette au Compagnon.
Il la baisa pour en avoir raison,
Tant & si bien qu'ils en vinrent aux prises.
En cet étrif la Servante tomba,
Luy d'en tirer aussi-tost avantage.
Le malheur fut, que tout ce beau ménage
Fut découvert d'un logis près de là.
Nos gens n'avoient pris garde à cette affaire.
Une voisine apperceut le mystere.
L'Epoux la vit, je ne sçais pas comment,
Nous voilà pris, dit-il à sa Servante.
Nostre voisine est languarde & méchante :
Mais ne soyez en crainte aucunement.
Il va trouver sa femme en ce moment :
Puis fait si bien que s'estant éveillée,
Elle se leve ; & sur l'heure habillée,
Il continuë à joüer son rollet :

Tant qu'à dessein d'aller faire un bouquet,
La pauvre Epouse au jardin est menée.
Là fut par luy procedé de nouveau.
Mesme débat, mesme jeu se commence.
Fleurs de voler; tetons d'entrer en danse.
Elle y prit goust; le jeu luy sembla beau.
Somme que l'herbe en fut encor froissée.
La pauvre Dame alla l'apresdinée
Voir sa voisine, à qui ce secret-là
Chargeoit le cœur : elle le soulagea
Tout dès l'abord. Je ne puis ma commere,
Dit cette femme avec un front severe,
Laisser passer sans vous en avertir
Ce que j'ay veu. Voulez-vous vous servir
Encor long-temps d'une fille perduë ?
A coups de pieds, si j'estois que de vous,
Je l'envoirois ainsi qu'elle est venuë.
Comment ! elle est aussi brave que nous.
Or bien, je sçais celuy de qui procede
Cette piafe : apportez-y remede

Tout au plutoſt : car je vous avertis
Que ce matin eſtant à la feneſtre,
(Ne ſçais pourquoy) j'ay veu de mon logis
Dans ſon jardin voſtre mary paroiſtre,
Puis la Galande ; & tous deux ſe ſont mis
A ſe jetter quelques fleurs à la teſte.
Sur ce propos l'autre l'arreſta coy.
Je vous entends, dit-elle, c'eſtoit moy.

LA VOISINE.

Voire ! écoutez le reſte de la feſte :
Vous ne ſçavez où je veux en venir.
Les bonnes gens ſe ſont pris à cüeillir
Certaines fleurs, que baiſers on appelle.

LA FEMME.

C'eſt encor moy, que vous prenez pour elle.

LA VOISINE.

Du jeu des fleurs à celuy des tetons
Ils ſont paſſez : après quelques façons,
A pleine main l'on les a laiſſez prendre.

LA FEMME.

Et pourquoy non ? c'eſtoit moy : voſtre Epoux
N'a-t'il pas donc les meſmes droits ſur vous ?

LA VOISINE.

Cette perſonne enfin ſur l'herbe tendre
Eſt trébuchée, & comme je le croy,
Sans ſe bleſſer ; Vous riez ?

LA FEMME.

C'eſtoit moy.

LA VOISINE.

Un cotillon a paré la verdure.

LA FEMME.

C'eſtoit le mien.

LA VOISINE.

Sans vous mettre en couroux :
Qui le portoit de la fille ou de vous ?
C'eſt-là le point : car Monſieur voſtre Epoux
Juſques au bout a pouſſé l'avanture.

LA FEMME.

Qui ? c'eſtoit moy : voſtre teſte eſt bien dure.

LA VOISINE.

Ah ! c'est assez. Je ne m'informe plus :
J'ay pourtant l'œil assez bon, ce me semble ;
J'aurois juré que je les avois veus
En ce lieu-là se divertir ensemble :
Mais excusez ; & ne la chassez pas.

LA FEMME.

Pourquoy chasser ? j'en suis très-bien servie.

LA VOISINE.

Tant pis pour vous : c'est justement le cas ;
Vous en tenez, ma Commere mamie.

LA GAGEURE DES TROIS COMMERES, OU SONT DEUX NOUVELLES TIRÉES DE BOCACE.

APrès bon vin, trois Commeres un jour
S'entretenoient de leurs tours & proüesses.
Toutes avoient un amy par amour,
Et deux estoient au logis les Maistresses;
L'une disoit. J'ay le Roy des maris:
Il n'en est point de meilleur dans Paris.
Sans son congé je vas par tout m'ébattre.
Avec ce tronc j'en ferois un plus fin;
Il ne faut pas se lever trop matin,
Pour luy prouver que trois & deux font quatre.
Par mon serment, dit une autre aussi-tost;
Si je l'avois j'en ferois une estreine;

Car quant à moy, du plaisir ne me chaut,
A moins qu'il soit mêlé d'un peu de peine.
Vostre Epoux va tout ainsi qu'on le meine :
Le mien n'est tel ; j'en rends graces à Dieu.
Bien sçauroit prendre & le temps & le lieu,
Qui tromperoit à son aise un tel homme.
Pour tout cela ne croyez que je chomme.
Le passe-temps en est d'autant plus doux :
Plus grand en est l'amour des deux parties,
Je ne voudrois contre aucune de vous,
Qui vous vantez d'estre si bien loties,
Avoir troqué de Galand ni d'Epoux.
Sur ce débat la troisiéme Commere
Les mit d'accord : car elle fut d'avis,
Qu'Amour se plaist avec les bons maris,
Et veut aussi quelque peine legere.

Ce point vuidé, le propos s'échauffant,
Et d'en conter toutes trois triomphant ;
Celle-cy dit. Pourquoy tant de paroles ?

Voulez-vous voir qui l'emporte de nous ?
Laissons à part les disputes frivoles :
Sur nouveaux frais attrapons nos Epoux :
Le moins bon tour payera quelque amende.
Nous le voulons, c'est ce que l'on demande,
Dirent les deux. Il faut faire serment,
Que toutes trois, sans nul déguisement,
Rapporteront, l'affaire estant passée,
Le cas au vray : puis pour le jugement
On en croira la Commere Macée.
Ainsi fut dit, ainsi l'on l'accorda :
Voicy comment chacune y proceda.

Celle des trois qui plus estoit contrainte,
Aimoit alors un beau jeune garçon,
Frais, délicat, & sans poil au menton ;
Ce qui leur fit mettre en jeu cette feinte.
Les pauvres gens n'avoient de leurs Amours
Encor jouy, sinon par échapées :
Toûjours faloit forger de nouveaux tours,

Toûjours chercher des maiſons empruntées,
Pour plus à l'aiſe enſemble ſe joüer.
La bonne Dame habille en chambriere
Le jouvenceau, qui vient pour ſe loüer,
D'un air modeſte, & baiſſant la paupiere.
Du coin de l'œil l'Epoux le regardoit,
Et dans ſon cœur déja ſe propoſoit,
De rehauſſer le linge de la fille.
Bien luy ſembloit, en la conſiderant,
N'en avoir veu jamais de ſi gentille.
On la retient ; avec peine pourtant :
Belle ſervante, & mary vert Galand,
C'eſtoit matiere à feindre du ſcrupule.
Les premiers jours le mary diſſimule,
Détourne l'œil, & ne fait pas ſemblant
De regarder ſa Servante nouvelle ;
Mais toſt après il tourna tant la Belle,
Tant luy donna, tant encor luy promit,
Qu'elle feignit à la fin de ſe rendre ;
Et de jeu fait, à deſſein de le prendre,

Un certain ſoir la Galande luy dit :
Madame eſt mal, & ſeule elle veut eſtre
Pour cette nuit : incontinent le Maiſtre
Et la Servante ayant fait leur marché,
S'en vont au lit, & le Drôle couché,
Elle en cornette, & dégrafant ſa jupe,
Madame vient : qui fut bien empeſché,
Ce fut l'Epoux cette fois pris pour dupe.
Oh, oh, luy dit la Commere en riant,
Voſtre ordinaire eſt donc trop peu friand
A voſtre gouſt ; & par ſaint Jean, beau Sire :
Un peu plutoſt vous me le deviez dire,
J'aurois chez moy toûjours eu des tendrons.
De celle-cy, pour certaines raiſons,
Vous faut paſſer ; cherchez autre avanture.
Et vous, la Belle au deſſein ſi gaillard,
Mercy de moy, Chambriere d'un liard,
Je vous rendray plus noire qu'une mûre.
Il vous faut donc du meſme pain qu'à moy ?
J'en ſuis d'avis ; non pourtant qu'il m'en chaille,

Ni qu'on ne puiſſe en trouver qui le vaille :
Graces à Dieu, je crois avoir dequoy
Donner encor à quelqu'un dans la veuë,
Je ne ſuis pas à jetter dans la ruë.
Laiſſons ce point ; je ſçais un bon moyen :
Vous n'aurez plus d'autre lit que le mien.
Voyez un peu, diroit-on qu'elle y touche ?
Viſte, marchons, que du lit où je couche
Sans marchander on prenne le chemin :
Vous chercherez vos beſognes demain.
Si ce n'eſtoit le ſcandale & la honte,
Je vous mettrois dehors en cet eſtat.
Mais je ſuis bonne, & ne veux point d'éclat :
Puis je rendray de vous un très-bon compte
A l'avenir, & vous jure ma foy,
Que nuit & jour vous ſerez près de moy.
Qu'ay-je beſoin de me mettre en alarmes,
Puis que je puis empêcher tous vos tours ?
La Chambriere écoutant ce diſcours
Fait la honteuſe, & jette une ou deux larmes ;

Prend ſon paquet, & ſort ſans conſulter;
Ne ſe le fait par deux fois repeter;
S'en va joüer un autre perſonnage;
Fait au logis deux meſtiers tour à tour;
Galand de nuit, Chambriere de jour,
En deux façons elle a ſoin du ménage.
Le pauvre Epoux ſe trouve tout heureux,
Qu'à ſi bon compte il en ait eſté quitte.
Luy couché ſeul, noſtre couple Amoureux
D'un temps ſi doux à ſon aiſe profite.
Rien ne s'en perd; & des moindres momens
Bons ménagers furent nos deux Amans,
Sçachant très-bien que l'on n'y revient guéres.
Voilà le tour de l'une des Commeres.

L'autre de qui le Mary croyoit tout,
Avecque luy ſous un Poirier aſſiſe,
De ſon deſſein vint aiſément à bout.
En peu de mots j'en vas conter la guiſe.
Leur grand Valet près d'eux eſtoit debout.

Garçon bien fait, beau parleur, & de mise,
Et qui faisoit les Servantes troter.
La Dame dit. Je voudrois bien gouster
De ce fruit-là : Guillot, monte, & secouë
Nostre Poirier. Guillot monte à l'instant.
Grimpé qu'il est, le Drôle fait semblant
Qu'il luy paroist que le mary se jouë
Avec la femme : aussi-tost le Valet
Frotant ses yeux comme étonné du fait ;
Vraiment, Monsieur, commence-t'il à dire ;
Si vous vouliez Madame caresser,
Un peu plus loin vous pouviez aller rire,
Et moy present du moins vous en passer.
Cecy me cause une surprise extrême.
Devant les gens prendre ainsi vos ébats !
Si d'un Valet vous ne faites nul cas,
Vous vous devez du respect à vous-mesme.
Quel taon vous poind ? Attendez à tantost :
Ces privautez en seront plus friandes ;
Tout aussi bien, pour le temps qu'il vous faut,

Les nuits d'Eté ſont encore aſſez grandes.
Pourquoy ce lieu ? Vous avez pour cela
Tant de bons lits, tant de chambres ſi belles,
La Dame dit. Que conte celuy-là ?
Je crois qu'il rêve : où prend-il ces nouvelles ?
Qu'entend ce fol avecque ſes ébats ?
Deſcends, deſcends, mon amy, tu verras.
Guillot deſcend. Hé bien, luy dit ſon maiſtre,
Nous joüons-nous ?

GUILLOT.

Non pas pour le preſent,

LE MARY.

Pour le preſent ?

GUILLOT.

Oüy, Monſieur, je veux eſtre
Ecorché vif, ſi tout incontinent
Vous ne baiſiez Madame ſur l'herbette.

LA FEMME.

Mieux te vaudroit laiſſer cette ſornette ;
Je te le dis ; car elle ſent les coups.

LE MARY.

Non, non, Mamie, il faut qu'avec les fous
Tout de ce pas par mon ordre on le mette.

GUILLOT.

Est-ce estre fou que de voir ce qu'on voit ?

LA FEMME.

Et qu'as-tu veu ?

GUILLOT.

J'ay veu, je le repete;
Vous & Monsieur qui dans ce mesme endroit
Joüiez tous deux au doux jeu d'Amourette:
Si ce Poirier n'est peut-estre charmé.

LA FEMME.

Voire, charmé; tu nous fais un beau Conte.

LE MARY.

Je le veux voir vraiment; faut que j'y monte:
Vous en sçaurez bien-tost la verité.
Le Maistre à peine est sur l'arbre monté,
Que le Valet embrasse la Maistresse.
L'Epoux qui voit comme l'on se caresse

Crie, & descend en grand'haste aussi-tost,
Il se rompit le col, ou peu s'en faut,
Pour empêcher la suite de l'affaire :
Et toutefois il ne pust si bien faire
Que son honneur ne receust quelque échec.
Comment, dit-il, quoy mesme à mon aspect ?
Devant mon nez ? à mes yeux ? Sainte Dame,
Que vous faut-il ? qu'avez-vous ? dit la femme.

LE MARY.

Oses-tu bien le demander encor ?

LA FEMME.

Et pourquoy non ?

LE MARY.

Pourquoy ? n'ay-je pas tort
De t'accuser de cette effronterie ?

LA FEMME.

Ah ! c'en est trop, parlez mieux, je vous prie.

LE MARY.

Quoy, ce coquin ne te caressoit pas ?

LA FEMME.

Moy ? vous rêvez.

LE MARY.

D'où viendroit donc ce cas?
Ay-je perdu la raiſon ou la vûë ?

LA FEMME.

Me croyez-vous de ſens ſi dépourveuë,
Que devant vous je commiſſe un tel tour ?
Ne trouverois,je aſſez d'heures au jour
Pour m'égayer, ſi j'en avois envie ?

LE MARY.

Je ne ſçay plus ce qu'il faut que j'y die.
Noſtre Poirier m'abuſe aſſurément.
Voyons encor. Dans le meſme moment
L'Epoux remonte, & Guillot recommence.
Pour cette fois le Mary void la danſe
Sans ſe fâcher, & deſcend doucement.
Ne cherchez plus, leur dit-il, d'autres cauſes:
C'eſt ce Poirier, il eſt enſorcelé.
Puis qu'il fait voir de ſi vilaines choſes,

Reprit la femme, il faut qu'il ſoit bruſlé.
Cours au logis; dy qu'on le vienne abbattre.
Je ne veux plus que cet arbre maudit
Trompe les gens. Le Valet obeït.
Sur le pauvre arbre ils ſe mettent à quatre,
Se demandant l'un l'autre ſourdement,
Quel ſi grand crime a ce Poirier pû faire;
La Dame dit: Abbattez ſeulement;
Quant au ſurplus ce n'eſt pas voſtre affaire.
Par ce moyen la ſeconde Commere
Vint au deſſus de ce qu'elle entreprit.
Paſſons au tour que la troiſiéme fit.

Les rendez-vous chez quelque bonne amie
Ne luy manquoient, non plus que l'eau du puits.
Là tous les jours eſtoient nouveaux déduits.
Noſtre Donzelle y tenoit ſa partie.
Un ſien Amant eſtant lors de quartier,
Ne croyant pas qu'un plaiſir fuſt entier
S'il n'eſtoit libre, à la Dame propoſe

De ſe trouver ſeuls enſemble une nuit.
Deux, luy dit-elle, & pour ſi peu de choſe
Vous ne ſerez nullement éconduit.
Jà de par moy ne manquera l'affaire,
De mon mary je ſçauray me défaire
Pendant ce temps. Auſſi-toſt fait que dit.
Bon beſoin eut d'eſtre femme d'eſprit ;
Car pour Epoux elle avoit pris un homme
Qui ne faiſoit en voyages grands frais ;
Il n'alloit pas querir pardons à Rome,
Quand il pouvoit en rencontrer plus près :
Tout au rebours de la bonne Donzelle,
Qui pour montrer ſa ferveur & ſon zele,
Toûjours alloit au plus loin s'en pourvoir.
Pelerinage avoit fait ſon devoir
Plus d'une fois ; mais c'eſtoit le vieux ſtile :
Il luy faloit pour ſe faire valoir,
Choſe qui fuſt plus rare & moins facile.
Elle s'attache à l'orteil dès ce ſoir
Un brin de fil, qui rendoit à la porte

De la maiſon ; & puis ſe va coucher
Droit au coſté d'Henriet Berlinguier.
(On appelloit ſon mary de la ſorte)
Elle fit tant qu'Henriet ſe tournant
Sentit le fil. Auſſi-toſt il ſoupçonne
Quelque deſſein, & ſans faire ſemblant
D'eſtre éveillé, ſur ce fait il raiſonne ;
Se leve enfin, & ſort tout doucement,
De bonne foy ſon Epouſe dormant,
Ce luy sembloit ; ſuit le fil dans la ruë,
Conclud de là que l'on le trahiſſoit :
Que quelque Amant que la Donzelle avoit,
Avec ce fil par le pied la tiroit,
L'avertiſſant ainſi de ſa venuë :
Que la Galande auſſi-toſt deſcendoit,
Tandis que luy pauvre mary dormoit.
Car autrement, pourquoy ce badinage ?
Il faloit bien que Meſſer Cocuage
Le viſitât : honneur dont à ſon ſens
Il ſe ſeroit paſſé le mieux du monde.

Dans ce penser il s'arme jusqu'aux dents;
Hors la maison fait le guet & la ronde,
Pour attraper quiconque tirera
Le brin de fil. Or le Lecteur sçaura
Que ce logis avoit sur le derriere
Dequoy pouvoir introduire l'amy:
Il le fut donc par une Chambriere.
Tout domestique, en trompant un mary,
Pense gagner indulgence pleniere.
Tandis qu'ainsi Berlinguier fait le guet,
La bonne Dame, & le jeune Muguet
En sont aux mains, & Dieu sçait la maniere.
En grand soulas cette nuit se passa.
Dans leurs plaisirs rien ne les traversa.
Tout fut des mieux, graces à la Servante,
Qui fit si bien devoir de surveillante,
Que le Galand tout à temps délogea.
L'Epoux revint quand le jour approcha;
Reprit sa place, & dit que la migraine
L'avoit contraint d'aller coucher en haut.

Deux jours après la Commere ne faut
De mettre un fil ; Berlinguier auſſi-toſt,
L'ayant ſenti, rentre en la meſme peine,
Court à ſon poſte, & noſtre Amant au ſien.
Renfort de joye : on s'en trouva ſi bien,
Qu'encore un coup on pratiqua la ruſe,
Et Berlinguier prenant la meſme excuſe,
Sortit encore, & fit place à l'Amant.
Autre renfort de tout contentement.
On s'en tint là. Leur ardeur refroidie,
Il en falut venir au dénoüement ;
Trois Actes eut ſans plus la Comedie,
Sur le minuit l'Amant s'eſtant ſauvé,
Le brin de fil auſſi-toſt fut tiré
Par un des ſiens ſur qui l'Epoux ſe ruë,
Et le contraint en occupant la ruë
D'entrer chez luy le tenant au collet,
Et ne ſçachant que ce fut un Valet.
Bien à propos luy fut donné le change.
Dans le logis eſt un vacarme étrange.

La femme accourt au bruit que fait l'Epoux.
Le Compagnon ſe jette à leurs genoux :
Dit qu'il venoit trouver la Chambriere ;
Qu'avec ce fil il la tiroit à ſoy
Pour faire ouvrir ; & que depuis n'aguere
Tous deux s'eſtoient entredonnez la foy.
C'eſt donc cela, pourſuivit la Commere,
En s'adreſſant à la fille en colere,
Que l'autre jour je vous vis à l'orteil
Un brin de fil : je m'en mis un pareil,
Pour attraper avec ce ſtratagême
Voſtre Galand. Or bien, c'eſt voſtre Epoux :
A la bonne heure : il faut cette nuit meſme
Sortir d'icy. Berlinguier fut plus doux ;
Dit qu'il faloit au lendemain attendre.
On les dota l'un & l'autre amplement ;
L'Epoux, la fille ; & le Valet, l'Amant :
Puis au moûtier le couple s'alla rendre ;
Se connoiſſant tous deux de plus d'un jour.
Ce fut la fin qu'eut le troiſiéme tour.

Lequel vaut mieux ? Pour moy je m'en rapporte.
Macée ayant pouvoir de décider,
Ne ſceut à qui la victoire accorder ;
Tant cette affaire à réſoudre eſtoit forte.
Toutes avoient eu raiſon de gager.
Le procès pend, & pendra de la ſorte,
Encor long-temps, comme l'on peut juger.

LE CALENDRIER DES VIEILLARDS.

NOUVELLE TIRÉE DE BOCACE.

PLus d'une fois je me ſuis étonné,
Que ce qui fait la paix du mariage
En eſt-le point le moins conſideré.
Lors que l'on met une fille en ménage,
Les pere & mere ont pour objet le bien;
Tout le ſurplus, ils le comptent pour rien;
Jeunes tendrons à Vieillards apparient.
Et cependant je voy qu'ils ſe ſoucient
D'avoir chevaux à leur Char attelez
De meſme taille, & meſmes chiens couplez;
Ainſi des bœufs, qui de force pareille
Sont toûjours pris: car ce ſeroit merveille

Si ſans cela la charruë alloit bien.
Comment pourroit celle du mariage
Ne mal aller, eſtant un attelage
Qui bien ſouvent ne ſe rapporte en rien?
J'en vas conter un exemple notable.

On ſçait qui fut Richard de Quinzica,
Qui mainte Feſte à ſa femme allegua,
Mainte vigile, & maint jour feriable,
Et du devoir crut s'échaper par là.
Très-lourdement il erroit en cela.
Cettuy Richard eſtoit Juge dans Piſe,
Homme ſçavant en l'étude des Loix,
Riche d'ailleurs; mais dont la barbe griſe
Montroit aſſez qu'il devoit faire choix
De quelque femme à peu près de meſme âge;
Ce qu'il ne fit, prenant en mariage
La mieux ſeante, & la plus jeune d'ans
De la Cité, fille bien alliée,
Belle ſur tout; c'eſtoit Bartholomée

De Galandi, qui parmy ſes parens
Pouvoit compter les plus gros de la ville.
En ce ne fit Richard tour d'homme habile:
Et l'on diſoit communément de luy,
Que ſes enfans ne manqueroient de peres;
Tel fait meſtier de conſeiller autruy,
Qui ne voit goute en ſes propres affaires.
Quinzica donc n'ayant dequoy ſervir
Un tel oiſeau qu'eſtoit Bartholomée;
Pour s'excuſer, & pour la contenir,
Ne rencontroit point de jours en l'année,
Selon ſon compte, & ſon Calendrier,
Où l'on ſe puſt ſans ſcrupule appliquer
Au fait d'Hymen; choſe aux vieillards commode;
Mais dont le ſexe abhorre la méthode.
Quand je dis point, je veux dire très-peu:
Encor ce peu luy donnoit de la peine.
Toute en ferie il mettoit la ſemaine;
Et bien ſouvent faiſoit venir en jeu
Saint qui ne fut jamais dans la Legende.

Le Vendredy, disoit-il, nous demande
D'autres pensers, ainsi que chacun sçait :
Pareillement il faut que l'on retranche
Le Samedy, non sans juste sujet,
D'autant que c'est la veille du Dimanche.
Pour ce dernier, c'est un jour de repos.
Quant au Lundy, je ne trouve à propos
De commencer par ce point la semaine ;
Ce n'est le fait d'une ame bien Chrêtienne.
Les autres jours autrement s'excusoit :
Et quand venoit aux festes solemnelles,
C'estoit alors que Richard triomphoit,
Et qu'il donnoit les leçons les plus belles.
Long-temps devant toûjours il s'abstenoit ;
Long-temps aprés il en usoit de mesme ;
Aux Quatre-temps autant il en faisoit ;
Sans oublier l'Avent ni le Caresme.
Cette saison pour le Vieillard estoit
Un temps de Dieu, jamais ne s'en lassoit.
De Patrons mesme il avoit une liste.

Point de quartier pour un Evangeliſte,
Pour un Apoſtre, ou bien pour un Docteur :
Vierge n'eſtoit, Martyr, & Confeſſeur,
Qu'il ne chomaſt ; tous les ſçavoit par cœur.
Que s'il eſtoit au bout de ſon ſcrupule,
Il alleguoit les jours malencontreux,
Puis les broüillards, & puis la canicule ;
De s'excuſer n'eſtant jamais honteux.
La choſe ainſi preſque toûjours égale,
Quatre fois l'an, de grace ſpeciale,
Noſtre Docteur régaloit ſa moitié,
Petitement ; enfin c'eſtoit pitié.
A cela près, il traitoit bien ſa femme.
Les affiquets, les habits à changer,
Joyaux, bijoux, ne manquoient à la Dame ;
Mais tout cela n'eſt que pour amuſer
Un peu de temps des eſprits de poupée ;
Droit au ſolide alloit Bartholomée.
Son ſeul plaiſir dans la belle ſaiſon,
C'eſtoit d'aller à certaine maiſon,

Que ſon mary poſſedoit ſur la coſte :
Ils y couchoient tous les huit jours ſans faute,
Là quelquefois ſur la mer ils montoient,
Et le plaiſir de la peſche gouſtoient,
Sans s'éloigner que bien peu de la rade.
Arrive donc, qu'un jour de promenade,
Bartholomée, & Meſſer le Docteur,
Prennent chacun une barque à peſcheur,
Sortent ſur mer ; ils avoient fait gageure,
A qui des deux auroit plus de bonheur,
Et trouveroit la meilleure avanture
Dedans ſa peſche, & n'avoient avec eux,
Dans chaque barque, en tout qu'un hõme ou deux.

Certain Corſaire apperceut la chaloupe
De noſtre Epouſe, & vint avec ſa troupe
Fondre deſſus ; l'emmena bien & beau :
Laiſſa Richard : ſoit que près du rivage
Il n'oſaſt pas hazarder davantage ;
Soit qu'il craignit, qu'ayant dans ſon Vaiſſeau

Noſtre Vieillard, il ne puſt de ſa proye
Si bien joüir, car il aimoit la joye
Plus que l'argent, & toûjours avoit fait
Avec honneur ſon meſtier de Corſaire;
Au jeu d'Amour eſtoit homme d'effet,
Ainſi que ſont gens de pareille affaire.
Gens de mer ſont toûjours preſts à bien faire,
Ce qu'on appelle autrement bons garçons.
On n'en voit point qui les feſtes allegue.
Or tel eſtoit celuy dont nous parlons,
Ayant pour nom Pagamin de Monégue.
La belle fit ſon devoir de pleurer
Un demy-jour, tant qu'il ſe puſt étendre:
Et Pagamin de la réconforter;
Et noſtre Epouſe à la fin de ſe rendre.
Il la gagna; bien ſçavoit ſon meſtier.
Amour s'en mit, Amour ce bon Apoſtre,
Dix mille fois plus Corſaire que l'autre,
Vivant de rapt, faiſant peu de quartier.
La belle avoit ſa rançon toute preſte:

Très-bien luy prit d'avoir dequoy payer;
Car là n'estoit ni Vigile, ni Feste.
Elle oublia ce beau Calendrier
Rouge par tout, & sans nul jour ouvrable:
De la ceinture on le luy fit tomber;
Plus n'en fut fait mention qu'à la table.
Nostre Legiste eust mis son doigt au feu,
Que son Epouse estoit toûjours fidelle,
Entiere, & chaste, & que, moyennant Dieu,
Pour de l'argent on luy rendroit la Belle.
De Pagamin il prit un sauf-conduit,
L'alla trouver, luy mit la carte-blanche.
Pagamin dit. Si je n'ay pas bon bruit,
C'est à grand tort: je veux vous rendre franche,
Et sans rançon, vostre chere moitié.
Ne plaise à Dieu que si belle amitié
Soit par mon fait de desastre ainsi pleine.
Celle pour qui vous prenez tant de peine
Vous reviendra selon vostre desir,
Je ne veux point vous vendre ce plaisir.

Faites-moy voir ſeulement qu'elle eſt voſtre ;
Car ſi j'allois vous en rendre quelque autre,
Comme il m'en tombe aſſez entre les mains,
Ce me ſeroit une eſpece de blâme.
Ces jours paſſez je pris certaine Dame,
Dont les cheveux ſont quelque peu chaſtains,
Grande de taille, en bon point, jeune, & fraîche.
Si cette Belle, après vous avoir veu,
Dit eſtre à vous, c'eſt autant de conclu.
Reprenez-la : rien ne vous en empeſche.
Richard reprit. Vous parlez ſagement ;
Et me traitez trop généreuſement.
De ſon meſtier il faut que chacun vive.
Mettez un prix à la pauvre captive,
Je le payray comptant, ſans heſiter.
Le compliment n'eſt icy néceſſaire :
Voilà ma bourſe, il ne faut que compter.
Ne me traitez que comme on pourroit faire
En pareil cas l'homme le moins connu.
Seroit-il dit que vous m'euſſiez vaincu

D'honnefteté ? Non fera fur mon ame.
Vous verrez. Car, quant à cette Dame,
Ne doutez point qu'elle ne foit à moy.
Je ne veux pas que vous m'ajoûtiez foy,
Mais aux baifers que de la pauvre femme
Je recevray, ne craignant qu'un feul point ;
C'eft qu'à me voir de joye elle ne meure.
On fait venir l'Epoufe tout à l'heure,
Qui froidement & ne s'émouvant point,
Devant fes yeux voit fon mary paroiftre,
Sans temoigner feulement le connoiftre,
Non plus qu'un homme arrivé du Perou.
Voyez, dit-il, la pauvrette eft honteufe.
Devant les gens ; & fa joye amoureufe
N'ofe éclater : foyez feur qu'à mon coû,
Si j'eftois feul, elle feroit fautée.
Pagamin dit : Qu'il ne tienne à cela :
Dedans fa chambre allez, conduifez-la,
Ce qui fut fait : & la chambre fermée ;
Richard commence. Et là Bartholomée ;

Comme tu fais ! Je ſuis ton Quinzica,
Toûjours le meſme à l'endroit de ſa femme.
Regarde-moy. Trouves-tu, ma chere ame,
En mon viſage un ſi grand changement !
C'eſt la douleur de ton enlevement
Qui me rend tel ; & toy ſeule en es cauſe.
T'ay-je jamais refuſé nulle choſe,
Soit pour ton jeu, ſoit pour tes veſtemens ?
En eſtoit-il quelqu'une de plus brave ?
De ton vouloir ne me rendois-je eſclave ?
Tu le ſeras eſtant avec ces gens.
Et ton honneur, que crois-tu qu'il devienne ?
Ce qu'il pourra, répondit bruſquement
Bartholomée ; Eſt-il temps maintenant
D'en avoir ſoin ? S'en eſt-on mis en peine,
Quand malgré moy l'on m'a joint avec vous ?
Vous, vieux penard, moy fille jeune & druë,
Qui meritois d'eſtre un peu mieux pourveuë,
Et de gouſter ce qu'Hymen a de doux.
Pour cet effet j'eſtois aſſez aimable ;

Et me trouvois auſſi digne, entre nous,
De ces plaiſirs, que j'en eſtois capable.
Or eſt le cas allé d'autre façon.
J'ay pris mary qui pour toute chanſon
N'a jamais eu que ſes jours de férie;
Mais Pagamin, ſi-toſt qu'il m'eut ravie,
Me ſceut donner bien une autre leçon.
J'ay plus appris des choſes de la vie
Depuis deux jours, qu'en quatre ans avec vous.
Laiſſez-moy donc, Monſieur mon cher Epoux.
Sur mon retour n'inſiſtez davantage.
Calendriers ne ſont point en uſage
Chez Pagamin: je vous en avertis.
Vous & les miens avez merité pis;
Vous pour avoir mal meſuré vos forces
En m'épouſant; eux pour s'eſtre mépris
En préferant les legeres amorces
De quelque bien à cet autre point-là.
Mais Pagamin pour tous y pourvoira.
Il ne ſçait Loy, ni Digeſte, ni Code;

Et cependant très-bonne eſt ſa méthode.
De ce matin luy-meſme il vous dira
Du quart en ſus comme la choſe en va.
Un tel aveu vous ſurprend & vous touche;
Mais faire icy de la petite bouche
Ne ſert de rien; l'on n'en croira pas moins.
Et puis qu'enfin nous voicy ſans témoins:
Adieu vous dis, vous, & vos jours de Feſte.
Je ſuis de chair, les habits rien n'y font:
Vous ſçavez bien, Monſieur, qu'entre la teſte
Et le talon d'autres affaires ſont.
A tant ſe tût. Richard tombé des nuës,
Fut tout heureux de pouvoir s'en aller.
Bartholomée ayant ſes hontes bûës,
Ne ſe fit pas tenir pour demeurer.
Le pauvre Epoux en eut tant de triſteſſe,
Outre les maux qui ſuivent la vieilleſſe,
Qu'il en mourut à quelques jours de là,
Et Pagamin prit à femme ſa Veuve.
Ce fut bien fait : nul des deux ne tomba

Dans l'accident du pauvre Quinzica,
S'eſtant choiſis l'un & l'autre à l'épreuve;
Belle leçon pour gens à cheveux gris;
Sinon qu'ils ſoient d'humeur accommodante:
Car en ce cas Meſſieurs les favoris
Font leur ouvrage, & la Dame eſt contente.

LA FEMME AVARE GALAND ESCROC

NOUVELLE TIRE'E DE BOCACE.

QU'un homme ſoit plumé par des Coquettes,
Ce n'eſt pour faire au miracle crier.
Gratis eſt mort ; plus d'Amour ſans payer:
En beaux Loüis ſe content les fleurettes.
Ce que je dis des Coquettes s'entend.
Pour noſtre honneur ſi me faut-il pourtant
Montrer qu'on peut, nonobſtant leur adreſſe,
En attraper au moins une entre cent ;
Et luy joüer quelque tour de ſoûpleſſe.
Je choiſiray pour exemple Gulphar.
Le Drôle fit un trait de franc Soudar ;
Car aux faveurs d'une Belle il eut part
Sans débourſer, eſcroquant la Chrêtienne.

Notez cecy, & qu'il vous en ſouvienne,
Galands d'épée; encor bien que ce tour
Pour vous ſtiler ſoit fort peu néceſſaire;
Je trouverois maintenant à la Cour
Plus d'un Gulphar, ſi j'en avois affaire.
Celuy-cy donc chez ſire Gaſparin
Tant frequenta, qu'il devint à la fin
De ſon Epouſe amoureux ſans meſure.
Elle eſtoit jeune, & belle créature;
Plaiſoit beaucoup; fors un point qui gaſtoit
Toute l'affaire, & qui ſeul rebutoit
Les plus ardens; c'eſt qu'elle eſtoit avare,
Ce n'eſt pas choſe en ce ſiécle fort rare.
Je l'ay jà dit; rien n'y font les ſoûpirs.
Celuy-là parle une langue barbare
Qui l'or en main n'explique ſes deſirs.
Le jeu, la jupe, & l'amour des plaiſirs,
Sont les reſſorts que Cupidon employe;
De leur boutique il ſort chez les François
Plus de Cocus, que du Cheval de Troye

Il ne ſortit de Heros autrefois.
Pour revenir à l'humeur de la Belle,
Le compagnon ne pût rien tirer d'elle
Qu'il ne parlaſt. Chacun ſçait ce que c'eſt
Que de parler ; le Lecteur, s'il luy plaiſt,
Me permettra de dire ainſi la choſe.
Gulphar donc parle, & ſi bien qu'il propoſe
Deux cens écus. La belle l'écouta :
Et Gaſparin à Gulphar les preſta ;
(Ce fut le bon) puis aux champs s'en alla,
Ne ſoupçonnant aucunement ſa femme.
Gulphar les donne en préſence de gens.
Voilà, dit-il, deux cens écus comptans,
Qu'à voſtre Epoux vous donnerez, Madame.
La Belle crût qu'il avoit dit cela
Par politique, & pour joüer ſon rôle,
Le lendemain elle le régala
Tout de ſon mieux, en femme de parole.
Le Drôle en prit ce jour & les ſuivans
Pour ſon argent, & meſme avec uſure :

A bon payeur on fait bonne meſure.
Quand Gaſparin fut de retour des champs,
Gulphar luy dit, ſon Epouſe préſente ;
J'ay voſtre argent à Madame rendu,
N'en ayant eu pour une affaire urgente
Aucun beſoin, comme je l'avois crû :
Déchargez-en voſtre livre de grace.
A ce propos auſſi froide que glace
Noſtre Galande avoüa le receu.
Qu'euſt-elle fait ? On euſt prouvé la choſe.
Son regret fut d'avoir enflé la doſe
De ſes faveurs ; c'eſt ce qui la fâchoit.
Voyez un peu la perte que c'eſtoit !
En la quittant Gulphar alla tout droit
Conter ce cas, le corner par la Ville,
Le publier, le preſcher ſur les toits.
De l'en blâmer, il ſeroit inutile :
Ainſi vit-on chez nous autres François.

ON NE S'AVISE JAMAIS DE TOUT.

CONTE TIRÉ DES CENT NOUVELLES Nouvelles.

CErtain jaloux ne dormant que d'un œuil,
Interdiſoit tout commerce à ſa femme.
Dans le deſſein de prévenir la Dame,
Il avoit fait un fort ample recüeil
De tous les tours que le ſexe ſçait faire.
Pauvre ignorant ! comme ſi cette affaire
N'eſtoit une hydre, à parler franchement.
Il captivoit ſa femme cependant,
De ſes cheveux vouloit ſçavoir le nombre,
La faiſoit ſuivre, à toute heure, en tous lieux,
Par une vieille au corps tout rempli d'yeux,
Qui la quittoit auſſi peu que ſon ombre.

Ce fou tenoit ſon recüeil fort entier:
Il le portoit en guiſe de Pſautier,
Croyant par là les galands hors de game.
Un jour de Feſte arrive que la Dame,
En revenant de l'Egliſe, paſſa
Près d'un logis, d'où quelqu'un luy jetta
Fort à propos un panier d'ordure.
On s'excuſa : la pauvre créature
Toute vilaine entra dans le logis.
Il luy falut dépoüiller ſes habits.
Elle envoya querir une autre jupe,
Dès en entrant, par cette doüagna,
Qui hors d'haleine à Monſieur raconta
Tout l'accident. Foin, dit-il, celuy-là
N'eſt dans mon Livre, & je ſuis pris pour dupe:
Que le recüeil au diable ſoit donné.
Il diſoit bien, car on n'avoit jetté
Cette immondice, & la Dame gaſté,
Qu'afin qu'elle euſt quelque valable excuſe
Pour éloigner ſon dragon quelque temps.

Un ſien Galand amy de là-dedans
Tout auſſi-toſt profita de la ruſe.
Nous avons beau ſur ce ſexe avoir l'œuil :
Ce n'eſt coup ſeur encontre tous eſclandres.
Maris jaloux, brûlez voſtre Recüeil
Sur ma parole, & faites-en des cendres.

LE GASCON PUNI.

NOUVELLE.

UN Gascon pour s'estre vanté
De posseder certaine Belle,
Fut puni de sa vanité
D'une façon assez nouvelle.
Il se vantoit à faux, & ne possedoit rien.
Mais quoy ! tout médisant est Prophete en ce monde :
On croit le mal d'abord ; mais à l'égard du bien,
Il faut que la veuë en réponde.
La Dame cependant du Gascon se moquoit.
Mesme au logis pour luy rarement elle estoit ;
Et bien souvent qu'il la traitoit
D'incomparable & de divine ;
La Belle aussi-tost s'enfuyoit,
S'allant sauver chez sa voisine.

Elle avoit nom Philis, ſon voiſin Eurilas,
La voiſine Cloris, le Gaſcon Dorilas,
Un ſien amy Damon : c'eſt tout, ſi j'ay mémoire.
Ce Damon, de Cloris, à ce que dit l'hiſtoire,
Eſtoit Amant aimé, Galand, comme on voudra,
Quelque choſe de plus encor que tout cela.
Pour Philis, ſon humeur libre, gaye, & ſincere
Montroit qu'elle eſtoit ſans affaire,
Sans ſecret, & ſans paſſion:
On ignoroit le prix de ſa poſſeſſion:
Seulement à l'uſer chacun la croyoit bonne.
Elle approchoit vingt ans; & venoit d'enterrer
Un mary (de ceux-là que l'on perd ſans pleurer)
Vieux barbon qui laiſſoit d'écus plein une tonne.
En mille endroits de ſa perſonne
La Belle avoit dequoy mettre un Gaſcon aux Cieux,
Des attraits par deſſus les yeux,
Je ne ſçay quel air de pucelle,
Mais le cœur tant ſoit peu rebelle;
Rebelle toutesfois de la bonne façon.

Voilà Philis. Quant au Gaſcon,
Il eſtoit Gaſcon, c'eſt tout dire,
Je laiſſe à penſer ſi le ſire
Importuna la Veuve, & s'il fit des ſermens.
Ceux des Gaſcons & des Normans
Paſſent peu pour mots d'Evangile,
C'eſtoit pourtant choſe facile
De croire Dorilas de Philis amoureux;
Mais il vouloit auſſi que l'on le cruſt heureux.
Philis diſſimulant, dit un jour à cet homme:
Je veux un ſervice de vous:
Ce n'eſt pas d'aller juſqu'à Rome:
C'eſt que vous nous aidiez à tromper un jaloux,
La choſe eſt ſans peril, & meſme fort aiſée,
Nous voulons que cette nuit-cy,
Vous couchiez avec le mary
De Cloris, qui m'en a priée,
Avec Damon s'eſtant broüillée,
Il leur faut une nuit entiere, & par delà,
Pour démeſler entre-eux tout ce differend-là.

Noſtre

Noſtre but eſt qu'Eurilas penſe,
Vous ſentant près de luy, que ce ſoit ſa moitié.
Il ne luy touche point, vit dedans l'abſtinence,
Et ſoit par jalouſie, ou bien par impuiſſance,
A retranché d'Hymen certains droits d'amitié;
Ronfle toûjours, fait la nuit d'une traite:
C'eſt aſſez qu'en ſon lit il trouve une cornette.
Nous vous ajuſterons: enfin ne craignez rien:
Je vous récompenſeray bien.
Pour ſe rendre Philis un peu plus favorable,
Le Gaſcon euſt couché, dit-il, avec le diable.
La nuit vient, on le coëffe, on le met au grand lit,
On éteint les flambeaux, Eurilas prend ſa place;
Du Gaſcon la peur ſe ſaiſit;
Il devient auſſi froid que glace;
N'oſeroit touſſer ni cracher,
Beaucoup moins encor s'approcher:
Se fait petit, ſe ſerre, au bord ſe va nicher,
Et ne tient que moitié de la rive occupée:
Je crois qu'on l'auroit mis dans un fourreau d'épée.

Son coucheur cette nuit ſe retourna cent fois;
Et juſques ſur le nez luy porta certains doigts
Que la peur luy fit trouver rudes.
Le pis de ces inquiétudes,
C'eſt qu'il craignoit qu'enfin un caprice amoureux
Ne priſt à ce mary: tels cas ſont dangereux,
Lors que l'un des conjoints ſe ſent privé du ſomme.
Toûjours nouveaux ſujets alarmoient le pauvre hõme.
L'on étendoit un pied; l'on approchoit un bras:
Il crut meſme ſentir la barbe d'Eurilas.
Mais voicy quelque choſe à mon ſens de terrible.
Une ſonnette eſtoit près du chevet du lit:
Eurilas de ſonner, & faire un bruit horrible.
Le Gaſcon ſe paſme à ce bruit,
Cette fois-là ſe croit détruit,
Fait un vœu, renonce à ſa Dame,
Et ſonge au ſalut de ſon ame.
Perſonne ne venant, Eurilas s'endormit.
Avant qu'il fuſt jour on ouvrit.
Philis l'avoit promis; quand voicy de plus belle

Un flambeau comble de tous maux.
Le Gaſcon après ces travaux,
Se fut bien levé ſans chandelle.
Sa perte eſtoit alors un point tout aſſuré.
On approche du lit. Le pauvre homme éclairé
Prie Eurilas qu'il luy pardonne.
Je le veux, dit une perſonne
D'un ton de voix rempli d'appas.
C'eſtoit Philis qui d'Eurilas
Avoit tenu la place, & qui ſans trop attendre
Tout en chemiſe s'alla rendre
Dans les bras de Cloris qu'accompagnoit Damon.
C'eſtoit, dis-je, Philis, qui conta du Gaſcon
La peine & la frayeur extrême;
Et qui pour l'obliger à ſe tuer ſoy-meſme,
En luy montrant ce qu'il avoit perdu,
Laiſſoit ſon ſein à demy nû.

LA FIANCE'E DU ROY DE GARBE.

NOUVELLE.

IL n'eſt rien qu'on ne conte en diverſes façons :
On abuſe du vray comme on fait de la feinte :
Je le ſouffre aux recits qui paſſent pour chanſons ;
Chacun y met du ſien ſans ſcrupule & ſans crainte.
Mais aux événemens de qui la verité,
Importe à la poſterité,
Tels abus meritent cenſure.
Le fait d'Alaciel eſt d'une autre nature.
Je me ſuis écarté de mon original.
On en pourra gloſer ; on pourra me mécroire :
Tout cela n'eſt pas un grand mal :
Alaciel & ſa memoire

Ne ſçauroient guére perdre à tout ce changement.
J'ay ſuivi mon Auteur en deux points ſeulement:
Points qui ſont veritablement
Le plus important de l'hiſtoire.
L'un eſt que par huit mains Alaciel paſſa
Avant que d'entrer dans la bonne:
L'autre que ſon Fiancé ne s'en embaraſſa,
Ayant peut-eſtre en ſa perſonne
Dequoy negliger ce point-là.
Quoy qu'il en ſoit, la Belle en ſes traverſes,
Accidens, fortunes diverſes,
Eut beaucoup à ſouffrir, beaucoup à travailler,
Changea huit fois de Chevalier:
Il ne faut pas pour cela qu'on l'accuſe:
Ce n'eſtoit après tout que bonne intention,
Gratitude, ou compaſſion,
Crainte de pis, honneſte excuſe.
Elle n'en plut pas moins aux yeux de ſon Fiancé.
Veuve de huit Galans, il la prit pour pucelle;
Et dans ſon erreur par la Belle

Apparemment il fut laiſſé.
Qu'on n'y puiſſe eſtre pris, la choſe eſt toute claire,
Mais après huit, c'eſt une étrange affaire:
Je me rapporte de cela
A quiconque a paſſé par là.

Zaïr Soudan d'Alexandrie,
Aima ſa fille Alaciel
Un peu plus que ſa propre vie:
Auſſi ce qu'on ſe peut figurer ſous le Ciel
De bon, de beau, de charmant & d'aimable,
D'accommodant, j'y mets encor ce point,
La rendoit d'autant eſtimable;
En cela je n'augmente point.

Au bruit qui couroit d'elle en toutes ces Provinces,
Mamolin Roy de Garbe en devint amoureux,
Il la fit demander, & fut aſſez heureux
Pour l'emporter ſur d'autres Princes.
La Belle aimoit déja; mais on n'en ſçavoit rien,

Filles de Sang Royal ne ſe déclarent gueres.
Tout ſe paſſe en leur cœur ; cela les fâche bien ;
Car elles ſont de chair, ainſi que les Bergeres.
Hiſpal jeune Seigneur de la Cour du Soudan,
Bien fait, plein de mérite, honneur de l'Alcoran,
Plaiſoit fort à la Dame, & d'un commun martyre
Tous deux brûloient, ſans oſer ſe le dire ;
Ou s'ils ſe le diſoient, ce n'eſtoit que des yeux.
Comme ils en eſtoient là, l'on accorda la Belle.
Il falut ſe réſoudre à partir de ces lieux.
Zaïr fit embarquer ſon Amant avec elle.
S'en fier à quelque autre eût peut-eſtre eſté mieux.
Après huit jours de traite, un Vaiſſeau de Corſaires
Ayant pris le deſſus du vent
Les attaqua ; le combat fut ſanglant ;
Chacun des deux partis y fit mal ſes affaires.
Les aſſaillans, faits aux combats de mer,
Eſtoient les plus experts en l'art de maſſacrer ;
Joignoient l'adreſſe au nombre:Hiſpal par ſa vaillance
Tenoit les choſes en balance.

Vingt Corſaires pourtant monterent ſur ſon bord.
Grifonio le Giganteſque
Conduiſoit l'horreur & la mort
Avecque cette Soldateſque.
Hiſpal en un moment ſe vit environné.
Maint Corſaire ſentit ſon bras déterminé.
De ſes yeux il ſortoit des éclairs & des flâmes.
Cependant qu'il eſtoit au combat acharné,
Grifonio courut à la chambre des femmes.
Il ſçavoit que l'Infante eſtoit dans ce Vaiſſeau;
Et l'ayant deſtinée à ſes plaiſirs infâmes,
Il l'emportoit comme un moineau;
Mais la charge pour luy n'eſtant pas ſuffiſante,
Il prit auſſi la caſſette aux bijoux,
Aux diamans, aux témoignages doux
Que reçoit & garde une Amante:
Car quelqu'un m'a dit, entre nous,
Qu'Hiſpal en ce voyage avoit fait à l'Infante
Un aveu dont d'abord elle parut contente,
Faute d'avoir le temps de s'en mettre en courroux,

Le

Le malheureux Corsaire emportant cette proye,
N'en eut pas long-temps de la joye.
Un des Vaisseaux, quoy qu'il fût accroché,
S'estant quelque peu détaché,
Comme Grisonio passoit d'un bord à l'autre,
Un pied sur son Navire, un sur celuy d'Hispal,
Le Heros d'un revers coupe en deux l'animal :
Part du tronc tombe en l'eau, disant sa patenôtre,
Et reniant Mahom, Jupin, & Tarvagant,
Avec autre maint Dieu non moins extravagant :
Part demeure sur pieds, en la mesme posture.
On auroit ri de l'avanture,
Si la Belle avec luy n'eût tombé dedans l'eau.
Hispal se jette après : l'un & l'autre Vaisseau
Mal-mené du combat, & privé de Pilote,
Au gré d'Eole & de Neptune flote.
La mort fit lâcher prise au Geant pourfendu.
L'Infante par sa robbe en tombant soûtenuë,
Fut bien-tost d'Hispal secouruë.
Nâger vers les Vaisseaux eût esté temps perdu :

Ils eſtoient preſque à demy mile.
Ce qu'il jugea de plus facile,
Fut de gagner certains rochers,
Qui d'ordinaire eſtoient la perte des Nochers,
Et furent le ſalut d'Hiſpal & de l'Infante.
Aucuns ont aſſuré, comme choſe conſtante,
Que meſme du peril la caſſette échapa;
Qu'à des cordons eſtant penduë,
La Belle après ſoy la tira;
Autrement elle eſtoit perduë.

Noſtre Nâgeur avoit l'Infante ſur ſon dos.
Le premier roc gagné, non pas ſans quelque peine,
La crainte de la faim ſuivit celle des flots;
Nul Vaiſſeau ne parut ſur la liquide plaine.
Le jour s'acheve; il ſe paſſe une nuit;
Point de Vaiſſeau près d'eux par le hazard conduit:
Point dequoy manger ſur ces roches:
Voilà noſtre couple réduit
A ſenti- de la faim les premieres approches.

Tous deux privez d'eſpoir, d'autant plus malheureux,
Qu'aimez auſſi-bien qu'amoureux,
Ils perdoient doublement en leur méſavanture.
Après s'eſtre long-temps regardez ſans parler,
Hiſpal, dit la Princeſſe, il ſe faut conſoler;
Les pleurs ne peuvent rien près de la Parque dure.
Nous n'en mourrons pas moins; mais il dépend de nous
D'adoucir l'aigreur de ſes coups;
C'eſt tout ce qui nous reſte en ce malheur extrême.
Se conſoler! dit-il, le peut-on, quand on aime?
Ah ſi.... mais non, Madame, il n'eſt pas à propos
Que vous aimiez; vous ſeriez trop à plaindre.
Je brave à mon égard & la faim & les flots;
Mais jettant l'œil ſur vous, je trouve tout à craindre.
La Princeſſe à ces mots ne ſe pût plus contraindre.
Pleurs de couler, ſoupirs d'eſtre pouſſez,
Regards d'eſtre au Ciel adreſſez,
Et puis ſanglots, & puis ſoûpirs encore:
En ce meſme langage Hiſpal luy repartit:
Tant qu'enfin un baiſer ſuivit:

S'il fut pris ou donné, c'eſt ce que l'on ignore.
Après force vœux impuiſſans,
Le Heros dit : Puiſqu'en cette avanture
Mourir nous eſt choſe ſi ſeure,
Qu'importe que nos corps des oiſeaux raviſſans
Ou des monſtres marins deviennent la pâture !
Sepulture pour ſepulture,
La mer eſt égale à mon ſens :
Qu'attendons-nous icy qu'une fin languiſſante ?
Seroit-il point plus à propos
De nous abandonner aux flots ?
J'ay de la force encor, la coſte eſt peu diſtante,
Le vent y pouſſe ; eſſayons d'approcher ;
Paſſons de rocher en rocher :
J'en vois beaucoup où je puis prendre haleine.
Alaciel s'y réſolut ſans peine.
Les revoilà ſur l'onde ainſi qu'auparavant,
La caſſette en leſſe ſuivant ;
Et le nâgeur pouſſé du vent,
De roc en roc portant la Belle,

Façon de naviger nouvelle.
Avec l'aide du Ciel, & de ces reposoirs,
Et du Dieu qui préside aux liquides manoirs,
Hispal n'en pouvant plus, de faim, de lassitude,
De travail, & d'inquiétude,
(Non pour luy, mais pour ses amours)
Après avoir jeûné deux jours,
Prit terre à la dixiéme traite,
Luy, la Princesse, & la cassette.
Pourquoy, me dira-t'on, nous ramener toûjours
Cette cassette ? Est-ce une circonstance
Qui soit de si grande importance ?
Oüy, selon mon avis; on va voir si j'ay tort.
Je ne prends point icy l'essort,
Ni n'affecte de railleries.
Si j'avois mis nos gens à bord
Sans argent & sans pierreries,
Seroient-ils pas demeurez court ?
On ne vit ni d'air ni d'amour,
Les Amans ont beau dire & faire,

Il en faut revenir toûjours au néceſſaire.
La caſſette y pourvût avec maint diamant.
Hiſpal vendit les uns, mit les autres en gages;
Fit achat d'un Chaſteau le long de ces rivages;
Ce Chaſteau, dit l'hiſtoire, avoit un parc fort grand,
Ce parc un bois, ce bois de beaux ombrages;
Sous ces ombrages nos Amans
Paſſoient d'agréables momens:
Voyez combien voilà de choſes enchaînées,
Et par la caſſette amenées.

Or au fond de ce bois un certain antre eſtoit,
Sourd & muet, & d'amoureuſe affaire;
Sombre ſur tout; la nature ſembloit
L'avoir mis là non pour autre myſtere.
Nos deux Amans ſe promenant un jour,
Il arriva que ce fripon d'Amour
Guida leurs pas vers ce lieu ſolitaire.
Chemin faiſant Hiſpal expliquoit ſes deſirs,
Moitié par ſes diſcours, moitié par ſes ſoûpirs,

Plein d'une ardœur impatiente,
La Princeſſe écoutoit incertaine & tremblante.

Nous voicy, diſoit-il en un bord étranger,
Ignorez du reſte des hommes ;
Profitons-en ; nous n'avons à ſonger
Qu'aux douceurs de l'Amour en l'état où nous ſommes.
Qui vous retient ? On ne ſçait ſeulement
Si nous vivons ; peut-eſtre en ce moment
Tout le monde nous croit au corps d'une Baleine.
Ou favoriſez voſtre Amant,
Ou qu'à voſtre Epoux il vous meine.
Mais pourquoi vous mener?vous pouvez rendre heureux
Celuy dont vous avez éprouvé la conſtance.
Qu'attendez-vous pour ſoulager ſes feux ?
N'eſt-il pas aſſez amoureux ?
Et n'avez-vous point fait aſſez de réſiſtance ?
Hiſpal haranguoit de façon
Qu'il auroit échauffé des marbres,
Tandis qu'Alaciel à l'aide d'un poinçon

Faiſoit ſemblant d'écrire ſur les arbres,
Mais l'amour la faiſoit rêver,
A d'autres choſes qu'à graver
Des caracteres ſur l'écorce.
Son Amant & le lieu l'aſſuroient du ſecret ;
C'eſtoit une puiſſante amorce.
Elle réſiſtoit à regret :
Le Printemps par malheur eſtoit lors en ſa force.
Jeunes cœurs ſont bien empêchez,
A tenir leurs deſirs cachez,
Eſtant pris par tant de manieres.
Combien en voyons-nous ſe laiſſer pas à pas
Ravir juſqu'aux faveurs dernieres,
Qui dans l'abord ne croyoient pas
Pouvoir accorder les premieres ?
Amour, ſans qu'on y penſe, amene ces inſtans.
Mainte fille a perdu ſes gans,
Et femme au partir s'eſt trouvée,
Qui ne ſçait la plûpart du temps
Comme la choſe eſt arrivée.

Près

Près de l'antre venus, nostre Amant proposa
D'entrer dedans, la Belle s'excusa ;
Mais malgré soy déjà presque vaincuë.
Les services d'Hispal en ce mesme moment
Luy reviennent devant la veuë.
Ses jours sauvez des flots, son honneur d'un Geant :
Que luy demandoit son Amant ?
Un bien dont elle estoit à sa valeur tenuë.
Il vaut mieux, disoit-il, vous en faire un amy,
Que d'attendre qu'un homme à la mine hagarde
Vous le vienne enlever. Madame, songez-y ;
L'on ne sçait pour qui l'on le garde.
L'infante à ces raisons se rendant à demi,
Une pluye acheva l'affaire :
Il falut se mettre à l'abri :
Je laisse à penser où. Le reste du mystere
Au fond de l'antre est demeuré.
Que l'on la blâme ou non, je sçais plus d'une Belle
A qui ce fait est arrivé,
Sans en avoir moitié d'autant d'excuses qu'elle.

L'antre ne les vit ſeul de ces douceurs joüir:
Rien ne coûte en amour que la premiere peine.
Si les arbres parloient, il feroit bel oüir
  Ceux de ce bois; car la foreſt n'eſt pleine
    Que des monumens amoureux
Qu'Hiſpal nous a laiſſez glorieux de ſa proye:
 On y verroit écrit. *Icy pâma de joye*
    Des mortels le plus heureux:
Là mourut un Amant ſur le ſein de ſa Dame:
  En cet endroit, mille baiſers de flâme
  Furent donnez, & mille autres rendus.
Le Parc diroit beaucoup, le Chaſteau beaucoup plus,
    Si Chaſteaux avoient une langue.
La choſe en vint au point, que las de tant d'amour
Nos Amans à la fin regretterent la Cour.
La Belle s'en ouvrit, & voicy ſa harangue.

Vous m'eſtes cher, Hiſpal; j'aurois du déplaiſir,
Si vous ne penſiez pas que toûjours je vous aime.
Mais qu'eſt-ce qu'un amour ſans crainte & ſans deſir?

Je vous le demande à vous-meſme.
Ce ſont des feux bien-toſt paſſez,
Que ceux qui ne ſont point dans leur cours traverſez,
Il y faut un peu de contrainte.
Je crains fort qu'à la fin ce ſéjour ſi charmant
Ne nous ſoit un deſert, & puis un monument;
Hiſpal, oſtez-moy cette crainte.
Allez-vous-en voir promptement,
Ce qu'on croira de moy dedans Alexandrie,
Quand on ſçaura que nous ſommes en vie.
Déguiſez bien noſtre ſéjour:
Dites que vous venez préparer mon retour,
Et faire qu'on m'envoye une eſcorte ſi ſure,
Qu'il n'arrive plus d'avanture.
Croyez-moy, vous n'y perdrez rien:
Trouvez ſeulement le moyen,
De me ſuivre en ma deſtinée,
Ou de fillage, ou d'Hymenée;
Et tenez pour choſe aſſurée,
Que ſi je ne vous fais du bien,

Je feray de près éclairée.
Que ce fût ou non fon deffein,
Pour fe fervir d'Hifpal, il faloit tout promettre.
Dès qu'il trouve à propos de fe mettre en chemin,
L'Infante pour Zaïr le charge d'une lettre.
Il s'embarque, il fait voile, il vogue, il a bon vent;
Il arrive à la Cour, où chacun luy demande,
S'il eft mort, s'il eft vivant,
Tant la furprife fut grande;
En quels lieux eft l'Infante, enfin ce qu'elle fait.
Dès qu'il eut à tout fatisfait,
On fit partir une efcorte puiffante.
Hifpal fut retenu; non qu'on eût en effet
Le moindre foupçon de l'Infante.
Le Chef de cette efcorte eftoit jeune & bien fait.
Abordé près du Parc, avant tout il partage
Sa troupe en deux, laiffe l'une au rivage,
Va droit avec l'autre au Chafteau.
La beauté de l'Infante eftoit beaucoup accruë:
Il en devint épris à la premiere veuë;

Mais tellement épris, qu'attendant qu'il fit beau,
Pour ne point perdre temps, il luy dit sa pensée.
Elle s'en tint fort offensée;
Et l'avertit de son devoir.
Témoigner en tels cas un peu de désespoir,
Est quelquefois une bonne recepte.
C'est ce que fait nostre homme, il forme le dessein
De se laisser mourir de faim;
Car de se poignarder, la chose est trop tost faite:
On n'a pas le temps d'en venir
Au repentir.
D'abord Alaciel rioit de sa sottise.
Un jour se passe entier, luy sans cesse jeûnant,
Elle toûjours le détournant
D'une si terrible entreprise.
Le second jour commence à la toucher.
Elle resve à cette avanture.
Laisser mourir un homme, & pouvoir l'empêcher,
C'est avoir l'ame un peu trop dure.
Par pitié donc elle condescendit

Aux volontez du Capitaine ;
Et cet office luy rendit
Gayment, de bonne grace & ſans montrer de peine;
Autrement le remede euſt eſté ſans effet.
Tandis que le Galand ſe trouve ſatisfait,
Et remet les autres affaires ,
Diſant tantoſt que les vents ſont contraires,
Tantoſt qu'il faut radouber ſes galeres,
Pour eſtre en état de partir ;
Tantoſt qu'on vient de l'avertir
Qu'il eſt attendu des Corſaires.
Un Corſaire en effet arrive, & ſurprenant
Ses gens demeurez à la rade,
Les tuë & va donner au Chaſteau l'eſcaladre ;
Du fier Griſonio c'eſtoit le Lieutenant.

Il prend le Chaſteau d'emblée,
Voilà la feſte troublée.
Le Jeûneur maudit ſon ſort,
Le Corſaire apprend d'abord

L'avanture de la Belle,
Et la tirant à l'écart,
Il en veut avoir sa part.
Elle fit fort la rebelle.
Il ne s'en étonna pas,
N'estant novice en tels cas.
Le mieux que vous puissiez faire,
Luy dit tout franc ce Corsaire,
C'est de m'avoir pour amy;
Je suis Corsaire & demy.
Vous avez fait jeûner un pauvre miserable,
Qui se mouroit pour vous d'amour;
Vous jeûnerez à vostre tour,
Ou vous me serez favorable.
La justice le veut : nous autres gens de mer
Sçavons rendre à chacun selon ce qu'il merite;
Attendez-vous de n'avoir à manger,
Que quand de ce costé vous aurez esté quitte.
Ne marchandez point tant, Madame, & croyez-moy.
Qu'eust fait Alaciel? Force n'a point de loy.

S'accommoder à tout eſt choſe neceſſaire.
Ce qu'on ne voudroit pas ſouvent il le faut faire.
Quand il plaiſt au deſtin que l'on en vienne là,
Augmenter ſa ſouffrance eſt une erreur extrême.
Si par pitié d'autruy la Belle ſe força,
Que ne point eſſayer par pitié de ſoy-meſme ?
Elle ſe force donc, & prend en gré le tout.
Il n'eſt affliction dont on ne vienne à bout.
Si le Corſaire euſt eſté ſage,
Il euſt mené l'Infante en un autre rivage.
Sage en amour ? Helas ! il n'en eſt point.
Tandis que celuy-cy croit avoir tout à point,
Vent pour partir, lieu propre pour attendre,
Fortune qui ne dort que lors que nous veillons,
Et veille, quand nous ſommeillons,
Luy trame en ſecret cet eſclandre.

Le Seigneur d'un Chaſteau voiſin de celuy-cy,
Homme fort amy de la joye,
Sans nulle attache, & ſans ſoucy

Que

Que de chercher toûjours quelque nouvelle proye,
Ayant eu le vent des beautez,
Perfections, commoditez,
Qu'en sa voisine on disoit estre,
Ne songeoit nuit & jour qu'à s'en rendre le maistre.
Il avoit des amis, de l'argent, du crédit;
Pouvoit assembler deux mille hommes:
Il les assemble donc un beau jour, & leur dit:
Souffrirons-nous, braves gens que nous sommes,
Qu'un Pirate à nos yeux se gorge de butin?
Qu'il traite comme esclave une beauté divine?
Allons tirer nostre voisine
D'entre les griffes du mâtin.
Que ce soir chacun soit en armes;
Mais doucement, & sans donner d'alarmes,
Sous les auspices de la nuit,
Nous pourrons nous rendre sans bruit
Au pied de ce Chasteau, dès la petite pointe
Du jour.
La surprise à l'ombre estant jointe,

Nous rendra ſans hazard maiſtrés de ce ſéjour.
Pour ma part du butin je ne veux que la Dame :
Non pas pour en uſer ainſi que ce voleur ;
Je me ſens un deſir en l'ame,
De luy reſtituer ſes biens & ſon honneur.
Tout le reſte eſt à vous, hommes, chevaux, bagage,
Vivres, munitions, enfin tout l'équipage
Dont ces Brigands ont rempli la maiſon.
Je vous demande encore un don ;
C'eſt qu'on pende aux creneaux haut & court le Corſaire.
Cette harangue militaire
Leur ſeut tant d'ardeur inſpirer,
Qu'il en falut une autre, afin de moderer
Le trop grand déſir de bien faire.
Chacun repaît le ſoir eſtant venu :
L'on mange peu ; l'on boit en récompenſe :
Quelques tonneaux ſont mis ſur cû.
Pour avoir fait cette dépenſe,
Il s'eſt gagné pluſieurs combats,

Tant en Allemagne qu'en France.
Ce Seigneur donc n'y manqua pas;
Et ce fut un trait de prudence.
Mainte échelle eſt portée, & point d'autre embarras.
Point de tambours, force bons coutelas.
On part ſans bruit, on arrive en ſilence.
L'Orient venoit de s'ouvrir.
C'eſt un temps où le ſomme eſt dans ſa violence,
Et qui par ſa fraîcheur nous contraint de dormir.
Preſque tout le peuple Corſaire,
Du ſommeil à la mort n'ayant qu'un pas à faire,
Fut aſſommé ſans le ſentir.
Le Chef pendu, l'on amene l'Infante.
Son peu d'amour pour le voleur,
Sa ſurpriſe & ſon épouvante,
Et les civilitez de ſon Liberateur
Ne luy permirent pas de répandre des larmes.
Sa priere ſauva la vie à quelques gens.
Elle plaignit les morts, conſola les mourans,
Puis quitta ſans regret ces lieux remplis d'alarmes.

On dit mesme qu'en peu de temps
Elle perdit la mémoire
De ses deux derniers Galands;
Je n'ay pas peine à le croire.

Son voisin la receut dans un appartement
Tout brillant d'or, & meublé richement.
On peut s'imaginer l'ordre qu'il y fit mettre.
Nouvel Hoste, & nouvel Amant,
Ce n'estoit pas pour rien obmettre.
Grande chere sur tout, & des vins fort exquis.
Les Dieux ne sont pas mieux servis.
Alaciel qui de sa vie
Selon sa Loy n'avoit bû vin,
Goûta ce soir par compagnie
De ce breuvage si divin.
Elle ignoroit l'effet d'une liqueur si douce,
Insensiblement fit carrousse:
Et comme amour jadis luy troubla la raison,
Ce fut lors un autre poison.

Tous deux ſont à craindre des Dames.
Alaciel miſe au lit par ſes femmes,
Ce bon Seigneur s'en fut la trouver tout d'un pas.
Quoy trouver, dira-t'on, d'immobiles appas?
Si j'en trouvois autant, je ſçaurois bien qu'en faire,
Diſoit l'autre jour un certain:
Qu'il me vienne une meſme affaire,
On verra ſi j'auray recours à mon voiſin.
Bacchus donc, & Morphée, & l'Hoſte de la Belle,
Cette nuit diſpoſerent d'elle.
Les charmes des premiers diſſipez à la fin,
La Princeſſe au ſortir du ſomme
Se trouva dans les bras d'un homme.
La frayeur luy glaça la voix:
Elle ne pût crier, & de crainte ſaiſie
Permit tout à ſon Hoſte, & pour une autrefois
Luy laiſſa lier la partie.
Une nuit, luy dit-il, eſt de meſme que cent;
Ce n'eſt que la premiere à quoy l'on trouve à dire.
Alaciel le crût. L'Hoſte enfin ſe laſſant,

Pour d'autrres conqueſtes ſoûpire.
Il part un ſoir, prie un de ſes amis
De faire cette nuit les honneurs du logis,
Prendre ſa place, aller trouver la Belle,
Pendant l'obſcurité ſe coucher auprès d'elle;
Ne point parler; qu'il eſtoit fort aiſé;
Et qu'en s'acquittant bien de l'employ propoſé,
L'Infante aſſurément agréroit ſon ſervice.
L'autre bien volontiers luy rendit cet office.
Le moyen qu'un amy puiſſe eſtre refuſé?
A ce nouveau venu la voilà donc en proye.
Il ne pût ſans parler contenir cette joye.
La Belle ſe plaignit d'eſtre ainſi leur joüet.
Comment l'entend Monſieur mon Hoſte?
Dit-elle, & de quel droit me donner comme il fait?
L'autre confeſſa qu'en effet
Ils avoient tort; mais que toute la faute
Eſtoit au maiſtre du logis.
Pour vous venger de ſon mépris,
Pourſuivit-il, comblez-moy de careſſes,

Encheriſſez ſur les tendreſſes
Que vous eûtes pour luy, tant qu'il fut voſtre Amant:
Aimez-moy par dépit, & par reſſentiment,
Si vous ne pouvez autrement.
Son conſeil fut ſuivi, l'on pouſſa les affaires,
L'on ſe vengea, l'on n'obmit rien.
Que ſi l'amy s'en trouva bien,
L'Hoſte ne s'en tourmenta gueres.

Et de cinq, ſi j'ay bien compté:
Le ſixiéme incident des travaux de l'Infante
Par quelques-uns eſt rapporté
D'une maniere differente.
Force gens concluront de là,
Que d'un Galand au moins je fais grace à la Belle,
C'eſt médiſance que cela:
Je ne voudrois mentir pour elle.
Son Epoux n'eut aſſurément
Que huit Précurſeurs ſeulement.
Pourſuivons donc noſtre nouvelle.

L'Hoste revint quand l'amy fut content.
Alaciel luy pardonnant,
Fit entr'eux les choses égales:
La clémence sied bien aux personnes Royales.

Ainsi de main en main Alaciel passoit,
Et souvent se divertissoit
Aux menus ouvrages des filles
Qui la servoient, toutes assez gentilles.
Elle en aimoit fort une, à qui l'on en contoit;
Et le conteur estoit un certain Gentilhomme
De ce logis, bien fait & galant homme,
Mais violent dans ses desirs,
Et grand ménager de soûpirs,
Jusques à commencer près de la plus severe,
Par où l'on finit d'ordinaire.
Un jour au bout du parc le Galand rencontra
Cette fillette;
Et dans un pavillon fit tant qu'il l'attira
Toute seulette,

L'Infante

L'Infante eſtoit fort près de là :
Mais il ne la vit point, & crût en aſſurance
Pouvoir uſer de violence.
Sa médiſante humeur, grand obſtacle aux faveurs,
Peſte d'amour, & des douceurs
Dont il tire ſa ſubſiſtance,
Avoit de ce Galand ſouvent grêlé l'eſpoir.
La crainte luy nuiſoit autant que le devoir.
Cette fille l'auroit, ſelon toute apparence,
Favoriſé,
Si la Belle eût oſé.
Se voyant craint de cette ſorte,
Il fit tant qu'en ce pavillon
Elle entra par occaſion;
Puis le Galand ferme la porte :
Mais en vain, car l'Infante avoit dequoy l'ouvrir.
La fille voit ſa faute, & tâche de ſortir.
Il la retient : elle crie, elle appelle ;
L'Infante vient, & vient comme il falloit.
Quand ſur ſes fins la Demoiſelle eſtoit.

Le Galand indigné de la manquer si belle ;
Perd tout respect, & jure par les Dieux ,
Qu'avant que sortir de ces lieux ,
L'une ou l'autre payra sa peine ;
Quand il devroit leur attacher les mains.
Si loin de tous secours humains ,
Dit-il , la résistance est vaine.
Tirez au sort sans marchander ;
Je ne sçaurois vous accorder
Que cette grace ;
Il faut que l'une ou l'autre passe
Pour aujourd'huy.
Qu'a fait Madame ? dit la Belle ?
Pâtira-t'elle pour autruy ?
Oüy si le sort tombe sur elle ,
Dit le Galand , prenez-vous-en à luy.
Non, non , reprit alors l'Infante ,
Il ne sera pas dit que l'on ait , moy présente ,
Violenté cette innocente.
Je me résous plustost à toute extrêmité.

Ce combat plein de charité,
Fut par le ſort à la fin terminé.
L'Infante en eut toute la gloire :
Il luy donna ſa voix, à ce que dit l'Hiſtoire :
L'autre ſortit, & l'on jura
De ne rien dire de cela.
Mais le Galand ſe ſeroit laiſſé pendre,
Pluſtoſt que de cacher un ſecret ſi plaiſant;
Et pour le divulguer il ne voulut attendre
Que le temps qu'il falloit pour trouver ſeulement
Quelqu'un qui le voulut entendre.

Ce changement de favoris
Devint à l'Infante une peine.
Elle eut regret d'eſtre l'Helene
D'un ſi grand nombre de Pâris.
Auſſi l'Amour ſe joüoit d'elle.
Un jour entre autres que la Belle
Dans un bois dormoit à l'écart,
Il s'y rencontra par hazard

Un Chevalier errant, grand chercheur d'avantures,
De ces ſortes de gens que ſur des palefrois
Les Belles ſuivoient autrefois,
Et paſſoient pour chaſtes & pures.
Celuy-cy qui donnoit à ſes deſirs l'eſſor,
Comme faiſoient jadis Roger & Galaor,
N'eût veu la Princeſſe endormie,
Que de prendre un baiſer il forma le deſſein:
Tout preſt à faire choix de la bouche ou du ſein,
Il eſtoit ſur le point d'en paſſer ſon envie,
Quand tout d'un coup il ſe ſouvint
Des loix de la Chevalerie.
A ce penſer il ſe retint,
Priant toutefois en ſon ame
Toutes les puiſſances d'amour,
Qu'il pût courir en ce ſéjour
Quelque avanture avec la Dame.
L'Infante s'éveilla ſurpriſe au dernier point.
Non, non, dit-il, ne craignez point;
Je ne ſuis géant ni ſauvage;

Mais Chevalier errant, qui rends graces aux Dieux,
D'avoir trouvé dans ce bocage
Ce qu'à peine on pourroit rencontrer dans les Cieux.
Après ce compliment, ſans plus longue demeure
Il luy dit en deux mots l'ardeur qui l'embraſoit;
C'eſtoit un homme qui faiſoit
Beaucoup de chemin en peu d'heure.
Le refrein fut d'offrir ſa perſonne & ſon bras,
Et tout ce qu'en ſemblables cas
On a de couſtume de dire
A celles pour qui l'on ſoûpire.
Son offre fut receuë, & la Belle luy fit
Un long Roman de ſon Hiſtoire,
Supprimant, comme l'on peut croire,
Les ſix Galands. L'avanturier en prit
Ce qu'il crut à propos d'en prendre;
Et comme Alaciel de ſon ſort ſe plaignit,
Cet inconnu s'engagea de la rendre
Chez Zaïr ou dans Garbe, avant qu'il fut un mois.
Dans Garbe, non, reprit-elle, & pour cauſe:

Si les Dieux avoient mis la chofe
Jufques à préfent à mon choix,
J'aurois voulu revoir Zaïr & ma patrie.
Pourvû qu'Amour me prefte vie,
Vous les verrez, dit-il. C'eft feulement à vous
D'apporter reméde à vos coups,
Et confentir que mon ardeur s'appaife:
Si j'en mourois (à vos bontez ne plaife)
Vous demeureriez feule, & pour vous parler franc,
Je tiens ce fervice affez grand,
Pour me flater d'une efperance
De récompenfe.
Elle en tomba d'accord, promit quelques douceurs,
Convint d'un nombre de faveurs,
Qu'afin que la chofe fut feure,
Cette Princeffe luy payroit,
Non tout d'un coup, mais à mefure
Que le voyage fe feroit;
Tant chaque jour, fans nulle faute,
Le marché s'eftant ainfi fait,

La Princeſſe en croupe ſe met,
Sans prendre congé de ſon Hoſte.
L'inconnu qui pour quelque temps
S'eſtoit défait de tous ſes gens,
Les rencontra bien-toſt. Il avoit dans ſa troupe
Un ſien neveu fort jeune, avec ſon Gouverneur.
Noſtre Heroïne prend en deſcendant de croupe
Un palefroy. Cependant le Seigneur
Marche toûjours à coſté d'elle,
Tantoſt luy conte une nouvelle,
Et tantoſt luy parle d'Amour,
Pour rendre le chemin plus court.

Avec beaucoup de foy le traité s'execute:
Pas la moindre ombre de diſpute:
Point de faute au calcul, non plus qu'entre Marchands.
De faveur en faveur (ainſi comptoient ces gens)
Juſqu'au bord de la mer enfin ils arriverent,
Et s'embarquerent.
Cet élément ne leur fut pas moins doux

Que l'autre avoit esté ; certain calme au contraire
Prolongeant le chemin, augmenta le salaire.
Sains & gaillards ils débarquerent tous
Au port de Joppe, & là se rafraîchirent.
Au bout de deux jours en partirent,
Sans autre escorte que leur train;
Ce fut aux Brigands une amorce:
Un gros d'Arabes en chemin
Les ayant rencontrez, ils cedoient à la force;
Quand nostre avanturier fit un dernier effort,
Repoussa les Brigands, receut une blessure
Qui le mit dans la sépulture;
Non sur le champ; devant sa mort
Il pourvût à la Belle, ordonna du voyage,
En chargea son neveu, jeune homme de courage,
Luy léguant par mesme moyen
Le surplus des faveurs, avec son équipage,
Et tout le reste de son bien.
Quand on fut revenu de toutes ces alarmes,
Et que l'on eust versé certain nombre de larmes;

On

On ſatisfit au Teſtament du mort ;
On paya les faveurs, dont enfin la derniere
Echût juſtement ſur le bord
De la frontiere.
En cet endroit le neveu la quitta,
Pour ne donner aucun ombrage ;
Et le Gouverneur la guida
Pendant le reſte du voyage.
Au Soudan il la préſenta.
D'exprimer icy la tendreſſe,
Ou pour mieux dire les tranſports,
Que témoigna Zaïr en voyant la Princeſſe,
Il faudroit de nouveaux efforts ;
Et je n'en puis plus faire ; il eſt bon que j'imite
Phœbus, qui ſur la fin du jour
Tombe d'ordinaire ſi court,
Qu'on diroit qu'il ſe précipite.
Le Gouverneur aimoit à ſe faire écouter ;
Ce fut un paſſe-temps de l'entendre conter
Monts & merveilles de la Dame

Qui rioit ſans doute en ſon ame.

Seigneur, dit le bon homme, en parlant au Soudan,
Hiſpal eſtant parti, Madame incontinent,
Pour fuïr oiſiveté principe de tout vice,
Réſolut de vacquer nuit & jour au ſervice
D'un Dieu qui chez ces gens a beaucoup de crédit.
Je ne vous aurois jamais dit
Tous ſes Temples & ſes Chapelles,
Nommez pour la pluſpart alcoves & ruelles.
Là les gens pour Idole ont un certain oiſeau,
Qui dans ſes portraits eſt fort beau,
Quoy qu'il n'ait des plumes qu'aux aiſles,
Au contraire des autres Dieux,
Qu'on ne ſert que quand on eſt vieux,
La jeuneſſe luy ſacrifie.
Si vous ſçaviez l'honneſte vie
Qu'en le ſervant menoit Madame Alaciel,
Vous beniriez cent fois le Ciel
De vous avoir donné fille tant accomplie.

Au reste en ces Pays on vit d'autre façon
Que parmi vous ; les Belles vont & viennent :
Point d'Eunuques qui les retiennent ;
Les hommes en ces lieux ont tous barbe au menton.
Madame dès l'abord s'est faite à leur méthode,
Tant elle est de facile humeur,
Et je puis dire à son honneur,
Que de tout elle s'accommode.
Zaïr estoit ravi. Quelques jours écoulez,
La Princesse partit pour Garbe en grande escorte.
Les gens qui la suivoient furent tous régalez
De beaux présens : & d'une amour si forte
Cette Belle toucha le cœur de Mamolin,
Qu'il ne se tenoit pas. On fit un grand festin,
Pendant lequel, ayant belle audiance,
Alaciel conta tout ce qu'elle voulut,
Dit les mensonges qu'il luy plût.
Mamolin & sa Cour écoutoient en silence.
La nuit vint : on porta la Reine dans son lit.
A son honneur elle en sortit :

Le Prince en rendit témoignage.
Alaciel, à ce qu'on dit,
N'en demandoit pas davantage.
Ce conte nous apprend que beaucoup de maris,
Qui se vantent de voir fort clair en leurs affaires,
N'y viennent bien souvent qu'après les favoris,
Et tout sçavans qu'ils sont, ne s'y connoissent gueres.
Le plus seur toutefois est de se bien garder,
Craindre tout, ne rien hazarder.
Filles maintenez-vous; l'affaire est d'importance,
Rois de Garbe ne sont oiseaux communs en France,
Vous voyez que l'Hymen y suit l'accord de près:
C'est là l'un des plus grands secrets
Pour empêcher les avantures.
Je tiens vos amitiez fort chastes & fort pures;
Mais Cupidon alors fait d'étranges leçons:
Rompez-luy toutes ses mesures.
Pourvoyez à la chose aussi bien qu'aux soupçons.
Ne m'allez point compter, c'est le droit des garçons;
Les garçons sans ce droit ont assez où se prendre.

Si quelqu'une pourtant ne s'en pouvoit défendre,
Le remede ſera de rire en ſon malheur.
Il eſt bon de garder ſa fleur ;
Mais pour l'avoir perduë, il ne ſe faut pas pendre.

LA COUPE ENCHANTÉE.

NOUVELLE TIRÉE DE L'ARIOSTE.

LEs maux les plus cruels ne ſont que des chanſons,
Près de ceux qu'aux Maris cauſe la jalouſie.
Figurez-vous un Fou, chez qui tous les ſoupçons
Sont bien venus, quoy qu'on luy die.
Il n'a pas un moment de repos en ſa vie.
Si l'oreille luy tinte, ô Dieux ! tout eſt perdu.
Ses ſonges ſont toûjours que l'on le fait cocu.
Pourvû qu'il ſonge, c'eſt l'affaire.
Je ne vous voudrois pas un tel point garantir ;
Car pour ſonger il faut dormir,
Et les jaloux ne dorment guére.

Le moindre bruit éveille un mary ſoupçonneux:
Qu'alentour de ſa femme une mouche bourdonne,
C'eſt cocuage qu'en perſonne
Il a vû de ſes propres yeux.
Si bien vû que l'erreur n'en peut eſtre effacée.
Il veut à toute force eſtre au nombre des ſots.
Il ſe maintient Cocu, du moins de la penſée,
S'il ne l'eſt en chair & en os.
Pauvres gens, dites-moy, qu'eſt-ce que cocuage?
Quel tort vous fait-il? Quel dommage?
Qu'eſt-ce enfin que ce mal, dont tant de gens de bien
Se moquent avec juſte cauſe?
Quand on l'ignore, ce n'eſt rien,
Quand on le ſçait, c'eſt peu de choſe.
Vous croyez cependant que c'eſt un fort grand cas:
Tâchez donc d'en douter, & ne reſſemblez pas
A celuy-là qui bût dans la Coupe enchantée.
Profitez du malheur d'autruy.
Si cette hiſtoire peut ſoulager voſtre ennuy,
Je vous l'auray bien-toſt contée.

Mais je vous veux premierement
Prouver par bon raiſonnement,
Que ce mal dont la peur vous mine & vous conſume,
N'eſt mal qu'en voſtre idée,& non point dans l'effet.
En mettez-vous voſtre bonnet
Moins aiſément que de couſtume?
Cela s'en va-t'il pas tout net?
Voyez-vous qu'il en reſte une ſeule apparence?
Une tache qui nuiſe à vos plaiſirs ſecrets?
Ne retrouvez-vous pas toûjours les meſmes traits?
Vous appercevez-vous d'aucune difference?
Je tire donc ma conſéquence,
Et dis malgré le peuple ignorant & brutal,
Cocuage n'eſt point un mal.
Oüy, mais l'honneur eſt une étrange affaire!
Qui vous ſoûtient que non? Ay-je dit le contraire?
Et bien l'honneur, l'honneur;je n'entends que ce mot.
Apprenez qu'à Paris ce n'eſt pas comme à Rome;
Le Cocu qui s'afflige y paſſe pour un ſot;
Et le Cocu qui rit, pour un fort honneſte homme:

Quand

Quand on prend comme il faut cet accident fatal,
Cocuage n'eſt point un mal.
Prouvons que c'eſt un bien : la choſe eſt fort facile.
Tout vous rit; voſtre femme eſt ſouple comme un gand;
Et vous pourriez avoir vingt Mignonnes en Ville,
Qu'on n'en ſonneroit pas deux mots en tout un an.
Quand vous parlez, c'eſt dit notable;
On vous met le premier à table:
C'eſt pour vous la place d'honneur,
Pour vous le morceau du Seigneur;
Heureux qui vous le ſert ! la Blondine Chiorme
Afin de vous gagner n'épargne aucun moyen:
Vous eſtes le Patron; donc je conclus en forme;
Cocuage eſt un bien.
Quand vous perdez au jeu, l'on vous donne revanche;
Meſme voſtre homme écarte & ſes As & ſes Rois.
Avez-vous ſur les bras quelque Monſieur Dimanche,
Mille bourſes vous ſont ouvertes à la fois.
Ajoûtez que l'on tient voſtre femme en haleine:
Elle n'en vaut que mieux, n'en a que plus d'appas:

Menelas rencontra des charmes dans Helene,
Qu'avant qu'estre à Pâris la Belle n'avoit pas.
Ainsi de vostre Epouse: on veut qu'elle vous plaise.
Qui dit prude au contraire, il dit laide ou mauvaise,
Incapable en amour d'apprendre jamais rien;
Pour toutes ces raisons je persiste en ma these,
Cocuage est un bien.

Si ce Prologue est long, la matiere en est cause:
Ce n'est pas en passant qu'on traite cette chose.
Venons à nostre histoire. Il estoit un Quidam,
Dont je tiray le nom, l'état, & la patrie:
Celuy-cy, de peur d'accident,
Avoit juré que de sa vie
Femme ne luy seroit autre que bonne amie,
Nimphe si vous voulez, Bergere, & cetera;
Pour épouse, jamais il n'en vint jusques-là.
S'il eut tort ou raison, c'est un point que je passe.
Quoy qu'il en soit, Hymen n'ayant pû trouver grace
Devant cet homme, il falut que l'amour

Se meslât seul de ses affaires,
Eût soin de le fournir des choses necessaires,
Soit pour la nuit, soit pour le jour.
Il luy procura donc les faveurs d'une Belle,
Qui d'une fille naturelle
Le fit Pere, & mourut: le pauvre homme en pleura,
Se plaignit, gémit, soûpira,
Non comme qui perdroit sa femme:
Tel deüil n'est bien souvent que changement d'habits,
Mais comme qui perdroit tous ses meilleurs amis,
Son plaisir, son cœur, & son ame.
Sa fille crût, se fit; on pouvoit déja voir
Hausser & baisser son mouchoir.
Le temps coule, on n'est pas si-tost à la bavette
Qu'on trotte, qu'on raisonne, on devient grandelette,
Puis grande tout à fait, & puis le serviteur.
Le Pere avec raison eut peur
Que la fille chassant de race
Ne le prévint, & ne prévint encor
Prestre, Notaire, Hymen, accord;

Choſes qui d'ordinaire oſtent toute la grace
Au préſent que l'on fait de ſoy.
La laiſſer ſur ſa bonne foy
Ce n'eſtoit pas choſe trop ſeure.
Il vous mit donc la Créature
Dans un Couvent ; là cette Belle apprit
Ce qu'on apprend, à manier l'éguille.
Point de ces livres qu'une fille
Ne lit qu'avec danger & qui gaſtent l'eſprit :
Le langage d'amour eſtoit jargon pour elle.
On n'eût ſçû tirer de la Belle
Un ſeul mot que de ſainteté.
En ſpiritualité
Elle auroit confondu le plus grand perſonnage.
Si l'une des Nonains la loüoit de beauté,
Mon Dieu fi, diſoit-elle, ah ma ſœur ! ſoyez ſage :
Ne conſiderez point des traits qui périront :
C'eſt terre que cela, les vers le mangeront.
Au reſte elle n'avoit au monde ſa pareille
A manier un cannevas.

Filoit mieux que Cloton, brodoit mieux que Pallas,
Tapissoit mieux qu'Arachne,& mainte autre merveille.
Sa sagesse, son bien, le bruit de ses beautez;
Mais le bien plus que tout y fit mettre la presse;
Car la Belle estoit là comme en lieux empruntez,
Attendant mieux, ainsi que l'on y laisse
Les bons partis, qui vont souvent
Au Moûtier sortant du Couvent.
Vous sçaurez que le Pere avoit long-temps devant
Cette fille legitimée;
Caliste (c'est le nom de nostre Renfermée)
N'eut pas la clef des champs, qu'adieu les livres saints.
Il se présenta des Blondins,
De bons Bourgeois, des Paladins,
Des gens de tous Estats, de tout poil, de tout âge;
La Belle en choisit un, bien fait, beau personnage;
D'humeur commode, à ce qu'il luy sembla,
Et pour Gendre aussi-tost le Pere l'agréa.
La dot fut ample; ample fut le doüaire:
La fille estoit unique, & le garçon aussi

Mais ce ne fut pas là le meilleur de l'affaire ;
Les mariez n'avoient ſoucy
Que de s'aimer & de ſe plaire.

Deux ans de Paradis s'eſtant paſſez ainſi,
L'enfer des enfers vint enſuite.
Une jalouſe humeur ſaiſit ſoudainement
Noſtre Epoux, qui fort ſottement
S'alla mettre en l'eſprit de craindre la pourſuite
D'un Amant, qui ſans luy ſe ſeroit morfondu.
Sans luy le pauvre homme eût perdu
Son temps à l'entour de la Dame.
Quoy que pour la gagner il tentât tout moyen.

Que doit faire un mary, quand on aime ſa femme ?
Rien.
Voicy pourquoy je luy conſeille
De dormir, s'il ſe peut, d'un & d'autre coſté,
Si le Galand eſt écouté,
Vos ſoins ne feront pas qu'on luy ferme l'oreille.

Quant à l'occasion, cent pour une. Mais si
Des discours du Blondin la Belle n'a soucy ;
Vous le luy faites naître, & la chance se tourne.
Volontiers où soupçon séjourne,
Cocuage séjourne aussi.

Damon, c'est nostre Epoux, ne comprit pas cecy.
Je l'excuse & le plains, d'autant plus que l'ombrage
Luy vint par conseil seulement.
Il eût fait un trait d'homme sage ;
S'il n'eût crû que son mouvement.
Vous allez entendre comment.

L'Enchanteresse Nerie
Fleurissoit lors ; & Circé
Au prix d'elle en diablerie
N'eût esté qu'à l'A. B. C.
Car Nerie eut à ses gages
Les Intendans des Orages,
Et tint le Destin lié,

Les Zephirs estoient ses pages ;
Quant à ses Valets de pied,
C'estoient Messieurs les Borées,
Qui portoient par les contrées
Ses mandats souventes-fois,
Gens dispos, mais peu courtois.

Avec toute sa science
Elle ne pût trouver de reméde à l'Amour.
Damon la captiva : celle dont la puissance
Eust arresté l'Astre du jour,
Brusle pour un mortel, qu'en vain elle souhaite
Posseder une nuit à son contentement.
Si Nerie eût voulu des baisers seulement,
C'estoit une affaire faite.
Mais elle alloit au point, & ne marchandoit pas.
Damon, quoy qu'elle eût des appas,
Ne pouvoit se résoudre à fausser la promesse
D'estre fidéle à sa moitié ;
Et vouloit que l'Enchanteresse

Se tint aux marques d'amitié.

Où ſont-ils ces maris ? La race en eſt ceſſée:
Et meſme je ne ſçay ſi jamais on en vit.
L'Hiſtoire en cet endroit eſt ſelon ma penſée
Un peu ſujette à contredit:
L'Hipogrife n'a rien qui me choque l'eſprit,
Non plus que la lance enchantée:
Mais cecy, c'eſt un point qui d'abord me ſurprit:
Il paſſera pourtant, j'en ay fait paſſer d'autres,
Les gens d'alors eſtoient d'autres gens que les noſtres;
On ne vivoit pas comme on vit.

Pour venir à ſes fins, l'amoureuſe Nerie
Employa philtres & brevets,
Eut recours aux regards remplis d'afféterie,
Enfin n'obmit aucuns ſecrets.
Damon à ces reſſorts oppoſoit l'Hymenée,
Nerie en fut fort étonnée.
Elle luy dit un jour, Voſtre fidelité

Vous paroist heroïque & digne de loüange,
Mais je voudrois sçavoir comment de son costé
Caliste en use, & luy rendre le change.
Quoy donc, si vostre femme avoit un favory,
Vous feriez l'homme chaste auprès d'une Maîtresse?
Et pendant que Caliste attrapant son mary
Pousseroit jusqu'au bout ce qu'on nomme tendresse,
Vous n'iriez qu'à moitié chemin?
Je vous croyois beaucoup plus fin,
Et ne vous tenois pas homme de mariage.
Laissez les bons Bourgeois se plaire en leur ménage;
C'est pour eux seuls qu'Hymen fit les plaisirs permis.
Mais vous! ne pas chercher ce qu'amour a d'exquis!
Les plaisirs défendus n'auront rien qui vous pique!
Et vous les bannirez de vostre République!
Non, non, je veux qu'ils soient désormais vos amis.
Faites-en seulement l'épreuve;
Ils vous feront trouver Caliste toute neuve;
Quand vous reviendrez au logis.
Apprenez tout au moins si vostre femme est chaste.

Je trouve qu'un certain Erafte
Va chez vous fort affidûment.
Seroit-ce en qualité d'Amant,
Reprit Damon, qu'Erafte nous vifite ?
Il eft trop mon amy pour toucher ce point-là.
Voftre amy tant qu'il vous plaira,
Dit Nerie honteufe & dépite,
Califte a des appas, Erafte a du mérite;
Du cofté de l'adreffe il ne leur manque rien ;
Tout cela s'accommode bien.

Ce difcours porta coup, & fit fonger noftre homme.
Une Epoufe fringante, & jeune, & dans fon feu,
Et prenant plaifir à ce jeu,
Qu'il n'eft pas befoin que je nomme :
Un perfonnage expert aux chofes de l'amour,
Hardi comme un homme de Cour,
Bien fait, & promettant beaucoup de fa perfonne :
Où Damon jufqu'alors avoit-il mis fes yeux ?
Car d'amis ! moquez-vous ; c'eft une bagatelle.

En eſt-il de religieux,
Juſqu'à déſemparer alors que la Donzelle
Montre à demi ſon ſein, ſort du lit un bras blanc,
Se tourne, s'inquiéte, & regarde un Galand
En cent façons, de qui la moins friponne,
Veut dire, il y fait bon, l'heure du Berger ſonne;
Eſtes-vous ſourd? Damon a dans l'eſprit
Que tout cela s'eſt fait, du moins qu'il s'eſt pû faire.
Sur ce beau fondement le pauvre homme baſtit
Maint ombrage & mainte chimere.
Nerie en a bien-toſt le vent,
Et pour tourner en certitude
Le ſoupçon & l'inquiétude
Dont Damon s'eſt coiffé ſi malheureuſement,
L'Enchantereſſe luy propoſe
Une choſe,
C'eſt de ſe frotter le poignet
D'une eau, dont les Sorciers ont trouvé le ſecret,
Et qu'ils appellent l'eau de la métamorphoſe,
Ou des miracles autrement.

Dette drogue en moins d'un moment,
Luy donneroit d'Eraſte & l'air, & le viſage,
Et le maintient, & le corſage,
Et la voix : Et Damoñ ſous ce feint perſonnage
Pourroit voir ſi Caliſte en viendroit à l'effet.
Damon n'attend pas davantage.
Il ſe frote, il devient l'Eraſte le mieux fait
Que la nature ait jamais fait.

En cet état il va trouver ſa femme ;
Met la fleurette au vent ; & cachant ſon ennuy,
Que vous eſtes belle aujourd'huy !
Luy dit-il : Qu'avez-vous, Madame,
Qui vous donne cet air d'un vray jour de Printemps ?
Caliſte, qui ſçavoit les propos des Amans,
Tourna la choſe en raillerie.
Damon changea de batterie.
Pleurs & ſoûpirs furent tentez,
Et pleurs & ſoûpirs rebutez.
Caliſte eſtoit un roc ; rien n'émouvoit la Belle.

Pour derniere machine, à la fin nostre Epoux
Proposa de l'argent, & la somme fut telle
Qu'on ne s'en mit point en courroux.
La quantité rend excusable.
Caliste enfin l'inexpugnable
Commença d'écouter raison.
Sa chasteté plia: car comment tenir bon
Contre ce dernier adversaire?
Si tout ne s'ensuivit, il ne tint qu'à Damon.
L'argent en auroit fait l'affaire.
Et quelle affaire ne fait point
Ce bien-heureux métal, l'argent maistre du monde?
Soyez beau, bien-disant, ayez perruque blonde,
N'obmettez un seul petit point;
Un Financier viendra, qui sur vostre moustache
Enlevera la Belle; & dès le premier jour
Il fera présent du panache;
Vous languirez encore après un an d'amour.

L'argent sceut donc fléchir ce cœur inéxorable.

Le rocher diſparut : un mouton ſucceda,
Un mouton qui s'accommoda
A tout ce qu'on voulut, mouton doux & traitable,
Mouton qui ſur le point de ne rien refuſer
Donna pour arrhes un baiſer.
L'Epoux ne voulut pas pouſſer plus loin la choſe:
Ni de ſa propre honte eſtre luy-meſme cauſe.
Il reprit donc ſa forme ; & dit à ſa moitié ;
Ah ! Caliſte autrefois de Damon ſi chérie,
Caliſte que j'aimay cent fois plus que ma vie,
Caliſte qui m'aimas d'une ardente amitié,
L'argent t'eſt-il plus cher qu'une union ſi belle ?
Je devrois dans ton ſang éteindre ce forfait :
Je ne puis ; & je t'aime encor toute infidéle :
Ma mort ſeule expiera le tort que tu m'as fait.

Noſtre Epouſe voyant cette métamorphoſe
Demeura bien ſurpriſe : elle dit peu de choſe :
Les pleurs furent ſon ſeul recours.
Le mary paſſa quelques jours

A raiſonner ſur cette affaire ;
Un Cocu ſe pouvoit-il faire
Par la volonté ſeule, & ſans venir au point ?
L'eſtoit-il, ne l'eſtoit-il point ?
Cette difficulté fut encore éclaircie
Par Nerie.
Si vous eſtes, dit-elle, en doute de cela,
Bûvez dans cette coupe-là.
On la fit par tel art que dès qu'un perſonnage
Deument atteint de cocuage
Y veut porter la lévre, auſſi-toſt tout s'en va :
Il n'en avale rien, & répand le breuvage
Sur ſon ſein, ſur ſa barbe, & ſur ſon veſtement.
Que s'il n'eſt point cenſé Cocu ſuffiſamment,
Il boit tout ſans répandre goute.
Damon pour éclaircir ſon doute
Porte la lévre au vaſe ; il ne ſe répand rien.
C'eſt, dit-il, réconfort ; & pourtant je ſçais bien
Qu'il n'a tenu qu'à moy. Qu'ay-je affaire de coupe ?
Faites-moy place en voſtre troupe

Messieurs de la grand'bande. Ainsi disoit Damon,
Faisant à la femelle un étrange sermon.
Miserables humains, si pour des cocuages
Il faut en ces pays faire tant de façon,
Allons-nous-en chez les Sauvages.

Damon de peur de pis établit des Argus
A l'entour de sa femme, & la rendit Coquette.
Quand les Galands sont défendus,
C'est alors que l'on les souhaite.
Le malheureux époux s'informe, s'inquiéte,
Et de tout son pouvoir court au devant d'un mal
Que la peur bien souvent rend aux hommes fatal.
De quart d'heure en quart d'heure il consulte la tasse.
Il boit huit jours sans disgrace.
Mais à la fin il y boit tant,
Que le breuvage se répand.
Ce fut bien là le comble. O science fatale!
Science que Damon eût bien fait d'éviter!
Il jette de fureur cette coupe infernale.

Luy-mesme est sur le point de se précipiter.
Il enferme sa femme en une Tour quarrée ;
Luy va soir & matin reprocher son forfait :
Cette honte qu'auroit le silence enterrée,
Court le pays, & vit du vacarme qu'il fait.

Caliste cependant mene une triste vie.
Comme on ne luy laissoit argent, ni pierrerie,
Le Géolier fut fidéle, elle eut beau le tenter.
Enfin la pauvre malheureuse
Prend son temps que Damon plein d'ardeur amoureuse,
Estoit d'humeur à l'écouter.
J'ay, dit-elle, commis un crime inexcusable :
Mais quoy, suis-je la seule ? helas non ! Peu d'époux
Sont exempts, ce dit-on, d'un accident semblable.
Que le moins entaché se moque un peu de vous :
Pourquoy donc estre inconsolable ?
Hé bien, reprit Damon, je me consoleray,
Et mesme vous pardonneray,

Tout incontinent que j'auray
Trouvé de mes pareils une telle légende,
Qu'il s'en puisse former une armée assez grande
Pour s'appeller Royale. Il ne faut qu'employer
Le vase qui me sceut vos secrets révéler.
Le mary sans tarder executant la chose
Attire les passans; tient table en son Chasteau.
Sur la fin des repas à chacun il propose
L'essay de cette coupe, essay rare & nouveau.
Ma femme, leur dit-il, m'a quitté pour un autre;
Voulez-vous sçavoir si la vostre
Vous est fidéle? Il est quelquefois bon
D'apprendre comme tout se passe à la maison.
En voicy le moyen; bûvez dans cette tasse.
Si vostre femme de sa grace
Ne vous donne aucun suffragant,
Vous ne répandrez nullement.
Mais si du Dieu nommé Vulcan
Vous suivez la baniére, estant de nos confreres
En ces redoutables mysteres,

De part & d'autre la boiſſon
Coulera ſur voſtre menton.

Autant qu'il s'en rencontre à qui Damon propoſe
Cette pernicieuſe choſe,
Autant en font l'eſſay: preſque tous y ſont pris.
Tel en rit, tel en pleure; & ſelon les eſprits
Cocuage en plus d'une ſorte
Tient ſa morgue parmy ſes gens:
Déjà l'armée eſt aſſez forte
Pour faire corps, & battre aux champs.
La voilà tantoſt qui menace
Gouverneurs de petite place,
Et leur dit qu'ils ſeront pendus,
Si de tenir ils ont l'audace:
Car pour eſtre Royale il ne luy manque plus
Que peu de gens: c'eſt une affaire
Que deux ou trois peuvent faire.
Le nombre croît de jour en jour,
Sans que l'on batte le tambour.

Les differends degrez où monte Cocuage
Reglent le pas & les emplois :
Ceux qu'il n'a visitez seulement qu'une fois
Sont Fantassins pour tout potage.
On fait les autres Cavaliers.
Quiconque est de ses familiers,
On ne manque pas de l'élire
Ou Capitaine, ou Lieutenant,
Ou l'on luy donne un Régiment,
Selon qu'entre les mains du sire
Ou plus ou moins subitement
La liqueur du vase s'épand.
Un versa tout en un moment ;
Il fut fait Général : & croyez que l'armée
De hauts Officiers ne manqua :
Plus d'un Intendant se trouva ;
Cette charge fut partagée.
Le nombre des soldats estant presque complet,
Et plus que suffisant pour se mettre en campagne;
Renaud neveu de Charlemagne

Paſſe par ce Chaſteau : l'on l'y traite à ſouhait :
Puis le Seigneur du lieu luy fait
Meſme harangue qu'à la troupe.
Renaud dit à Damon ; granmercy de la coupe.
Je crois ma femme chaſte ; & cette foy ſuffit.
Quand la coupe me l'aura dit,
Que m'en reviendra-t'il, cela ſera-t'il cauſe
De me faire dormir de plus que de deux yeux ?
Je dors autant, graces aux Dieux :
Puis-je demander autre choſe ?
Que ſçay-je ? Par hazard ſi le vin s'épandoit ?
Si je ne tenois pas voſtre vaſe aſſez droit ?
Je ſuis quelquefois mal adroit :
Si cette coupe enfin me prenoit pour un autre ?
Meſſire Damon, je ſuis voſtre :
Commandez-moy tout, hors ce point.
Ainſi Renaud partit, & ne hazarda point.
Damon dit : Celuy-cy, Meſſieurs, eſt bien plus ſage
Que nous n'avons eſté. Conſolons-nous pourtant :
Nous avons des pareils ; c'eſt un grand avantage,

Il s'en rencontra tant & tant,
Que l'armée à la fin Royale devenuë,
Caliste eut liberté, ſelon le convenant ;
Par ſon mary chére tenuë
Tout de meſme qu'auparavant.
Epoux, Renaud vous montre à vivre.
Pour Damon, gardez de le ſuivre.
Peut-eſtre le premier euſt eu charge de l'oſt,
Que ſçait-on? Nul mortel, ſoit Roland, ſoit Renaud,
Du danger de répandre exempt ne ſe peut croire.
Charlemagne luy-meſme auroit eu tort de boire.

LE FAUCON.

NOUVELLE TIRÉE DE BOCACE.

JE me souviens d'avoir damné jadis
L'Amant avare ; & je ne m'en dédis,
Si la raison des contraires est bonne :
Le liberal doit estre en Paradis :
Je m'en rapporte à Messieurs de Sorbonne.
Il estoit donc autrefois un Amant
Qui dans Florence aima certaine femme.
Comment aimer ? C'estoit si follement,
Que pour luy plaire il eût vendu son ame.
S'agissoit-il de divertir la Dame ;
A pleines mains il vous jettoit l'argent :
Sçachant très-bien qu'en amour comme en guerre
On ne doit plaindre un métal qui fait tout,
Renverse murs, jette portes par terre,

N'entreprend

N'entreprend rien dont il ne vienne à bout;
Fait taire chiens, & quand il veut servantes,
Et quand il veut les rend plus éloquentes
Que Ciceron, & mieux persuadantes;
Bref ne voudroit avoir laissé debout
Aucune place, & tant forte fut-elle.
Si laissa-t'il sur ses pieds nostre Belle.
Elle tint bon. Federic échoüa
Près de ce roc, & le nez s'y cassa;
Sans fruit aucun vendit & fricassa
Tout son avoir; comme l'on pourroit dire
Belles Comtez, beaux Marquisats de Dieu;
Qu'il possedoit en plus & plus d'un lieu.
Avant qu'aimer on l'appelloit Messire
A longue queuë; enfin grace à l'Amour
Il ne fut plus que Messire tout court.
Rien ne resta qu'une ferme au pauvre homme:
Et peu d'amis; mesme amis, Dieu sçait comme.
Le plus zelé de tous se contenta,
Comme chacun, de dire, c'est dommage.

Chacun le dit, & chacun s'en tint là;
Car de prester, à moins que sur bon gage,
Point de nouvelle: on oublia les dons,
Et le mérite, & les belles raisons
de Federic, & sa premiere vie.
Le Protestant de Madame Clitie
N'eut du crédit qu'autant qu'il eut du fonds.
Tant qu'il dura, le Bal, la Comedie
Ne manqua point à cet heureux objet:
De maints tournois elle fut le sujet;
Faisant gagner marchands de toutes guises,
Faiseurs d'habits, & faiseurs de devises,
Musiciens, gens du sacré valon,
Federic eut à sa table Apollon:
Femme n'estoit ni fille dans Florence,
Qui n'employât pour débaucher le cœur
Du Cavalier, l'une un mot suborneur,
L'autre un coup d'œil, l'autre quelqu'autre avance:
Mais tout cela ne faisoit que blanchir.
Il aimoit mieux Clitie inéxorable,

Qu'il n'auroit fait Helene favorable.
Conclusion, qu'il ne la pût fléchir.

Or en ce train de dépense effroyable,
Il envoya les Marquisats au diable
Premierement ; puis en vint aux Comtez,
Titres par luy plus qu'aucuns regretez,
Et dont alors on faisoit plus de compte.
De là les monts chacun veut estre Comte,
Icy Marquis, Baron peut-estre ailleurs.
Je ne sçay pas lesquels sont les meilleurs :
Mais je sçay bien qu'avecque la patente
De ces beaux noms on s'en aille au marché,
L'on reviendra comme on estoit allé :
Prenez le titre, & laissez-moy la rente.
Clitie avoit aussi beaucoup de bien.
Son mary mesme estoit grand terrien.
Ainsi jamais la Belle ne prit rien.
Argent ni dons ; mais souffrit la dépense,
Et les cadeaux ; sans croire pour cela

Eſtre obligée à nulle récompenſe.
S'il m'en ſouvient, j'ay dit qu'il ne reſta
Au pauvre Amant rien qu'une métairie,
Chétive encore, & pauvrement baſtie.
Là Federic alla ſe confiner,
Honteux qu'on viſt ſa miſere en Florence;
Honteux encor de n'avoir ſceu gagner
Ni par amour, ni par magnificence,
Ni par ſix ans de devoirs & de ſoins,
Une beauté qu'il n'en aimoit pas moins.
Il s'en prenoit à ſon peu de mérite,
Non à Clitie; elle n'oüit jamais,
Ni pour froideurs, ni pour autres ſujets,
Plainte de luy ni grande ni petite.
Noſtre amoureux ſubſiſta comme il pût
Dans ſa retraite, où le pauvre homme n'eut
Pour le ſervir qu'une vieille édentée;
Cuiſine froide & fort peu fréquentée;
A l'écurie un cheval aſſez bon,
Mais non pas fin: ſur la perche un Faucon,

Dont à l'entour de cette métairie
Défunt Marquis s'en alloit ſans valets
Sacrifiant à ſa mélancolie
Mainte perdrix, qui, las ! ne pouvoit mais
Des cruautez de Madame Clitie.
Ainſi vivoit le malheureux Amant ;
Sage s'il eût, en perdant ſa fortune,
Perdu l'amour qui l'alloit conſumant ;
Mais de ſes feux la mémoire importune
Le talonnoit ; toûjours un double ennuy
Alloit en croupe à la chaſſe avec luy.
Mort vint ſaiſir le mary de Clitie ;
Comme ils n'avoient qu'un fils pour tous enfans,
Fils n'ayant pas pour un pouce de vie,
Et que l'Epoux, dont les biens eſtoient grands,
Avoit toûjours conſideré ſa femme ;
Par teſtament il déclare la Dame
Son heritiere, arrivant le décès
De l'enfançon ; qui peu de temps après
Devint malade. On ſçait que d'ordinaire

A ſes enfans mere ne ſçait que faire,
Pour leur montrer l'amour qu'elle a pour eux;
Zele ſouvent aux enfans dangereux.
Celle-cy tendre & fort paſſionnée,
Autour du ſien eſt toute la journée,
Luy demandant ce qu'il veut, ce qu'il a,
S'il mangeroit volontiers de cela,
Si ce joüet, enfin ſi cette choſe
Eſt à ſon gré. Quoy que l'on luy propoſe,
Il le refuſe; & pour toute raiſon
Il dit qu'il veut ſeulement le Faucon
De Federic; pleure & mene une vie
A faire gens de bon cœur déteſter:
Ce qu'un enfant a dans la fantaiſie,
Incontinent il faut l'executer,
Si l'on ne veut l'oüir toûjours crier.
Or il eſt bon de ſçavoir que Clitie,
A cinq pas de cette métairie,
Avoit du bien, poſſedoit un Chaſteau;
Ainſi l'enfant avoit pû de l Oiſeau

Oüir parler : on en disoit merveilles ;
On en contoit des choses nompareilles :
Que devant luy jamais une perdrix
Ne se sauvoit, & qu'il en avoit pris
Tant ce matin, tant cette apresdinée :
Son maistre n'eût donné pour un trésor,
Un tel Faucon. Qui fut bien empeschée,
Ce fut Clitie. Aller oster encor
A Federic l'unique & seule chose
Qui luy restoit ! & supposé qu'elle ose
Luy demander ce qu'il a pour tout bien !
Auprès de luy méritoit-elle rien ?
Elle l'avoit payé dingratitude :
Point de faveurs ; toûjours hautaine & rude
En son endroit. De quel front s'en aller
Après cela le voir & luy parler,
Ayant esté cause de sa ruïne ?
D'autre costé l'enfant s'en va mourir ;
Refuse tout ; tient tout pour médecine :
Afin qu'il mange il faut l'entretenir

De ce Faucon ; il ſe tourmente :
S'il n'a l'Oiſeau c'eſt fait que de ſa vie.
Ces raiſons-cy l'emporterent enfin.
Chez Federic la Dame un beau matin
S'en va ſans ſuite, & ſans nul équipage.
Federic prend pour un Ange des Cieux
Celle qui vient d'apparoiſtre à ſes yeux.
Mais cependant, il a honte, il enrage,
De n'avoir pas chez ſoy pour luy donner
Tant ſeulement un malheureux dîner.
Le pauvre eſtat où ſa Dame le treuve
Le rend confus. Il dit donc à la veuve ;
Quoy venir voir le plus humble de ceux
Que vos beautez ont rendus amoureux !
Un Villageois, un haire, un miſerable !
C'eſt trop d'honneur ; voſtre bonté m'accable.
Aſſurément vous alliez autre part.
A ces propos noſtre veuve repart :
Non, non, Seigneur, c'eſt pour vous la viſite.
Je viens manger avec vous ce matin.

Je

Je n'ay, dit-il, cuiſinier ni marmite:
Que vous donner? N'avez-vous pas du pain?
Reprit la Dame. Incontinent luy-meſme
Il va chercher quelque œuf au poulailler,
Quelque morceau de lard en ſon grenier.
Le pauvre Amant en ce beſoin extrême
Void ſon Faucon, ſans raiſonner le prend,
Luy tord le cou, le plume, le fricaſſe,
Et l'aſſaiſonne, & court de place en place.
Tandis la vieille a ſoin du demeurant;
Foüille au bahu, choiſit pour cette feſte
Ce qu'ils avoient de linge plus honneſte;
Met le couvert; va cüeillir au jardin
Du ſerpolet, un peu de romarin,
Cinq ou ſix fleurs, dont la table eſt jonchée.
Pour abréger, on ſert la fricaſſée.
La Dame en mange, & feint d'y prendre goût.
Le repas fait, cette femme réſout
De hazarder l'incivile requeſte,
Et parle ainſi: Je ſuis folle, Seigneur,

De m'en venir vous arracher le cœur
Encore un coup : il ne m'eſt guére honneſte
De demander à mon défunt Amant
L'Oiſeau qui fait ſon ſeul contentement.
Doit-il pour moy s'en priver un moment ?
Mais excuſez une mere affligée,
Mon fils ſe meurt : il veut voſtre Faucon :
Mon procédé ne mérite un tel don :
La raiſon veut que je ſois refuſée.
Je ne vous ay jamais accordé rien.
Voſtre repos, voſtre honneur, voſtre bien,
S'en ſont allez aux plaiſirs de Clitie.
Vous m'aimiez plus que voſtre propre vie.
A cet amour j'ay très-mal répondu :
Et je m'en viens pour comble d'injuſtice
Vous demander.... Eh, quoy ? c'eſt temps perdu ;
Voſtre Faucon. Mais non, pluſtoſt périſſe
L'enfant, la mere, avec le demeurant,
Que de vous faire un déplaiſir ſi grand.
Souffrez ſans plus que cette triſte mere,

Aimant d'amour la chose la plus chere
Que jamais femme au monde puisse avoir,
Un fils unique, une unique esperance,
S'en vienne au moins s'acquitter du devoir
De la nature ; & pour toute allegeance
En vostre soin décharge sa douleur.
Vous sçavez bien par vostre experience
Que c'est d'aimer, vous le sçavez, Seigneur,
Ainsi je crois trouver chez vous excuse.
Helas ! reprit l'Amant infortuné,
L'Oiseau n'est plus ; vous en avez dîné.
L'Oiseau n'est plus ! dit la veuve confuse.
Non, reprit-il, plût au Ciel vous avoir
Servi mon cœur, & qu'il eût pris la place
De ce Faucon ! mais le sort me fait voir
Qu'il ne sera jamais en mon pouvoir
De mériter de vous aucune grace.
En mon pailler rien ne m'estoit resté :
Depuis deux jours la beste a tout mangé,
J'ay vû l'Oiseau ; je l'ay tué sans peine :

Rien couste-il, quand on reçoit sa Reine?
Ce que je puis pour vous est de chercher
Un bon Faucon; ce n'est chose si rare
Que dès demain nous n'en puissions trouver:
Non Federic, dit-elle, je déclare
Que c'est assez. Vous ne m'avez jamais
De vostre amour donné plus grande marque:
Que mon fils soit enlevé par la Parque,
Ou que le Ciel le rende à mes souhaits,
J'auray pour vous de la reconnoissance.
Venez me voir, donnez m'en l'esperance.
Encore un coup, venez nous visiter.
Elle partit, non sans luy présenter
Une main blanche; unique témoignage
Qu'Amour avoit amoli ce courage.
Le pauvre Amant prit la main, la baisa,
Et de ses pleurs quelque temps l'arrosa.
Deux jours après l'enfant suivit le pere.
Le deüil fut grand: la trop dolente mere
Fit dans l'abord force larmes couler.

Mais comme il n'eſt peine d'ame ſi forte
Qu'il ne s'en faille à la fin conſoler ;
Deux Médecins le traiterent de ſorte
Que ſa douleur eut un terme aſſez court,
L'un fut le Temps, & l'autre fut l'Amour.
On épouſa Federic en grand' pompe ;
Non ſeulement par obligation ;
Mais qui plus eſt par inclination,
Par amour meſme. Il ne faut qu'on ſe trompe
A cet exemple, & qu'un pareil eſpoir
Nous faſſe ainſi conſumer noſtre avoir.
Femmes ne ſont toutes reconnoiſſantes.
A cela près ce ſont choſes charmantes.
Sous le Ciel n'eſt un plus bel animal.
Je n'y comprends le ſexe en général.
Loin de cela j'en vois peu d'avenantes.
Pour celles-cy quand elles ſont aimantes,
J'ay les deſſeins du monde les meilleurs:
Les autres n'ont qu'à ſe pourvoir ailleurs.

LE PETIT CHIEN,

QUI SECOUE DE L'ARGENT, ET DES PIERRERIES.

LA clef du coffre fort & des cœurs c'eſt la meſme.
Que ſi ce n'eſt celle des cœurs,
C'eſt du moins celle des faveurs,
Amour doit à ce ſtratagême
La plus grand' part de ſes exploits:
A-t'il épuiſé ſon carquois,
Il met tout ſon ſalut en ce charme ſuprême.
Je tiens qu'il a raiſon ; car qui hait les préſens ?
Tous les humains en ſont friands,
Princes, Rois, Magiſtrats : ainſi quand une belle
En croira l'uſage permis,
Quand Venus ne fera que ce que fait Themis,

Je ne m'écrieray pas contre elle.
On a bien plus d'une querelle
A luy faire ſans celle-là.

Un Juge Mantoüan belle femme épouſa.
Il s'appelloit Anſelme; on la nommoit Argie;
Luy déja vieux barbon, elle jeune & jolie,
Et de tous charmes aſſortie.
L'Epoux non content de cela,
Fit ſi bien par ſa jalouſie,
Qu'il rehauſſa de prix celle-là qui d'ailleurs
Méritoit de ſe voir ſervie
Par les plus beaux & les meilleurs.
Elle le fut auſſi: d'en dire la maniere,
Et comment s'y prit chaque Amant,
Il ſeroit long; ſuffit que cet objet charmant
Les laiſſa ſoûpirer, & ne s'en émût guére.

Amour établiſſoit chez le Juge ſes loix;
Quand l'Eſtat Mantoüan, pour choſe de grand poids

Réſolut d'envoyer Ambaſſade au Saint Pere.
Comme Anſelme eſtoit Juge, & de plus Magiſtrat,
Vivoit avec aſſez d'éclat,
Et ne manquoit pas de prudence,
On le députe en diligence,
Ce ne fut pas ſans réſiſter
Qu'au choix qu'on fit de luy conſentit le bon homme:
L'affaire eſtoit longue à traiter;
Il devoit demeurer dans Rome
Six mois, & plus encor; que ſçavoit-il combien?
Tant d'honneur pouvoit nuire au conjugal lien:
Longue Ambaſſade & long voyage
Aboutiſſent à cocuage.
Dans cette crainte noſtre Epoux
Fit cette harangue à la Belle.
On nous ſépare Argie; adieu, ſoyez fidelle
A celuy qui n'aime que vous.
Jurez-le-moy; car entre nous
J'ay ſujet d'eſtre un peu jaloux.
Que fait autour de noſtre porte

Cette

Cette ſoûpirante cohorte?
Vous me direz que juſqu'icy
La cohorte a mal réuſſi:
Je le crois; cependant pour plus grande aſſurance,
Je vous conſeille en mon abſence
De prendre pour ſéjour noſtre maiſon des champs:
Fuyez la Ville & les Amans,
Et leurs préſens;
L'invention en eſt damnable;
Des machines d'Amour c'eſt la plus redoutable:
De tout temps le monde a vû Don
Eſtre le pere d'abandon.
Déclarez-luy la guerre; & ſoyez ſourde, Argie,
A ſa ſœur la cajolerie.
Dès que vous ſentirez approcher les blondins,
Fermez viſte vos yeux, vos oreilles, vos mains.
Rien ne vous manquera; je vous fais la maiſtreſſe
De tout ce que le Ciel m'a donné de richeſſe;
Tenez, voilà les clefs de l'argent, des papiers;
Faites-vous payer des fermiers;

Je ne vous demande aucun compte:
Suffit que je puiſſe ſans honte
Apprendre vos plaiſirs ; je vous les permets tous,
Hors ceux d'amour qu'à voſtre Epoux
Vous garderez entiers pour ſon retour de Rome.
C'en eſtoit trop pour le bon-homme:
Helas ! il permettoit tous plaiſirs, hors un point
Sans lequel ſeul il n'en eſt point.
Son Epouſe luy fit promeſſe ſolemnelle
D'eſtre ſourde, aveugle, & cruelle;
Et de ne prendre aucun préſent:
Il la retrouveroit au retour toute telle,
Qu'il la laiſſoit en s'en allant,
Sans nul veſtige de Galand.
Anſelme eſtant parti, tout auſſi-toſt Argie
S'en alla demeurer aux champs;
Et tout auſſi-toſt les Amans
De l'aller voir firent partie.
Elle les renvoya ; ces gens l'embarraſſoient,
L'atiédiſſoient, l'affadiſſoient,

L'endormoient en contant leur flâme :
Ils déplaisoient tous à la Dame,
Hormis certain jeune blondin,
Bien fait, & beau par excellence ;
Mais qui ne pût par sa souffrance
Amener à son but cet objet inhumain.

Son nom estoit Atis, son mestier Paladin :
Il ne plaignit en son dessein
Ni les soûpirs ni la dépense.
Tout moyen par luy fut tenté :
Encor si des soûpirs il se fust contenté ;
La source en est inépuisable ;
Mais de la dépense c'est trop.
Le bien de nostre Amant s'en va le grand galop ;
Voilà mon homme miserable.
Que fait-il ? Il s'éclipse, il part, il va chercher
Quelque desert pour se cacher.
En chemin il rencontre un homme,
Un Manant, qui foüillant avecque son baston,

Vouloit faire ſortir un ſerpent d'un buiſſon ;
Atis s'enquit de la raiſon.
C'eſt, reprit le Manant, afin que je l'aſſomme.
Quand j'en rencontre ſur mes pas,
Je leur fais de pareilles feſtes.
Amy, reprit Atis, laiſſe-le ; n'eſt-il pas
Créature de Dieu, comme les autres beſtes ?
Il eſt à remarquer que noſtre Paladin
N'avoit pas cette horreur commune au genre humain
Contre la gent reptile, & toute ſon eſpece.
Dans ſes armes il en portoit ;
Et de Cadmus il deſcendoit,
Celuy-là qui devint ſerpent ſur ſa vieilleſſe.
Force fut au Manant de quitter ſon deſſein.
Le ſerpent ſe ſauva ; noſtre Amant à la fin
S'établit dans un bois écarté, ſolitaire :
Le ſilence y faiſoit ſa demeure ordinaire ;
Hors quelque oiſeau qu'on entendoit,
Et quelque Echo qui répondoit.
Là le bonheur & la miſere

Ne ſe diſtinguoient point, égaux en dignité
Chez les loups qu'hebergeoit ce lieu peu fréquenté.
Atis n'y rencontra nulle tranquillité.
Son amour l'y ſuivit; & cette ſolitude,
Bien loin d'eſtre un reméde à ſon inquiétude,
En devint meſme l'aliment,
Par le loiſir qu'il eut d'y plaindre ſon tourment.
Il s'ennuya bien-toſt de ne plus voir ſa Belle,
Retournons, ce dit-il, puis que c'eſt noſtre ſort:
Atis il t'eſt plus doux encor
De la voir ingrate & cruelle,
Que d'eſtre privé de ſes traits:
Adieu ruiſſeaux, ombrages frais,
Chants amoureux de Philomele;
Mon inhumaine ſeule attire à ſoy mes ſens:
Eloigné de ſes yeux je ne vois ni n'entens.
L'eſclave fugitif ſe va remettre encore
En ſes fers, quoy que durs, mais helas! trop cheris.
Il approchoit des murs qu'une Fée a baſtis,
Quand ſur les bords du Mince, à l'heure que l'Aurore,

Commence à s'éloigner du ſéjour de Thetis,
Une Nimphe en habit de Reine,
Belle; majeſtueuſe, & d'un regard charmant,
Vint s'offrir tout d'un coup aux yeux du pauvre Amant
Qui rêvoit alors à ſa peine.

Je veux, dit-elle, Atis, que vous ſoyez heureux:
Je le veux, je le puis, eſtant Manto la Fée,
Voſtre amie & voſtre obligée;
Vous connoiſſez ce nom fameux.
Mantouë en tient le ſien: jadis en cette terre,
J'ay poſé la premiere pierre
De ces murs, en durée égaux aux baſtimens
Dont Memphis voit le Nil laver les fondemens.
La Parque eſt inconnuë à toutes mes pareilles:
Nous operons mille merveilles;
Malheureuſes pourtant de ne pouvoir mourir;
Car nous ſommes d'ailleurs capables de ſouffrir
Toute l'infirmité de la nature humaine:
Nous devenons ſerpens un jour de la ſemaine.

Vous ſouvient-il qu'en ce lieu-cy
Vous en tirâtes un de peine ?
C'eſtoit moy qu'un Manant s'en alloit aſſommer ;
Vous me donnâtes aſſiſtance :
Atis, je veux pour récompenſe
Vous procurer la joüiſſance
De celle qui vous fait aimer.
Allons-nous-en la voir, je vous donne aſſûrance
Qu'avant qu'il ſoit deux jours de temps
Vous gagnerez par vos préſens
Argie & tous ſes ſurveillans.
Dépenſez, diſſipez, donnez à tout le monde,
A pleines mains répandez l'or,
Vous n'en manquerez point, c'eſt pour vous le tréſor
Que Lucifer me garde en ſa grotte profonde.
Voſtre Belle ſçaura quel eſt noſtre pouvoir.
Meſme pour m'approcher de cette inéxorable,
Et vous la rendre favorable,
En petit chien vous m'allez voir
Faiſant mille tours ſur l'herbette ;

Et vous en pelerin joüant de la musette,
Me pourrez à ce son mener chez la beauté
Qui tient vostre cœur enchanté.

Aussi-tost fait que dit ; nostre Amant & la Fée
Changent de forme en un instant:
Le voilà pelerin chantant comme un Orphée,
Et Manto petit chien faisant tours & sautant.
Ils vont au Chasteau de la Belle.
Valets & gens du lieu s'assemblent autour d'eux:
Le petit chien fait rage, aussi fait l'amoureux ;
Chacun danse, & Guillot fait danser Perronnelle,
Madame entend ce bruit, & sa Nourrice y court.
On luy dit qu'elle vienne admirer à son tour
Le Roy des épagneux, charmante créature,
Et vray miracle de nature.
Il entend tout, il parle, il danse, il fait cent tours.
Madame en fera ses amours;
Le veüille ou non sonMaître, il faut qu'il le luy vende,
S'il n'aime mieux le luy donner.

La

La Nourrice en fait la demande.
Le Pelerin ſans tant tourner
Luy dit tout bas le prix qu'il veut mettre à la choſe;
Et voicy ce qu'il luy propoſe.

Mon chien n'eſt point à vendre,à donner encor moins,
Il fournit à tous mes beſoins :
Je n'ay qu'à dire trois paroles,
Sa pate entre mes mains fait tomber à l'inſtant
Au lieu de puces des piſtoles,
Des perles, des rubis, avec maint diamant.
C'eſt un prodige enfin : Madame cependant
En a, comme on dit, la monnoye.
Pourvû que j'aye cette joye
De coucher avec elle une nuit ſeulement,
Favori ſera ſien dès le meſme moment.

La propoſition ſurprit fort la Nourrice.
Quoy Madame l'Ambaſſadrice !
Un ſimple Pelerin ! Madame à ſon chevet

Pourroit voir un bourdon ! & ſi l'on le ſçavoit !
Si cette meſme nuit quelque Hoſpital avoit
Hebergé le Chien & ſon Maiſtre !
Mais ce Maiſtre eſt bien fait, & beau comme le jour;
Cela fait paſſer en amour
Quelque bourdon que ce puiſſe eſtre.
Atis avoit changé de viſage & de traits.
On ne le connut pas, c'eſtoient d'autres attraits.
La Nourrice ajoûtoit: à gens de cette mine
Comment peut-on refuſer rien ?
Puis celuy-cy poſſede un Chien
Que le Royaume de la Chine
Ne payeroit pas de tout ſon or:
Une nuit de Madame auſſi c'eſt un tréſor.
J'avois oublié de vous dire
Que le drôle à ſon Chien feignoit de parler bas:
Il tombe auſſi-toſt dix ducats
Qu'à la Nourrice offre le Sire.
Il tombe encore un diamant.
Atis en riant le ramaſſe.

C'eſt, dit-il, pour Madame; obligez-moy de grace,
De le luy préſenter avec mon compliment.
Vous direz à ſon Excellence
Que je luy ſuis acquis. La Nourrice à ces mots
Court annoncer en diligence
Le petit Chien & ſa ſcience,
Le Pelerin & ſon propos.
Il ne s'en falut rien qu'Argie
Ne battît ſa Nourrice. Avoir l'effronterie
De luy mettre en l'eſprit une telle infamie!
Avec qui? Si c'eſtoit encor le pauvre Atis!
Helas! mes cruautez ſont cauſe de ſa perte.
Il ne me propoſa jamais de tels partis:
Je n'aurois pas d'un Roy cette choſe ſoufferte,
Quelque don que l'on pût m'offrir;
Et d'un porte-bourdon je la pourrois ſouffrir,
Moy qui ſuis une Ambaſſadrice!
Madame, reprit la Nourrice,
Quand vous feriez Imperatrice,
Je vous dis que ce Pelerin

A dequoy marchander, non pas une mortelle,
Mais la Déesse la plus belle.
Atis vostre beau Paladin
Ne vaut pas seulement un doigt du personnage.
Mais mon mary m'a fait jurer!
Eh quoy? De luy garder la foy de mariage.
Bon jurer! Ce serment vous lie-t'il davantage
Que le premier n'a fait? Qui l'ira déclarer?
Qui le sçaura? J'en vois marcher teste levée,
Qui n'iroient pas ainsi, j'ose vous l'asseurer,
Si sur le bout du nez tache pouvoit montrer
Que telle chose est arrivée.
Cela nous fait-il empirer
D'un ongle ou d'un cheveu? Non, Madame, il faut être
Bien habile pour reconnoistre
Bouche ayant employé son temps & ses appas,
D'avec bouche, qui s'est tenuë à ne rien faire;
Donnez-vous, ne vous donnez pas,
Ce sera toûjours mesme affaire.
Pour qui ménagez-vous les trésors de l'Amour?

Pour celuy qui je crois ne s'en ſervira guére ;
Vous n'aurez pas grand' peine à feſter ſon retour.
La fauſſe vieille ſceut tant dire ,
Que tout ſe réduiſit ſeulement à douter
Des merveilles du Chien , & des charmes du ſire :
Pour cela l'on les fit monter :
La Belle eſtoit au lit encore.
L'Univers n'eut jamais d'aurore
Plus pareſſeuſe à ſe lever.
Noſtre fin Pelerin traverſa la ruelle ,
Comme un hōme ayant vû d'autres gens que des Saints.
Son compliment parut galand , & des plus fins :
Il ſurprit & charma la Belle.
Vous n'avez pas , ce luy dit-elle ,
La mine de vous en aller
A Saint Jacques de Compoſtelle.
Cependant pour la régaler
Le Chien à ſon tour entre en lice.
On eût vû ſauter Favory
Pour la Dame & pour la Nourrice ,

Mais point du tout pour le Mary.
Ce n'eſt pas tout ; il ſe ſecouë :
Auſſi-toſt perles de tomber,
Nourrice de les armaſſer,
Soubrettes de les enfiler,
Pelerin de les attacher
A de certains bras, dont il louë
La blancheur & le reſte. Enfin il fait ſi bien,
Qu'avant que partir de la place
On traite avec luy de ſon Chien.
On luy donne un baiſer pour arrhes de la grace
Qu'il demandoit ; & la nuit vint :
Auſſi-toſt que le drôle tint
Entre ſes bras Madame Argie,
Il redevint Atis ; la Dame en fut ravie ;
C'eſtoit avec bien plus d'honneur
Traiter Monſieur l'Ambaſſadeur.
Cette nuit eut des ſœurs, & même en très-bon nombre.
Chacun s'en apperçut ; car d'enfermer ſous l'ombre
Une telle aiſe, le moyen ?

Jeunes gens font-ils jamais rien
Que le plus aveugle ne voye?

A quelques mois de là le Saint Pere renvoye
Anſelme avec force Pardons,
Et beaucoup d'autres menus dons.
Les biens & les honneurs pleuvoient ſur ſa perſonne.
De ſon vicegerent il apprend tous les ſoins:
Bons certificats des voiſins:
Pour les Valets, nul ne luy donne
D'éclairciſſement ſur cela.
Monſieur le Juge interrogea
La Nourrice avec les Soubrettes,
Sages perſonnes & diſcretes;
Il n'en pût tirer ce ſecret.
Mais comme parmy les femelles
Volontiers le diable ſe met,
Il ſurvint de telles querelles,
La Dame & la Nourrice eurent de tels débats,
Que celle-cy ne manqua pas

A ſe venger de l'autre, & déclarer l'affaire.
Duſt-elle auſſi ſe perdre, il falut tout conter.
D'exprimer juſqu'où la colere
Ou pluſtoſt la fureur de l'Epoux pût monter,
Je ne tiens pas qu'il ſoit poſſible ;
Ainſi je m'en tairay : on peut par les effets
Juger combien Anſelme eſtoit homme ſenſible.
Il choiſit un de ſes Valets,
Le charge d'un billet, & mande que Madame
Vienne voir ſon Mary malade en la Cité :
La Belle n'avoit point ſon Village quitté :
L'Epoux alloit, venoit, & laiſſoit là ſa femme.
Il te faut en chemin écarter tous ſes gens,
Dit Anſelme au porteur de ces ordres preſſans,
La perfidie a couvert mon front d'ignominie,
Pour ſatisfaction je veux avoir ſa vie.
Poignarde-là ; mais prend ton temps :
Tâche de te ſauver : voilà pour ta retraite ;
Prend cet or : ſi tu fais ce qu'Anſelme ſouhaite,
Et punis cette offence-là,
Quelque

Quelque part que tu ſois rien ne te manquera.

Le valet va trouver Argie,
Qui par ſon Chien eſt avertie.
Si vous me demandez comme un Chien avertit ;
Je crois que par la jupe il tire ;
Il ſe plaint, il jappe, il ſoûpire,
Il en veut à chacun ; pour peu qu'on ait d'eſprit,
On entend bien ce qu'il veut dire.
Favory fit bien plus ; & tout bas il apprit
Un tel peril à ſa Maiſtreſſe.
Partez pourtant, dit-il, on ne vous fera rien :
Repoſez-vous ſur moy ; j'en empêcheray bien
Ce valet a l'ame traiſtreſſe.
Ils eſtoient en chemin, près d'un bois qui ſervoit
Souvent aux voleurs de refuge.
Le Miniſtre cruel des vengeances du Juge
Envoye un peu devant le train qui les ſuivoit ;
Puis il dit l'ordre qu'il avoit.
La Dame diſparoiſt aux yeux du perſonnage :

Manto la cache en un nuage.
Le valet étonné retourne vers l'Epoux,
Qui conte le miracle; & ſon Maiſtre en courroux
Va luy-meſme à l'endroit. O prodige! ô merveille!
Il y trouve un Palais de beauté ſans pareille:
Une heure auparavant c'eſtoit un champ tout nû.
Anſelme à ſon tour éperdu;
Admire ce Palais baſti, non pour des hommes,
Mais apparemment pour des Dieux:
Appartemens dorez, meubles très-précieux,
Jardins & bois délicieux;
On auroit peine à voir en ce ſiécle où nous ſommes
Choſe ſi magnifique & ſi riante aux yeux.
Toutes les portes ſont ouvertes;
Les chambres ſans hoſte, & deſertes;
Pas une ame en ce Louvre; excepté qu'à la fin
Un More très-lippu, très-hideux, très-vilain,
S'offre aux regards du Juge, & ſemble la copie
D'un Eſope d'Ethiopie.
Noſtre Magiſtrat l'ayant pris

Pour le balayeur du logis,
Et croyant l'honorer luy donnant cet office:
Cher amy, luy dit-il, apprend-nous à quel Dieu
Appartient un tel édifice;
Car de dire un Roy, c'est trop peu.
Il est à moy, reprit le More.
Nostre Juge à ces mots se prosterne, l'adore,
Luy demande pardon de sa témérité.
Seigneur, ajoûta-t'il, que vostre Déïté
Excuse un peu mon ignorance.
Certes tout l'Univers ne vaut pas la chevance
Que je rencontre icy. Le More luy répond:
Veux-tu que je t'en fasse un don;
De ces lieux enchantez je te rendray le Maistre,
A certaine condition.
Je ne ris point; tu pourras estre
De ces lieux absolu Seigneur,
Si tu me veux servir deux jours d'enfant d'honneur.
.... Entends-tu ce langage,
Et sçais-tu quel est cet usage?

Il te le faut expliquer mieux.
Tu connois l'Echanſon du Monarque des Dieux ?

ANSELME.

Ganimede ?

LE MORE.

Celuy-là meſme.
Prend que je ſois Jupin le Monarque ſuprême ;
Et que tu ſois le Jouvenceau :
Tu n'es pas tout à fait ſi jeune ni ſi beau.

ANSELME.

Ah ! Seigneur, vous raillez, c'eſt choſe par trop ſeure :
Regardez la vieilleſſe, & la Magiſtrature.

LE MORE.

Moy railler ? Point du tout.

ANSELME.

Seigneur.

LE MORE.

Ne veux-tu point ?

ANSELME.

Seigneur.... Anſelme ayant examiné ce point,

Conſent à la fin au myſtére.
Maudite amour des dons, que ne fais-tu pas faire !
En Page incontinent ſon habit eſt changé :
Toque au lieu de chapeau, haut-de-chauſſe trouſſé :
La barbe ſeulement demeure au perſonnage.
L'enfant d'honneur Anſelme avec cet équipage
Suit le More par tout. Argie avoit oüy
Le Dialogue entier, en certain coin cachée.
Pour le More lippu, c'eſtoit Manto la Fée,
Par ſon art métamorphoſée,
Et par ſon art ayant baſti
Ce Louvre en un moment, par ſon art fait un Page
Sexagenaire & grave. A la fin au paſſage
D'une chambre en une autre, Argie à ſon mary
Se montre tout d'un coup : eſt-ce Anſelme, dit-elle,
Que je vois ainſi déguiſé ?
Anſelme ? Il ne ſe peut : mon œil s'eſt abuſé.
Le vertueux Anſelme à la ſage cervelle
Me voudroit-il donner une telle leçon ?
C'eſt luy pourtant. Oh, oh ! Monſieur noſtre barbon,

Noſtre Légiſlateur, noſtre homme d'ambaſſade,
Vous eſtes à çet âge homme de maſcarade?
Homme de.... la pudeur me défend d'achever.
Quoy, vous jugez les gens à mort pour mon affaire,
Vous qu'Argie a penſé trouver
En un fort plaiſant adultere!
Du moins n'ay-je pas pris un More pour Galand:
Tout me rend excuſable, Atis, & ſon mérite,
Et la qualité du préſent.
Vous verrez tout incontinent
Si femme qu'un tel don à l'amour ſolicite
Peut réſiſter un ſeul moment.
More, devenez Chien. Tout auſſi-toſt le More
Redevient petit Chien encore.
Favory, que l'on danſe; à ces mots Favory
Danſe, & tend la pate au mary.
Qu'on faſſe tomber des piſtoles;
Piſtoles tombent à foiſon.
Eh bien, qu'en dites-vous? Sont-ce choſes frivoles?
C'eſt de ce Chien qu'on m'a fait don.

Il a basti cette maison.
Puis faites-moy trouver au monde une Excellence,
Une Altesse, une Majesté,
Qui refuse sa joüissance
A dons de cette qualité;
Sur tout quand le donneur est bien fait, & qu'il aime,
Et qu'il mérite d'estre aimé.
En échange du Chien l'on me vouloit moy-mesme;
Ce que vous possedez de trop je l'ay donné;
Bien entendu, Monsieur, suis-je chose si chere?
Vraiment vous me croiriez bien pauvre ménagere
Si je laissois aller tel Chien à ce prix-là.
Sçavez-vous qu'il a fait le Louvre que voilà?
Le Louvre pour lequel.... mais oublions cela;
Et n'ordonnez plus qu'on me tuë,
Moy qu'Atis seulement en ses lacs a fait cheoir;
Je le donne à Lucrece, & voudrois bien la voir
Des mesmes armes combattuë.
Touchez-là, mon mary; la paix; car aussi-bien
Je vous défie ayant ce Chien:

Le fer, ni le poiſon pour moy ne ſont à craindre:
Il m'avertit de tout, il confond les jaloux;
Ne le ſoyez donc point, plus on veut nous contraindre,
Moins on doit s'aſſurer de nous.

Anſelme accorda tout: qu'eût fait le pauvre Sire?
On luy promit de ne pas dire
Qu'il avoit eſté Page. Un tel cas eſtant tû,
Cocuage, s'il eût voulu,
Auroit eu ſes franches coudées.
Argie en rendit grace: & compenſations
D'une & d'autre part accordées,
On quitta la campagne à ces conditions.

Que devint le Palais? dira quelque critique.
Le Palais? Que m'importe? Il devint ce qu'il pût:
A moy ces queſtions! ſuis-je homme qui ſe pique
D'eſtre ſi regulier? Le Palais diſparut.
Et le Chien? Le Chien fit ce que l'Amant voulut.
Mais que voulut l'Amant? Cenſeur, tu m'importunes.

Il

Il voulut par ce Chien tenter d'autres fortunes.
D'une ſeule conqueſte eſt-on jamais content ?
Favory ſe perdoit ſouvent :
Mais chez ſa premiere Maiſtreſſe
Il revenoit toûjours. Pour elle ſa tendreſſe
Devint bonne amitié. Sur ce pied noſtre Amant
L'alloit voir fort aſſidûment :
Et meſme en l'accommodement
Argie à ſon Epoux fit un ſerment ſincere
De n'avoir plus aucune affaire.
L'Epoux jura de ſon coſté
Qu'il n'auroit plus aucun ombrage ;
Et qu'il vouloit eſtre foüetté
Si jamais on le voyoit Page.

PATÉ D'ANGUILLE.

MEsme beauté, tant ſoit exquiſe,
Raſſaſie, & ſoûle à la fin.
Il me faut d'un & d'autre pain;
Diverſité c'eſt ma deviſe.
Cette maiſtreſſe un tantet bize
Rit à mes yeux; pourquoy cela?
C'eſt qu'elle eſt neuve; & celle-là
Qui depuis long-temps m'eſt acquiſe;
Blanche qu'elle eſt, en nulle guiſe
Ne me cauſe d'émotion.
Son cœur dit oüy; le mien dit non;
D'où vient? En voicy la raiſon,
Diverſité c'eſt ma deviſe.
Je l'ay jà dit d'autre façon,
Car il eſt bon que l'on déguiſe,

Suivant la Loy de ce dicton,
Diversité c'est ma devise.
Ce fut celle aussi d'un mary
De qui la femme estoit fort belle.
Il se trouva bien-tost guéry
De l'amour qu'il avoit pour elle.
LHymen, & la possession
Eteignirent sa passion.
Un sien Valet avoit pour femme
Un petit bec assez mignon :
Le Maistre estant bon compagnon,
Eut bien-tost empaumé la Dame.
Cela ne plût pas au Valet,
Qui les ayant pris sur le fait,
Vendiqua son bien de couchette,
A sa moitié chanta goguette;
L'appella tout net & tout franc....
Bien sot de faire un bruit si grand
Pour une chose si commune;
Dieu nous gard de plus grand' fortune!

Il fit à ſon Maiſtre un ſermon.
Monſieur, dit-il, chacun la ſienne
Ce n'eſt pas trop ; Dieu & raiſon
Vous recommandent cette Antienne.
Direz-vous, je ſuis ſans Chrêtienne ?
Vous en avez à la maiſon.
Une qui vaut cent fois la mienne,
Ne prenez donc plus tant de peine :
C'eſt pour ma femme trop d'honneur ;
Il ne luy faut ſi gros Monſieur.
Tenons-nous chacun à la noſtre ;
N'allez point à l'eau chez un autre,
Ayant plein puits de ces douceurs ;
Je m'en rapporte aux connoiſſeurs :
Si Dieu m'avoit fait tant de grace,
Qu'ainſi que vous je diſpoſaſſe
De Madame, je m'y tiendrois,
Et d'une Reine ne voudrois.
Mais puis qu'on ne ſçauroit défaire
Ce qui s'eſt fait, je voudrois bien,

(Cecy ſoit dit ſans vous déplaire,)
Que content de voſtre ordinaire
Vous ne goûtaſſiez plus du mien.
Le Patron ne voulut luy dire
Ni oüy ni non ſur ce diſcours;
Et commanda que tous les jours
On mit aux repas, près du ſire,
Un pâté d'Anguille: ce mets
Luy chatoüilloit fort le palais.
Avec un appetit extrême
Une & deux fois il en mangea:
Mais quand ce vint à la troiſiéme,
La ſeule odeur le dégoûta.
Il voulut ſur une autre viande
Mettre la main; on l'empeſcha:
Monſieur, dit-on, nous le commande:
Tenez-vous-en à ce mets-là:
Vous l'aimez, qu'avez-vous à dire?
M'en voilà ſoû, reprit le Sire.
Et quoy toûjours pâtez au bec!

Pas une Anguille de roſtie !
Pâtez tous les jours de ma vie !
J'aimerois mieux du pain tout ſec.
Laiſſez-moy prendre un peu du voſtre :
Pain de par Dieu, ou de par l'autre :
Au diable ces pâtez maudits ;
Ils me ſuivront en Paradis,
Et par delà, Dieu me pardonne.
Le Maiſtre accourt ſoudain au bruit,
Et prenant ſa part du déduit,
Mon Amy, dit-il, je m'étonne
Que d'un mets ſi plein de bonté
Vous ſoyez ſi-toſt dégoûté.
Ne vous ay-je pas oüy dire
Que c'eſtoit voſtre grand ragoût ?
Il faut qu'en peu de temps, beau Sire,
Vous ayez bien changé de goût.
Qu'ay-je fait qui fuſt plus étrange ?
Vous me blâmez, lors que je change
Un mets que vous croyez friand,

Et vous en faites tout autant.
Mon doux Amy, je vous apprend
Que ce n'eſt pas une ſottiſe,
En fait de certains appetits,
De changer ſon pain blanc en bis:
Diverſité c'eſt ma deviſe.
Quand le Maiſtre eut ainſi parlé,
Le Valet fut tout conſolé.
Non que ce dernier n'euſt à dire
Quelque choſe encor là-deſſus:
Car après tout doit-il ſuffire
D'alleguer ſon plaiſir ſans plus?
J'aime le change. A la bonne heure;
On vous l'accorde, mais gagnez,
S'il ſe peut, les intéreſſez:
Cette voye eſt bien la meilleure:
Suivez-la donc. A dire vray,
Je croy que l'Amateur de change
De ce conſeil tenta l'eſſay.
On dit qu'il parloit comme un Ange,

De mots dorez uſant toûjours :
Mots dorez font tout en Amours ;
C'eſt une maxime conſtante :
Chacun ſçait quelle eſt mon entente :
J'ay rebatu cent & cent fois
Cecy dans cent & cent endroits ,
Mais la choſe eſt ſi néceſſaire ,
Que je ne puis jamais m'en taire.
Et rediray juſques au bout ,
Mots dorez en Amour font tout.
Ils perſuadent la Donzelle ,
Son petit chien , ſa Demoiſelle ,
Son Epoux quelquefois auſſi.
C'eſt le ſeul qu'il falloit icy
Perſuader ; il n'avoit l'ame
Lourde à cette éloquence ; & Dame
Les Orateurs du temps jadis
N'en ont de telle en leurs écrits.
Noſtre jaloux devint commode.
Meſme on dit qu'il ſuivit la mode

De

De ſon Maiſtre, & toûjours depuis
Changea d'objets en ſes déduits.
Il n'eſtoit bruit que d'avantures
Du Chreſtien & des Créatures.
Les plus nouvelles ſans manquer
Eſtoient pour luy les plus gentilles;
Par où le drôle en pût croquer,
Il en croqua, femmes & filles,
Nimphes, Griſettes, ce qu'il pût.
Toutes eſtoient de bonne priſe,
Et ſur ce point, tant qu'il vêcut,
Diverſité fut ſa deviſe.

LE MAGNIFIQUE.

UN peu d'eſprit, beaucoup de bonne mine,
Et plus encor de liberalité,
C'eſt en amour une triple machine
Par qui maint fort eſt bien-toſt emporté;
Rocher fut-il; rochers auſſi ſe prennent.
Qu'on ſoit bien fait, qu'on ait quelque talent,
Que les cordons de la bourſe ne tiennent;
Je vous le dis, la place eſt au galand.
On la prend bien quelquefois ſans ces choſes.
Bon fait avoir néantmoins quelques doſes
D'entendement, & n'eſtre pas un ſot:
Quant à l'avare, on le hait: le magot
A grand beſoin de bonne rhétorique:
La meilleure eſt celle du libéral.
Un Florentin nommé le Magnifique
La poſſedoit en propre original.

Le Magnifique étoit un nom de guerre
Qu'on lui donna ; bien l'avoit merité :
Son train de vivre, & son honnesteté,
Ses dons sur tout, l'avoient par toute terre.
Déclaré tel ; propre, bien fait, bien mis,
L'espri galand, & l'air des plus polis.
Il se piqua pour certaine femelle
De haut estat. La conqueste estoit belle :
Elle excitoit doublement le desir :
Rien n'y manquoit, la gloire & le plaisir.
Aldobrandin étoit de cette Dame
Mari jaloux, non comme d'une femme,
Mais comme qui depuis peu joüiroit
D'une Philis. Cet homme la veilloit
De tous ses yeux ; s'il en eust eu dix mille,
Il les eust tous à ce soin occupez.
Amour le rend, quand il veut, inutile ;
Ces Argus-là sont fort souvent trompez.
Aldobrandin ne croyoit pas possible
Qu'il le fust onc ; il défioit les gens.

Au demeurant il étoit fort ſenſible.
A l'intereſt, aimoit fort les preſens.
Son concurrent n'avoit encor ſçû dire
Le moindre mot à l'objet de ſes vœux:
On ignoroit, ce luy sembloit, ſes feux,
Et le ſurplus de l'Amoureux martire;
(Car c'eſt toûjours une même chanſon)
Si l'on l'euſt ſçû, qu'euſt-on fait? Que fait-on?
Jà n'eſt beſoin qu'au lecteur je le dis.
Pour revenir à noſtre pauvre Amant,
Il n'avoit ſcû dire un mot ſeulement
Au Medecin touchant ſa maladie.
Or le voilà qui tourmente ſa vie,
Qui va, qui vient, qui court, qui perd ſes pas:
Point de feneſtre, & point de jalouſie
Ne luy permet d'entrevoir les appas.
Ni d'entroüir la voix de ſa Maiſtreſſe.
Il ne fut onc ſemblable fortereſſe.
Si faudra-t-il qu'elle y vienne pourtant.
Voicy comment s'y prit noſtre aſſiegeant.

Je penſe avoir déjà dit, ce me ſemble,
Qu'Aldobrandin homme à preſens étoit;
Non qu'il en fit, mais il en recevoit.
Le Magnifique avoit un Cheval d'amble,
Beau, bien taillé, dont il faiſoit grand cas:
Il l'appelloit à cauſe de ſon pas
La haquenée. Aldobrandin le loüe:
Ce fut aſſez; noſtre Amant propoſa
De le troquer; l'Epoux s'en excuſa:
Non pas, dit-il, que je ne vous avoüe
Qu'il me plaiſt fort; mais à de tels marchez
Je perds toûjours. Alors le Magnifique,
Qui voit le but de cette politique,
Reprit, eh bien, faiſons mieux; ne troquez:
Mais pour le prix du Cheval permettez
Que vous preſent j'entretienne Madame.
C'eſt un deſir curieux qui m'a pris;
Encor faut-il que vos meilleurs amis
Sçachent un peu ce qu'elle a dedans l'ame.
Je vous demande un quart d'heure ſans plus.

Aldobrandin l'arrestant là-dessus ?
J'en suis d'avis ; je livreray ma femme,
Ma foy, mon cher, gardez vostre Cheval.
Quoi, vous present ? Moi present. Eh quel mal
Encore un coup peut-il en la presence
D'un mari fin comme vous arriver ?
Aldobrandin commence d'y réver ;
Et raisonnant en soy ; qu'elle apparence
Qu'il en mévienne en effet moi present ?
C'est marché seur, il est fol ; à son dam ;
Que prétend-il ? Pour plus grande assurance,
Sans qu'il le sçache, il faut faire defense
A ma moitié de répondre au Galand.
Sus, dit l'Epoux, j'y consens. La distance
De vous à nous, poursuivit nostre Amant,
Sera reglée, afin qu'aucunement
Vous n'entendiez. Il y consent encore :
Puis va querir sa femme en ce moment.
Quand l'autre void celle-là qu'il adore,
Il se croit estre en un enchantement.

Les ſaluts faits, en un coin de la ſale
Ils ſe vont ſeoir. Noſtre Galand n'étale
Un long narré : mais vient d'abord au fait.
Je n'ay le lieu ni le temps à ſouhait,
Commença-t'il ; puis je tiens inutile
De tant tourner, il n'eſt que d'aller droit :
Partant, Madame, en un mot comme en mille,
Voſtre beauté juſqu'au vif m'a touché.
Penſeriez-vous que ce fuſt un peché
Que d'y répondre ? Ah ! je vous crois, Madame,
De trop bon ſens. Si j'avois le loiſir,
Je ferois voir par les formes ma flâme,
Et vous dirois de cet ardent deſir
Tout le menu : mais que je bruſle, meure,
Et m'en tourmente, & me diſe aux abois,
Tout ce chemin que l'on fait en ſix mois,
Il me convient le faire en un quart d'heure :
Et plus encor ; car ce n'eſt pas là tout.
Froid eſt l'Amant qui ne va juſqu'au bout,
Et par ſottiſe en ſi beau train demeure.

Vous-vous taiſez! Pas un mot! qu'eſt-ce là?
Renvoirez-vous de la ſorte un pauvre homme?
Le Ciel vous fit, il eſt vray, ce qu'on nomme
Divinité; mais faut-il pour cela
Ne point répondre, alors que l'on vous prie?
Je vois, je vois, c'eſt une tricherie
De voſtre Epoux: il m'a joüé ce trait;
Et ne prétend qu'aucune repartie
Soit du marché: mais j'y ſçais un ſecret.
Rien n'y fera pour le ſûr ſa défenſe.
Je ſçauray bien me répondre pour vous;
Puis ce coin d'œil par ſon langage doux
Rompt à mon ſens quelque peu le ſilence.
J'y lis cecy. Ne croyez pas, Monſieur,
Que la Nature ait compoſé mon cœur
De marbre dur. Vos fréquentes paſſades,
Jouxtes, tournois, deviſes, ſérénades,
M'ont avant vous déclaré voſtre amour.
Bien loin qu'il m'ait en nul point offenſée;
Je vous diray que dès le premier jour

J'y

J'y répondis, & me ſentis bleſſée
Du meſme trait ; mais que nous ſert cecy ?
Ce qu'il nous ſert ? Je m'en vais vous le dire :
Eſtant d'accord, il faut cette nuit-cy
Goûter le fruit de ce commun martyre ;
De voſtre Epoux nous vanger & nous rire ;
Bref le payer du ſoin qu'il prend icy ;
De ces fruits-là le dernier n'eſt le pire.
Voſtre jardin viendra comme de cire :
Deſcendez-y ; ne doutez du ſuccès :
Voſtre mary ne ſe tiendra jamais
Qu'à ſa maiſon des champs, je vous l'aſſure,
Tantoſt il n'aille éprouver ſa monture.
Vos doüagnas en leur premier ſommeil,
Vous deſcendrez, ſans nul autre appareil
Que de jetter une robbe fourrée
Sur voſtre dos, & viendrez au jardin.
De mon coſté l'échelle eſt préparée.
Je monteray par la cour du voiſin :
Je l'ay gagné : la ruë eſt trop publique.

Ne craignez rien. Ah! mon cher Magnifique
Que je vous aime! & que je vous ſçais gré
De ce deſſein! Venez, je deſcendray.
C'eſt vous qui parle! & plût au Ciel, Madame,
Qu'on vous osât embraſſer les genoux!
Mon Magnifique, à tantoſt; voſtre flâme
Ne craindra point les regards d'un jaloux.
L'Amant la quitte; & feint d'eſtre en courroux;
Puis tout grondant: Vous me la donnez bonne,
Aldobrandin; je n'entendois cela.
Autant vaudroit n'eſtre avecque perſonne
Que d'eſtre avec Madame que voilà.
Si vous trouvez Chevaux à ce prix-là,
Vous les devez prendre ſur ma parole.
Le mien hannit du moins; mais cette idole
Eſt proprement un fort joli poiſſon.
Or ſus, j'en tiens; ce m'eſt une leçon.
Quiconque veut le reſte du quart d'heure
N'a qu'à parler; j'en feray juſte prix.
Aldrobrandin rit ſi fort qu'il en pleure.

Ces jeunes gens, dit-il, en leurs eſprits
Mettent toûjours quelque haute entrepriſe.
Noſtre feal vous lâchez trop toſt priſe;
Avec le temps on en viendroit à bout.
J'y tiendray l'œil; car ce n'eſt pas là tout;
Nous y ſçavons encor quelque rubrique:
Et cependant, Monſieur le Magnifique,
La haquenée eſt nettement à nous:
Plus ne fera de dépenſe chez vous.
Dès aujourd'huy, qu'il ne vous en déplaiſe,
Vous me verrez deſſus fort à mon aiſe
Dans le chemin de ma maiſon des champs.
Il n'y manqua, ſur le ſoir; & nos gens
Au rendez-vous tout auſſi peu manquerent.
Dire comment les choſes s'y paſſerent,
C'eſt un détail trop long. Lecteur prudent,
Je m'en remets à ton bon jugement.
La Dame eſtoit jeune, fringante, & belle,
L'Amant bien fait, & tous deux fort épris.
Trois rendez-vous coup ſur coup furent pris;

Moins n'en valoit ſi gentille femelle.
Aucun péril, nul mauvais accident,
Bons dormitifs en or comme en argent
Aux doüagnas, & bonne ſentinelle.
Un pavillon vers le bout du jardin
Vint à propos; Meſſire Aldobrandin
Ne l'avoit fait baſtir pour cet uſage.
Concluſion, qu'il prit en cocuage
Tous ſes degrez : un ſeul ne luy manqua;
Tant ſceut joüer ſon jeu la haquenée:
Content ne fut d'une ſeule journée
Pour l'éprouver; aux champs il demeura
Trois jours entiers; ſans doute ni ſcrupule.
J'en connois bien qui ne ſont ſi chanceux;
Car ils ont femme, & n'ont Cheval ni Mule,
Sçachant de plus tout ce qu'on fait chez eux.

LA MATRONE D'EPHESE.

S'Il eſt un conte uſé, commun, & rebatu,
C'eſt celuy qu'en ces Vers j'accomode à ma guiſe.
Et pourquoy donc le choiſis-tu?
Qui t'engage à cette entrepriſe?
N'a-t'elle point déjà produit aſſez d'écrits;
Quelle grace aura ta Matrone
Au prix de celle de Pétrone?
Comment la rendras-tu nouvelle à nos eſprits?
Sans répondre aux cenſeurs, car c'eſt choſe infinie,
Voyons ſi dans mes Vers je l'auray rajeunie.

Dans Epheſe il fut autrefois
Une Dame en ſageſſe & vertus ſans égale,
Et ſelon la commune voix,

Ayant ſceu rafiner ſur l'amour conjugale.
Il n'eſtoit bruit que d'elle & de ſa chaſteté:
On l'alloit voir par rareté:
C'eſtoit l'honneur du ſexe : heureuſe ſa patrie !
Chaque mere à ſa brû l'alleguoit pour Patron,
Chaque époux la prônoit à ſa femme cherie;
D'elle deſcendent ceux de la Prudoterie,
Antique & celebre Maiſon.
Son mary l'aimoit d'amour folle.
Il mourut. De dire comment,
Ce ſeroit un détail frivole;
Il mourut, & ſon teſtament
N'eſtoit plein que de legs qui l'auroient conſolée,
Si les biens réparoient la perte d'un mary
Amoureux autant que chéry.
Mainte veuve pourtant fait la déchevelée,
Qui n'abandonne pas le ſoin du demeurant,
Et du bien qu'elle aura fait le compte en pleurant.
Celle-cy par ſes cris mettoit tout en allarme,
Celle-cy faiſoit un vacarme,

Un bruit & des regrets à percer tous les cœurs ;
Bien qu'on ſçache qu'en ces malheurs
De quelque déſeſpoir qu'une ame ſoit atteinte,
La douleur eſt toûjours moins forte que la plainte,
Toûjours un peu de faſte entre parmy les pleurs.
Chacun fit ſon devoir de dire à l'affligée
Que tout a ſa meſure, & que de tels regrets
Pourroient pécher par leur excès :
Chacun rendit par-là ſa douleur rengregée.
Enfin ne voulant plus joüir de la clarté
Que ſon époux avoit perduë,
Elle entre dans ſa tombe, en ferme volonté
D'accompagner cette ombre aux enfers deſcenduë.
Et voyez ce que peut l'exceſſive amitié ;
(Ce mouvement auſſi va juſqu'à la folie)
Une eſclave en ce lieu la ſuivit par pitié,
Preſte à mourir de compagnie.
Preſte, je m'entens bien ; c'eſt-à-dire, en un mot
N'ayant examiné qu'à demy ce complot,
Et juſques à l'effet courageuſe & hardie.

L'esclave avec la Dame avoit esté nourrie:
Toutes deux s'entraimoient, & cette passion
Estoit crüë avec l'âge au cœur des deux femelles:
Le monde entier à peine eût fourni deux modeles
D'une telle inclination.
Comme l'esclave avoit plus de sens que la Dame,
Elle laissa passer les premiers mouvemens;
Puis tâcha, mais en vain, de remettre cette ame
Dans l'ordinaire train des communs sentimens.
Aux consolations la veuve inaccessible,
S'appliquoit seulement à tout moyen possible
De suivre le défunt aux noirs & tristes lieux:
Le fer auroit esté le plus court & le mieux,
Mais la Dame vouloit paistre encore ses yeux
Du trésor qu'enfermoit la biére,
Froide dépoüille, & pourtant chere.
C'estoit-là le seul aliment
Qu'elle prit en ce monument.
La faim donc fut celle des portes
Qu'entre d'autres de tant de sortes,
Nostre

Noſtre veuve choiſit pour ſortir d'icy bas.
Un jour ſe paſſe & deux ſans d'autre nourriture
Que ſes profonds ſoûpirs, que ſes fréquens helas!
Qu'un inutile & long murmure
Contre les Dieux, le ſort, & toute la nature.
Enfin ſa douleur n'obmit rien,
Si la douleur doit s'exprimer ſi bien.

Encore un autre mort faiſoit ſa réſidence
Non loin de ce tombeau, mais bien differemment,
Car il n'avoit pour monument
Que le deſſous d'une potence.
Pour exemple aux voleurs on l'avoit là laiſſé.
Un ſoldat bien récompenſé
Le gardoit avec vigilance.
Il eſtoit dit par Ordonnance
Que ſi d'autres voleurs, un parent, un amy
L'enlevoient, le ſoldat nonchalant, endormy
Rempliroit auſſi-toſt ſa place.
C'eſtoit trop de ſeverité;

Mais la publique utilité
Défendoit que l'on fit au garde aucune grace.
Pendant la nuit il vid aux fentes du tombeau
Briller quelque clarté, ſpectacle aſſez nouveau.
Curieux il y court, entend de loin la Dame
Rempliſſant l'air de ſes clameurs:
Il entre, eſt étonné, demande à cette femme,
Pourquoy ces cris, pourquoy ces pleurs ?
Pourquoy cette triſte muſique ?
Pourquoy cette maiſon noire & mélancolique ?
Occupée à ſes pleurs, à peine elle entendit
Toutes ces demandes frivoles,
Le mort pour elle y répondit;
Cet objet ſans autres paroles,
Diſoit aſſez par quel malheur
La Dame s'enterroit ainſi toute vivante.
Nous avons fait ſerment, ajoûta la ſuivante,
De nous laiſſer mourir de faim & de douleur.
Encor que le Soldat fut mauvais orateur,
Il leur fit concevoir ce que c'eſt que la vie.

La Dame cette fois eut de l'attention;
Et déjà l'autre paſſion
Se trouvoit un peu ralentie:
Le temps avoit agi. Si la foy du ſerment,
Pourſuivit le ſoldat, vous défend l'aliment;
Voyez-moy manger ſeulement,
Vous n'en mourrez pas moins. Un tel temperament
Ne déplût pas aux deux femelles,
Concluſion qu'il obtint d'elles
Une permiſſion d'apporter ſon ſoupé;
Ce qu'il fit; & l'eſclave eut le cœur fort tenté
De renoncer dés-lors à la cruelle envie
De tenir au mort compagnie.
Madame, ce dit-elle, un penſer m'eſt venu:
Qu'importe à voſtre époux que vous ceſſiez de vivre?
Croyez-vous que lui même il fut homme à vous ſuivre
Si par voſtre trépas vous l'aviez prévenu?
Non, Madame, il voudroit achever ſa carriére.
La noſtre ſera longue encor, ſi nous voulons.
Se faut-il à vingt ans enfermer dans la biére?

Nous aurons tout loiſir d'habiter ces maiſons.
On ne meurt que trop toſt;qui nous preſſe?attendons;
Quant à moy je voudrois ne mourir que ridée.
Voulez-vous emporter vos appas chez les morts?
Que vous ſervira-t'il d'en eſtre regardée?
Tantoſt en voyant les tréſors
Dont le Ciel prit plaiſir d'orner voſtre viſage,
Je diſois, helas! c'eſt dommage,
Nous-meſmes nous allons enterrer tout cela.
A ce diſcours flateur la Dame s'éveilla.
Le Dieu qui fait aimer prit ſon temps; il tira
Deux traits de ſon carquois, de l'un il entama
Le Soldat juſqu'au vif, l'autre effleura la Dame:
Jeune & belle, elle avoit ſous ſes pleurs de l'éclat,
Et des gens de goût délicat
Auroient bien pû l'aimer,& meſme étant leur femme,
Le garde en fut épris, les pleurs & la pitié
Sorte d'amours ayant ſes charmes,
Tout y fit. Une belle alors qu'elle eſt en larmes
En eſt plus belle de moitié.

Voilà donc nostre veuve écoutant la loüange,
Poison qui de l'amour est le premier degré;
La voilà qui trouve à son gré
Celuy qui le luy donne ; il fait tant qu'elle mange.
Il fait tant que de plaire, & se rend en effet
Plus digne d'estre aimé que le mort le mieux fait.
Il fait tant enfin qu'elle change;
Et toûjours par degrez, comme l'on peut penser:
De l'un à l'autre il fait cette femme passer;
Je ne le trouve pas étrange:
Elle écoute un amant, elle en fait un mary;
Le tout au nez du mort qu'elle avoit tant chéry.

Pendant cet hymenée un voleur se hazarde
D'enlever le dépost commis aux soins du garde.
Il en entend le bruit; il y court à grand pas;
Mais en vain, la chose estoit faite.
Il revint au tombeau conter son embarras,
Ne sçachant où trouver retraite.
L'esclave alors luy dit le voyant éperdu:

L'on vous a pris vostre pendu ?
Les Loix ne vous feront, dites-vous, nulle grace ?
Si Madame y consent, j'y remedieray bien.
Mettons nostre mort en la place,
Les passans n'y connoistront rien.
La Dame y consentit. O volages femelles !
La femme est toûjours femme, il en est qui sont belles,
Il en est qui ne le sont pas.
S'il en estoit d'assez fidéles,
Elles auroient assez d'appas.
Prudes, vous devez défier de vos forces.
Ne vous vantez de rien. Si vostre intention
Est de résister aux amorces,
La nostre est bonne aussi ; mais l'execution
Nous trompe également ; témoin cette Matrone.
Et n'en déplaise au bon Petrone,
Ce n'estoit pas un fait tellement merveilleux,
Qu'il en dût proposer l'exemple à nos neveux.
Cette veuve n'eut tort qu'au bruit qu'on luy vid faire,
Qu'au dessein de mourir mal conçû, mal formé ;

Car de mettre au patibulaire
Le corps d'un mary tant aimé,
Ce n'eſtoit pas peut-eſtre une ſi grande affaire ;
Cela luy ſauvoit l'autre ; & tout conſideré,
Mieux vaut goujat debout, qu'Empereur enterré.

BELPHEGOR.

NOUVELLE TIRÉE DE MACHIAVEL.

A MADEMOISELLE DE CHAMMELAY.

DE vostre nom j'orne le frontispice
Des derniers Vers que ma Muse a polis.
Puisse le tout, ô charmante Philis,
Aller si loin que nostre los franchisse
La nuit des temps: nous la sçaurons dompter,
Moy par escrire, & vous par reciter.
Nos noms unis perceront l'ombre noire;
Vous regnerez long-temps dans la mémoire,
Après avoir regné jusques icy
Dans les esprits, dans les cœurs mesme aussi.
Qui ne connoist l'inimitable Actrice
Representant

Repréſentant ou Phedre, ou Berenice,
Chimene en pleurs, ou Camille en fureur?
Eſt-il quelqu'un que voſtre voix n'enchante?
S'en trouve-t-il une autre auſſi touchante!
Une autre enfin allant ſi droit au cœur?
N'attendez-pas que je faſſe l'éloge
De ce qu'en vous on trouve de parfait;
Comme il n'eſt point de grace qui n'y loge,
Ce ſeroit trop, je n'aurois jamais fait.
De mes Philis vous ſeriez la premiere.
Vous auriez eu mon ame toute entiere,
Si de mes vœux j'euſſe plus préſumé;
Mais en aimant qui ne veut eſtre aimé,
Par des tranſports n'eſperant pas vous plaire,
Je me ſuis dit ſeulement voſtre ami;
De ceux qui ſont Amans plus d'à demi;
Et pluſt au ſort que j'euſſe pû mieux faire!
Cecy ſoit dit: venons à noſtre affaire.

Un jour Satan, Monarque des enfers,

Faiſoit paſſer ſes ſujets en revûë.
Là confondus tous les eſtats divers,
Princes & Roys, & la tourbe menuë,
Jettoient maint pleur, pouſſoient maint & maint cri,
Tant que Satan en eſtoit étourdi.
Il demandoit en paſſant à chaque ame :
Qui t'a jetté en l'éternelle flame ?
L'une diſoit, helas ! c'eſt mon mari ;
L'autre auſſi-toſt répondit, c'eſt ma femme.
Tant & tant fut ce diſcours repeté,
Qu'enfin Satan dit en plein Conſiſtoire :
Si ces gens-cy diſent la verité
Il eſt aiſé d'augmenter noſtre gloire.
Nous n'avons donc qu'à le verifier.
Pour cet effet il nous faut envoyer
Quelque démon plein d'art & de prudence ;
Qui non content d'obſerver avec ſoin
Tous les hymens dont il ſera témoin,
Y joigne auſſi ſa propre experience.

Le Prince ayant proposé ſa ſentence,
Le noir Senat ſuivit tout d'une voix.
De Belphegor auſſi-toſt on fit choix.
Ce Diable eſtoit tout yeux & tout oreilles:
Grand épulcheur, clair-voyant à merveilles,
Capable enfin de pénétrer dans tout,
Et de pouſſer l'examen juſqu'au bout.
Pour ſubvenir aux frais de l'entrepriſe,
On lui donna mainte & mainte remiſe,
Toutes à vûë, & qu'en lieux differens
Il puſt toucher par des correſpondans.
Quant au ſurplus, les fortunes humaines,
Les biens, les maux, les plaiſirs & les peines,
Bref ce qui ſuit noſtre condition,
Fut une annexe à ſa legation,
Il ſe pouvoit tirer d'affliction,
Par ſes bons tours, & par ſon induſtrie,
Mais non mourir, ni revoir ſa patrie,
Qu'il n'euſt icy conſumé certain temps:
Sa miſſion devoit durer dix ans.

Le voilà donc qui traverſe & qui paſſe
Ce que le Ciel voulut mettre d'eſpace
Entre ce monde & l'éternelle nuit ;
Il n'en mit guere, un moment y conduit.
Noſtre Démon s'établit à Florence,
Ville pour lors de luxe & de dépenſe,
Là ſous le nom du Seigneur Roderic,
Il ſe logea, meubla comme un riche homme ;
Groſſe maiſon, grand train, nombre de gens ;
Anticipant tous les jours ſur la ſomme
Qu'il ne devoit conſumer qu'en dix ans.
On s'étonnoit d'une telle bombance.
Il tenoit table, avoit de tous côtez
Gens à ſes frais, ſoit pour ſes voluptez,
Soit pour le faſte & la magnificence.
L'un des plaiſirs où plus il dèpenſa
Fut la loüange : Apollon l'encenſa ;
Car il eſt maiſtre en l'art de flaterie.
Diable n'eut onc tant d'honneurs en ſa vie.
Son cœur devint le but de tous les traits

Qu'amour lançoit: il n'eſtoit point de Belle
Qui n'employât ce qu'elle avoit d'attraits
Pour le gagner, tant ſauvage fuſt elle:
Car de trouver une ſeule rebelle,
Ce n'eſt la mode à gens de qui la main
Par les preſens s'aplanit tout chemin.
C'eſt un reſſort en tous deſſeins utile.
Ja l'ay jà dit, & le redis encor;
Je ne connois d'autre premier mobile
Dans l'Univers, que l'argent & que l'or.
Noſtre Envoyé cependant tenoit compte
De chaque hymen, en journaux differens;
L'un des époux ſatisfaits & contents,
Si peu rempli que le Diable en eut honte.
L'autre journal incontinent fut plein.
A Belphegor il ne reſtoit enfin
Que d'éprouver la choſe par lui-meſme.
Certaine fille à Florence eſtoit lors;
Belle, & bien faite, & peu d'autres treſors;
Noble d'ailleurs, mais d'un orgueil extreſme:

Et d'autant plus que de quelque vertu
Un tel orgueil paroiſſoit reveſtu.
Pour Roderic on en fit la demande.
Le Pere dit que Madame Honneſta,
C'eſtoit ſon nom, avoit eu juſques là
Force partis ; mais que parmi la bande
Il pourroit bien Roderic preferer,
Et demandoit temps pour déliberer.
On en convient. Le pourſuivant s'applique
A gagner celle où ſes vœux s'adreſſoient.
Feſtes & bals, ſerenades, muſique,
Cadeaux, feſtins bien fort appetiſſoient,
Alteroient fort le fonds de l'ambaſſade.
Il n'y plaint rien, en uſe en grand Seigneur,
S'épuiſe en dons: L'autre ſe perſuade
Qu'elle lui fait encor beaucoup d'honneur.
Concluſion, qu'aprés forces prieres,
Et des façons de toutes les manieres ;
Il eut un oüi de Madame Honneſta.
Auparavant le Notaire y paſſa;

Dont Belphegor se mocquant en son ame,
Hé quoy, dit-il, on acquiert une femme
Comme un Chasteau ! Ces gens ont tout gasté.
Il eut raison : ôtez d'entre les hommes
La simple foy, le meilleur est ôté.
Nous nous jettons, pauvres gens que nous sommes,
Dans les procès en prennant le revers.
Les si, les car, les Contrats sont la porte
Par où la noise entra dans l'Univers :
N'esperons pas que jamais elle en sorte.
Solemnitez & loi n'empeschent pas
Qu'avec l'hymen amour n'ait des débats,
C'est le cœur seul qui peut rendre tranquille.
Le cœur fait tout, le reste est inutile.
Qu'ainsi ne soit, voyons d'autres estats.
Chez les amis tout s'excuse, tout passe ;
Chez les Amans tout plaist, tout est parfait ;
Chez les Epoux tout ennuye, & tout lasse.
Le devoir nuit, chacun est ainsi fait.

Mais, dira-t-on, n'eſt-il en nulles guiſes
D'heureux ménage ? après meur examen,
J'appelle un bon, voire un parfait hymen,
Quand les conjoints ſe ſouffrent leurs ſottiſes.

Sur ce point là c'eſt aſſez raiſonné.
Dès que chez luy le Diable eut amené
Son épouſée, il jugea par luy-meſme
Ce qu'eſt l'hymen avec un tel démon:
Toûjours débats, toûjours quelque ſermon
Plein de ſottiſe en un degré ſupreſme.
Le bruit fut tel que Madame Honneſta
Plus d'une fois les voiſins éveilla:
Plus d'une fois on courut à la noiſe.
Il luy falloit quelque ſimple bourgeoiſe,
Ce diſoit-elle, un petit trafiquant
Traiter ainſi les filles de mon rang!
Méritoit-il femme ſi vertueuſe ?
Sur mon devoir je ſuis trop ſcrupuleuſe;
J'en ay regret, & ſi je faiſois bien....

Il n'eſt pas ſûr qu'Honneſta ne fis rien :
Ces prudes là nous font bien accroire.
Nos deux Epoux, à ce que dit l'hiſtoire,
Sans diſputer n'eſtoient pas un moment.
Souvent leur guerre avoit pour fondement
Le jeu, la juppe, ou quelque ameublement
D'Eſté, d'Hyver, d'entre-temps, bref un monde
D'inventions propres à tout gâter.
Le pauvre Diable eut lieu de regreter
De l'autre enfer la demeure profonde.
Pour comble enfin Roderic épouſa
La Parenté de Madame Honneſta,
Ayant ſans ceſſe & le pere, & la mere,
Et la grand'ſœur, avec le petit frere;
De ſes deniers mariant la grand'ſœur,
Et du petit payant le Précepteur.
Je n'ay pas dit la principale cauſe
De ſa ruïne infaillible accident;
Et j'oubliois qu'il eut un Intendant.
Un Intendant ! qu'eſt-ce que cette choſe ?

Je definis cet eſtre, un animal
Qui, comme on dit, ſçait peſcher en eau trouble,
Et plus le bien de ſon maiſtre va mal,
Plus le ſien croiſt, plus ſon profit redouble;
Tant qu'aiſément luy-meſme acheteroit
Ce qui de net au Seigneur reſteroit:
Dont par raiſon bien & dûment déduite
On pourroit voir chaque choſe réduite
En ſon eſtat, s'il arrivoit qu'un jour
L'autre devinſt l'Intendant à ſon tour:
Car regagnant ce qu'il eut, eſtant maiſtre,
Ils reprendroient tous deux leur premier eſtre.
Le ſeul recours du pauvre Roderic,
Son ſeul eſpoir, eſtoit certain trafic
Qu'il prétendoit devoir remplir ſa bourſe,
Eſpoir douteux, incertaine reſſource.
Il eſtoit dit que tout ſeroit fatal
A noſtre époux, ainſi tout alla mal.
Ses Agens tels que la pluſpart des noſtres,
En abuſoient: il perdit un vaiſſeau,

Et vid aller le commerce à vau-l'eau,
Trompé des uns, mal ſervi par les autres.
Il emprunta. Quand ce vint à payer,
Et qu'à ſa porte il vid le créancier,
Force luy fut d'eſquiver par la fuite,
Gagnant les champs, où de l'aſpre pourſuite
Il ſe ſauva chez un certain fermier,
En certain coin remparé de fumier.
A Matheo, c'eſtoit le nom du Sire,
Sans tant tourner il dit ce qu'il étoit;
Qu'un double mal chez luy le tourmentoit,
Ses créanciers, & ſa femme encor pire:
Qu'il n'y ſçavoit remede que d'entrer
Au corps des gens, & de s'y remparer,
D'y tenir bon: iroit-on là le prendre?
Dame Honneſta viendroit-elle y proſner
Qu'elle a regret de ſe bien gouverner?
Choſe ennuyeuſe, & qu'il eſt las d'entendre,
Que de ces corps trois fois il ſortiroit,
Si-toſt que luy Matheo l'en prieroit;

Trois fois sans plus, & ce pour récompense
De l'avoir mis à couvert des Sergens.
Tout aussi-tost l'Ambassadeur commence,
Avec grand bruit d'entrer au corps des gens.
Ce que le sien, ouvrage fantastique,
Devint alors, l'histoire n'en dit rien.
Son coup d'essay fut une fille unique
Où le Galand se trouvoit assez bien;
Mais Matheo moyennant grosse somme
L'en fit sortir au premier mot qu'il dit.
C'estoit à Naple, il se transporte à Rome;
Saisit un corps : Matheo l'en bannit,
Le chasse encore : autre somme nouvelle.
Trois fois enfin, toûjours d'un corps femelle,
Remarquez bien, nostre Diable sortit.
Le Roy de Naple avoit lors une fille,
Honneur du sexe, espoir de sa famille:
Maint jeune Prince estoit son poursuivant.
Là d'Honesta Belphegor se sauvant,
On ne le pût tirer de cet asile.

Il n'estoit bruit aux champs comme à la ville
Que d'un Manant qui chassoit les esprits.
Cent mille écus d'abord luy sont promis.
Bien affligé de manquer cette somme
(Car les trois fois l'empêchoient d'esperer
Que Belphegor se laissât conjurer)
Il la refuse ; il se dit un pauvre homme,
Pauvre pécheur, qui sans sçavoir comment,
Sans dons du Ciel, par hazard seulement,
De quelques corps a chassé quelque Diable,
Apparemment chétif, & miserable,
Et ne connoist celuy-cy nullement.
Il a beau dire, on le force : on l'ameine,
On le menace, on luy dit que sous peine
D'estre pendu, d'estre mis haut & court
En un gibet, il faut que sa puissance
Se manifeste avant la fin du jour.
Dès l'heure on vous met en présence
Nostre Démon & son Conjurateur.
D'un tel combat le Prince est spectateur.

Chacun y court; n'eſt fils de bonne mere
Qui pour le voir ne quitte toute affaire.
D'un coſté ſont la gibet & le hard,
Cent mille écus bien comptez d'autre part.
Matheo tremble, & lorgne la finance.
L'Eſprit malin voyant ſa contenance
Rioit ſous cape, alléguoit les trois fois;
Dont Matheo ſuoit dans ſon harnois,
Preſſoit, prioit, conjuroit avec larmes.
Le tout en vain. Plus il eſt en alarmes,
Plus l'autre rit. Enfin le Manant dit
Que ſur ce Diable il n'avoit nul crédit.
On vous le hape, & meine à la potence.
Comme il alloit haranguer l'aſſiſtance,
Neceſſité luy ſuggera ce tour:
Il dit tout bas qu'on battiſt le tambour,
Ce qui fut fait, dequoy l'Eſprit immonde
Un peu ſurpris au Manant demanda:
Pourquoy ce bruit? Coquin, qu'entens-je là?
L'autre répond: C'eſt Madame Honeſta

Qui vous réclame, & va par tout le monde
Cherchant l'Epoux que le Ciel luy donna.
Incontinent le Diable décampa,
S'enfuit au fond des enfers, & conta
Tout le ſuccès qu'avoit eu ſon voyage.
Sire, dit-il, le nœud du mariage
Damne auſſi dru qu'aucuns autres eſtats.
Voſtre grandeur void tomber icy bas,
Non par flocons, mais menu comme pluye,
Ceux que l'hymen fait de ſa confrairie,
J'ay par moy-meſme examiné le cas.
Non que de ſoy la choſe ne ſoit bonne;
Elle eut jadis un plus heureux deſtin;
Mais comme tout ſe corrompt à la fin,
Plus beau fleuron n'eſt en voſtre Couronne.
Satan le crût : il fut récompenſé;
Encor qu'il eût ſon retour avancé;
Car qu'euſt-il fait? Ce n'eſtoit pas merveilles
Qu'ayant ſans ceſſe un Diable à ſes oreilles,
Toûjours de meſme, & toûjours ſur un ton,

Il fut contraint d'enfiler la venelle.
Dans les enfers encore en change-t'on.
L'autre peine eſt à mon ſens plus cruelle.
Je voudrois voir quelque Saint y durer:
Elle eut à Job fait tourner la cervelle.
De tout cecy que prétens-je inferer ?
Premierement je ne ſçay pire choſe,
Que de changer ſon logis en priſon:
En ſecond lieu, ſi par quelque raiſon
Voſtre aſcendant à l'hymen vous expoſe,
N'épouſez point d'Honeſta, s'il ſe peut;
N'a pas pourtant une Honeſta qui veut.

LA CLOCHETTE.

CONTE.

O Combien l'homme eſt inconſtant, divers,
Foible, leger, tenant mal ſa parole!
J'avois juré, meſme en aſſez beaux Vers,
De renoncer à tout conte frivole.
Et quand juré? C'eſt ce qui me confond.
Depuis deux jours j'ay fait cette promeſſe.
Puis fiez-vous à rimeur qui répond
D'un ſeul moment. Dieu ne fit la ſageſſe
Pour les cerveaux qui hantent les neuf ſœurs;
Trop bien ont-ils quelque art qui vous peut plaire,
Quelque jargon plein d'aſſez de douceurs,
Mais d'eſtre sûrs, ce n'eſt là leur affaire.
Si me faut-il trouver, n'en fut-il point,
Tempérament pour accorder ce point;

Et ſuppoſé que quant à la matiére
J'euſſe failli, du moins pourrois-je pas
Le réparer par la forme en tout cas?
Voyons cecy. Vous ſçaurez que naguere
Dans la Touraine un jeune Bachelier
(Interprétez ce mot à voſtre guiſe:
L'uſage en fut autrefois familier
Pour dire ceux qui n'ont la barbe griſe;
Ores ce ſont ſuppoſts de Sainte Egliſe)
Le noſtre ſoit ſans plus un jouvenceau
Qui dans les prez, ſur le bord d'un ruiſſeau,
Vous cajoloit la jeune Bachelette,
Aux blanches dents, aux pieds nuds, au corps gent;
Pendant qu'Io portant une clochette
Aux environs alloit l'herbe mangeant.
Noſtre galand vous lorgne une fillette,
De celles-là que je viens d'exprimer.
Le malheur fut qu'elle eſtoit trop jeunette,
Et d'âge encore incapable d'aimer.
Non qu'à treize ans on y ſoit inhabile;

Meſme les Loix ont avancé ce temps:
Les Loix ſongeoient aux perſonnes de ville,
Bien que l'amour ſemble né pour les champs.
Le Bachelier déploya ſa ſcience,
Ce fut en vain; le peu d'experience,
L'humeur farouche, ou bien l'averſion,
Ou tous les trois firent que la Bergere,
Pour qui l'amour eſtoit langue étrangere,
Répondit mal à tant de paſſion.
Que fit l'Amant? Croyant tout artifice
Libre en amours, ſur le coy de la nuit,
Le compagnon détourne une geniſſe
De ce bétail par la fille conduit.
Le demeurant non compté par la belle
(Jeuneſſe n'a les ſoins qui ſont requis)
Prit auſſi-toſt le chemin du logis.
Sa mere eſtant moins oublieuſe qu'elle,
Vid qu'il manquoit une piece au troupeau;
Dieu ſçait la vie; elle tance Iſabeau;
Vous la renvoye; & la jeune pucelle

S'en va pleurant & demande aux Echos,
Si pas un d'eux ne ſçait nulle nouvelle
De celle-là, dont le droſle à propos
Avoit d'abord étoupé la clochette;
Puis il la prit, puis la faiſant ſonner
Il ſe fit ſuivre, & tant que la fillette
Au fonds d'un bois ſe laiſſa détourner.
Jugez Lecteur quelle fut ſa ſurpriſe
Quand elle oüit la voix de ſon Amant.
Belle, dit-il, toute choſe eſt permiſe
Pour ſe tirer de l'amoureux tourment.
A ce diſcours la fille tout en tranſe
Remplit de cris ces lieux peu fréquentez.
Nul n'accourut. O Belles, évitez
Le fonds des bois, & leur vaſte ſilence.

LE GLOUTON.

CONTE TIRÉ D'ATHENÉE.

A Son ſouper un glouton,
Commande que l'on appreſte
Pour luy ſeul un Eſturgeon,
Sans en laiſſer que la teſte.
Il ſoupe ; il créve ; on y court ;
On luy donne maints cliſteres.
On luy dit, pour faire court,
Qu'il mette ordre à ſes affaires.
Mes amis dit le goulu ;
M'y voilà tout réſolu ;
Et puis qu'il faut que je meure,
Sans faire tant de façon,
Qu'on m'apporte tout à l'heure
Le reſte de mon poiſſon.

LES DEUX AMIS.

AXiocus avec Alcibiades
Jeunes, bien faits, galants, & vigoureux,
Par bon accord, comme grands camarades,
En mesme nid furent pondre tous deux.
Qu'arrive-t'il ? L'un de ces amoureux
Tant bien exploite autour de la Donzelle,
Qu'il en naquit une fille si belle,
Qu'ils s'en vantoient tous deux également.
Le temps venu que cet objet charmant
Pût pratiquer les leçons de sa mere :
Chacun des deux en voulut estre Amant;
Plus n'en voulut l'un ni l'autre estre pere.
Frere, dit l'un, ah! vous ne sçauriez faire,
Que cet enfant ne soit vous tout craché.
Parbieu dit l'autre, il est à vous compere;
Je prends sur moy le hazard du peché.

LE JUGE DE MESLE.

DEux Avocats qui ne s'accordoient point,
Rendoient perplex un Juge de Province.
Si ne pût onc découvrir le vray point;
Tant luy sembloit que fut obscur & mince.
Deux Pailles prend d'inégale grandeur :
Du doigt les serre ; il avoit bonne pince.
La longue échet sans faute au défendeur,
Dont renvoyé s'en va gay comme un prince.
La Cour s'en plaint, & le Juge repart :
Ne me blasmez, Messieurs, pour cet égard :
De nouveauté dans mon fait il n'est maille :
Maint d'entre vous souvent juge au hazard :
Sans que pour ce, tire à la courte paille.

ALIX MALADE.

ALix malade, & ſe ſentant preſſer;
Quelqu'un luy dit, il faut ſe confeſſer:
Voulez-vous pas mettre en repos voſtre ame ?
Oüy, je le veux, luy répondit la Dame:
Qu'à pere André l'on aille de ce pas;
Car il entend d'ordinaire mon cas.
Un Meſſager y coure en diligence:
Sonne au Couvent de toute ſa puiſſance.
Qui venez-vous demander ? Luy dit-on.
C'eſt Pere André, celuy qui d'ordinaire
Entend Alix dans ſa confeſſion:
Vous demandez, reprit alors un Frere,
Le Pere André le Confeſſeur d'Alix ?
Il eſt bien loin: Helas le pauvre Pere!
Depuis dix ans confeſſe en Paradis.

LE BAISER RENDU.

GUillot paſſoit avec ſa mariée.
Un Gentilhomme a ſon gré la trouvant,
Qui t'a, dit-il, donné telle Epouſée?
Que je la baiſe à la charge d'autant.
Bien volontiers, dit Guillot à l'inſtant.
Ella eſt, Monſieur, fort à voſtre ſervice.
Le Monſieur donc fait alors ſon office
En appuyant ; Perronelle en rougit.
Huit jours après ce Gentilhomme prit
Femme à ſon tour : à Guillot il permit
Meſme faveur. Guillot tout plein de zele,
Puiſque Monſieur, dit-il, eſt ſi fidéle,
J'ay grand regret, & je ſuis bien faſché
Qu'ayant baiſé ſeulement Perronnelle,
Il n'ait encore avec elle couché.

SOEUR JEANNE.

SOEUR Jeanne ayant fait un poupon,
Jeuſnoit, vivoit en ſainte fille;
Toûjours eſtoit en oraiſon;
Et toûjours ſes Sœurs à la grille.
Un jour donc l'Abbeſſe leur dit,
Vivez comme Sœur Jeanne vit;
Fuyez le monde & ſa ſéquelle.
Toutes reprirent à l'inſtant :
Nous ſerons auſſi ſages qu'elle,
Quand nous en aurons fait autant.

IMITATION D'ANACREON.

O Toy qui peinds d'une façon galante,
Maiſtre paſſé dans Cythere & Paphos,
Fais un effort ; peinds-nous Iris abſente.
Tu n'as point vû cette beauté charmante,
Me diras-tu : tant mieux pour ton repos.
Je m'en vais donc t'inſtruire en peu de mots.
Premierement mets des lys & des roſes ;
Après cela des Amours & des Ris.
Mais à quoy bon le détail de ces choſes ?
D'une Venus tu peux faire une Iris.
Nul ne ſçauroit découvrir le myſtere :
Traits ſi pareils jamais ne ſe ſont vûs ;
Et tu pourras à Paphos & Cythere
De cette Iris refaire une Venus.

AUTRE IMITATION D'ANACREON.

J'Etois couché mollement ;
Et contre mon ordinaire
Je dormois tranquillement ;
Quand un enfant s'en vint faire
A ma porte quelque bruit.
Il pleuvoit fort cette nuit :
Le vent, le froid, & l'orage
Contre l'enfant faisoient rage.
Ouvrez, dit-il, je suis nud
Moy charitable & bon homme
J'ouvre au pauvre morfondu ;
Et m'enquiers comme il se nomme.
Je te le diray tantost,
Repartit-il, car il faut
Qu'auparavant je m'essuye.

J'allume auſſi-toſt du feu.
Il regarde ſi la pluye
N'a point gaſté quelque peu
Un arc, dont je me méfie.
Je m'approche toutefois ;
Et de l'enfant prends les doigts,
Les réchauffe : & dans moy-meſme
Je dis. Pourquoy craindre tant ?
Que peut-il ? C'eſt un enfant :
Ma coüardiſe eſt extreſme
D'avoir eu le moindre effroy :
Que ſeroit-ce ſi chez moy
J'avois reçû Polyphême ?
L'enfant d'un air enjoüé,
Ayant un peu ſecoüé
Les piéces de ſon armure,
Et ſa blonde chevelure,
Prend un trait, un trait vainqueur,
Qu'il me lance au fond du cœur.
Voilà, dit-il, pour ta peine.

Souviens-toy bien de Climene,
Et de l'Amour ; c'eſt mon nom.
Ah ! je vous connois, luy dis-je,
Ingrat & cruel garçon,
Faut-il que qui vous oblige
Soit traité de la façon ?
Amour fit une gambade ;
Et le petit ſcelerat
Me dit, pauvre camarade,
Mon arc eſt en bon eſtat ;
Mais ton cœur eſt bien malade.

LES OYES DE FRERE PHILIPPE.

NOUVELLE TIRÉE DE BOCACE.

JE dois trop au beau ſexe; il me fait trop d'honneur
De lire ces recits; ſi tant eſt qu'il les liſe.
Pourquoy non? c'eſt aſſez qu'il condamne en ſon cœur
Celles qui font quelque ſottiſe.
Ne peut-il pas ſans qu'il le diſe,
Rire ſous-cape de ces tours,
Quelque avanture qu'il y trouve?
S'ils ſont faux, ce ſont vains diſcours;
S'ils ſont vrais, il les déſaprouve.
Iroit-il après tout s'alarmer ſans raiſon
Pour un peu de plaiſanterie?
Je craindrois bien pluſtoſt que la cajolerie

Ne mist le feu dans la maison.
Chassez les soûpirans, Belles, souffrez mon Livre,
Je réponds de vous corps pour corps:
Mais pourquoy les chasser? Ne sçauroit-on bien vivre
Qu'on ne s'enferme avec les morts?
Le monde ne vous connoist gueres,
S'il croit que les faveurs sont chez vous familieres:
Non pas que les heureux amans
Soient ni Phenix ni corbeaux blancs;
Aussi ne sont-ce fourmillieres.
Ce que mon Livre en dit, doit passer pour chansons.
J'ay servi des beautez de toutes les façons:
Qu'ay-je gagné? Très-peu de chose,
Rien. Je m'aviserois sur le tard d'estre cause
Que la moindre de vous commist le moindre mal.
Contons; mais contons bien; c'est le point principal;
C'est tout: à cela près, Censeurs, je vous conseille
De dormir comme moy sur l'une & l'autre oreille.
Censurez tant qu'il vous plaira
Méchans Vers, & phrases méchantes;

Mais

Mais pour bons tours, laiſſez-les là :
Ce ſont choſes indifferentes ;
Je n'y vois rien de perilleux.
Les meres, les maris, me prendront aux cheveux
Pour dix ou douze contes bleus !
Voyez un peu la belle affaire !
Ce que je n'ay pas fait, mon Livre iroit le faire !
Beau ſexe, vous pouvez le lire en ſeureté ;
Mais je voudrois m'eſtre aquité
De cette grace par avance.
Que puis-je faire en récompenſe ?
Un conte où l'on va voir vos appas triompher :
Nulle précaution ne les put étouffer.
Vous auriez ſurpaſſé le Printemps & l'Aurore
Dans l'eſprit d'un garçon ; ſi dès ſes jeunes ans,
Outre l'éclat des cieux, & les beautez des champs,
Il euſt vû les voſtres encore.
Auſſi dès qu'il les vid, il en ſentit les coups ;
Vous ſurpaſſates tout : il n'eut d'yeux que pour vous ;
Il laiſſa les Palais : enfin voſtre perſonne

Luy parût avoir plus d'attraits,
Que n'en auroient à beaucoup près
Tous les joyaux de la Couronne.
On l'avoit dès l'enfance élevé dans un bois.
Là ſon unique compagnie
Conſiſtoit aux oiſeaux : leur aimable harmonie
Le déſennuyoit quelquefois.
Tout ſon plaiſir eſtoit cet innocent ramage :
Encor ne pouvoit-il entendre leur langage.
En une école ſi ſauvage
Son pere l'amena dès ſes plus tendres ans.
Il venoit de perdre ſa mere ;
Et le pauvre garçon ne connut la lumiere,
Qu'afin qu'il ignoraſt les gens.
Il ne s'en figura pendant un fort long-temps,
Point d'autres que les habitans
De cette foreſt ; c'eſt-àdire,
Que des loups, des oiſeaux, enfin ce qui reſpire,
Pour reſpirer ſans plus, & ne ſonger à rien.
Ce qui porta ſon pere à fuir tout entretien,

Ce furent deux raiſons, ou mauvaiſes, ou bonnes:
L'une la haine des perſonnes,
L'autre la crainte; & depuis qu'à ſes yeux
Sa femme diſparut s'envolant dans les Cieux,
Le monde luy fut odieux:
Las d'y gémir, & de s'y plaindre,
Et par tout des plaintes oüir,
Sa moitié le luy fit par ſon trépas haïr,
Et le reſte des femmes craindre.
Il voulut eſtre hermite; & deſtina ſon fils
A ce meſme genre de vie.
Ses biens aux pauvres départis,
Il s'en va ſeul, ſans compagnie,
Que celle de ce fils qu'il portoit dans ſes bras:
Au fond d'une foreſt il arreſte ſes pas.
(Cet homme s'appelloit Philippe, dit l'hiſtoire)
Là par un ſaint motif, & non par humeur noire,
Noſtre Hermite nouveau cache avec très-grand ſoin
Cent choſes à l'enfant; ne luy dit près ni loin
Qu'il fuſt au monde aucune femme,

Aucuns desirs, aucun amour;
Au progrès de ses ans réglant en ce sejour
La nourriture de son ame.
A cinq il luy nomma des fleurs, des animaux;
L'entretint de petits oiseaux;
Et parmy ce discours aux enfans agréable,
Messa des menaces du Diable;
Luy dit qu'il estoit fait d'une étrange façon:
La crainte est aux enfans la premiere leçon.
Les dix ans expirez, matiere plus profonde
Se mit sur le tapis: un peu de l'autre monde
Au jeune enfant fut révélé;
Et de la femme point parlé.
Vers quinze ans luy fut enseigné,
Tout autant que l'on put, l'Auteur de la Nature;
Et rien touchant la créature.
Ce propos n'est alors déjà plus de saison
Pour ceux qu'au monde on veut soustraire;
Telle idée en ce cas est fort peu nécessaire.
Quand ce fils eut vingt ans, son pere trouva bon

De le mener à la Ville prochaine.
Le Vieillard tout caſſé ne pouvoit plus qu'à peine
Aller querir ſon vivre : & luy mort après tout,
Que feroit ce cher fils ? Comment venir à bout
De ſubſiſter ſans connoiſtre perſonne ?
Les loups n'étoient pas gens qui donnaſſent l'aumône.
Il ſçavoit bien que le garçon
N'auroit de luy, pour heritage,
Qu'une beſace & qu'un baſton :
C'eſtoit un étrange partage.
Le pere à tout cela ſongeoit ſur ſes vieux ans.
Au reſte il eſtoit peu de gens
Qui ne luy donnaſſent la miche.
Frere Philippe euſt eſté riche,
S'il euſt voulu. Tous les petits enfans
Le connoiſſoient ; & du haut de leur teſte
Ils crioient ; Appreſtez la queſte,
Voilà Frere Philippe. Enfin dans la Cité
Frere Philippe ſouhaité
Avoit force dévots ; de dévotes pas une ;

Car il n'en vouloit point avoir.
Si-tost qu'il crut son fils ferme dans son devoir,
Le pauvre homme le meine voir
Les gens de bien & tente la fortune ;
Ce ne fut qu'en pleurant qu'il exposa ce fils.
Voilà nos Hermites partis.
Ils vont à la Cité superbe, bien bastie,
Et de tous objets assortie ;
Le Prince y faisoit son séjour.
Le jeune homme tombé des nuës
Demandoit, Qu'est-ce là ? Ce sont des gens de Cour.
Et là ? Ce sont Palais. Icy ? Ce sont statuës.
Il consideroit tout : quand de jeunes Beautez
Aux yeux vifs, aux traits enchantez,
Passerent devant luy ; dès-lors nulle autre chose
Ne pût ses regards attirer.
Adieu Palais, adieu ce qu'il vient d'admirer :
Voicy bien pis, & bien une autre cause
D'étonnement.
Ravi comme en extase à cet objet charmant,

Qu'eſt-ce là, dit-il à ſon pere,
Qui porte un ſi gentil habit?
Comment l'appelle-t'on? Ce diſcours ne plût guere
Au bon Vieillard, qui répondit:
C'eſt un oiſeau qui s'appelle Oye.
O l'agréable oiſeau! dit le fils plein de joye.
Oye, helas chante un peu, que j'entende ta voix.
Ne pourroit-on point te connoiſtre?
Mon pere je vous prie & mille & mille fois
Menons-en une en noſtre bois,
J'auray ſoin de la faire paiſtre,

RICHARD MINUTOLO.

NOUVELLE TIRÉE DE BOCACE.

C'EST de tout temps qu'à Naples on a vû
Regner l'amour & la galanterie.
De beaux objets cet Estat est pourvû,
Mieux que pas un, qui soit en Italie.
Femmes y sont qui font venir l'envie
D'estre amoureux, quand on ne voudroit pas.
Une sur tout ayant beaucoup d'appas
Eut pour amant un jeune Gentilhomme,
Qu'on appelloit Richard Minutolo :
Il n'estoit lors de Paris jusqu'à Rome
Galand qui sçût si bien le numero.
Force luy fut ; d'autant que cette belle
(Dont sous le nom de Madame Catelle

Il eſt parlé dans le Décameron)
Fut un long-temps ſi dure & ſi rebelle,
Que Minutol n'en ſçût tirer raiſon.
Que fait-il donc? Comme il voit que ſon zele
Ne produit rien, il feint d'eſtre guéri;
Il ne va plus chez Madame Catelle;
Il ſe déclare amant d'un autre Belle;
Il fait ſemblant d'en eſtre favori.
Catelle en rit; pas grain de jalouſie.
Sa concurrente eſtoit ſa bonne amie:
Si bien qu'un jour qu'ils eſtoient en devis;
Minutolo pour lors de la partie,
Comme en paſſant mit deſſus le tapis
Certain propos de certaines coquettes,
Certain mary, certaines amourettes,
Qu'il controuva ſans perſonne nommer;
Et fit ſi bien que Madame Catelle
De ſon époux commence à s'allarmer;
Entre en ſoupçon prend le morceau pour elle;
Tant en fut dit, que la pauvre femelle,

Ne pouvant plus durer en tel tourment,
Voulut ſçavoir de ſon défunt amant,
Qu'elle tira dedans une ruelle,
De quelles gens il entendoit parler;
Qui, quoy, comment, & ce qu'il vouloit dire.
Vous avez eu, luy dit-il, trop d'empire
Sur mon eſprit pour vous diſſimuler.
Voſtre mary voit Madame Simone:
Vous connoiſſez la galande que c'eſt:
Je ne le dis pour offenſer perſonne;
Mais il y va tant de voſtre intereſt,
Que je n'ay pû me taire davantage.
Si je vivois deſſous voſtre ſarvage,
Comme autrefois, je me garderois bien
De vous tenir un ſemblable langage,
Qui de ma part ne ſeroit bon à rien.
De ſes amans toûjours on ſe méfie.
Vous penſeriez que par ſupercherie
Je vous dirois du mal de voſtre époux;
Mais grace à Dieu je ne veux rien de vous.

Ce qui me meut n'eſt du tout que bon zele.
Depuis un jour j'ay certaine nouvelle,
Que voſtre époux chez Janot le Baigneur
Doit ſe trouver avecque ſa Donzelle.
Comme Janot n'eſt pas fort grand Seigneur,
Pour cent ducats vous luy ferez tout dire ;
Pour cent ducats il fera tout auſſi.
Vous pouvez donc tellement vous conduire,
Qu'au rendez-vous trouvant voſtre mary,
Il ſera pris ſans s'en pouvoir dédire.
Voicy comment. La Dame a ſtipulé,
Qu'en une chambre, où tout ſera fermé,
L'on les mettra ; ſoit craignant qu'on n'ait vûë
Sur le Baigneur ; ſoit que ſentant ſon cas,
Simone encor n'ait toute honte bûë.
Prenez ſa place, & ne marchandez pas :
Gagnez Janot ; donnez-luy cent ducats ;
Il vous mettra dedans la chambre noire ;
Non pour jeuſner, comme vous pouvez croire :
Trop bien ferez tout ce qu'il vous plaira.

Ne parlez point, vous gasteriez l'hiſtoire,
Et vous verrez comme tout en ira.

L'expédient plût très-fort à Catelle.
De grand dépit Richard elle interrompt.
Je vous entends, c'eſt aſſez, luy dit-elle,
Laiſſez-moy faire; & le droſſe & ſa Belle
Verront beau jeu, ſi la corde ne rompt.
Penſent-ils donc que je ſois quelque buze?
Lors pour ſortir elle prend une excuſe;
Et tout d'un pas s'en va trouver Janot,
A qui Richard avoit donné le mot.
L'argent fait tout: ſi l'on en prend en France
Pour obliger en de ſemblables cas;
On peut juger avec grande apparence,
Qu'en Italie on n'en refuſe pas.
Pour tout carquois, d'une large eſcarcelle
En ce païs le Dieu d'amour ſe ſert.
Janot en prend de Richard, de Catelle;
Il en euſt pris du grand diable d'enfer.

Pour abréger, la chose s'exécute
Comme Richard s'estoit imaginé.
Sa maistresse eut d'abord quelque dispute
Avec Janot qui fit le réservé :
Mais en voyant bel argent bien compté,
Il promet plus que l'on ne luy demande.
Le temps venu d'aller au rendez-vous,
Minutolo s'y rend seul de sa bande ;
Entre en la chambre, & n'y trouve aucuns trous
Par où le jour puisse nuire à sa flame.
Guéres n'attend : il tardoit à la Dame
D'y rencontrer son perfide d'époux,
Bien préparée à luy chanter sa game.
Pas n'y manqua, l'on peut s'en assûrer.
Dans le lieu dit Janot la fit entrer.
Là ne trouva ce qu'elle alloit chercher :
Point de mary ; point de Dame Simone ;
Mais au lieu d'eux Minutol en personne,
Qui sans parler se mit à l'embrasser.
Quant au surplus je laisse à penser :

Chacun s'en doute aſſez ſans qu'on le die.
De grand plaiſir noſtre amant s'extaſie,
Que ſi le jeu plût beaucoup à Richard,
Catelle auſſi, toute rancune à part,
Le laiſſa faire, & ne voulut mot dire.
Il en profite, & ſe garde de rire;
Mais toutefois ce n'eſt pas ſans effort.
De figurer le plaiſir qu'a le Sire,
Il me faudroit un eſprit bien plus fort.
Premierement, il joüit de ſa Belle;
En ſecond lieu, il trompe une cruelle;
Et croit gagner les pardons en cela.
Mais à la fin Catelle s'emporta.
C'eſt trop ſouffrir, Traiſtre, ce luy dit-elle,
Je ne ſuis pas celle que tu prétends.
Laiſſe-moy là; ſinon à belles dents
Je te déchire, & te ſaute à la vûë.
C'eſt donc cela que tu te tiens en mûë,
Fais le malade, & te plaints tous les jours;
Te réſervant, ſans doute à tes amours.

Parle, méchant, dis-moy, suis-je pourvûë
De moins d'appas ? Ay-je moins d'agrément,
Moins de beauté que ta Dame Simone ?
Le rare oiseau ! O la belle friponne,!
T'aimois-je moins ? Je te hais à présent ;
Et plût à Dieu que je t'eusse vû pendre.
Pendant cela Richard pour l'appaiser
La caressoit, taschoit de la baiser ;
Mais il ne pût, elle s'en sçût défendre.
Laisse-moy là, se mit-elle à crier ;
Comme un enfant penses-tu me traiter ?
N'approche point, je ne suis plus ta femme,
Rends-moy mon bien ; va-t'en trouver ta Dame :
Va, déloyal, va-t'en, je te le dis.
Je suis bien sotte, & bien de mon païs,
De te garder la foy de mariage.
A quoy tient-il, que pour te rendre sage,
Tout sur le champ je n'envoye querir
Minutolo, qui m'a si fort chérie ?
Je le devrois afin de te punir ;

Et ſur ma foy j'en ay preſque l'envie.
A ce propos le Galand éclata.
Tu ris, dit-elle, ô Dieux, quelle inſolence!
Rougira-t'il? Voyons ſa contenance.
Lors de ſes bras la Belle s'échappa;
D'une feneſtre à taſtons approcha;
L'ouvrit de force; & fut bien étonnée
Quand elle vid Minutol ſon Amant.
Elle tomba plus d'à demy paſmée.
Ah! qui t'euſt crû, dit-elle, ſi méchant!
Que dira-t'on? Me voilà diffamée.
Qui le ſçaura, dit Richard à l'inſtant?
Janot eſt sûr; j'en réponds ſur ma vie.
Excuſez donc ſi je vous ay trahie:
Ne me ſçachez mauvais gré d'un tel tour:
Adreſſe, force, & ruſe, & tromperie;
Tout eſt permis en matiére d'amour.
J'eſtois réduit avant ce ſtratageſme
A vous ſervir ſans plus pour vos beaux yeux.
Ay-je failli de me payer moy-meſme?

L'euſſiez

L'euſſiez-vous fait ? Non ſans doute ; & les Dieux
En ce rencontre ont tout fait pour le mieux.
Je ſuis content ; vous n'eſtes point coupable ;
Eſt-ce dequoy paroiſtre inconſolable ?
Pourquoy gémir ; j'en connois, Dieu mercy,
Qui voudroient bien qu'on les trompaſt ainſi.
Mais ce diſcours n'appaiſa point Catelle,
Elle ſe mit à pleurer tendrement.
En cet eſtat elle parût ſi belle,
Que Minutol de nouveau s'enflâmant
Luy prit la main. Laiſſe-moy, luy dit-elle :
Contente-toy ; veux-tu donc que j'appelle
Tous les voiſins, tous les gens de Janot !
Ne faites point, dit-il, cette folie ;
Voſtre plus court eſt de ne dire mot,
Pour de l'argent, & non par tromperie,
(Comme le monde eſt à préſent baſti)
L'on vous croiroit venuë en ce lieu-cy,
Que ſi d'ailleurs cette ſupercherie
Alloit jamais juſqu'à voſtre mary,

Quel déplaisir ! songez-y je vous prie.
En des combats n'engagez point sa vie ;
Je suis du moins aussi mauvais que luy.
A ces raisons enfin Catelle céde.
La chose estant, poursuit-il, sans reméde,
Le mieux sera que vous vous consoliez.
N'y pensez plus. Si pourtant vous vouliez....
Mais bannissons bien loin toute esperance.
Jamais mon zele & ma perséverance
N'ont eu de vous que mauvais traitement.
Si vous vouliez, vous feriez aisément
Que le plaisir de cette joüissance
Ne seroit pas, comme il est, imparfait :
Que reste-t'il ? Le plus fort en est fait.
Tant bien sçût dire & prescher, que la Dame
Séchant ses yeux, rasserenant son ame,
Plus doux que miel à la fin l'écouta.
D'une faveur en une autre il passa ;
Eut un soûris, puis après autre chose,
Puis un baiser, puis autre chose encor ;

Tant que la Belle, après un peu d'effort,
Vient à ſon point, & le droſle en diſpoſe.
Heureux cent fois plus qu'il n'avoit eſté ;
Car quand l'amour d'un & d'autre coſté
Veut s'entremettre, & prend part à l'affaire,
Tout va bien mieux, comme m'ont aſſuré
Ceux que l'on tient ſçavans en ce myſtere.

Ainſi Richard joüit de ſes amours,
Vécut content & fit force bons tours,
Dont celuy-cy peut paſſer à la montre.
Pas ne voudrois en faire un plus ruſé.
Que plût à Dieu qu'en certaine rencontre
D'un pareil cas je me fuſſe aviſé !

LES CORDELIERS DE CATALOGNE.

NOUVELLE TIRÉE DES CENT NOUVELLES Nouvelles.

JE vous veux conter la besogne
Des Cordeliers de Catalogne ;
Besogne où ces Peres en Dieu
Témoignerent en certain lieu
Une charité si fervente,
Que mainte femme en fut contente,
Et crût y gagner Paradis.
Telles gens par leurs bons avis,
Mettent à bien les jeunes ames,
Tirent à soy filles & femmes,
Se sçavent emparer du cœur,

Et dans la vigne du Seigneur
Travaillent ainſi qu'on peut croire,
Et qu'on verra par cette Hiſtoire.

Au temps que le ſexe vivoit
Dans l'ignorance, & ne ſçavoit
Gloſer encor ſur l'Evangile,
(Temps à cotter fort difficile)
Un eſſaim de Freres Mineurs,
Pleins d'appétit, & beaux dineurs,
S'alla jetter dans une Ville,
En jeunes Beautez très-fertile.
Pour des Galands, peu s'en trouvoit;
De vieux maris, il en pleuvoit.
A l'abord une Confrerie
Par les bons Peres fut baſtie:
Femme n'eſtoit qui n'y couruſt,
Qui ne s'en miſt, & qui ne cruſt,
Par ce moyen eſtre ſauvée:
Puis quand leur foy fut éprouvée,

On vint au véritable point.
Frere André ne marchanda point ;
Et leur fit ce beau petit presche.
Si quelque chose vous empesche
D'aller tout droit en Paradis,
C'est d'épargner pour vos maris,
Un bien dont ils n'ont plus que faire,
Quand ils ont pris leur nécessaire ;
Sans que jamais il vous ait plû,
Nous faire part du superflû.
Vous me direz que nostre usage
Répugne aux dons du Mariage ;
Nous l'avoüons, & Dieu mercy
Nous n'aurions que voir en cecy,
Sans le soin de vos consciences.
La plus griéve des offenses,
C'est d'estre ingrate : Dieu l'a dit.
Pour cela Satan fut maudit.
Prenez-y garde ; & de vos restes
Rendez grace aux bontez célestes ;

Nous laiſſant diſner ſur un bien,
Qui ne vous couſte preſque rien.
C'eſt un droit, ô troupe fidéle,
Qui vous témoigne noſtre zéle;
Droit autentique & bien ſigné,
Que les Papes nous ont donné;
Droit enfin, & non pas aumône:
Toute femme doit en perſonne
S'en acquiter trois fois le mois,
Vers les Enfans de Saint François.
Cela fondé ſur l'Ecriture:
Car il n'eſt bien dans la Nature,
(Je le répéte, écoutez-moy)
Qui ne ſubiſſe cette Loy
De reconnoiſſance & d'hommage:
Or les œuvres de mariage
Eſtant un bien, comme vous ſçavez,
Ou ſçavoir chacune devez,
Il eſt clair que diſme en eſt dûë.
Cette diſme ſera reçûë

Selon nostre petit pouvoir.
Quelque peine qu'il faille avoir,
Nous la prendrons en patience:
N'en faites point de conscience;
Nous sommes gens qui n'avons pas
Toutes nos aises icy bas.
Au reste il est bon qu'on vous dise,
Qu'entre la chair & la chemise
Il faut cacher le bien qu'on fait:
Tout cecy doit estre secret,
Pour vos maris & pour tout autre.
Voicy trois beaux mots de l'Apostre
Qui font à nostre intention:
Foy, charité, discrétion.

Frere André, par cette éloquence,
Satisfit fort son audience,
Et passa pour un Salomon;
Peu dormirent à son Sermon.
Chaque femme, ce dit l'histoire,

Garda

Garda très-bien dans sa mémoire,
Et mieux encore dans son cœur
Le discours du Prédicateur.
Ce n'est pas tout, il s'exécute:
Chacune accourt; grande dispute,
A qui la premiére payra.
Mainte Bourgeoise murmura
Qu'au lendemain on l'eust remise,
Et nostre Mere Sainte Eglise,
Ne sçachant comme renvoyer
Cet escadron prest à payer,
Fut contrainte enfin de leur dire:
De par Dieu souffrez qu'on respire;
C'en est assez pour le présent;
On ne peut faire qu'en faisant.
Reglez vostre temps sur le nostre;
Aujourd'huy l'une, & demain l'autre.
Tout avec ordre, & croyez-nous:
On en va mieux quand on va doux.
Le sexe suit cette sentence.

Jamais de bruit pour la quittance ;
Trop bien quelque collation ;
Et le tout par dévotion.
Puis de trinquer à la Commere ;
Je laiſſe à penſer quelle chére
Faiſoit alors Frere Frapart.
Tel d'entr'eux avoit pour ſa part
Dix jeunes femmes bien payantes,
Friſques, gaillardes, attrayantes.
Tel aux douze & quinze paſſoit.
Frere Roc à vingt ſe chauſſoit.
Tant & ſi bien que les Donzelles,
Pour ſe montrer plus ponctuelles,
Payoient deux fois aſſez ſouvent :
Dont il advint que le Couvent,
Las enfin d'un tel Ordinaire,
Après avoir à cette affaire
Vaqué cinq ou ſix mois entiers,
Euſt fait crédit bien volontiers :
Mais les Donzelles ſcrupuleuſes,

De s'aquiter estoient soigneuses,
Croyant faillir en retenant
Un bien à l'Ordre appartenant.
Point de disnes accumulées;
Il s'en trouva de si zélées,
Que par avance elles payoient.
Les beaux Peres n'expédioient
Que les fringantes & les belles,
Enjoignant aux sempiternelles
De porter en bas leur tribut:
Car dans ces disines de rebut
Les Lais trouvoient encore à frire.
Bref à peine il se pourroit dire,
Avec combien de charité
Le tout estoit exécuté.
Il advint qu'une de la bande,
Qui vouloit porter son offrande,
Un beau soir en chemin faisant,
Et son mary la conduisant,
Luy dit: Mon Dieu, j'ay quelque affaire

Là dedans avec certain Frere ;
Ce ſera fait dans un moment.
L'Epoux répondit bruſquement,
Quoy ? Quelle affaire ? Eſtes-vous folle ?
Il eſt minuit ſur ma parole :
Demain vous direz vos péchez,
Tous les bons Peres sont couchez.
Cela n'importe, dit la femme.
Et par Dieu ſi, dit-il, Madame,
Je tiens qu'il importe beaucoup,
Vous ne bougerez pour ce coup.
Qu'avez-vous fait, & quelle offenſe
Preſſe ainſi voſtre conſcience ?
Demain matin j'en ſuis d'accord.
Ah ! Monſieur, vous me faites tort,
Reprit-elle, ce qui me preſſe,
Ce n'eſt pas d'aller à confeſſe,
C'eſt de payer ; car ſi j'attends,
Je ne le pourray de long-temps ;
Le Frere aura d'autres affaires.

Quoy payer ? La disme aux bons Peres.
Quelle disme ? Sçavez-vous pas ?
Moy je le sçay ! C'est un grand cas
Que toûjours femme aux Moines donne :
Mais cette disme, ou cette aumosne,
La sçauray-je point à la fin ?
Voyez, dit-elle, qu'il est fin ;
N'entendez-vous pas ce langage ?
C'est des œuvres de mariage.
Quelles œuvres, reprit l'Epoux ?
Et-là, Monsieur, c'est ce que nous....
Mais j'aurois payé depuis l'heure,
Vous estes cause qu'en demeure
Je me trouve présentement ;
Et cela je ne sçay comment ;
Car toûjours je suis coustumiere,
De payer toute la premiere.
L'Epoux rempli d'étonnement ;
Eut cent pensers en un moment.
Par tant d'endroits tourna sa femme,

Qu'il apprit que mainte autre Dame
Payoit la meſme penſion ;
Ce luy fut conſolation.
Sçachez, dit la pauvre innocente,
Que pas une n'en eſt exempte :
Voſtre Sœur paye à Frere Aubry ;
La Baillie au Pere Fabry ;
Son Alteſſe à Frere Guillaume,
Un des beaux Moines du Royaume ;
Moy, qui paye à Frere Girard,
Je voulois luy porter ma part.
Que de maux la langue nous cauſe !
Quand ce mary ſçût toute choſe,
Il réſolut premiérement,
D'en avertir ſecrétement
Monſeigneur, puis les gens de Ville ;
Mais comme il eſtoit difficile
De croire un tel cas dès l'abord ;
Il voulut avoir le rapport
Du droſle à qui payoit ſa femme.

Le lendemain devant ſa Dame
Il fait venir Frere Girard ;
Luy porte à la gorge un poignard ;
Luy fait conter tout le myſtere :
Puis ayant enfermé ce Frere
A double clef, bien garoté ;
Et la Dame d'autre coſté :
Il va par tout conter ſa chance.
Au logis du Prince il commence ;
Puis il deſcend chez l'Echevin ;
Puis il fait ſonner le tocſin.

Chacun opine à la vengeance.
L'un dit qu'il faut en diligence
Aller maſſacrer ces Cagots ;
L'autre dit qu'il faut de fagots
Les entourer dans leur repaire,
Et bruſler gens & Monaſtere.
Tel veut qu'ils ſoient à l'eau jettez,
Dedans leurs frocs empaquetez ;

Tel invente un autre ſupplice;
Et chacun ſelon ſon caprice,
Bref tous conclurent à la mort:
L'avis du feu fut le plus fort.
On court au Couvent tout à l'heure;
Mais par reſpect de la demeure,
L'Arreſt ailleurs s'exécuta:
Un Bourgeois ſa grange preſta.
La penaille enſemble enfermée,
Fut en peu d'heures conſumée,
Les maris ſautans à l'entour,
Et danſans au ſon du tambour.
Rien n'échapa de leur colere,
Ni Moinillon, ni béat Pere:
Robes, manteaux, & capuchons,
Tout fut bruſlé comme cochons.
Tous périrent dedans les flammes.
Je ne ſçay ce qu'on fit des femmes,
Pour le pauvre Frere Girard,
Il avoit eu ſon fait à part.

LE BERCEAU.

NOUVELLE TIRÉE DE BOCACE.

NON loin de Rome un Hostelier estoit,
Sur le chemin qui conduit à Florence,
Homme sans bruit, & qui ne se piquoit
De recevoir gens de grosse dépense:
Mesme chez luy rarement on gistoit.
Sa femme estoit encor de bonne affaire,
Et ne passoit de beaucoup les trente ans.
Quant au surplus, ils avoient deux enfans;
Garçon d'un an, fille en âge d'en faire.
Comme il arrive en allant & venant,
Pinucio, jeune homme de famille,
Jetta si bien les yeux sur cette fille,
Tant la trouva gracieuse & gentille,
D'esprit si doux, & d'air tant attrayant,

Qu'il s'en piqua : très-bien le luy ſçût dire ;
Muet n'eſtoit, elle ſourde non plus,
Dont il advint qu'il ſauta par deſſus
Ces longs ſoûpirs, & tout ce vain martyre :
Se ſentir pris, parler, eſtre écouté,
Ce fut tout un : car la difficulté
Ne giſoit pas à plaire à cette Belle :
Pinuce eſtoit Gentilhomme bien fait ;
Et juſques-là la fille n'avoit fait
Grand cas des gens de meſme étoffe qu'elle.
Non qu'elle cruſt pouvoir changer d'eſtat ;
Mais elle avoit, nonobſtant ſon jeune âge,
Le cœur trop haut, le gouſt trop délicat,
Pour s'en tenir aux amours de Village.
Colette donc (ainſi l'on l'appelloit)
En mariage à l'envi demandée,
Rejettoit l'un, de l'autre ne vouloit ;
Et n'avoit rien que Pinuce en l'idée.
Longs pourparlers avecque ſon Amant
N'eſtoient permis ; tout leur faiſoit obſtacle.

Les rendez-vous, & le ſoulagement
Ne ſe pouvoient, à moins que d'un miracle.
Cela ne fit qu'irriter leurs eſprits.
Ne geſnez point, je vous en donne avis,
Tant vos enfans, ô vous peres & meres;
Tant vos moitiez, vous Epoux & maris;
C'eſt où l'amour fait le mieux ſes affaires.

Pinucio, certain ſoir qu'il faiſoit
Un temps fort brun, s'en vint en compagnie
D'un ſien ami dans cette Hoſtellerie
Demander giſte. On luy dit qu'il venoit
Un peu trop tard. Monſieur, ajouſta l'Hoſte,
Vous ſçavez bien comme on eſt à l'étroit,
Dans ce logis tout eſt plein juſqu'au toit:
Mieux vous vaudroit paſſer outre, ſans faute.
Ce giſte n'eſt pour gens de voſtre eſtat.
N'avez-vous point encor quelque grabat,
Reprit l'Amant, quelque coin de réſerve?
L'Hoſte repart, il ne nous reſte plus

Que noſtre chambre, où deux lits ſont tendus,
Et de ces lits il n'en eſt qu'un qui ſerve
Aux ſurvenans; l'autre nous l'occupons.
Si vous voulez coucher de compagnie
Vous & Monſieur, nous vous hébergerons.
Pinuce dit, volontiers : je vous prie
Que l'on nous ſerve à manger au pluſtoſt.
Leur repas fait, on les conduit en haut.

Pinucio, ſur l'avis de Colette,
Marque de l'œuil comme la chambre eſt faite.
Chacun couché, pour la Belle on mettoit
Un lit de camp : celuy de l'Hoſte eſtoit
Contre le mur, à tenant de la porte;
Et l'on avoit placé de meſme ſorte,
Tout vis-à-vis, celuy du ſurvenant :
Entre les deux un berceau pour l'enfant;
Et toutefois plus près du lit de l'Hoſte.
Cela fit faire une plaiſante faute
A cet amy qu'avoit noſtre Galand.

Sur le minuit que l'Hoste apparemment
Devoit dormir, l'Hosteſſe en faire autant,
Pinucio qui n'attendoit que l'heure,
Et qui comptoit les momens de la nuit,
Son temps venu ne fait longue demeure,
Au lit de camp s'en va droit & ſans bruit.
Pas ne trouva la pucelle endormie,
J'en jurerois. Colette apprit un jeu
Qui comme on ſçait laſſe plus qu'il n'ennuye.
Tréve ſe fit; mais elle dura peu:
Larcins d'amour ne veulent longue poſe.
Tout à merveille alloit au lit de camp,
Quand cet amy qu'avoit noſtre Galand,
Preſſé d'aller mettre ordre à quelque choſe,
Qu'honneſtement exprimer je ne puis,
Voulut ſortir; & ne put ouvrir l'huis,
Sans enlever le berceau de ſa place,
L'enfant avec, qu'il mit près de leur lit;
Le détourner auroit fait trop de bruit.
Luy revenu, près de l'enfant il paſſe,

Sans qu'il daignast le remettre en son lieu;
Puis se recouche, & quand il plût à Dieu
Se rendormit. Après un peu d'espace
Dans le logis je ne sçais quoy tomba :
Le bruit fut grand; l'Hostesse s'éveilla;
Puis alla voir ce que ce pouvoit estre.
A son retour le berceau la trompa.
Ne le trouvant joignant le lit du maistre,
Saint Jean, dit-elle en soy-mesme aussi-tost,
J'ay pensé faire une étrange bévûë:
Près de ces gens, je me suis peu s'en faut,
Remise au lit en chemise ainsi nûë:
C'estoit pour faire un bon charivary.
Dieu soit loüé que ce berceau me montre
Que c'est icy qu'est couché mon mary.
Disant ces mots, auprès de cet amy
Elle se met. Fol ne fut, n'étourdy
Le compagnon dedans un tel rencontre:
La mit en œuvre, & sans témoigner rien
Il fit l'Epoux; mais il le fit trop bien.

Trop bien ! je faux ; & c'eſt tout le contraire:
Il le fit mal ; car qui le veut bien faire
Doit en beſogne aller plus doucement.
Auſſi l'Hoſteſſe eut quelque étonnement.
Qu'a mon mary, dit-elle, & quelle joye
Le fait agir en homme de vingt ans ?
Prenons cecy, puis que Dieu nous l'envoye ;
Nous n'aurons pas toûjours tel paſſe-temps.
Elle n'eut dit ces mots entre ſes dents,
Que le Galand recommence la feſte.
La Dame eſtoit de bonne emplette encor:
J'en ay, je crois, dit un mot dans l'abord:
Chemin faiſant c'eſtoit fortune honneſte.
Pendant cela Colette appréhendant,
D'eſtre ſurpriſe avecque ſon Amant,
Le renvoya le jour venant à poindre.
Pinucio voulant aller rejoindre
Son compagnon, tomba tout de nouveau
Dans cette erreur que cauſoit le berceau ;
Et pour ſon lit il prit le lit de l'Hoſte.

Il n'y fut pas, qu'en abaiſſant ſa voix,
(Gens trop heureux font toûjours quelque faute)
Amy, dit-il, pour beaucoup je voudrois
Te pouvoir dire à quel point va ma joye.
Je te plains fort que le Ciel ne t'envoye
Tout maintenant meſme bonheur qu'à moy.
Ma foy, Colette, eſt un morceau de Roy.
Si tu ſçavois ce que vaut cette fille!
J'en ay bien vû; mais de telle, entre nous
Il n'en eſt point. C'eſt bien le cuir plus doux,
Le corps mieux fait, la taille plus gentille;
Et des tetons; je ne te dis pas tout.
Quoy qu'il en ſoit, avant que d'eſtre au bout
Gaillardement ſix poſtes ſe ſont faites;
Six de bon compte, & ce ne ſont ſornettes.
D'un tel propos, l'Hoſte tout étourdy,
D'un ton confus gronda quelques paroles.
L'Hoſteſſe dit tout bas à cet amy,
Qu'elle prenoit toûjours pour ſon mary;
Ne reçois plus chez toy ces teſtes folles.

N'entends-tu

N'entends-tu point comme ils ſont en débat ?
En ſon ſéant l'Hoſte ſur ſon grabat
S'eſtant levé, commence à faire éclat.
Comment, dit-il, d'un ton plein de colere,
Vous veniez donc icy pour cette affaire ?
Vous l'entendez ! & je vous ſçais bon gré
De vous moquer encor comme vous faites.
Prétendez-vous, beau Monſieur que vous eſtes,
En demeurer quitte à ſi bon marché ?
Quoy ! ne tient-il qu'à honnir des familles ?
Pour vos ébats nous nourrirons nos filles !
J'en ſuis d'avis. Sortez de ma maiſon :
Je jure Dieu que j'en auray raiſon.
Et toy, coquine, il faut que je te tuë.
A ce diſcours proferé bruſquement,
Pinucio, plus froid qu'une ſtatuë,
Reſta ſans poulx, ſans voix, ſans mouvement.
Chacun ſe tut l'eſpace d'un moment.
Colette entra dans des pleurs nompareilles.
L'Hoſteſſe ayant reconnu ſon erreur,

Tint quelque temps le Loup par les oreilles.
Le ſeul amy ſe ſouvint par bonheur
De ce berceau principe de la choſe.
Adreſſant donc à Pinuce ſa voix ;
T'en tiendras-tu, dit-il, une autrefois ?
T'ay-je averti que le vin ſeroit cauſe
De ton malheur ? Tu ſçais que quand tu bois,
Toute la nuit tu cours, tu te deménes,
Et vas contant mille chimeres vaines,
Que tu te mets dans l'eſprit en dormant.
Reviens au lit. Pinuce au meſme inſtant
Fait le dormeur, pourſuit le ſtratageſme,
Que le mary prit pour argent comptant.
Il ne fut pas juſqu'à l'Hoſteſſe meſme
Qui n'y vouluſt auſſi contribuer.
Près de ſa fille elle alla ſe placer ;
Et dans ce poſte elle ſe ſentit forte.
Par quel moyen, comment, de quelle ſorte,
S'écria-t'elle, auroit-il pû coucher
Avec Colette, & la deshonorer ?

Je n'ay bougé toute nuit d'auprès d'elle :
Elle n'a fait ni pis ni mieux que moy :
Pinucio nous l'alloit donner belle.
L'Hoste reprit, c'eſt aſſez ; je vous croy.
On ſe leva : ce ne fut pas ſans rire ;
Car chacun d'eux en avoit ſa raiſon.
Tout fut ſecret, & quiconque eut du bon,
Par devers ſoy le garda ſans rien dire.

L'ORAISON DE SAINT JULIEN.

NOUVELLE TIRÉE DE BOCACE.

BEaucoup de gens ont une ferme foy
Pour les brevets, Oraiſons, & paroles.
Je me ris d'eux; & je tiens, quant à moy,
Que tous tels ſorts ſont receptes frivoles.
Frivoles ſont; c'eſt ſans difficulté.
Bien eſt-il vray, qu'auprès d'une Beauté
Paroles ont des vertus nompareilles;
Paroles font en amour des merveilles:
Tout cœur ſe laiſſe à ce charme amolir.
De tels brevets je veux bien me ſervir;
Des autres non. Voicy pourtant un conte,
Où l'Oraiſon de Monſieur Saint Julien

A Renaud d'Aſt produiſit un grand bien.
S'il ne l'euſt dite, il euſt trouvé mécompte
A ſon argent, & mal paſſé la nuit.
Il s'en alloit devers Chaſteau-Guillaume :
Quand trois Quidams (bonnes gens, & ſans bruit,
Ce luy ſembloit, tels qu'en tout un Royaume
Il n'auroit crû trois auſſi gens de bien)
Quand n'ayant, dis-je, aucun ſoupçon de rien,
Ces trois Quidams tout pleins de courtoiſie,
Après l'abord, & l'ayant ſalué
Fort humblement : ſi noſtre compagnie,
Luy dirent-ils, vous pouvoit eſtre à gré,
Et qu'il vous pluſt achever cette traite
Avecque nous, ce nous ſeroit honneur.
En voyageant, plus la troupe eſt complette,
Mieux elle vaut ; c'eſt toûjours le meilleur.
Tant de Brigands infectent la Province,
Que l'on ne ſçait à quoy ſonge le Prince
De les ſouffrir : mais quoy, les mal-vivans
Seront toûjours. Renaud dit à ces gens,

Que volontiers. Une lieuë estant faite,
Eux discourant, pour tromper le chemin,
De chose & d'autre; ils tomberent enfin
Sur ce qu'on dit de la vertu secrete
De certains mots, caracteres, brevets,
Dont les aucuns ont de très-bons effets;
Comme de faire aux insectes la guerre,
Charmer les loups, conjurer le tonnerre:
Ainsi du reste; où sans pact ni demi
(De quoy l'on soit pour le moins averti)
L'on se guérit; l'on guérit sa monture,
Soit du farcin, soit de la mémarchure;
L'on fait souvent ce qu'un bon Médecin
Ne sçauroit faire avec tout son Latin.

Ces survenans de mainte expérience
Se vantoient tous: & Renaud en silence
Les écoutoit. Mais vous, ce luy dit-on,
Sçavez-vous point aussi quelque Oraison?
De tels secrets, dit-il, je ne me pique;

Comme homme ſimple, & qui vis à l'antique,
Bien vous diray, qu'en allant par chemin,
J'ay certains mots que je dis au matin
Deſſous le nom d'Oraiſon ou d'Antienne
De Saint Julien ; afin qu'il ne m'advienne
De mal giſter : & j'ay meſme éprouvé,
Qu'en y manquant cela m'eſt arrivé.
J'y manque peu : c'eſt un mal que j'évite
Par deſſus tous, & que je crains autant.
Et ce matin, Monſieur, l'avez-vous dite ?
Luy repartit l'un des trois en riant.
Oüy, dit Renaud. Or bien, repliqua l'autre,
Gageons un peu quel ſera le meilleur,
Pour ce jourd'huy, de mon giſte ou du voſtre,
Il faiſoit lors un froid plein de rigueur.
La nuit de plus eſtoit fort approchante ;
Et la couchée encore aſſez diſtante.
Renaud reprit. Peut-eſtre ainſi que moy
Vous ſervez-vous de ces mots en voyage.
Point, luy dit l'autre, & vous jure ma foy,

Qu'invoquer Saints n'eſt pas trop mon uſage.
Mais ſi je perds, je le pratiqueray.
En ce cas-là volontiers gageray,
Reprit Renaud, & j'y mettrois ma vie:
Pourvû qu'alliez en quelque Hoſtellerie;
Car je n'ay là nulle maiſon d'amy.
Nous mettrons donc cette clauſe au pary,
Pourſuivit-il, ſi l'avez agréable:
C'eſt la raiſon. L'autre luy répondit:
J'en ſuis d'accord; & gage voſtre habit,
Voſtre cheval, la bourſe au préalable;
Sûr de gagner, comme vous allez voir.
Renaud, dès-lors put bien s'appercevoir,
Que ſon cheval avoit changé d'étable.
Mais quel reméde? En cotoyant un bois,
Le Parieur ayant changé de voix.
Çà, deſcendez, dit-il, mon Gentilhomme:
Voſtre Oraiſon vous fera bon beſoin.
Chaſteau-Guillaume eſt encore un peu loin.
Falut deſcendre. Ils luy prirent en ſomme

Chapeau,

Chapeau, casaque, habit, bourse, & cheval;
Bottes aussi. Vous n'aurez tant de mal
D'aller à pied, luy dirent les perfides.
Puis de chemin (sans qu'ils prissent de guides)
Changeant tous trois, ils furent aussi-tost
Perdus de vûë: & le pauvre Renaud,
En caleçons, en chausses, en chemise,
Mouillé, fangeux, ayant au nez la bise
Va tout dolent, & craint avec raison,
Qu'il n'ait ce coup, malgré son Oraison,
Très-mauvais giste, horsmis qu'en sa valise
Il esperoit. Car il est à noter,
Qu'un sien Valet contraint de s'arrester,
Pour faire mettre un fer à sa monture,
Devoit le joindre. Or il ne le fit pas;
Et ce fut là le pis de l'avanture.
Le Drosle ayant vû de loin tout le cas,
(Comme Valets souvent ne valent guéres)
Prend à costé, pourvoit à ses affaires,
Laisse son Maistre, à travers champs s'enfuit,

Donne des deux, gagne devant la nuit
Chasteau-Guillaume, & dans l'Hostellerie
La plus fameuse, enfin la mieux fournie,
Attend Renaud près d'un foyer ardent,
Et fait tirer du meilleur cependant.

Son Maistre estoit jusqu'au coû dans les boües:
Pour en sortir avoit fort à tirer.
Il acheva de se désesperer,
Lorsque la neige en luy donnant aux joües
Vint à flocons, & le vent qui foüettoit.
Au prix du mal que le pauvre homme avoit,
Gens que l'on pend sont sur des lits de roses.
Le sort se plaist à dispenser les choses
De la façon : c'est tout mal ou tout bien.
Dans ses faveurs il n'a point de mesures:
Dans son courroux de mesme il n'obmet rien
Pour nous mater : témoin les avantures
Qu'eut cette nuit Renaud qui n'arriva,
Qu'une heure après qu'on eut fermé la porte.

Du pied du mur enfin il s'approcha.
Dire comment, je n'en ſçay pas la ſorte.
Son bon deſtin, par un très-grand hazard,
Luy fit trouver une petite avance
Qu'avoit un toit ; & ce toit faiſoit part
D'une maiſon voiſine du rampart.
Renaud ravi de ce peu d'allégeance
Se met deſſous. Un bonheur, comme on dit,
Ne vient point ſeul. Quatre ou cinq brins de paille
Se rencontrant, Renaud les étendit.
Dieu ſoit loüé, dit-il, voilà mon lit.
Pendant cela le mauvais temps l'aſſaille
De toutes parts : il n'en peut preſque plus.
Tranſi de froid, immobile, & perclus,
Au déſeſpoir bien-toſt il s'abandonne,
Claque des dents, ſe plaint, tremble, & friſſonne,
Si hautement que quelqu'un l'entendit.
Ce quelqu'un-là c'eſtoit une Servante ;
Et ſa Maiſtreſſe une Veuve galante,
Qui demeuroit au logis que j'ay dit ;

Pleine d'appas, jeune, & de bonne grace.
Certain Marquis Gouverneur de la Place
L'entretenoit : & de peur d'eſtre vû,
Troublé, diſtrait, enfin interrompu
Dans ſon commerce, au logis de la Dame,
Il ſe rendoit ſouvent chez cette femme,
Par une porte aboutiſſante aux champs :
Alloit, venoit, ſans que ceux de la Ville
En ſçuſſent rien, non pas meſme ſes gens.
Je m'en étonne ; & tout plaiſir tranquille
N'eſt d'ordinaire un plaiſir de Marquis :
Plus il eſt ſçû, plus il leur ſemble exquis.

Or il advint que la meſme ſoirée
Où noſtre Job ſur la paille étendu
Tenoit déjà ſa fin toute aſſurée,
Monſieur eſtoit de Madame attendu ;
Le ſoupé preſt, la chambre bien parée :
Bons reſtaurans, champignons, & ragouſts ;
Bains, & parfums ; matelas blancs & mous ;

Vin du couché ; toute l'artillerie
De Cupidon, non pas le langoureux,
Mais celuy-là qui n'a fait en sa vie
Que de bons tours, le Patron des heureux,
Des joüissans. Estant donc la Donzelle
Preste à bien faire, advint que le Marquis
Ne put venir : elle en reçut l'avis
Par un sien Page, & de cela la Belle
Se consola, tel estoit leur marché :
Renaud y gagne : il ne fut écouté
Plus d'un moment, que pleine de bonté
Cette Servante & confite en tendresse,
Par avanture autant que sa Maistresse,
Dit à la Veuve : Un pauvre souffreteux
Se plaint là-bas, le froid est rigoureux,
Il peut mourir : vous plaist-il pas, Madame,
Qu'en quelque coin on le mette à couvert ?
Oüy, je le veux, répondit cette femme.
Ce galetas qui de rien ne nous sert
Luy viendra bien : dessus quelque couchette

Vous luy mettrez un peu de paille nette;
Et là-dedans il faudra l'enfermer:
De nos reliefs vous le ferez souper
Auparavant, puis l'envoyrez coucher.

Sans cet Arrest c'estoit fait de la vie
Du bon Renaud. On ouvre, il remercie;
Dit qu'on l'avoit retiré du tombeau,
Conte son cas, reprend force & courage;
Il estoit grand, bien fait, beau personnage,
Ne sembloit mesme homme en amour nouveau,
Quoy qu'il fust jeune. Au reste il avoit honte
De sa misere, & de sa nudité:
L'Amour est nud, mais il n'est pas croté.
Renaud dedans, la Chambriere monte;
Et va conter le tout de point en point.
La Dame dit, Regardez si j'ay point
Quelque habit d'homme encor dans mon armoire;
Car feu Monsieur en doit avoir laissé.
Vous en avez, j'en ay bonne mémoire;

Dit la Servante. Elle eut bien-toſt trouvé
Le vray balot. Pour plus d'honneſteté,
La Dame ayant appris la qualité
De Renaud d'Aſt (car il s'eſtoit nommé)
Dit qu'on le miſt au bain chauffé pour elle.
Cela fut fait; il ne ſe fit prier.
On le parfume avant que l'habiller.
Il monte en haut, & fait à la Donzelle
Son compliment, comme homme bien appris.
On ſert enfin le ſoupé du Marquis.

Renaud mangea tout ainſi qu'un autre homme;
Meſme un peu mieux, la Chronique le dit:
On peut à moins gagner de l'appétit.
Quant à la Veuve, elle ne fit en ſomme
Que regarder, témoignant ſon deſir:
Soit que déjà l'attente du plaiſir
L'euſt diſpoſée; ou ſoit par ſympathie;
Ou que la mine, ou bien le procédé
De Renaud d'Aſt euſſent ſon cœur touché.

De tous costez se trouvant assaillie,
Elle se rend aux semonces d'amour.
Quand je feray, disoit-elle, ce tour,
Qui l'ira dire ? Il n'y va rien du nostre.
Si le Marquis est quelque peu trompé,
Il le mérite, & doit l'avoir gagné,
Ou gagnera ; car c'est un bon Apostre.
Homme pour homme, & peché pour peché,
Autant me vaut celuy-cy que cet autre.

Renaud n'estoit si neuf qu'il ne vist bien
Que l'Oraison de Monsieur Saint Julien
Feroit effet, & qu'il auroit bon giste.
Luy hors de table, on dessert au plus viste.
Les voilà seuls : & pour le faire court
En beau début. La Dame s'estoit mise
En un habit à donner de l'amour.
La négligence à mon gré si requise,
Pour cette fois fut sa Dame d'Atour.
Point de clinquant, jupe simple & modeste,

Ajuſtement moins ſuperbe que leſte ;
Un mouchoir noir de deux grands doigts trop
court ;
Sous ce mouchoir ne ſçay quoy fait au tour :
Par là Renaud s'imagina le reſte.
Mot n'en diray : mais je n'obmettray point,
Qu'elle eſtoit jeune, agréable & touchante ;
Blanche ſur tout, & de taille avenante ;
Trop ni trop peu de chair & d'embonpoint.
A cet objet qui n'eût eu l'ame émûë !
Qui n'eût aimé, qui n'eût eu des deſirs !
Un Philoſophe, un marbre, une ſtatuë,
Auroit ſenti comme nous ces plaiſirs.
Elle commence à parler la premiére,
Et fait ſi bien que Renaud s'enhardit,
Il ne ſçavoit comme entrer en matiére ;
Mais pour l'aider la Marchande luy dit,
Vous rappellez en moy la ſouvenance
D'un qui s'eſt vû mon unique ſouci ;
Plus je vous vois, plus je crois voir auſſi

L'air & le port, les yeux, la remembrance
De mon Epoux ; que Dieu luy fasse paix !
Voilà sa bouche, & voilà tous ses traits.
Renaud reprit. Ce m'est beaucoup de gloire.
Mais vous, Madame, à qui ressemblez-vous ?
A nul objet, & je n'ay point mémoire
D'en avoir vû qui m'ait semblé si doux.
Nulle beauté n'approche de la vostre.
Or me voicy d'un mal chû dans un autre:
Je transissois, je brusle maintenant.
Lequel vaut mieux ? La Belle l'arrestant,
S'humilia pour estre contredite.
C'est une adresse à mon sens non petite.
Renaud poursuit : loüant par le menu
Tout ce qu'il voit, tout ce qu'il n'a point vû.
Et qu'il verroit volontiers, si la Belle
Plus que de droit, ne se montroit cruelle.

Pour vous loüer comme vous méritez,
Ajoûta-t'il, & marquer les beautez

Dont j'ay la vûë avec le cœur frappée,
(Car près de vous l'un & l'autre s'enſuit)
Il faut un ſiécle, & je n'ay qu'une nuit,
Qui pourroit eſtre encor mieux occupée.
Elle ſoûrit ; il n'en falut pas plus.
Renaud laiſſa les diſcours ſuperflus.
Le temps eſt cher en amour comme en guerre.
Homme mortel ne s'eſt vû ſur la terre
De plus heureux ; car nul point n'y manquoit.
On réſiſta tout autant qu'il faloit,
Ni plus ni moins, ainſi que chaque Belle
Sçait pratiquer, pucelle ou non pucelle.
Au demeurant je n'ay pas entrepris
De raconter tout ce qu'il obtint d'elle ;
Menu détail, baiſers donnez & pris ;
La petite oye ; enfin ce qu'on appelle
En bon François les préludes d'Amour ;
Car l'un & l'autre y ſçavoit plus d'un tour.
Au ſouvenir de l'eſtat miſérable
Où s'eſtoit vû le pauvre voyageur,

On luy faiſoit toûjours quelque faveur:
Voilà, diſoït la Veuve charitable,
Pour le chemin, voicy pour les brigans,
Puis pour la peur, puis pour le mauvais temps:
Tant que le tout piéce à piéce s'efface.
Qui ne voudroit ſe raquiter ainſi?
Concluſion, que Renaud ſur la place
Obtint le don d'amoureuſe merci.
Les doux propos recommencent enſuite,
Puis les baiſers, & puis la noix confite.
On ſe coucha. La Dame ne voulant
Qu'il s'allaſt mettre au lit de ſa ſervante,
Le mit au ſien, ce fut fait prudemment,
En femme ſage, en perſonne galante.
Je n'ay pas ſçû ce qu'eſtant dans le lit
Ils avoient fait; mais comme avec l'habit
On met à part certain reſte de honte,
Apparemment le meilleur de ce Conte
Entre deux draps pour Renaud ſe paſſa.
Là plus à plein il ſe récompenſa

Du mal souffert, de la perte arrivée.
De quoy s'estant la Veuve bien trouvée,
Il fut prié de la venir revoir ;
Mais en secret, car il faloit pourvoir
Au Gouverneur. La Belle non contente
De ces faveurs, étala son argent.
Renaud n'en prit qu'une somme bastante
Pour regagner son logis promptement.
Il s'en va droit à cette Hostellerie,
Où son Valet estoit encore au lit.
Renaud le rosse, & puis change d'habit,
Ayant trouvé sa valise garnie.
Pour le combler, son bon destin voulut
Qu'on attrapast les Quidams ce jour mesme.
Incontinent chez le Juge il courut ;
Il faut user de diligence extresme
En pareil cas : car le Greffe tient bon,
Quand une fois il est saisi des choses :
C'est proprement la caverne au Lion ;
Rien n'en revient : là les mains ne sont closes

Pour recevoir, mais pour rendre trop bien:
Fin celuy-là qui n'y laisse du sien.
Le procès fait, une belle potence
A trois costez fut mise en plein marché:
L'un des Quidams harangua l'assistance
Au nom de tous, & le Trio branché
Mourut contrit, & fort bien confessé.

Après cela, doutez de la puissance
Des Oraisons, ces gens gais & joyeux
Sont sur le point de partir leur chevance,
Lorsqu'on les vient prier d'une autre danse.
En contr'échange un pauvre malheureux
S'en va périr selon toute apparence,
Quand sous la main luy tombe une Beauté,
Dont un Prélat se seroit contenté.
Il recouvra son argent, son bagage,
Et son cheval, & tout son équipage,
Et grace à Dieu, & Monsieur Saint Julien,
Eut une nuit qui ne luy cousta rien.

LE VILLAGEOIS QUI CHERCHE SON VEAU.

CONTE TIRE' DES CENT NOUVELLES Nouvelles.

UN Villageois ayant perdu ſon Veau,
L'alla chercher dans la foreſt prochaine.
Il ſe plaça ſur l'arbre le plus beau,
Pour mieux entendre, & pour voir dans la plaine.
Vient une Dame avec un jouvenceau.
Le lieu leur plaiſt, l'eau leur vient à la bouche :
Et le Galand, qui ſur l'herbe la couche,
Crie en voyant je ne ſçay quels appas :
O Dieux, que vois-je, & que ne vois-je pas ?
Sans dire quoy ; car c'eſtoient lettres cloſes.
Lors le Manant les arreſtant tout coy ;
Homme de bien, qui voyez tant de choſes,
Voyez-vous point mon Veau ? Dites-le moy.

L'ANNEAU D'HANS CARVEL.

CONTE TIRE' DE RABELAIS.

HANS Carvel prit ſur ſes vieux ans
Femme jeune en toute maniére ;
Il prit auſſi ſoucis cuiſans ;
Car l'un ſans l'autre ne va guére.
Babeau (c'eſt la jeune Femelle,
Fille du Bailli Concordat)
Fut du bon poil, ardente, & belle,
Et propre à l'amoureux combat.
Carvel craignant de ſa nature
Le cocuage & les railleurs,
Alléguoit à la créature,
Et la Légende, & l'Ecriture,
Et tous les Livres les meilleurs :

Blâmoit

Blâmoit les visites secrettes;
Frondoit l'attirail des Coquetes;
Et contre un monde de recettes,
Et de moyens de plaire aux yeux,
Invectivoit tout de son mieux.
A tous ces discours la Galande
Ne s'arrestoit aucunement;
Et de Sermons n'estoit friande
A moins qu'ils fussent d'un Amant.
Cela faisoit que le bon sire
Ne sçavoit tantost plus qu'y dire;
Eust voulu souvent estre mort.
Il eut pourtant dans son martyre
Quelques momens de réconfort:
L'histoire en est très-véritable,
Une nuit, qu'ayant tenu table,
Et bû force bon vin nouveau,
Carvel ronfloit près de Babeau,
Il luy fut avis que le Diable
Luy mettoit au doigt un anneau;

Qu'il luy disoit ; Je sçay la peine
Qui te tourmente, & qui te gesne ;
Carvel, j'ay pitié de ton cas ;
Tiens cette bague ; & ne la lasches.
Car tandis qu'au doigt tu l'auras,
Ce que tu crains point ne seras,
Point ne seras, sans que le sçaches.
Trop ne puis vous remercier,
Dit Carvel, la faveur est grande.
Monsieur Satan, Dieu vous le rende,
Grand mercy Monsieur l'Aumosnier.
Là-dessus achevant son somme,
Et les yeux encore aggravez,
Il se trouva que le bonhomme
Avoit le doigt où vous sçavez.

L'HERMITE.

NOUVELLE TIRÉE DE BOCACE.

DAME Venus, & Dame Hypocrisie,
Font quelquefois ensemble de bons coups,
Tout homme est homme, & les Moines sur tout;
Ce que j'en dis, ce n'est point par envie.
Avez-vous Sœur, Fille, ou Femme jolie,
Gardez le froc, c'est un maître Gonin;
Vous en tenez, s'il tombe sous sa main
Belle qui soit quelque peu simple & neuve:
Pour vous montrer que je ne parle en vain,
Lisez cecy, je ne veux autre preuve.

Un jeune Hermite estoit tenu pour Saint;
On luy gardoit place dans la Légende.
L'homme de Dieu d'une corde estoit ceint
Pleine de nœuds; mais sous sa houpelande

Logeoit le cœur d'un dangereux paillard.
Un Chapelet pendoit à sa ceinture
Long d'une brasse, & gros outre mesure;
Une clochette estoit de l'autre part.
Au demeurant, il faisoit le cafard,
Se renfermoit, voyant une femelle,
Dedans sa coque, & baissoit la prunelle :
Vous n'auriez dit qu'il eût mangé le lard.

Un Bourg estoit dedans son voisinage,
Et dans ce Bourg une Veuve fort sage,
Qui demeuroit tout à l'extrémité
Elle n'avoit pour tout bien qu'une fille,
Jeune, ingenuë, agréable & gentille;
Pucelle encor; mais à la verité
Moins par vertu que par simplicité;
Peu d'entregent, beaucoup d'honnesteté,
D'autre dot point, d'Amans pas davantage.
Du temps d'Adam qu'on naissoit tout vestu,
Je pense bien que la Belle en eût eu,

Car avec rien on montoit un ménage.
Il ne faloit matelas ni linceul :
Mesme le lit n'estoit pas nécessaire.
Ce temps n'est plus ; Hymen qui marchoit seul,
Meine à present à sa suite un Notaire.

L'Anachorette, en questant par le Bourg,
Vit cette fille, & dit sous son capuce,
Voicy de quoy ; si tu sçais quelque tour,
Il te le faut employer, Frere Luce.
Pas n'y manqua ; voicy comme il s'y prit.
Elle logeoit, comme j'ay déjà dit,
Tout près des champs, dans une maisonnette,
Dont la cloison par nostre Anachorette
Estant percée aisément & sans bruit,
Le Compagnon par une belle nuit,
Belle, non pas, le vent & la tempeste
Favorisoient le dessein du Galand.
Une nuit donc, dans le pertuis mettant
Un long cornet, tout du haut de la teste

Il leur cria, Femmes, écoutez-moy.
A cette voix, toutes pleines d'effroy,
Se blotiſſant, l'une & l'autre eſt en trance.
Il continuë & corne à toute outrance,
Réveillezvous, Créatures de Dieu,
Toy femme Veuve, & toy fille pucelle:
Allez trouver mon ſerviteur fidelle
L'Hermite Luce, & partez de ce lieu
Demain matin, ſans le dire à perſonne;
Car c'eſt ainſi que le Ciel vous l'ordonne.
Ne craignez point, je conduiray vos pas,
Luce eſt benin. Toy Veuve, tu feras
Que de ta fille il ait la compagnie;
Car d'eux doit naiſtre un Pape, dont la vie
Réformera tout le peuple Chrétien.
La choſe fut tellement prononcée,
Que dans le lit l'une & l'autre enfoncée,
Ne laiſſa pas de l'entendre fort bien.
La peur les tint un quart-d'heure en ſilence;
La fille enfin met le nez hors des draps,

Et puis tirant ſa mere par le bras,
Luy dit d'un ton tout rempli d'innocence,
Mon Dieu, Maman, y faudra-t'il aller ?
Ma compagnie ? Helas ! qu'en veut-il faire ?
Je ne ſçay pas comment il faut parler ;
Ma Couſine Anne eſt bien mieux ſon affaire,
Et retiendroit bien mieux tous ſes Sermons.
Sotte, tay-toy, luy repartit la mere,
C'eſt bien cela ; va, va, pour ces leçons
Il n'eſt beſoin de tout l'eſprit du monde :
Dès la premiere, ou bien dès la ſeconde,
Ta Couſine Anne en ſçaura moins que toy.
Oüy ? dit la fille, hé mon Dieu menez-moy.
Partons bien-toſt, nous reviendrons au giſte.
Tout doux, reprit la Mere en ſouſriant,
Il ne faut pas que nous allions ſi viſte :
Car que ſçait-on ? Le Diable eſt bien méchant,
Et bien trompeur ; ſi c'eſtoit luy ma fille
Qui fût venu pour nous tendre des lacs ?
As-tu pris garde ? Il parloit d'un ton cas ;

Comme je croy que parle la famille
De Lucifer. Le fait mérite bien,
Que ſans courir, ni précipiter rien,
Nous nous gardions de nous laiſſer ſurprendre :
Si la frayeur t'avoit fait mal entendre :
Pour moy j'avois l'eſprit tout éperdu.
Non, non, Maman, j'ay fort bien entendu,
Dit la fillette. Or bien, reprit la Mere,
Puiſqu'ainſi va, mettons-nous en priere.

Le lendemain tout le jour ſe paſſa
A raiſonner, & par cy, & par là,
Sur cette voix & ſur cette rencontre ;
La nuit venuë arrive le corneur :
Il leur cria d'un ton à faire peur,
Femme incrédule & qui vas alencontre
Des volontez de Dieu ton Créateur,
Ne tarde plus, va-t'en trouver l'Hermite,
Ou tu mourras. La fillette reprit :
Hé bien, Maman, l'avois-je pas bien dit ?

Mon

Mon Dieu partons ; allons rendre viſite
A l'Homme ſaint ; je crains tant voſtre mort
Que j'y courrois, & tout de mon plus fort,
S'il le faloit. Allons donc, dit la Mere.
La Belle mit ſon corſet des bons jours,
Son demi-ceint, ſes pendans de velours,
Sans ſe douter de ce qu'elle alloit faire :
Jeune fillette a toûjours ſoin de plaire.
Noſtre Cagot s'eſtoit mis aux aguets,
Et par un trou qu'il avoit fait exprès
A ſa Cellule, il vouloit que ces femmes
Le puſſent voir, comme un brave Soldat
Le foüet en main, toûjours en un eſtat
De pénitence, & de tirer des flammes
Quelque défunt puni pour ſes méfaits,
Faiſant ſi bien en frappant tout auprès,
Qu'on crût oüir cinquante diſciplines.
Il n'ouvrit pas à nos deux Pelerines
Du premier coup, & pendant un moment
Chacune peut l'entrevoir s'eſcrimant

Du ſaint outil. Enfin la porte s'ouvre ;
Mais ce ne fut d'un bon *Miſerere*.
Le Papelard contrefait l'étonné.
Tout en tremblant la Veuve luy découvre,
Non ſans rougir le cas comme il eſtoit.
A ſix pas d'eux la fillette attendoit
Le réſultat, qui fut que noſtre Hermite
Les renvoya, fit le bon hypocrite.
Je crains, dit-il, les ruſes du Malin :
Diſpenſez-moy, le ſexe feminin
Ne doit avoir en ma Cellule entrée.
Jamais de moy S. Pere ne naiſtra.
La Veuve dit toute déconfortée,
Jamais de vous ! eh, pourquoy ne fera ?
Elle ne pût en tirer autre choſe.
En s'en allant la fillette diſoit,
Helas ! Maman, nos pechez en ſont cauſe.
La nuit revient, & l'une & l'autre eſtoit
Au premier ſomme, alors que l'hypocrite
Et ſon cornet font bruire la maiſon.

Il leur cria toûjours du mesme ton ;
Retournez voir Luce le saint Hermite :
Je l'ay changé, retournez dès demain.
Les voilà donc derechef en chemin.
Pour ne tirer plus en long cette Histoire ;
Il les reçût. La mere s'en alla,
Seule s'entend, la fille demeura,
Tout doucement il vous l'apprivoisa ;
Luy prit d'abord son joly bras d'yvoire ;
Puis s'approcha, puis en vint au baiser,
Puis aux beautez que l'on cache à la vûë ;
Puis le Galand vous la mit toute nuë,
Comme s'il eût voulu la baptiser.

O Papelars ! qu'on se trompe à vos mines !
Tant luy donna du retour de Matines,
Que maux de cœur vinrent premierement,
Et maux de cœur chassez, Dieu sçait comment,
Enfin finale, une certaine enflure
La contraignit d'alonger sa ceinture,

Mais en cachette, & ſans en avertir
Le forge-Pape, encore moins la Mere.
Elle craignoit qu'on ne la fiſt partir:
Le jeu d'Amour commençoit à luy plaire.
Vous me direz; D'où luy vint tant d'eſprit?
D'où? De ce jeu, c'eſt l'arbre de ſcience.
Sept mois entiers la Galande attendit;
Elle allégua ſon peu d'expérience.

Dès que la Mere eut indice certain
De ſa groſſeſſe, elle luy fit ſoudain
Trouſſer bagage, & remercia l'Hoſte.
Luy de ſa part rendit grace au Seigneur,
Qui ſoulageoit ſon pauvre ſerviteur.
Puis au départ il leur dit que ſans faute,
Moyennant Dieu, l'enfant viendroit à bien.
Gardez pourtant, Dame de faire rien
Qui puiſſe nuire à voſtre géniture.
Ayez grand ſoin de cette Créature,
Car tout bonheur vous en arrivera.

Vous régnerez, ſerez la Signora,
Ferez monter aux grandeurs tous les voſtres,
Princes les uns, & grands Seigneurs les autres,
Vos Couſins Ducs, Cardinaux vos Neveux :
Places, Chaſteaux, tant pour vous que pour eux
Ne manqueront en aucune maniére,
Non plus que l'eau qui coule en la riviére.
Leur ayant fait cette prédiction,
Il leur donna ſa bénédiction.

La Signora de retour chez ſa Mere,
S'entretenoit jour & nuit du S. Pere,
Préparoit tout, luy faiſoit des beguins :
Au demeurant prenoit tous les matins
La couple d'œufs ; attendoit en lieſſe
Ce qui viendroit d'une telle groſſeſſe.
Mais ce qui vint détruiſit les Chaſteaux,
Fit avorter les Mitres, les Chapeaux,
Et les grandeurs de toute la famille.
La Signora mit au monde une fille.

MAZET DE LAMPORECHIO.

NOUVELLE TIRÉE DE BOCACE.

Le voile n'eſt le rampart le plus ſûr
Contre l'Amour, ni le moins acceſſible :
Un bon mary, mieux que grille ni mur,
Y pourvoira, ſi pourvoir eſt poſſible.
C'eſt à mon ſens une erreur trop viſible
A des Parens, pour ne dire autrement,
De préſumer, après qu'une perſonne
Bon gré mal gré s'eſt miſe en un Couvent,
Que Dieu prendra ce qu'ainſi l'on luy donne :
Abus, abus ; je tiens que le Malin
N'a revenu plus clair & plus certain,
(Sauf toutefois l'aſſiſtance Divine.)

Encore un coup ne faut qu'on s'imagine,
Que d'estre pure & nette de peché,
Soit privilege à la guimpe attaché.
Nenni dà, non, je prétend qu'au contraire
Filles du monde ont toûjours plus de peur
Que l'on ne donne atteinte à leur honneur;
La raison est, qu'elles en ont affaire.
Moins d'ennemis attaquent leur pudeur.
Les autres n'ont pour un seul adversaire.
Tentation, fille d'oisiveté,
Ne manque pas d'agir de son costé:
Puis le desir, enfant de la contrainte.
Ma fille est Nonne, *Ergo*, c'est une Sainte:
Mal raisonné. Des quatre parts les trois,
En ont regret & se mordent les doigts;
Font souvent pis; au moins l'ay-je oüy dire;
Car pour ce point je parle sans sçavoir.
Bocace en fait certain Conte pour rire,
Que j'ay rimé comme vous allez voir.

Un bon Vieillard en un Couvent de filles,
Autrefois fut, labouroit le jardin.
Elles estoient toutes assez gentilles,
Et volontiers jasoient dès le matin.
Tant ne songeoient au service divin,
Qu'à soy montrer ès Parloirs aguimpées,
Bien blanchement, comme droites poupées,
Preste chacune à tenir coup aux gens;
Et n'estoit bruit qui se trouvast leans,
Fille qui n'eust dequoy rendre le change,
Se renvoyant l'une à l'autre l'éteuf.
Huit Sœurs estoient, & l'Abbesse sont neuf;
Si mal d'accord que c'estoit chose étrange.
De la beauté la pluspart en avoient;
De la jeunesse elles en avoient toutes.
En cettuy lieu beaux Peres fréquentoient,
Comme on peut croire; & tant bien supputoient
Qu'ils ne manquoient à tomber sur leurs routes.

Le bon Vieillard Jardinier dessus dit,

Près

Près de ces Sœurs perdoit presque l'esprit ;
A leur caprice il ne pouvoit suffire.
Toutes vouloient au Vieillard commander ;
Dont ne pouvant entre elles s'accorder,
Il souffroit plus qu'on ne sçauroit dire.

Force luy fut de quitter la maison,
Il en sortit de la mesme façon
Qu'estoit entré là-dedans le pauvre homme,
Sans croix ne pile, & n'ayant rien en somme
Qu'un vieil habit. Certain jeune garçon
De Lamporech, si j'ay bonne mémoire,
Dit au Vieillard un beau jour après boire,
Et raisonnant sur le fait des Nonains :
Qu'il passeroit bien volontiers sa vie
Près de ces Sœurs ; & qu'il avoit envie
De leur offrir son travail & ses mains :
Sans demander récompense ni gages.
Le Compagnon ne visoit à l'argent :
Trop bien croyoit, ces Sœurs estant peu sages,

Qu'il en pourroit croquer une en paſſant,
Et puis une autre, & puis toute la troupe.
Nuto luy dit (c'eſt le nom du Vieillard)
Croy-moy, Mazet, mets-toy quelque autre part:
J'aimerois mieux eſtre ſans pain ni ſoupe,
Que d'employer en ce lieu mon travail.
Les Nonnes ſont un étrange beſtail.
Qui n'a taſté de cette marchandiſe,
Ne ſçait encor ce que c'eſt que tourment.
Je te le dis, laiſſe-là ce Couvent;
Car d'eſperer les ſervir à leur guiſe,
C'eſt un abus, l'une voudra du mou,
L'autre du dur; parquoy je te tiens fou,
D'autant plus fou que ces filles ſont ſottes;
Tu n'auras pas œuvre faite entre nous;
L'une voudra que tu plantes des choux,
L'autre voudra que ce ſoit des carottes.
Mazet reprit, ce n'eſt pas là le point.
Vois-tu, Nuto, je ne ſuis qu'une beſte;
Mais dans ce lieu tu ne me verras point

Un mois entier, ſans qu'on m'y faſſe feſte.
La raiſon eſt, que je n'ay que vingt ans;
Et comme toy je n'ay pas fait mon temps.
Je leur ſuis propre, & ne demande en ſomme
Que d'eſtre admis. Dit alors le bon homme,
Au Fac-totum tu n'as qu'à t'adreſſer;
Allons-nous-en de ce pas luy parler.
Allons, dit l'autre. Il me vient une choſe
Dedans l'eſprit: je feray le muet
Et l'idiot. Je penſe qu'en effet,
Reprit Nuto, cela peut eſtre cauſe
Que le Pater avec le Fac-totum,
N'auront de toy ni crainte, ni ſoupçon.
La choſe alla comme ils l'avoient prévûë.
Voilà Mazet, à qui pour bien-venuë
L'on fait beſcher la moitié du jardin.
Il contre-fait le ſot & le badin,
Et cependant laboure comme un ſire.
Autour de luy les Nones alloient rire.

Un certain jour le compagnon dormant,
Ou bien feignant de dormir, il n'importe ;
Bocace dit qu'il en faiſoit ſemblant,
Deux des Nonains le voyant de la ſorte
Seul au jardin ; car ſur le haut du jour,
Nulle des Sœurs ne faiſoit long ſejour
Hors le logis, le tout crainte du haſle.
De ces deux donc, l'une approchant Mazet,
Dit à ſa Sœur : Dedans ce cabinet
Menons ce ſot. Mazet eſtoit beau maſle,
Et la Galande à le conſiderer
Avoit pris gouſt ; parquoy ſans differer
Amour luy fit propoſer cette affaire.
L'autre reprit. Là-dedans ? Eh, quoy faire ?
Quoy ? dit la Sœur, je ne ſçay, l'on verra ;
Ce que l'on fait alors qu'on en eſt là :
Ne dit-on pas qu'il ſe fait quelque choſe ?
JESUS, reprit l'autre Sœur ſe ſignant,
Que dis-tu là ? Noſtre Régle défend
De tels penſers. S'il nous fait un enfant ?

Si l'on nous voit? Tu t'en vas estre cause
De quelque mal. On ne nous verra point,
Dit la premiére; & quant à l'autre point;
C'est s'allarmer avant que le coup vienne.
Usons du temps, sans nous tant mettre en peine,
Et sans prévoir les choses de si loin.
Nul n'est icy, nous avons tout à point,
L'heure, & le lieu si touffu, que la vûë
N'y peut passer: Et puis sur l'avenuë
Je suis d'avis qu'une fasse le guet,
Tandis que l'autre estant avec Mazet,
A son bel aise aura lieu de s'instruire:
Il est muet, & n'en pourra rien dire.
Soit fait, dit l'autre: il faut à ton desir
Acquiescer, & te faire plaisir.
Je passeray si tu veux la premiére
Pour t'obliger: au moins à ton loisir
Tu t'ébatras puis après de maniére
Qu'il ne sera besoin d'y retourner:
Ce que j'en dis, n'est que pour t'obliger.

Je le voy bien, dit l'autre plus ſincere :
Tu ne voudrois ſans cela commencer
Aſſurément, & tu ſerois honteuſe.
Tant y reſta cette Sœur ſcrupuleuſe,
Qu'à la fin l'autre allant la dégager
De faction la fut faire changer.

Noſtre muet fait nouvelle partie ;
Il s'en tira non ſi gaillardement ;
Cette Sœur fut beaucoup plus mal lotie ;
Le pauvre Gars acheva ſimplement
Trois fois le jeu, puis aprés il fit chaſſe,
Les deux Nonains n'oublierent la trace
Du cabinet, non plus que du jardin ;
Il ne faloit leur montrer le chemin.
Mazet, pourtant, ſe ménagea de ſorte,
Qu'à Sœur Agnès quelques jours en ſuivant
Il fit apprendre une ſemblable note
En un preſſoir tout au bout du Couvent,
Sœur Angelique & Sœur Claude ſuivirent,

L'une au Dortoir, l'autre dans un cellier ;
Tant qu'à la fin la cave & le grenier
Du fait des Sœurs maintes choſes apprirent.
Point n'en reſta que le ſire Mazet
Ne régalaſt au moins mal qu'il pouvoit.
L'Abbeſſe auſſi voulut entrer en danſe.
Elle eut ſon droit, double & triple pitance,
Dequoy les Sœurs jeûnerent très-long-temps,
Mazet n'avoit faute de reſtaurans ;
Mais reſtaurans ne ſont pas grande affaire
A tant d'employ. Tant preſſerent le here,
Qu'avec l'Abbeſſe un jour venant au choc,
J'ay toûjours oüy, ce dit-il, qu'un bon Cocq
N'en a que ſept, au moins qu'on ne me laiſſe
Toutes les neuf. Miracle, dit l'Abbeſſe,
Venez mes Sœurs, nos jeûnes ont tant fait
Que Mazet parle. Alentour du Muet,
Non plus muet, toutes huit accoururent ;
Tinrent Chapitre, & ſur l'heure conclurent
Qu'à l'avenir Mazet ſeroit choyé

Pour le plus sûr ; car qu'il fust renvoyé,
Cela rendroit la chose manifeste.
Le Compagnon bien nourri, bien payé
Fit ce qu'il pût, d'autres firent le reste.
Il les engea de petits Mazillons,
Desquels on fit de petits Moinillons ;
Ces Moinillons devinrent bien-tost Peres ;
Comme les S urs devinrent bien-tost Meres ;
A leur regret, pleines d'humilité ;
Mais jamais nom ne fut mieux mérité.

LA MANDRAGORE.

NOUVELLE TIRÉE DE MACHIAVEL.

AU présent Conte on verra la ſottiſe
D'un Florentin. Il avoit femme priſe
Honneſte & ſage, autant qu'il eſt beſoin;
Jeune pourtant; du reſte toute belle :
Et n'eût-on crû de joüiſſance telle
Dans le païs, ni meſme encor plus loin.
Chacun l'aimoit, chacun la jugeoit digne
D'un autre époux : car quant à celuy-cy,
Qu'on appelloit Nicia Calfucci,
Ce fut un ſot en ſon temps très-inſigne.
Bien le montra, lorſque bon gré mal gré
Il réſolut d'eſtre pere appellé;
Crût qu'il feroit beaucoup pour ſa Patrie,
S'il la pouvoit orner de Calfuccis:

Sainte ni Saint n'eſtoit en Paradis
Qui de ſes vœux n'eût la teſte étourdie.
Tous ne ſçavoient où mettre ſes préſens.
Il conſultoit Matrones, Charlatans,
Diſeurs de mots, experts ſur cette affaire:
Le tout en vain; car il ne pût tant faire
Que d'eſtre pere. Il eſtoit buté là,
Quand un jeune homme, après avoir en France
Etudié, s'en revint à Florence,
Auſſi leurré qu'aucun de par delà;
Propre, galand, cherchant par tout fortune,
Bien fait de corps, bien voulu de chacune:
Il ſçût dans peu la Carte du païs;
Connut les bons & les méchans maris;
Et de quel bois ſe chauffoient leurs femelles;
Quels ſurveillans ils avoient mis près d'elles;
Les ſi, les car, enfin tous les détours;
Comment gagner les confidens d'amours,
Et la Nourrice, & le Confeſſeur meſme,
Juſques au chien; tout y fait quand on aime:

Tout tend aux fins, dont un ſeul ïota
N'eſtant obmis, d'abord le perſonnage
Jette ſon plomb ſur Meſſer Nicia,
Pour luy donner l'Ordre de Cocuage:
Hardi deſſein ! L'épouſe de leans
A dire vray recevoit bien les gens;
Mais c'eſtoit tout: aucun de ſes Amans
Ne s'en pouvoit promettre davantage.
Celuy-cy ſeul, Callimaque nommé,
Dès qu'il parut, fut très-fort à ſon gré.
Le Galand donc près de la forteresse
Aſſiet ſon camp, vous inveſtit Lucrece;
Qui ne manqua de faire la tigreſſe
A l'ordinaire, & l'envoya joüer.
Il ne ſçavoit à quel Saint ſe voüer.
Quand le mary, par ſottiſe extreſme,
Luy fit juger qu'il n'eſtoit ſtrataġeſme,
Panneau n'eſtoit, tant étrange ſemblaſt,
Où le pauvre homme à la fin ne donnaſt
De tout ſon cœur, & ne s'en affublaſt.

L'Amant & luy, comme eſtant gens d'étude,
Avoient entre eux lié quelque habitude:
Car Nice eſtoit Docteur en Droit Canon:
Mieux eût valu l'eſtre en une autre Science,
Et qu'il n'eût pris ſi grande confiance
En Callimaque. Un jour au compagnon
Il ſe plaignit de ſe voir ſans lignée.
A qui la faute ? Il eſtoit vert-galant,
Lucrece jeune, & druë, & bien taillée.
Lorſque j'eſtois à Paris, dit l'Amant,
Un curieux y paſſa d'avanture.
Je l'allay voir, il m'apprit cent ſecrets:
Entr'autres un pour avoir géniture:
Et n'eſtoit choſe à ſon compte plus ſûre.
Le Grand Mogol l'avoit avec ſuccès
Depuis deux ans, éprouvé ſur ſa femme:
Mainte Princeſſe, & mainte & mainte Dame
En avoit fait auſſi d'heureux eſſais.
Il diſoit vray, j'en ay vû des effets.
Cette recepte eſt une médecine

Faite du jus de certaine racine,
Ayant pour nom Mandragore ; & ce jus
Pris par la femme opere beaucoup plus,
Que ne fit onc nulle ombre Monachale
D'aucun Couvent de jeunes Freres plein.
Dans dix mois d'huy je vous fais pere enfin,
Sans demander un plus long intervalle :
Et touchez là : dans dix mois & devant,
Nous porterons au baptesme l'enfant.
Dites-vous vray ? repartit Messer Nice :
Vous me rendez un merveilleux office.
Vray ? Je l'ay vû : faut-il répeter tant ?
Vous moquez-vous d'en douter seulement ?
Par vostre foy, le Mogol est-il homme
Que l'on osast de la sorte affronter ?
Ce Curieux en toucha telle somme,
Qu'il n'eut sujet de s'en mécontenter.
Nice reprit : Voilà chose admirable !
Et qui doit estre à Lucrece agréable !
Quand luy verray-je un poupon sur le sein ?

Nostre féal, vous serez le Parrain;
C'est la raison: dès huy je vous en prie.
Tout doux, reprit alors nostre Galand,
Ne soyez pas si prompt, je vous supplie;
Vous allez viste: il faut auparavant
Vous dire tout. Un mal est dans l'affaire:
Mais icy bas peut-on jamais tant faire,
Que de trouver un bien pur & sans mal?
Ce jus doüé de vertu tant insigne
Porte d'ailleurs qualité trés-maligne.
Presque toûjours il se trouve fatal
A celuy-là qui le premier caresse
La patiente; & souvent on en meurt.
Nice reprit aussi-tost, Serviteur;
Plus de vostre herbe: & laissons-là Lucrece
Telle qu'elle est: bien grand-mercy du soin.
Que servira moy mort, si je suis pere?
Pourvoyez-vous de quelque autre compere:
C'est trop de peine; il n'en est pas besoin.
L'Amant luy dit: Quel esprit est le vostre!

Toûjours il va d'un excès dans un autre.
Le grand desir de vous voir un enfant
Vous transportoit nagueres d'allégresse :
Et vous voilà, tant vous avez de presse,
Découragé sans attendre un moment.
Oyez le reste ; & sçachez que Nature
A mis reméde à tout, fors à la mort.
Qu'est-il de faire afin que l'avanture
Nous réüssisse, & qu'elle aille à bon port ?
Il nous faudra choisir quelque jeune homme
D'entre le peuple ; un pauvre malheureux
Qui vous précéde au combat amoureux ;
Tente la voye ; attire & prenne en somme
Tout le venin : puis le danger osté
Il conviendra que de vostre costé
Vous agissiez, sans tarder davantage :
Car soyez sûr d'estre alors garanti.
Il nous faut faire *in anima vili*
Ce premier pas ; & prendre un personnage
Lourd & de peu ; mais qui ne soit pourtant

Mal fait de corps, ni par trop dégouſtant ;
Ni d'un toucher ſi rude & ſi ſauvage
Qu'à voſtre femme un ſupplice ce ſoit.
Nous ſçavons bien que Madame Lucrece
Accouſtumée à la délicateſſe
De Nicia, trop de peine en auroit.
Meſme il ſe peut qu'en venant à la choſe
Jamais ſon cœur n'y voudroit conſentir.
Or ay-je dit un jeune homme, & pour cauſe :
Car plus ſera d'âge pour bien agir,
Moins laiſſera de venin ſans nul doute :
Je vous promets qu'il n'en laiſſera goute.
Nice d'abord eut peine à digérer
L'expédient ; allégua le danger,
Et l'infamie : il en ſeroit en peine :
Le Magiſtrat pourroit le rechercher,
Sur le ſoupçon d'une mort ſi ſoudaine.
Empoiſonner un de ſes citadins !
Lucrece eſtoit échappée aux blondins,
On l'alloit mettre entre les bras d'un ruſtre !

Je ſuis d'avis qu'on prenne un homme illuſtre,
Dit Callimaque, ou qu'elqu'un qui bien-toſt
En mille endroits cornera le miſtere.
Sottiſe & peur contiendront ce pitaut.
Au pis aller l'argent le fera taire.
Voſtre moitié n'ayant lieu de s'y plaire;
Et le coquin meſme n'y songeant pas,
Vous ne tombez proprement dans le cas
De cocuage. Il n'eſt pas dit encor
Qu'un tel paillard ne reſiſte au poiſon.
Et ce nous eſt une double raiſon
De le choiſir tel, que la Mandragore
Conſume en vain ſur luy tout ſon venin.
Car quand je dis qu'on meurt, je n'entends dire
Aſſurément. Il vous faudra demain
Faire choiſir ſur la brune le ſire:
Et dès ce ſoir donner la potion.
J'en ai chez moy de la confection.
Gardez-vous bien au reſte, Meſſer Nice,
D'aller paroiſtre en aucune façon.

Ligurio choiſira le garçon ;
C'eſt-là ſon fait, laiſſez-luy cet office.
Vous vous pouvez fier à ce valet,
Comme à vous-meſme : il eſt ſage & diſcret.
J'oublie encor que pour plus d'aſſurance,
On bandera les yeux à ce paillard :
Il ne ſçaura qui, quoy, n'en quelle part,
N'en quel logis, ni ſi dedans Florence,
Ou bien dehors on vous l'aura mené.

Par Nicia le tout fut approuvé.
Reſtoit ſans plus d'y diſpoſer ſa femme.
De prime face, elle cruſt qu'on rioit ;
Puis ſe faſcha, puis jura ſur ſon ame,
Que mille fois pluſtoſt on la tueroit.
Que diroit-on ſi le bruit en couroit ?
Outre l'offence & péché trop énorme,
Calfuce & Dieu ſçavoient que de tout tems,
Elle avoit craint ces devoirs complaiſans,
Qu'elle enduroit ſeulement pour la forme.

Puis il viendroit quelque maſtin difforme
L'incommoder, la mettre ſur les dents:
Suis-je de taille à ſouffrir toutes gens?
Quoy recevoir un pitaut dans ma couche?
Puis-je y ſonger qu'avecque du dédain?
Et par ſaint Jean, ni pitaut, ni blondin,
Ni Roy, ni Roc, ne feront qu'autre touche
Que Nicia jamais onc à ma peau.

Lucrece eſtant de la ſorte arreſtée,
On eut recours à frere Timothée.
Il la preſcha; mais ſi bien & ſi beau;
Qu'elle donna les mains par pénitence.
On l'aſſura de plus qu'on choiſiroit
Quelque garçon d'honneſte corpulence;
Non trop ruſtaut; & qui ne lui feroit
Mal ni dégouſt. La potion fut priſe,
Le lendemain noſtre Amant ſe déguiſe,
Et s'enfarine en vrai garçon Meuſnier;
Un faux menton, barbe d'eſtrange guiſe,

Mieux ne pouvoit ſe métamorphoſer.
Ligurio qui de la faciende
Et du complot avoit toûjours eſté,
Trouve l'Amant tout tel qu'il le demande,
Et ne doutant qu'on n'y fuſt attrappé,
Sur le minuit le meine à Meſſer Nice;
Les yeux bandez; le poil teint; & ſi bien
Que noſtre Eſpoux ne reconnut en rien
Le Compagnon. Dans le lit il ſe gliſſe
En grand ſilence: en grand ſilence auſſi
La patiente attend ſa deſtinée;
Bien blanchement, & ce ſoir atournée.
Voire ce ſoir? atournée; & pour qui?
Pour qui? J'entends; n'eſt-ce pas que la Dame
Pour un Meuſnier prenoit trop de ſoucy?
Vous vous trompez; le ſexe en uſe ainſi.
Meuſniers ou Rois, il veut plaire à tout ame.
C'eſt double honneur, ce ſemble en une femme,
Quand ſon mérite échauffe un eſprit lour,
Et fait aimer les cœurs nez ſans amour.

Le travesti changea de personnage,
Si-tost qu'il eut Dame de tel corsage
A ses costez, & qu'il fut dans le lit.
Plus de Meusnier; la Galande sentit
Auprès de soy la peau d'un honneste homme.
Et ne croyez qu'on employast au somme
De tels momens. Elle disoit tout bas:
Qu'est-cecy donc? Ce compagnon n'est pas
Tel que j'ay crû: le drosle a la peau fine,
C'est grand dommage: il ne mérite, helas!
Un tel destin: j'ay regret qu'au trépas
Chaque moment de plaisir l'achemine.
Tandis l'Epoux enrollé tout de bon,
De sa moitié plaignoit bien fort la peine.
Ce fut avec une fierté de Reine,
Qu'elle donna la premiére façon
De cocuage; & pour le décoron
Point ne voulut y joindre ses caresses.
A ce garçon la perle des Lucreces
Prendroit du goust? Quand le premier venin

Fut emporté, nostre Amant prit la main
De sa Maistresse ; & de baisers de flâme
La parcourant, Pardon (dit-il) Madame ;
Ne vous faschez du tour qu'on vous a fait,
C'est Callimaque ; approuvez son martyre.
Vous ne sçauriez ce coup vous en dédire.
Vostre rigueur n'est plus d'aucun effet.
S'il est fatal toutefois que j'expire,
J'en suis content : vous avez dans vos mains
Un moyen sûr de me priver de vie ;
Et le plaisir bien mieux qu'aucuns venins
M'achevera, tout le reste est folie.

Lucrece avoit jusques-là résisté,
Non par défaut de bonne volonté ;
Ni que l'Amant ne plust fort à la Belle ;
Mais la pudeur & la simplicité
L'avoient renduë ingrate en dépit d'elle ;
Sans dire mot, sans oser respirer,
Pleine de honte & d'amour tout ensemble,

Elle ſe met auſſi-toſt à pleurer.
A ſon Amant peut-elle ſe montrer
Après cela ? Qu'en pourra-t'il penſer ?
Dit-elle en ſoy, & qu'eſt-ce qu'il luy ſemble ?
J'ay bien manqué de courage & d'eſprit.
Incontinent un excès de dépit
Saiſit ſon cœur ; & fait que la pauvrette
Tourne la teſte, & vers le coin du lit
Se va cacher, pour derniére retraite.
Elle y voulut tenir bon, mais en vain.
Ne luy reſtant que ce peu de terrain,
La place fut incontinent renduë.
Le vainqueur l'eut à ſa diſcrétion ;
Il en uſa ſelon ſa paſſion :
Et plus ne fut de larme répanduë.
Honte ceſſa ; ſcrupule autant en fit.
Heureux ſont ceux qu'on trompe à leur profit !
L'aurore vint trop toſt pour Callimaque ;
Trop toſt encor pour l'objet de ſes vœux.
Il faut, dit-il, beaucoup plus d'une attaque

Contre un venin tenu ſi dangereux.
Les jours ſuivans noſtre couple amoureux
Y ſçût pourvoir: l'Epoux ne tarda guéres
Qu'il n'euſt atteint tous ſes autres Confreres.

Pour ce coup-là falut ſe ſéparer;
L'Amant courut chez ſoy ſe recoucher.
A peine au lit il s'eſtoit mis encore,
Que noſtre Epoux joyeux & triomphant
Le va trouver, & luy conte comment
S'eſtoit paſſé le jus de Mandragore.
D'abord, dit-il, j'allay tout doucement
Auprès du lit écouter ſi le Sire
S'approcheroit, & s'il en voudroit dire.
Puis je priay noſtre Epouſe tout bas,
Qu'elle luy fit quelque peu de careſſe,
Et ne craignit de gaſter ſes appas.
C'eſtoit au plus une nuit d'embarras.
Et ne penſez, ce luy dis-je, Lucrece,
Ni l'un ni l'autre en cecy me tromper;

Je

Je ſçauray tout ; Nice ſe peut vanter
D'eſtre homme à qui l'on n'en donne à garder ;
Vous ſçavez bien qu'il y va de ma vie.
N'allez donc point faire la renchérie :
Montrez par-là que vous ſçavez aimer
Voſtre mary plus qu'on ne croit encore :
C'eſt un beau champ. Que ſi cette pécore
Fait le honteux, envoyez ſans tarder
M'en avertir ; car je me vais coucher,
Et n'y manquez ; nous y mettrons bon ordre.
Beſoin n'en eut : tout fut bien juſqu'au bout.
Sçavez-vous bien que ce ruſtre y prit gouſt ?
Le droſle avoit tantoſt peine à démordre :
J'en ay pitié : Je le plains après tout.
N'y ſongeons plus ; qu'il meure, & qu'on l'enterre ;
Et quant à vous venez nous voir ſouvent.
Nargue de ceux qui me faiſoient la guerre ;
Dans neuf mois d'huy je leur livre un enfant.

LES REMOIS.

IL n'eſt Cité que je préfere à Rheims :
C'eſt l'ornement & l'honneur de la France :
Car ſans compter l'Ampoule & les bons vins,
Charmants objets y ſont en abondance.
Par ce point-là je n'entends quant à moy
Tours ni portaux ; mais gentilles Galoiſes,
Ayant trouvé telle de nos Remoiſes
Friande aſſez pour la bouche d'un Roy.
Une avoit pris un Peintre en mariage,
Homme eſtimé dans ſa profeſſion :
Il en vivoit : que faut-il davantage ?
C'étoit aſſez pour ſa condition.
Chacun trouvoit ſa femme fort heureuſe.
Le droſle eſtoit, grace à certain talent,
Très-bon Epoux, encor meilleur Galant.

De ſon travail mainte Dame amoureuſe
L'alloit trouver ; & le tout à deux fins :
C'eſtoit le bruit, à ce que dit l'Hiſtoire :
Moy qui ne ſuis en cela des plus fins,
Je m'en rapporte à ce qu'il en faut croire.
Dès que le Sire avoit Donzelle en main,
Il en rioit avecque ſon Epouſe.
Les droits d'Hymen allant toûjours leur train ;
Beſoin n'eſtoit qu'elle fit la jalouſe.
Meſme elle eût pû le payer de ſes tours ;
Et comme luy voyager en Amours ;
Sauf d'en uſer avecque plus de prudence,
Ne luy faiſant la meſme confidence.

Entre les gens qu'elle ſçût attirer,
Deux ſiens voiſins ſe laiſſerent leurrer
A l'entretien libre & gay de la Dame ;
Car c'eſtoit bien la plus trompeuſe femme
Qu'en ce point-là l'on eût ſçû rencontrer ;
Sage ſur tout ; mais aimant fort à rire.

Elle ne manque incontinent de dire
A ſon mary l'amour des deux Bourgeois,
Tous deux gens ſots, tous deux gens à ſornettes ;
Luy raconta mot pour mot leurs fleurettes,
Pleurs & ſoûpirs, gémiſſemens Gaulois.
Ils avoient lû, ou pluſtoſt oüy dire,
Que d'ordinaire en amour on ſoûpire.
Ils taſchoient donc d'en faire leur devoir,
Que bien, que mal, & ſelon leur pouvoir.
A frais communs ſe conduiſoit l'affaire.
Ils ne devoient nulle choſe ſe taire.
Le premier d'eux qu'on favoriſeroit,
De ſon bonheur part à l'autre feroit.

Femmes voilà ſouvent comme on vous traite,
Le ſeul plaiſir eſt ce que l'on ſouhaite.
Amour eſt mort : le pauvre compagnon
Fut enterré ſur les bords du Lignon :
Nous n'en avons icy ni vent ni voye.
Vous y ſervez de joüet & de proye

A jeunes gens indiſcrets, ſcelerats:
C'eſt bien raiſon qu'au double on le leur rende:
Le beau premier qui ſera dans vos lacs,
Plumez le moy, je vous le recommande.

La Dame donc pour tromper ſes voiſins
Leur dit un jour: vous boirez de nos vins
Ce ſoir chez nous. Mon mary s'en va faire
Un tour aux champs; & le bon de l'affaire
C'eſt qu'il ne doit au giſte revenir.
Nous nous pourrons à l'aiſe entretenir.
Bon, dirent-ils, nous viendrons ſur la brune.
Or les voilà compagnons de fortune.
La nuit venuë, ils ſont au rendez-vous.
Eux introduits, croyant Ville gagnée,
Un bruit ſurvint; la feſte fut troublée.
On frappe à l'huis; le logis aux verroux
Eſtoit fermé: la femme à la feneſtre
Court en diſant, celuy-là frappe en Maiſtre!
Seroit-ce point par malheur mon Epoux?

Oüy, cachez-vous, dit-elle, c'eſt luy-meſme.
Quelque accident, ou bien quelque ſoupçon
Le font venir coucher à la maiſon.
Nos deux Galands dans ce péril extreſme
Se jettent viſte en certain Cabinet:
Car s'en aller, comment auroient-ils fait?
Ils n'avoient pas le pied hors de la chambre,
Que l'Epoux entre, & voit au feu le membre
Accompagné de maint & maint pigeon;
L'un au haſtier, les autres au chaudron.
Oh, oh! dit-il, voilà bonne cuiſine!
Qui traitez-vous? Alis noſtre voiſine,
Reprit l'Epouſe, & Simonette auſſi.
Loüé ſoit Dieu qui vous ramene icy,
La compagnie en ſera plus complette.
Madame Alis, Madame Simonette
N'y perdront rien. Il faut les avertir
Que tout eſt preſt, qu'elles n'ont qu'à venir;
J'y cours moy-meſme. Alors la créature
Les va prier. Or c'eſtoient les moitiez

De nos Galands & chercheurs d'avanture,
Qui fort chagrins de se voir enfermez,
Ne laissoient pas de loüer leur Hostesse,
De s'estre ainsi tirée avec adresse
De cet aprest. Avec elle à l'instant
Leur deux moitiez entrerent tout en chantant.
On les saluë, on les baise, on les louë
De leur beauté, de leur ajustement;
On les contemple, on patine, on se jouë.
Cela ne plust aux maris nullement.
Du Cabinet la porte à demy close,
Leur laissant voir le tout distinctement,
Ils ne prenoient aucun goust à la chose:
Mais passe encor pour ce commencement.
Le souper mis presque au mesme moment,
Le Peintre prit par la main les deux femmes,
Les fit asseoir, entr'elles se plaça.
Je bois, dit-il, à la santé des Dames:
Et de trinquer: passe encor pour cela.
On fit raison, le vin ne dura guere.

L'Hosteſſe eſtant alors ſans Chambriere ;
Court à la cave : & de peur des eſprits
Meine avec ſoy Madame Simonette.
Le Peintre reſte avec Madame Alis,
Provinciale aſſez belle, & bien faite,
Et s'en piquant, & qui pour le païs
Se pouvoit dire honneſtement coquette.
Le Compagnon vous la tenant ſeulette,
La conduiſit de fleurette en fleurette
Juſqu'au toucher, & puis un peu plus loin ;
Puis tout à coup levant la colerette
Prit un baiſer dont l'Epoux fut témoin.
Juſques-là paſſe : Epoux, quand ils ſont ſage,
Ne prennent garde à ces menus ſuffrages ;
Et d'en tenir regiſtre c'eſt abus.
Bien eſt-il vray qu'en rencontre pareille
Simples baiſers font craindre le ſurplus ;
Car Satan lors vient frapper ſur l'oreille
De tel qui dort, & fait tant qu'il s'éveille.
L'Epoux vit donc, que tandis qu'une main

Se promenoit ſur la gorge à ſon aiſe,
L'autre prenoit tout un autre chemin.
Ce fut alors, Dame ne vous déplaiſe!
Que le couroux luy montant au cerveau,
Il s'en alloit enfonçant ſon chapeau,
Mettre l'alarme en tout le voiſinage,
Battre ſa femme, & dire au Peintre rage,
Et témoigner qu'il n'avoit les bras gourds.
Gardez-vous bien de faire une ſottiſe,
Luy dit tout bas ſon Compagnon d'amours,
Tenez-vous coy, le bruit en nulle guiſe
N'eſt bon icy; d'autant plus qu'en vos lacs
Vous eſtes pris: ne vous montrez donc pas.
C'eſt le moyen d'eſtouffer cette affaire.
Il eſt écrit qu'à nul il ne faut faire
Ce qu'on ne veut à ſoy-meſme eſtre fait,
Nous ne devons quitter ce Cabinet
Que bien à point, & tantoſt, quand cet homme
Eſtant au lit, prendra ſon premier ſomme;

Selon mon ſens c'eſt le meilleur parti.
A tard viendroit auſſi bien la querelle.
N'eſtes-vous pas cocu plus d'à demy ?
Madame Alis au fait a conſenty :
Cela ſuffit, le reſte eſt bagatelle.
L'Epoux gouſta quelque peu ces raiſons.
Sa femme fit quelque peu de façons,
N'ayant le temps d'en faire davantage.
Et puis ? & puis, comme perſonne ſage
Elle remit ſa coëffure en eſtat.
On n'euſt jamais ſoupçonné ce ménage ;
Sans qu'il reſtoit un certain incarnat
Deſſus ſon teint ; mais c'eſtoit peu de choſe ?
Dame Fleurette en pouvoit eſtre cauſe.
L'une pourtant des tireuſes de vin
De luy ſourire au retour ne fit faute :
Ce fut la Peintre. On ſe remit en train :
On releva grillades & feſtin :
On but encore à la ſanté de l'Hoſte,

Et de l'Hosteſſe, & de celle des trois
Qui la premiere auroit quelque avanture.
Le vin manqua pour la ſeconde fois,
L'Hosteſſe adroite & fine créature,
Souſtient toujours qu'il revient des eſprits
Chez les voiſins. Ainſi Madame Alis
Servit d'eſcorte. Entendez que la Dame
Pour l'autre employ inclinoit en ſon ame;
Mais on l'emmeine, & par ce moyen-là
De faction Simonette changea.
Celle-cy fait d'abord plus la ſévere,
Veut ſuivre l'autre, ou feint le vouloir faire;
Mais ſe ſentant par le Peintre tirer,
Elle demeure, eſtant trop ménagere
Pour ſe laiſſer ſon habit déchirer;
L'Epoux voyant quel train prenoit l'affaire,
Voulut ſortir. L'autre luy dit; tout doux:
Nous ne voulons ſur vous nul avantage.
C'eſt bien raiſon que Meſſer cocuage

Sur ſon eſtat vous couche ainſi que nous,
Sommes-nous pas compagnons de fortune?
Puiſque le Peintre en a careſſé l'une,
L'autre doit ſuivre. Il faut bon gré mal gré,
Qu'elle entre en danſe : & s'il eſt néceſſaire,
Je m'offriray de luy tenir le pied :
Vouliez ou non, elle aura ſon affaire.
Elle l'eût donc ; noſtre Peintre y pourvût
Tout de ſon mieux : auſſi le valoit-elle.
Cette derniére eut ce qui lui falut ;
On en donna le loiſir à la Belle.

Quand le vin fut de retour, on conclut
Qu'il ne faloit s'atabler davantage.
Il eſtoit tard ; & le Peintre avoit fait
Pour ce jour-là ſuffiſamment d'ouvrage.
On dit bon ſoir. Le droſle ſatisfait
Se met au lit : nos gens ſortent de cage.
L'Hoſteſſe alla tirer du cabinet

Les regardans honteux, mal contens d'elle,
Cocus de plus. Le pis de leur méchef,
Fut qu'aucun d'eux ne pût venir à chef
De ſon deſſein, ni rendre à la Donzelle
Ce qu'elle avoit à leurs femmes preſté ;
Par conſéquent c'eſt fait ; j'ay tout conté.

LA COURTISANNE AMOUREUSE.

LE jeune Amour, bien qu'il ait la façon
D'un Dieu qui n'eſt encor qu'à ſa leçon,
Fut de tout temps grand faiſeur de miracles.
En gens coquets il change les Catons.
Par luy les ſots deviennent des Oracles.
Par luy les loups deviennent des moutons.
Il fait ſi bien que l'on n'eſt plus le meſme:
Témoin Hercule, & témoin Polyphême
Mangeurs de gens. L'un ſur un roc aſſis
Chantoit aux vents ſes amoureux ſoucis;
Et pour charmer ſa Nymphe joliette
Tailloit ſa barbe, & ſe miroit dans l'eau.
L'autre changea ſa maſſuë en fuſeau
Pour le plaiſir d'une jeune fillette.
J'en dirois cent: Bocace en rapporte un,

Dont j'ay trouvé l'exemple peu commun.
C'eſt de Chimon jeune homme tout ſauvage,
Bien fait de corps, mais ours quant à l'eſprit.
Amour le léche, & tant qu'il le polit.
Chimon devint un galand perſonnage.
Qui fit cela? Deux beaux yeux ſeulement.
Pour les avoir apperçûs un moment,
Encore à peine, & voilez par le ſomme,
Chimon aima, puis devint honneſte homme.
Ce n'eſt le point dont il s'agit icy.

Je veux conter comme une de ces femmes
Qui font plaiſir aux enfans ſans ſoucy,
Pût en ſon cœur loger d'honneſtes flammes.
Elle eſtoit fiére, & bizarre ſur tout.
On ne ſçavoit comme en venir à bout.
Rome c'eſtoit le lieu de ſon négoce.
Mettre à ſes pieds la Mitre avec la Croſſe
C'eſtoit trop peu: les ſimples Monſeigneurs
N'eſtoient d'un rang digne de ſes faveurs.

Il luy faloit un homme du Conclave;
Et des premiers, & qui fust son esclave;
Et mesme encor il y profitoit peu,
A moins que d'estre un Cardinal neveu.
Le Pape enfin, s'il se fust piqué d'elle,
N'auroit esté trop bon pour la Donzelle.
De son orgueil ses habits se sentoient.
Force brillants sur sa robe éclatoient,
La charmarrure avec la broderie.
Luy voyant faire ainsi la renchérie,
Amour se mit en teste d'abaisser
Ce cœur si haut; & pour un Gentilhomme
Jeune, bien fait, & des mieux mis de Rome,
Jusques au vif il vouloit la blesser.
L'adolescent avoit pour nom Camille,
Elle Constance. Et bien qu'il fust d'humeur
Douce, traitable, à se prendre facile,
Constance n'eût si-tost l'amour au cœur,
Que la voilà craintive devenuë.
Elle n'osa déclarer ses desirs

D'autre

D'autre façon qu'avecque des ſoûpirs.
Auparavant pudeur ni retenuë
Ne l'arreſtoient ; mais tout fut bien changé.
Comme on n'eût crû qu'Amour ſe fût logé
En cœur ſi fier, Camille n'y prit garde.
Inceſſamment Conſtance le regarde ;
Et puis ſoûpirs, & puis regards nouveaux ;
Toûjours reſveuſe au milieu des cadeaux ;
Sa beauté meſme y perdit quelque choſe :
Bien-toſt le lys l'emporta ſur la roſe.

Advint qu'un ſoir Camille régala
De jeunes gens : il eut auſſi des femmes.
Conſtance en fut. La choſe ſe paſſa
Joyeuſement : car peu d'entre ces Dames
Eſtoient d'humeur à tenir des propos
De ſainteté, ni de philoſophie,
Conſtance ſeule eſtant ſourde aux bons mots
Laiſſoit railler toute la compagnie.
Le ſoupé fait chacun ſe retira.

Tout dès l'abord Conſtance s'éclipſa,
S'allant cacher en certaine ruelle.
Nul n'y prit garde : & l'on crût que chez elle,
Indiſpoſée, ou de mauvaiſe humeur,
Ou pour affaire elle eſtoit retournée,
La compagnie eſtant donc retirée ;
Camille dit à ſes gens, par bonheur,
Qu'on le laiſſaſt ; & qu'il vouloit écrire.
Le voilà ſeul, & comme le deſire
Celle qui l'aime, & qui ne ſçait comment
Ni l'aborder, ni par quel compliment
Elle pourra luy déclarer ſa flâme.
Tremblante enfin, & par néceſſité
Elle s'en vient. Qui fut bien étonné,
Ce fut Camille : Eh quoy, dit-il, Madame,
Vous ſurprenez ainſi vos bons amis ?
Il la fit ſeoir ; & puis s'eſtant remis :
Qui vous croiroit, reprit-il demeurée ?
Et qui vous a cette cache montrée ?
L'amour, dit-elle. A ce ſeul mot ſans plus

Elle rougit ; chose que ne font guere
Celles qui sont Prestresses de Venus :
Le vermillon leur vient d'autre maniére.
Camille avoit déjà quelque soupçon
Que l'on l'aimoit : il n'estoit si novice
Qu'il ne connust ses gens à la façon.
Pour en avoir un plus certain indice,
Et s'égayer, & voir si ce cœur fier
Jusques au bout pourroit s'humilier,
Il fit le froid. Nostre Amante en soûpire,
La violence enfin de son martyre
La fait parler : elle commence ainsi.
Je ne sçay pas ce que vous allez dire,
De voir Constance oser venir icy
Vous déclarer sa passion extresme,
Je ne sçaurois y penser sans rougir :
Car du mestier de Nymphe me couvrir
On n'en est plus dès le moment qu'on aime.
Puis quelle excuse ! helas, si le passé
Dans vostre esprit pouvoit estre effacé !

Du moins, Camille, excuſez ma franchiſe.
Je vois fort bien que quoy que je vous diſe
Je vous déplais. Mon zéle me nuira.
Mais nuiſe ou non, conſtance vous adore:
Mépriſez-la, chaſſez-la, battez-la;
Si vous pouvez, faites-luy pis encore;
Elle eſt à vous. Alors le Jouvenceau;
Critiquer gens, m'eſt, dit-il, fort nouveau;
Ce n'eſt mon fait: & toutefois, Madame,
Je vous diray tout net que ce diſcours
Me ſurprend fort; & que vous n'eſtes femme
Qui duſt ainſi prévenir nos amours.
Outre le ſexe, & quelque bien-ſeance
Qu'il faut garder, vous vous eſtes fait tort.
A quel propos toute cette éloquence?
Voſtre beauté m'euſt gagné ſans effort,
Et de ſon chef. Je vous le dis encor,
Je n'aime point qu'on me faſſe d'avance.
Ce propos fut à la pauvre Conſtance
Un coup de foudre. Elle reprit pourtant;

J'ay mérité ce mauvais traitement :
Mais ose-t'on vous dire sa pensée ?
Mon procédé ne me nuiroit pas tant,
Si ma beauté n'estoit point effacée.
C'est compliment ce que vous m'avez dit :
J'en suis certaine, & lis dans vostre esprit :
Mon peu d'appas n'a rien qui vous engage.
D'où me vient-il ? Je m'en rapporte à vous.
N'est-il pas vray que naguere, entre nous,
A mes attraits chacun rendoit hommage ?
Ils sont éteints ces dons si précieux.
L'amour que j'ay m'a causé ce dommage.
Je ne suis plus assez belle à vos yeux.
Si je l'estois, je serois assez sage.
Nous parlerons tantost de ce point-là,
Dit le Galand ; il est tard, & voilà
Minuit qui sonne ; il faut que je me couche.
Constance crût qu'elle auroit la moitié
D'un certain lit, que d'un œil de pitié
Elle voyoit : mais d'en ouvrir la bouche,

Elle n'oſa de crainte de refus.
Le Compagnon feignant d'eſtre confus
Se tut long-temps ; puis dit, comment ferai-je ;
Je ne me puis tout ſeul deshabiller.
Hé bien, Monſieur, dit-elle, appellerai-je ?
Non reprit-il, gardez-vous d'appeller,
Je ne veux pas qu'en ce lieu l'on vous voye ;
Ni qu'en ma chambre une fille de joye
Paſſe la nuit au ſçû de tous mes gens.
Cela ſuffit, Monſieur, repartit-elle.
Pour éviter ces inconveniens,
Je me pourrois cacher en la ruelle :
Mais faiſons mieux, & ne laiſſons venir
Perſonne icy : l'amoureuſe Conſtance
Veut aujourd'huy de Laquais vous ſervir.
Accordez luy pour toute récompenſe
Cet honneur-là, le jeune homme y conſent.
Elle s'approcha ; elle le déboutonne ;
Touchant ſans plus à l'habit, & n'oſant
Du bout du doigt toucher à la perſonne.

Ce ne fut tout ; elle le déchauſſa.
Quoy , de ſa main ? quoy, Conſtance elle-meſme ?
Qui fuſt-ce donc ? Eſt-ce trop que cela !
Je voudrois bien déchauſſer ce que j'aime.

Le Compagnon dans le lit ſe plaça ,
Sans la prier d'eſtre de la partie.
Conſtance crut dans le commencement
Qu'il la vouloit eſprouver ſeulement.
Mais tout cela paſſoit la raillerie.
Pour en venir au point plus important :
Il fait , dit-elle , un temps froid comme glace :
Où me coucher ?

CAMILLE.

Par tout où vous voudrez.

CONSTANCE.

Quoy ſur ce ſiége ?

CAMILLE.

Hé bien non ; vous viendrez
Dedans mon lit.

CONSTANCE.

Délacez-moy de grace.

CAMILLE.

Je ne ſçaurois, il fait froid, je ſuis nu,
Délacez-vous. Noſtre Amante ayant vû
Près du chevet un poignard dans ſa gaîne,
Le prend, le tire, & coupe ſes habits,
Corps piqué d'or, garnitures de prix.
Ajuſtemens de Princeſſe & de Reine.
Ce que les gens en deux mois à grand'peine
Avoient brodé, périt en un moment,
Sans regretter ni plaindre aucunement
Ce que le ſexe aime plus que ſa vie.
Femmes de France en feriez-vous autant?
Je crois que non, j'en ſuis ſeur, & partant
Cela fut beau ſans doute en Italie.

La pauvre Amante approche en tapinois,
Croyant tout fait; & que pour cette fois
Aucun bizarre & nouveau ſtratageſme

Ne

Ne viendroit plus ſon aiſe reculer:
Camille dit ; c'eſt trop diſſimuler :
Femme qui vient ſe produire elle-meſme
N'aura jamais de place à mes coſtez.
Si bon vous ſemble allez vous mettre aux pieds.
Ce fut bien là qu'une douleur extreſme
Saiſit la belle ; & ſi lors par hazard
Elle avoit eu dans ſes mains le poignard,
C'en eſtoit fait : elle euſt de part en part
Percé ſon cœur. Toutefois l'eſperance
Ne mourut pas encor dans ſon eſprit,
Camille eſtoit trop connu de Conſtance.
Et que ce fuſt tout de bon qu'il euſt dit
Choſe ſi dure, & pleine d'inſolence,
Luy qui s'eſtoit juſques-là comporté
En homme doux civil, & ſans fierté,
Cela ſemblant contre toute apparence.
Elle va donc en travers ſe placer
Aux pieds du Sire ; & d'abord les luy baiſe,
Mais point trop fort, de peur de le bleſſer.

On peut juger ſi Camille eſtoit aiſe.
Quelle victoire ! avoir mis à ce point
Une beauté ſi ſuperbe & ſi fiere !
Une beauté ; je ne la décris point :
Il me faudroit une ſemaine entiere.
On ne pouvoit reprocher ſeulement
Que la paſleur à cet objet charmant ;
Paſleur encor dont la cauſe eſtoit telle
Qu'elle donnoit du luſtre à noſtre Belle.
Camille donc s'étend : & ſur un ſein
Pour qui l'yvoire auroit eu de l'envie
Poſe ſes pieds , & ſans cérémonie
Il s'accommode , & ſe fait un couſſin.
Puis feint qu'il céde aux charmes de Morphée.
Par les ſanglots noſtre Amante eſtouffée ,
Laſche la bonde aux pleurs cette fois-là :
Ce fut la fin , Camille l'appella ,
D'un ton de voix qui plut fort à la Belle.
Je ſuis content , dit-il , de voſtre amour.
Venez , venez , Conſtance , c'eſt mon tour ,

Elle se glisse ; & luy s'approchant d'elle,
M'avez vous crû si dur & si brutal
Que d'avoir fait tout de bon le sévere ?
Dit-il d'abord, vous me connoissez mal :
Je vous voulois donner lieu de me plaire.
Or bien je sçay le fond de vostre cœur.
Je suis content, satisfait, plein de joye,
Comblé d'amour : & que vostre rigueur
Si bon luy semble à son tour se déploye :
Elle le peut : usez-en librement.
Je me déclare aujourd'huy vostre Amant,
Et vostre Epoux, & ne sçay nulle Dame,
De quelque rang & beauté que ce soit,
Qui vous valust pour maistresse & pour femme
Car le passé rappeller ne se doit
Entre nous deux. Une chose ay-je à dire :
C'est qu'en secret il nous faut marier.
Il n'est besoin de vous spécifier
Pour quel sujet, cela vous doit suffire.
Mesme il est mieux de cette façon-là,

Un tel hymen à des amours ressemble ;
On est Epoux & Galand tout ensemble.
L'histoire dit que le drosle ajousta ;
Voulez-vous pas, en attendant le Prestre,
A vostre Amant vous fier aujourd'huy ?
Vous le pouvez, je vous réponds de luy ;
Son cœur n'est pas d'un perfide & d'un traistre.
A tout cela Constance ne dit rien.
C'estoit tout dire : il le reconnut bien,
N'estant novice en semblables affaires.
Quant au surplus, ce sont de tels mysteres
Qu'il n'est besoin d'en faire le recit.
Voilà comment Constance réüssit.

Or faites-en, Nymphes, vostre profit.
Amour en a dans son Académie,
Si l'on vouloit venir à l'examen,
Que j'aimerois pour un pareil hymen
Mieux que mainte autre à qui l'on se marie.
Femme qui n'a filé toute sa vie

Tasche à passer bien des choses sans bruit,
Témoin Constance & tout ce qui s'ensuit:
Noviciat d'épreuves un peu dures:
Elle en reçût abondamment le fruit:
Nonnes je sçay, qui voudroient chaque nuit
En faire un tel, à toutes avantures.

Ce que possible on ne croira pas vray,
C'est que Camille en caressant la Belle,
Des dons d'Amour luy fit gouster l'essay.
L'essay? Je faux: Constance en estoit-elle
Aux Elémens? Oüy Constance en estoit
Aux Elémens. Ce que la Belle avoit
Pris & donné de plaisirs en sa vie,
Compter pour rien jusqu'alors se devoit.
Pourquoy cela? Quiconque aime le die.

NICAISE.

Un apprentif Marchand eſtoit,
Qu'avec droit Nicaiſe on nommoit;
Garçon très-neuf hors ſa boutique,
Et quelque peu d'Arithmétique;
Garçon novice dans les tours
Qui ſe pratiquent en amours.
Bons Bourgeois du temps de nos peres
S'aviſoient tard d'eſtre bons freres.
Ils n'apprenoient cette leçon,
Qu'ayant de la barbe au menton.
Ceux d'aujourd'huy, ſans qu'on les flate,
Ont ſoin de s'y rendre ſçavans
Auſſi-toſt que les autres gens.
Le Jouvenceau de vieille date,
Poſſible un peu moins avancé,
Par les degrez n'avoit paſſé.

Quoyqu'il en ſoit, le pauvre Sire
En très-beau chemin demeura,
Se trouvant court par celuy-là,
C'eſt par l'eſprit que je veux dire.
Une Belle pourtant l'aima :
C'eſtoit la fille de ſon Maiſtre ;
Fille aimable autant qu'on peut l'eſtre,
Et ne tournant autour du pot ;
Soit par humeur franche & ſincere ;
Soit qu'il fuſt force d'ainſi faire,
Eſtant tombée aux mains d'un ſot.
Quelqu'un de trop de hardieſſe
Ira la taxer, & moy non :
Tels procédez ont leur raiſon.
Lorſque l'on aime une Déeſſe,
Elle fait ces avances-là :
Noſtre Belle ſçavoit cela.
Son eſprit, ſes traits, ſa richeſſe
Engageoient beaucoup de jeuneſſe
A ſa recherche : heureux ſeroit

Celuy d'entre eux qui cüeilleroit
En nom d'hymen certaine chose,
Qu'à meilleur titre elle promit
Au Jouvenceau cy-dessus dit.
Certain Dieu par fois en dispose;
Amour nommé communément.
Il plût à la Belle d'élire
Pour ce point l'apprentif Marchand.
Bien est vray (car il faut tout dire)
Qu'il estoit très bien fait de corps,
Beau, jeune, & frais : ce sont trésors
Que ne méprise aucune Dame,
Tant soit son esprit précieux.
Pour une qu'Amour prend par l'ame;
Il en prend mille par les yeux.
Celle-cy donc des plus galantes,
Par mille choses engageantes
Taschoit d'encourager le gars,
N'estoit chiche de ses regards,
Le pinçoit, luy venoit soûrire,

Sur

Sur les yeux luy mettoit la main,
Sur le pied luy marchoit enfin.
A ce langage il ne ſçût dire
Autre choſe que des soûpirs,
Interprétes de ſes deſirs.

Tant fut, à ce que dit l'hiſtoire,
De part & d'autre ſoûpiré,
Que leur feu dûment déclaré,
Les jeunes gens, comme on peut croire,
Ne s'épargnerent ni ſermens,
Ni d'autres points bien plus charmans;
Comme baiſers à groſſe uſure;
Le tout ſans compte & ſans meſure,
Calculateur que fuſt l'Amant,
Broüiller faloit inceſſamment:
La choſe eſtoit tant infinie,
Qu'il y faiſoit toûjours abus:
Somme toute, il n'y manquoit plus
Qu'une ſeule cérémonie.

Bon fait aux filles l'épargner.
Ce ne fut pas ſans témoigner
Bien du regret, bien de l'envie.
Par vous, diſoit la belle amie,
Je me la veux faire enſeigner,
Ou ne le ſçavoir de ma vie.
Je la ſçauray, je vous promets;
Tenez-vous certain déſormais
De m'avoir pour voſtre apprentie.
Je ne puis pour vous que ce point.
Je ſuis franche; n'attendez point
Que par un langage ordinaire,
Je vous promette de me faire
Religieuſe, à moins qu'un jour
L'hymen ne ſuive noſtre amour.
Cet hymen ſeroit bien mon compte;
N'en doutez point; mais le moyen?
Vous m'aimez trop, pour vouloir rien
Qui me puſt cauſer de la honte.
Tels & tels m'ont fait demander.

Mon pere eſt preſt de m'accorder.
Moy je vous permets d'eſperer
Qu'à qui que ce ſoit qu'on m'engage ;
Soit Conſeiller, ſoit Préſident ;
Soit veille, ou jour de mariage,
Je ſeray voſtre auparavant,
Et vous aurez mon Pucelage.

Le garçon la remercia
Comme il puſt. A huit jours de là
Il s'offre un party d'importance.
La Belle dit à ſon amy,
Tenons-nous-en à celuy-cy ;
Car il eſt homme, que je penſe,
A paſſer la choſe au gros ſas.
La Belle en eſtant ſur ce cas,
On la promet ; on la commence :
Le jour des noces ſe tient preſt.

Entendez cecy, s'il vous plaiſt.

Je pense voir vostre pensée
Sur ce mot-là de commencée.
C'estoit alors sans point d'abus
Fille promise, & rien de plus.

Huit jours donnez à la Fiancée;
Comme elle appréhendoit encor
Quelque rupture en cet accord;
Elle differe le négoce
Jusqu'au propre jour de la noce;
De peur de certain accident
Qui les fillettes va perdant.
On meine au moûtier cependant
Nostre Galande encor pucelle.
Le oüy fut dit à la chandelle.
L'Epoux voulut avec la Belle
S'en aller coucher au retour.
Elle demande encor ce jour,
Et ne l'obtient qu'avecque peine.
Il falut pourtant y passer.

Comme l'Aurore eſtoit prochaine,
L'Epouſe au lieu de ſe coucher
S'habille. On euſt dit d'une Reine.
Rien ne manquoit aux veſtemens,
Perles, joyaux, & diamans;
Son Epouſé la faiſoit Dame.
Son amy pour la faire femme
Prend heure avec elle au matin.
Ils devoient aller au jardin,
Dans un bois propre à telle affaire.
Une compagne y devoit faire
Le guet autour de nos amans,
Compagne inſtruite du myſtére.
La Belle s'y rend la premiére,
Sous le prétexte d'aller faire
Un bouquet; dit-elle à ſes gens.
Nicaiſe après quelques momens
La va trouver; & le bon Sire
Voyant le lieu, ſe met à dire:
Qu'il fait icy d'humidité!

Foin, vostre habit sera gasté.
Il est beau : ce seroit dommage.
Souffrez, sans tarder davantage
Que j'aille querir un tapis.
Eh mon Dieu laissons les habits;
Dit la Belle toute piquée.
Je diray que je suis tombée;
Pour la perte n'y songez point:
Quand on a temps si fort à point,
Il en faut user : & périssent
Tous les vestemens du pays,
Que plustost tous les beaux habits
Soient gastez, & qu'ils se salissent,
Que d'aller ainsi consumer
Un quart d'heure : un quart d'heure est cher:
Tandis que tous les gens agissent
Pour ma noce, il ne tient qu'à vous
D'employer des momens si doux.
Ce que je dis ne me sied guére :
Mais je vous chéris ; & vous veux

Rendre honneste homme, si je peux.
En verité, dit l'Amoureux,
Conserver étoffe si chére
Ne sera point mal fait à nous.
Je cours; c'est fait; je suis à vous;
Deux minutes feront l'affaire.

Là-dessus il part sans laisser
Le temps de luy rien repliquer.
Sa sottise guérit la Dame:
Un tel dédain luy vint en l'ame,
Qu'elle reprit dès ce moment
Son cœur; que trop indignement
Elle avoit placé: quelle honte!
Prince des sots, dit-elle en soy,
Va, je n'ay nul regret de toy:
Tout autre eut esté mieux mon compte.
Mon bon Ange a consideré
Que tu n'avois pas mérité
Une faveur si précieuse.

Je ne veux plus eſtre amoureuſe
Que de mon mary; j'en fais vœu.
Et de peur qu'un reſte de feu
A le trahir ne me rengage,
Je vais ſans tarder davantage
Luy porter un bien qu'il auroit
Quand Nicaiſe en ſon lieu ſeroit.
A ces mots la pauvre Epouſée
Sort du bois fort ſcandaliſée.
L'autre revient, & ſon tapis:
Mais ce n'eſt plus comme jadis.
Amans, la bonne heure ne ſonne
A toutes les heures du jour.
J'ay lû dans l'Alphabet d'Amour,
Qu'un Galand près d'une perſonne,
N'a toûjours le temps comme il veut:
Qu'il le prenne donc comme il peut.
Tous délais y ſont du dommage:
Nicaiſe en eſt un témoignage.
Fort eſſouflé d'avoir couru,

Et joyeux de telle proüesse,
Il s'en revient bien résolu
D'employer tapis & Maistresse.
Mais quoy, la Dame au bel habit
Mordant ses lévres de dépit,
Retournoit vers la compagnie,
Et de sa flâme bien guérie,
Possible alloit dans ce moment,
Pour se vanger de son Amant,
Porter à son mary la chose
Qui luy causoit ce dépit-là.
Quelle chose ? C'est celle-là
Que fille dit toûjours qu'elle a:
Je le crois ; mais d'en mettre jà
Mon doigt au feu, ma foy je n'ose:
Ce que je sçay, c'est qu'en tel cas
Fille qui ment ne peche pas.

Grace à Nicaise, nostre Belle
Ayant sa fleur en dépit d'elle,

S'en retournoit tout en grondant :
Quand Nicaiſe la rencontrant,
A quoy tient, dit-il à la Dame,
Que vous ne m'ayez attendu ?
Sur ce tapis bien étendu
Vous ſeriez en peu d'heure femme.
Retournons donc ſans conſulter :
Venez ceſſer d'eſtre pucelle ;
Puiſque je puis ſans rien gaſter,
Vous témoigner quel eſt mon zéle.
Non pas cela, reprit la Belle,
Mon Pucelage dit qu'il faut
Remettre l'affaire à tantoſt.
J'aime voſtre ſanté, Nicaiſe ;
Et vous conſeille auparavant
De reprendre un peu voſtre vent.
Or reſpirez tout à voſtre aiſe.
Vous eſtes apprentif Marchand ;
Faites-vous apprentif Galand :
Vous n'y ſerez pas ſi-toſt Maiſtre.

A mon égard je ne puis eſtre
Voſtre Maiſtreſſe en ce meſtier.
Sire Nicaiſe, il vous faut prendre
Quelque ſervante du quartier.
Vous ſçavez des étoffes vendre,
Et leur prix en perfection ;
Mais ce que vaut l'occaſion
Vous l'ignorez, allez l'apprendre.

COMMENT L'ESPRIT VIENT AUX FILLES.

IL est un jeu divertissant sur tous.
Jeu dont l'ardeur souvent se renouvelle :
Il divertit & la laide & la belle.
Soit jour, soit nuit, à toute heure il est doux :
Or devinez comment ce jeu s'appelle.

Le beau du jeu n'est connu de l'Epoux ;
C'est chez l'Amant que ce plaisir excelle :
De regardans pour y juger des coups,
Il n'en faut point, jamais on n'y querelle.
Or devinez comment ce jeu s'appelle.

Qu'importe-t'il ? Sans s'arrester au nom,
Ni badiner là-dessus davantage,
Je vais encor vous en dire un usage,

Il fait venir l'eſprit & la raiſon.
Nous le voyons en mainte beſtiole.
Avant que Liſe allaſt en cette école,
Liſe n'eſtoit qu'un miſérable oiſon.
Coudre & filer eſtoit ſon exercice;
Non pas le ſien, mais celuy de ſes doigts;
Car que l'eſprit euſt part à cet office,
Ne le croyez; il n'eſtoit nuls emplois
Où Liſe puſt avoir l'ame occupée:
Liſe ſongeoit autant que ſa poupée.
Cent fois le jour ſa mere luy diſoit;
Va-t'en chercher de l'eſprit, malheureuſe.
La pauvre fille auſſi-toſt s'en alloit
Chez les voiſins, affligée & honteuſe,
Leur demandant où ſe vendoit l'eſprit.
On en rioit; à la fin on luy dit,
Allez trouver Pere Bonaventure,
Car il en a bonne proviſion.
Incontinent la jeune créature
S'en va le voir, non ſans confuſion:

Elle craignoit que ce ne fuſt dommage
De détourner ainſi tel perſonnage :
Me voudroit-il faire de tels préſens
A moy qui n'ay que quatorze ou quinze ans !
Vaux-je cela, diſoit en ſoy la Belle ?
Son innocence augmentoit ſes appas.
Amour n'avoit à ſon croc de Pucelle,
Dont il cruſt faire un auſſi bon repas.
Mon Révérend, dit-elle au béat homme,
Je viens vous voir ; des perſonnes m'ont dit,
Qu'en ce Couvent on vendoit de l'eſprit :
Voſtre plaiſir ſeroit-il qu'à crédit
J'en puſſe avoir ? Non pas pour groſſe ſomme,
A gros achat mon tréſor ne ſuffit :
Je reviendray s'il m'en faut davantage :
Et cependant prenez cecy pour gage.
A ce diſcours, je ne ſçay quel anneau,
Qu'elle tiroit de ſon doigt avec peine ;
Ne venant point, le Pere dit tout beau,
Nous pourvoirons à ce qui vous ameine.

Sans exiger nul ſalaire de vous :
Il eſt marchande, & marchande entre nous :
A l'une on vend ce qu'à l'autre l'on donne.
Entrez icy ; ſuivez-moy hardiment ;
Nul ne vous voit, aucun ne vous entend,
Tous ſont au Chœur ; le portier eſt perſonne
Entiérement à ma dévotion ;
Et ces murs ont de la diſcrétion.
Elle le ſuit ; ils vont à ſa Cellule.
Mon Révérend la jette ſur un lit ;
Veut la baiſer ; la pauvrette recule
Un peu la teſte ; & l'innocente dit ;
Quoy, c'eſt ainſi qu'on donne de l'eſprit ?
Et vrayment ouy, repart ſa Révérence ;
Puis il luy met la main ſur le teton :
Encore ainſi ? Vrayment ouy ; comment donc ?
La Belle prend le tout en patience :
Il ſuit ſa pointe ; & d'encor en encor
Toûjours l'eſprit s'inſinuë & s'avance,
Tant & ſi bien qu'il arrive à bon port.

Liſe rioit du ſuccès de la choſe.
Bonaventure à ſix momens de là
Donne d'eſprit une ſeconde doſe.
Ce ne fut tout, une autre ſucceda ;
La charité du beau Pere eſtoit grande.
Hé bien, dit-il, que vous ſemble du jeu ?
A nous venir l'eſprit tarde bien peu,
Reprit la Belle ; & puis elle demande,
Mais s'il s'en va ? S'il s'en va ? Nous verrons ;
D'autres ſecrets ſe mettent en uſage.
N'en cherchez point, dit Liſe, davantage ;
De celuy-cy nous nous contenterons.
Soit fait, dit-il, nous recommencerons
Au pis aller, tant & tant qu'il ſuffiſe.
Le pis aller ſembla le mieux à Liſe.
Le ſecret meſme encor ſe répéta
Par le *Pater* ; il aimoit cette danſe.
Liſe luy fait une humble révérence ;
Et s'en retourne en ſongeant à cela.
Liſe ſonger ! quoy, déjà Liſe ſonge !

Elle

Elle fait plus, elle cherche un menſonge,
Se doutant bien qu'on luy demanderoit,
Sans y manquer, d'où ce retard venoit.
Deux jours aprés ſa compagne Nanette
S'en vient la voir : pendant leur entretien
Liſe reſvoit. Nanette comprit bien,
Comme elle eſtoit clair-voyante & finette,
Que Liſe alors ne reſvoit pas pour rien.
Elle fait tant, tourne tant ſon amie,
Que celle-cy luy déclare le tout.
L'autre n'eſtoit à l'oüir endormie.
Sans rien cacher, Liſe de bout en bout,
De point en point luy conte le myſtére,
Dimenſions de l'eſprit du beau Pere,
Et les encor, enfin tout le Phœbé.
Mais vous, dit-elle, apprenez nous de grace
Quand & par qui l'eſprit vous fut donné.
Anne reprit : puiſqu'il faut que je faſſe
Un libre aveu, c'eſt voſtre frere Alain
Qui m'a donné de l'eſprit un matin.

Mon frere Alain ! Alain ! s'écria Liſe,
Alain mon frere ! ah je ſuis bien ſurpriſe ;
Il n'en a point, comme en donneroit-il ?
Sotte, dit l'autre, helas ! tu n'en ſçais guere :
Apprend de moy que pour pareille affaire
Il n'eſt beſoin que l'on ſoit ſi ſubtil.
Ne me crois-tu ? Sçache-le de ta mere ;
Elle eſt experte au fait dont il s'agit ;
Sur ce point-là l'on t'aura bien-toſt dit,
Vivent les ſots pour donner de l'eſprit.

L'ABBESSE MALADE.

L'Exemple ſert, l'exemple nuit auſſy:
Lequel des deux doit l'emporter icy,
Ce n'eſt mon fait; l'un dira que l'Abbeſſe
En uſa bien, l'autre au contraire mal,
Selon les gens: bien ou mal, je ne laiſſe
D'avoir mon compte, & montre en général,
Par ce que fit tout un troupeau de Nones,
Que Brebis ſont la pluſpart des perſonnes;
Qu'il en paſſe une, il en paſſera cent,
Tant ſur les gens eſt l'exemple puiſſant.
Agnès paſſa, puis autre Sœur, puis une:
Tant qu'à paſſer s'entrepreſſant chacune,
On vit enfin celle qui les gardoit
Paſſer auſſi: c'eſt en gros tout le Conte:
Voicy comment en détail on le conte,

Certaine Abbeſſe un certain mal avoit,
Paſles couleurs nommé parmy les filles:
Mal dangereux, & qui des plus gentilles
Détruit l'éclat, fait languir les attraits.
Noſtre malade avoit la face bleſme
Tout juſtement comme un Saint de Careſme,
Bonne d'ailleurs, & gente à cela près.
La Faculté ſur ce point conſultée,
Après avoir la choſe examinée,
Dit que bien-toſt Madame tomberoit
En fiévre lente, & puis qu'elle mourroit.
Force ſera que cette humeur la mange;
A moins que de... l'à moins eſt bien eſtrange;
A moins enfin qu'elle n'ait à ſouhait
Compagnie d'homme. Hippocrate ne fait
Choix de ſes mots, & tant tourner ne ſçait.
Jeſus, reprit toute ſcandaliſée
Madame Abbeſſe: hé que dites-vous là?
Fy. Nous diſons, repartit à cela
La Faculté, que pour choſe aſſurée

Vous en mourrez, à moins d'un bon galand:
Bon le faut-il, c'eſt un point important:
Autre que bon n'eſt icy ſuffiſant:
Et ſi bon n'eſt, deux en prendrez, Madame.
Ce fut bien pis; non pas que dans ſon ame
Ce bon ne fuſt par elle ſouhaité:
Mais le moyen que ſa Communauté
Luy vinſt ſans peine approuver telle choſe?
Honte ſouvent eſt de dommage cauſe.
Sœur Agnès dit, Madame croyez-les.
Un tel reméde eſt choſe bien mauvaiſe,
S'il a le gouſt méchant à beaucoup près
Comme la mort. Vous faites cent ſecrets,
Faut-il qu'un ſeul vous choque & vous déplaiſe?
Vous en parlez, Agnès, bien à voſtre aiſe,
Reprit l'Abbeſſe: or çà, par voſtre Dieu,
Le feriez-vous? Mettez-vous en mon lieu.
Oüy dea, Madame; & dis bien davantage:
Voſtre ſanté m'eſt chére juſques-là,
Que s'il faloit pour vous ſouffrir cela,

Je ne voudrois que dans ce témoignage
D'affection pas une de céans
Me devançast. Mille remercimens
A Sœur Agnès donnez par son Abbesse,
La Faculté dit adieu là-dessus;
Et protesta de ne revenir plus.
Tout le Couvent se trouvoit en tristesse,
Quand Sœur Agnès qui n'estoit de ce lieu
La moins sensée, au reste bonne lame,
Dit à ses Sœurs; tout ce qui tient Madame
Est seulement belle honte de Dieu.
Par charité n'en est-il point quelqu'une
Pour luy montrer l'exemple & le chemin?
Cet avis fut approuvé de chacune:
On l'applaudit, il court de main en main.
Pas une n'est qui montre en ce dessein
De la froideur, soit None, soit Nonette,
Mere Prieure, ancienne, ou discrette.
Le billet trotte: on fait venir des gens
De toute guise, & des noirs, & des blancs,

Et des tannez. L'escadron, dit l'histoire,
Ne fut petit, ni comme l'on peut croire
Lent à montrer de sa part le chemin.
Ils ne cédoient à pas une Nonain
Dans le desir de faire que Madame
Ne fust honteuse, ou bien n'eust dans son ame
Tel récipé possible à contre-cœur.
De ses brebis à peine la premiére
A fait le saut, qu'il suit une autre Sœur.
Une troisiéme entre dans la carriere.
Nulle ne veut demeurer en arriére.
Presse se met pour n'estre la derniere.
Que diray plus ? Enfin l'impression
Qu'avoit l'Abbesse encontre ce reméde,
Sage renduë à tant d'exemples céde.
Un jouvenceau fait l'opération
Sur la malade. Elle redevient rose,
Oeillet, aurore, & si quelque autre chose
De plus riant se peut imaginer.
O doux reméde, ô reméde à donner,

Remêde amy de mainte créature,
Amy des gens, amy de la nature,
Amy de tout, point d'honneur excepté.
Point d'honneur eſt une autre maladie :
Dans ſes Ecrits Madame Faculté
N'en parle point. Que de maux en la vie !

LES TROQUEURS.

Le changement de mets réjoüit l'homme:
Quand je dis l'homme, entendez qu'en cecy
La femme doit eſtre compriſe auſſi:
Et ne ſçay pas comme il ne vient de Rome
Permiſſion de troquer en Hymen;
Non ſi ſouvent qu'on en auroit envie,
Mais tout au moins une fois en ſa vie,
Peut-eſtre un jour nous l'obtiendrons, Amen;
Ainſi ſoit-il. Semblable indult en France
Viendroit fort bien, j'en réponds, car nos gens
Sont grands troqueurs, Dieu nous créa changeans.
Près de Roüen, païs de ſapience,
Deux Villageois avoient chacun chez ſoy
Forte femelle, & d'aſſez bon aloy,
Pour telles gens qui n'y rafinent guere;
Chacun ſçait bien qu'il n'eſt pas néceſſaire

Qu'Amour les traite, ainſi que des Prélats.
Advint pourtant que tous deux eſtant las
De leurs moitiez, leur voiſin le Notaire
Un jour de Feſte avec eux chopinoit.
Un des Manans luy dit, Sire Oudinet,
J'ay dans l'eſprit une plaiſante affaire.
Vous avez fait ſans doute en voſtre temps
Pluſieurs contracts de diverſe nature,
Ne peut-on point en faire un où les gens
Troquent de femme ainſi que de monture?
Noſtre Paſteur a bien changé de Cure:
La femme eſt-elle un cas ſi différent?
Eh pargué non, car Meſſire Grégoire
Diſoit toûjours, ſi j'ay bonne mémoire,
Mes Brebis ſont ma femme: cependant
Il a changé; changeons auſſi compere.
Très volontiers, reprit l'autre Manant;
Mais tu ſçais bien que noſtre ménagere
Eſt la plus belle: or çà, Sire Oudinet,
Sera-ce trop, s'il donne ſon Mulet

Pour le retour ? Mon Mulet ? Eh parguenne,
Dit le premier des Villageois ſuſdits,
Chacune vaut en ce monde ſon prix :
La mienne ira but à but pour la tienne :
On ne regarde aux femmes de ſi près :
Point de retour, vois-tu, compere Etienne,
Mon Mulet c'eſt... c'eſt le Roy des Mulets.
Tu ne devrois me demander mon Aſne
Tant ſeulement : troc pour troc, touche là.
Sire Oudinet raiſonnant ſur cela,
Dit, il eſt vray que Tiennette a ſur Jeanne
De l'avantage, à ce qu'il ſemble aux gens ;
Mais le meilleur de la beſte à mon ſens
N'eſt ce qu'on voit ; femmes ont maintes choſes
Que je préfére, & qui ſont lettres cloſes ;
Femmes auſſi trompent aſſez ſouvent,
Jà ne les faut éplucher trop avant.
Or ſus, Voiſins, faiſons les choſes nettes,
Vous ne voulez chat en poche donner
Ni l'un ni l'autre, allons donc confronter

Vos deux moitiez comme Dieu les a faites.
L'expédient fut approuvé de tous:
Trop bien voilà Meſſieurs les deux Epoux
Qui ſur ce point triomphent de s'étendre,
Tiennette n'a ni ſurot, ni malandre,
Dit le ſecond. Jeanne, dit le premier,
A le corps net comme un petit denier,
Ma foy c'eſt baume. Et Tiennette eſt ambroiſe,
Dit ſon Epoux; telle je la maintien.
L'autre reprit, compere tien-toy bien;
Tu ne connois Jeanne ma villageoiſe;
Je t'avertis qu'à ce jeu... m'entends-tu?
L'autre Manant jura, par la vertu,
Tiennette & moy nous n'avons qu'une noiſe,
C'eſt qui des deux y ſçait de meilleurs tours;
Tu m'en diras quelques mots dans deux jours:
A toy, compere, & de prendre la taſſe,
Et de trinquer; allons, Sire Oudinet,
A Jeanne, top; puis à Tiennette, maſſe,
Somme qu'enfin la ſoute du Mulet

Fut accordée, & voilà marché fait.
Nostre Notaire assura l'un & l'autre
Que tels traitez alloient leur grand chemin;
Sire Oudinet estoit un bon Apostre
Qui se fit payer son parchemin.
Par qui, payer? Par Jeanne & par Tiennette.
Il ne voulut rien prendre des maris.
Les Villageois furent tous deux d'avis,
Que pour un temps la chose fut secrette;
Mais il en vint au Curé quelque vent.
Il prit aussi son droit, je m'en assure,
Et n'y estois; mais la verité pure
Est que Curez y manquent peu souvent.
Le Clerc non plus ne fit du sien remise;
Rien ne se perd entre les gens d'Eglise.

Les Permuteurs ne pouvoient bonnement
Exécuter un pareil changement
Dans ce Village, à moins que de scandale:
Ainsi bien-tost l'un & l'autre détale,

Et va planter le piquet en un lieu
Où tout fut bien d'abord, moyennant Dieu.
C'eſtoit plaiſir que de les voir enſemble.
Les femmes meſme, à l'envy des maris,
S'entrediſoient en leurs menus devis,
Bon fait troquer, commere, à ton avis?
Si nous troquions de valet? Que t'en ſemble?
Ce dernier troc, s'il ſe fit, fut ſecret.
L'autre d'abord eut un très-bon effet,
Le premier mois très-bien ils s'en trouverent,
Mais à la fin nos gens ſe dégouſterent.
Compere Eſtienne, ainſi qu'on peut penſer,
Fut le premier des deux à ſe laſſer,
Pleurant Tiennette, il y perdoit ſans doute.
Compere Gille eut regret à ſa ſoute.
Il ne voulut retroquer toutefois.
Qu'en advint-il? Un jour parmy les bois
Etienne vit toute fine ſeulette
Près d'un ruiſſeau ſa défunte Tiennette,
Qui par hazard dormoit ſous la coudrette,

Il s'approcha l'éveillant en ſurſau..
Elle du troc ne ſe ſouvint pour l'heure ;
Donc le Galand ſans plus longue demeure
En vint au point. Bref ils firent le ſaut.
Le Conte dit qu'il la trouva meilleure
Qu'au premier jour : pourquoy cela ? Pourquoy ?
Belle demande ! en l'amoureuſe loy,
Pain qu'on dérobe & qu'on mange en cachette,
Vaut mieux que pain qu'on cuit ou qu'on achette,
Je m'en rapporte aux plus ſçavans que moy.
Il faut pourtant que la choſe ſoit vraye,
Et qu'après tout Hymenée & l'Amour
Ne ſoient pas gens à cuire en meſme four :
Témoin l'ébat qu'on prit ſous la coudraye.
On y fit chere ; il ne s'y ſervit plat
Où maiſtre Amour, Cuiſinier délicat,
Et plus friand que n'eſt maiſtre Hymenée,
N'euſt mis la main. Tiennette retournée,
Compere Eſtienne, homme neuf en ce fait,
Dit à part ſoy ; Gille a quelque ſecret,

J'ay retrouvé Tiennette plus jolie,
Quelle ne fut onc en jour de sa vie.
Reprenons-la, faisons tour de Norman;
Dédisons-nous, usons du privilege.
Voilà l'exploit qui trotte incontinent;
Aux fins de voir le troc & changement
Déclaré nul, & cassé nettement.
Gille assigné de son mieux se défend.
Un Promoteur intervient pour le Siége
Episcopal, & vendique le cas.
Grand bruit par tout, ainsi que d'ordinaire:
Le Parlement évoque à soy l'affaire.
Sire Oudinet le faiseur de Contracts
Est amené; l'on l'entend sur la chose.
Voilà l'état où l'on dit qu'est la cause;
Car c'est un fait arrivé depuis peu.
Pauvre ignorant que le compere Estienne!
Contre ses fins cet homme en premier lieu
Va de droit fil; car s'il prit à ce jeu
Quelque plaisir, c'est qu'alors la Chrestienne

N'estoit

N'eſtoit à luy. Le bon ſens vouloit donc
Que pour toûjours il la laiſſaſt à Gille;
Sauf la coudraye, où Tiennette, dit-on,
Alloit ſouvent en chantant ſa chanſon;
L'y rencontrer eſtoit choſe facile.
Et ſuppoſé que facile ne fuſt,
Faloit qu'alors ſon plaiſir d'autant cruſt.
Mais allez-moy preſcher cette doctrine
A des manants : ceux-cy pourtant avoient
Fait un bon tour, & très-bien s'en trouvoient,
Sans le dédit; c'eſtoit piéce aſſez fine
Pour en devoir l'exemple à d'autres gens.
J'ay grand regret de n'en avoir pas les gans!

LE CAS DE CONSCIENCE.

LES gens du païs des fables
Donnent ordinairement
Noms & titres agréables
Aſſez libéralement.
Cela ne leur couſte guere.
Tout leur eſt Nymphe ou Bergere,
Et Déeſſe bien ſouvent.
Horace n'y faiſoit faute.
Si la ſervante de l'hoſte
Au lit de noſtre homme alloit,
C'eſtoit auſſi-toſt Ilie,
C'eſtoit la Nymphe Egerie,
C'eſtoit tout ce qu'on vouloit.
Dieu, par ſa bonté profonde,
Un beau jour mit dans le monde
Apollon ſon ſerviteur;

Et l'y mit juſtement comme
Adam le nomenclateur,
Luy diſant, te voilà, nomme.
Suivant cette antique loy
Nous ſommes parreins du Roy.
De ce privilege inſigne
Moy faiſeur de vers indigne
Je pourrois uſer auſſy
Dans les Contes que voicy;
Et s'il me plaiſoit de dire
Au lieu d'Anne Sylvanire,
Et pour Meſſire Thomas
Le grand Druide Adamas,
Me mettroit-on à l'amende?
Non: mais tout conſideré,
Le préſent Conte demande
Qu'on diſe Anne & le Curé.
Anne, puiſqu'ainſi va, paſſoit dans ſon Village
Pour la perle & le parangon.
Eſtant un jour près d'un rivage,

Elle vit un jeune garçon
Se baigner nud. La fillette estoit druë,
Honneste toutefois. L'objet plut à sa vûë.
Nuls défauts ne pouvoient estre au gars reprochez:
Puis dès auparavant aimé de la Bergere,
Quand il en auroit eu, l'Amour les eust cachez;
Jamais Tailleur n'en sçut mieux que luy la maniere.
Anne ne craignoit rien : des saules la couvroient
Comme eust fait une jalousie:
C'à & là ses regards en liberté couroient
Où les portoit leur fantaisie.
C'à & là, c'est à dire aux differens attraits
Du garçon au corps jeune & frais,
Blanc, poly, bien formé, de taille haute & drete,
Digne enfin des regards d'Annete.
D'abord une honte secrete
La fit quatre pas reculer,
L'amour huit autres avancer:
Le scrupule survint, & pensa tout gaster.
Anne avoit bonne conscience:

Mais comment s'abstenir ? Est-il quelque deffense
Qui l'emporte sur le desir,
Quand le hazard fait naistre un sujet de plaisir ?
La Belle à celuy-cy fit quelque résistance.
A la fin ne comprenant pas
Comme on peut pescher de cent pas,
Elle s'assit sur l'herbe ; & très-fort attentive
Annete la contemplative
Regarda de son mieux. Quelqu'un n'a-t'il point vû
Comme on dessine sur nature ?
On vous campe une créature,
Une Eve, ou quelque Adam, j'entends un objet nû ;
Puis force gens assis comme nostre Bergere
Font un crayon conforme à cet original.
Au fond de sa mémoire Anne en sçût fort bien faire
Un qui ne ressembloit pas mal.
Elle y seroit encor, si Guillot (c'est le Sire)
Ne fust sorti de l'eau. La Belle se retire
A propos ; l'ennemy n'estoit plus qu'à vingt pas,
Plus fort qu'à l'ordinaire, & ç'eust esté grand cas

Qu'après de ſemblables idées
Amour en fuſt demeuré là :
Il comptoit pour ſiennes déjà
Les faveurs qu'Anne avoit gardées.
Qui ne s'y fuſt trompé, plus je ſonge à cela,
Moins je le puis comprendre. Anne la ſcrupuleuſe
N'oſa, quoy qu'il en ſoit, le garçon régaler ;
Ne laiſſant pas pourtant de récapituler
Les points qui la rendoient encor toute honteuſe.
Pâques vint, & ce fut un nouvel embarras.
Anne faiſant paſſer ſes péchez en revûë,
Comme un paſſe-volant mit en un coin ce cas ;
Mais la choſe fut apperçûë.
Le Curé Meſſire Thomas
Sçût relever le fait ; & comme l'on peut croire
En Confeſſeur exact il fit conter l'hiſtoire,
Et circonſtancier le tout fort amplement,
Pour en connoiſtre l'importance,
Puis faire aucunement quadrer la pénitence,
Choſe où ne doit errer un Confeſſeur prudent,

Celuy-cy mal-mena la Belle.
Eſtre dans ſes regards à tel point ſenſuelle !
C'eſt, dit-il, un très-grand péché.
Autant vaut l'avoir vû que de l'avoir touché.
Cependant la peine impoſée
Fut à ſouffrir aſſez aiſée.
Je n'en parleray point ; ſeulement on ſçaura
Que Meſſieurs les Curez, en tous ces cantons-là,
Ainſi qu'au noſtre avoient des dévots & dévotes,
Qui pour l'examen de leurs fautes
Leur payoient un tribut ; qui plus qui moins, ſelon
Que le compte à rendre eſtoit long.
Du tribut de cet an Anne eſtant ſoucieuſe,
Arrive que Guillot peſche un brochet fort grand :
Tout auſſi-toſt le jeune Amant
Le donne à ſa Maiſtreſſe ; elle toute joyeuſe
Le va porter du meſme pas
Au Curé Meſſire Thomas.
Il reçoit le préſent, il l'admire, & le droſle
D'un petit coup ſur l'épaule

La fillette régala,
Luy soûrit, luy dit, voilà
Mon fait : joignant à cela
D'autres petites affaires.
C'estoit jour de Calende, * & nombre des Confreres
Devoient disner chez luy. Voulez-vous doublement
M'obliger, dit-il à la Belle?
Accommodez chez vous ce poisson promptement,
Puis l'apportez incontinent,
Ma servante est un peu nouvelle.
Anne court, & voilà les Prestres arrivez:
Grand bruit, grande cohuë, en cave on se transporte.
Aucuns des vins sont approuvez:
Chacun en raisonne à sa sorte.
On met sur table; & le Doyen
Prend place, en saluant toute la compagnie.
Raconter leurs propos seroit chose infinie;
Puis le Lecteur s'en doute bien.

* *C'est un jour où les Curez du Diocese s'assemblent, pour parler des affaires communes chez quelqu'un d'eux, qui leur donne à dîner ordinairement, & cela se fait tous les mois.*

On

On permuta cent fois, ſans permuter pas une.
Santez, Dieu ſçait combien: chacun à ſa chacune
But en faiſant de l'œil; nul ſcandale: on ſervit
Potage, menus mets, & meſme juſqu'au fruit
Sans que le brochet vinſt: tout le diſner s'acheve
Sans brochet, pas un brin. Guillot ſçachant ce don
L'avoit fait retracter pour plus d'une raiſon.
Legere de brochet la troupe enfin ſe léve.
Qui fut bien étonné? Qu'on le juge; il alla
Dire cecy, dire cela
A Madame Anne le jour meſme;
L'appella cent fois ſotte, & dans ſa rage extreſme
Luy penſa reprocher l'avanture du bain.
Traiter voſtre Curé, dit-il, comme un coquin!
Pour qui nous prenez-vous? Paſteurs ſont-ce canailles?
Alors droit de repreſailles,
Anne dit au Preſtre outragé,
Autant vaut l'avoir vû que de l'avoir mangé.

LE DIABLE DE PAPEFIGUIERE.

MAISTRE François dit que Papimanie
Eſt un Païs où les gens ſont heureux,
Le vray dormir ne fut fait que pour eux :
Nous n'en avons icy que la copie.
Et par Saint Jean, ſi Dieu me preſte vie,
Je le verray ce Païs où l'on dort :
On y fait plus, on n'y fait nulle choſe:
C'eſt un employ, que je recherche encor:
Ajouſtez-y quelque petite doſe
D'amour honneſte, & puis me voilà fort.
Tout au rebours il eſt une Province
Où les gens ſont haïs, maudits de Dieu.
On les connoiſt à leur viſage mince,
Le long dormir eſt exclus de ce lieu :

Partant, Lecteurs, ſi quelqu'un ſe préſente
A vos regards, ayant face riante,
Couleur vermeille, & viſage replet,
Taille non pas de quelque mingrelet,
Dire pourrez, ſans que l'on vous condamne,
Cettuy me ſemble à le voir Papimane.
Si d'autre part celuy que vous verrez
N'a l'œil riant, le corps rond, le teint frais,
Sans héſiter qualifiez cet homme
Papefiguier. Papefigue ſe nomme
L'Iſle & Province, où les gens autrefois
Firent la figue au portrait du ſaint Pere:
Punis en ſont; rien chez eux ne proſpere:
Ainſi nous l'a conté maiſtre François.
L'Iſle fut lors donnée en appanage
A Lucifer: c'eſt ſa maiſon des champs.
On voit courir par tout cet héritage
Ses Commenſaux rudes à pauvres gens;
Peuple ayant queuë, ayant cornes & griſes,
Si maints tableaux ne ſont point apocryphes.

Advint un jour qu'un de ces beaux Meſſieurs
Vit un manant ruſé, des plus trompeurs
Verſer un champ dans l'Iſle deſſuſdite.
Bien paroiſſoit la terre eſtre maudite;
Car le manant avec peine & ſueur
La retournoit, & faiſoit ſon labeur.
Survint un Diable, à titre de Seigneur.
Ce Diable eſtoit des gens de l'Evangile,
Simple, ignorant, à tromper très-facile,
Bon Gentilhomme, & qui dans ſon courroux
N'avoit encor tonné que ſur les choux:
Plus ne ſçavoit apporter de dommage.
Vilain, dit-il, vaquer à nul ouvrage
N'eſt mon talent: je ſuis un Diable iſſu
De noble race, & qui n'a jamais ſçû
Se tourmenter ainſi que font les autres.
Tu ſçais, vilain, que tous ces champs ſont noſtres.
Ils ſont à nous dévolus par l'Edit
Qui mit jadis cette Iſle en interdit.
Vous y vivez deſſous noſtre police.

Partant, vilain, je puis avec justice
M'attribuer tout le fruit de ce champ:
Mais je suis bon, & veux que dans un an
Nous partagions sans noise & sans querelle.
Quel grain veux-tu répandre dans ces lieux ?
Le manant dit: Monseigneur, pour le mieux
Je crois qu'il faut les couvrir de touzelle;
Car c'est un grain qui vient fort aisément.
Je ne connois ce grain-là nullement,
Dit le Lutin; comment dis-tu? Touzelle?
Mémoire n'ay d'aucun grain qui s'appelle
De cette sorte: or emplis-en ce lieu;
Touzelle soit, touzelle de par Dieu;
J'en suis content. Fais donc viste, & travaille,
Manant, travaille, & travaille, vilain;
Travailler est le fait de la canaille:
Ne t'attend pas que je t'aide un seul brin,
Ni que par moy ton labeur se consomme;
Je t'ay jà dit que j'estois Gentilhomme:
Né pour chommer, & pour ne rien sçavoir.

Voicy comment ira noſtre partage.
Deux lots ſeront; dont l'un, c'eſt à ſçavoir
Ce qui hors terre & deſſus l'héritage
Aura pouſſé, demeurera pour toy;
L'autre dans terre eſt réſervé pour moy.

L'Ouſt arrivé, la touzelle eſt ſiée,
Et tout d'un temps ſa racine arrachée,
Pour ſatisfaire au lot du Diableteau.
Il y croyoit la ſemence attachée,
Et que l'épy non plus que le tuyau
N'eſtoit qu'une herbe inutile & ſechée.
Le Laboureur vous la ſerra très-bien.
L'autre au marché porta ſon chaume vendre:
On le hua, pas un n'en offrit rien:
Le pauvre Diable eſtoit preſt à ſe pendre,
Il s'en alla chez ſon compartageant:
Le droſle avoit la touzelle venduë,
Pour le plus ſûr, en gerbe & non battuë,
Ne manquant pas de bien cacher l'argent,

Bien le cacha ; le Diable en fut la dupe.
Coquin, dit-il, tu m'as joüé d'un tour.
C'eſt ton meſtier ; je ſuis Diable de Cour,
Qui comme vous à tromper ne m'occupe.
Quel grain veux-tu ſemer pour l'an prochain ?
Le Manant dit : je crois qu'au lieu de grain
Planter me faut ou navets ou carottes ;
Vous en aurez, Monſeigneur, pleines hottes :
Si mieux n'aimez raves dans la ſaiſon.
Raves, navets, carottes tout eſt bon,
Dit le Lutin ; mon lot ſera hors terre ;
Le tien dedans. Je ne veux point de guerre
Avecque toy, ſi tu ne m'y contrains.
Je vais tenter quelques jeunes Nonains.
L'Auteur ne dit ce que firent les Nones.
Le temps venu de recüeillir encor.
Le Manant prend raves belles & bonnes,
Feüilles ſans plus tombent pour tout tréſor
Au Diableteau ; qui l'épaule chargée
Court au marché. Grande fut la riſée :

Chacun luy dit ſon mot cette fois-là.
Monſieur le Diable, où croiſt cette denrée ?
Où mettrez-vous ce qu'on en donnera ?
Plein de courroux & vuide de pécune,
Leger d'argent & chargé de rancune,
Il va trouver le Manant qui rioit
Avec ſa femme, & ſe ſolacioit.
Ah ! par la mort, par la ſang, par la teſte,
Dit le Démon, il le payra par bieu.
Vous voicy donc, Phlipot la bonne beſte ;
C'à, çà, galons-le en enfant de bon lieu.
Mais il vaut mieux remettre la partie :
J'ay ſur les bras une Dame jolie
A qui je dois faire franchir le pas.
Elle le veut, & puis ne le veut pas.
L'Epoux n'aura dedans la confrairie
Si-toſt un pied qu'à vous je reviendray,
Maiſtre Phlipot, & tant vous galeray,
Que ne joüerez ces tours de voſtre vie.
A coups de griffe il faut que nous voyons

Lequel aura de nous deux belle amie,
Et joüira du fruit de ces sillons.
Prendre pourrois d'autorité supresme
Touzelle & grain, champ & rave, enfin tout:
Mais je les veux avoir par le bon bout,
N'esperez plus user de stratagesme.
Dans huit jours d'huy je suis à vous Phlipot:
Et touchez-là, cecy sera mon arme.
Le Villageois étourdy du vacarme,
Au farfadet ne put répondre un mot.
Perrette en rit; c'estoit sa ménagere,
Bonne galande en toutes les façons,
Et qui sçût plus que garder les moutons,
Tant qu'elle fut en âge de Bergere.
Elle luy dit: Phlipot ne pleure point:
Je veux d'icy renvoyer de tout point
Ce Diableteau: c'est un jeune novice
Qui n'a rien vû: Je t'en tireray hors:
Mon petit doigt sçauroit plus de malice,
Si je voulois, que n'en sçait tout son corps.

Le jour venu Phlipot qui n'estoit brave
Se va cacher, non point dans une cave,
Trop bien va-t'il se plonger tout entier
Dans un profond & large benistier.
Aucun Démon n'eust sçû par où le prendre,
Tant fut subtil ; car d'étoles, dit-on,
Il s'afubla le chef, pour s'en défendre,
S'estant plongé dans l'eau jusqu'au menton.
Or le laissons, il n'en viendra pas faute.
Tout le Clergé chante autour à voix haute
Vade retro. Perrette cependant
Est au logis le lutin attendant.
Le lutin vient : Perrette échevelée
Sort, & se plaint de Phlipot en criant :
Ah, le bourreau, le traistre, le méchant !
Il m'a perduë, il m'a toute affolée.
Au nom de Dieu, Monseigneur, sauvez-vous,
A coups de grife il m'a dit en courroux
Qu'il se devoit contre vostre Excellence
Battre tantost ; & battre à toute outrance.

Pour s'éprouver le perſide m'a fait
Cette balafre. A ces mots au folet
Elle fait voir.... Eh, quoy ? Choſe terrible.
Le Diable en eut une peur tant horrible,
Qu'il ſe ſigna, penſa preſque tomber;
Onc n'avoit vû, ne lû, n'oüy conter
Que coups de griſe euſſent ſemblable forme.
Bref auſſi-toſt qu'il apperçut l'énorme
Solution de continuité,
Il demeura ſi fort épouvanté,
Qu'il prit la fuite & laiſſa là Perrette.
Tous les voiſins chommerent la défaite
De ce Démon: le Clergé ne fut pas
Des plus tardifs à prendre part au cas.

FERONDE
OU LE PURGATOIRE.

VERS le Levant le Vieil de la Montagne
Se rendit craint par un moyen nouveau.
Craint n'estoit-il pour l'immense campagne
Qu'il possedast, ni pour aucun monceau
D'or ou d'argent ; mais parce qu'au cerveau
De ses sujets il imprimoit des choses
Qui de maint fait courageux estoient causes.
Il choisissoit entre eux les plus hardis ;
Et leur faisoit donner du Paradis
Un avant-goust à leurs sens perceptible,
Du Paradis de son Législateur ;
Rien n'en a dit ce Prophete menteur
Qui ne devinst très-croyable & sensible
A ces gens-là ; comment s'y prenoit-on ?

On les faisoit boire tous de façon
Qu'ils s'enyvroient, perdoient sens & raison.
En cet état, privez de connoissance,
On les portoit en d'agréables lieux,
Ombrages frais, jardins délicieux.
Là se trouvoient tendrons en abondance,
Plus que maillez, & beaux par excellence:
Chaque réduit en avoit à couper.
Si se venoient joliment attrouper
Près de ces gens, qui leur boisson cuvée
S'émerveilloient de voir cette couvée,
Et se croyoient habitans devenus
Des champs heureux qu'assigne à ses élûs
Le faux Mahom. Lors de faire accointance,
Turcs d'approcher, tendrons d'entrer en danse;
Au gazoüillis des ruisseaux de ces bois,
Au son des luts accompagnant les voix
Des rossignols: il n'est plaisir au monde
Qu'on ne goustast dedans ce Paradis:
Les gens trouvoient en son charmant pourpris

Les meilleurs vins de la machine ronde,
Dont ne manquoient encor de s'enyvrer,
Et de leurs ſens perdre l'entier uſage.
On les faiſoit auſſi-toſt reporter
Au premier lieu de tout ce tripotage.
Qu'arrivoit-il ? Ils croyoient fermement
Que quelque jour ſemblables délices
Les attendoient, pourvû que hardiment,
Sans redouter la mort ni les ſupplices,
Ils fiſſent choſe agréable à Mahom,
Servant le Prince en toute occaſion.
Par ce moyen leur Prince pouvoit dire
Qu'il avoit gens à ſa dévotion
Déterminez, & qu'il n'eſtoit Empire
Plus redouté que le ſien icy bas.
Or ay-je eſté prolixe ſur ce cas,
Pour confirmer l'Hiſtoire de Feronde.
Feronde eſtoit un ſot de par le monde,
Riche manant, ayant ſoin du tracas,
Dixmes, & cens, revenus, & ménage

D'un Abbé blanc. J'en ſçay de ce plumage
Qui valent bien les noirs à mon avis,
En fait que d'eſtre aux maris ſecourables,
Quand forte taſche ils ont en leur logis,
Si qu'il y faut Moines & gens capables.
Au lendemain celuy-cy ne ſongeoit,
Et tout ſon fait dès la veille mangeoit,
Sans rien garder, non plus qu'un droit Apoſtre;
N'ayant autre œuvre, autre employ, penſer autre,
Que de chercher ou giſoient les bons vins,
Les bons morceaux, & les bonnes commeres,
Sans oublier les gaillardes Nonains,
Dont il faiſoit peu de part à ſes freres.
Feronde avoit un joly chaperon
Dans ſon logis, femme ſienne, & dit-on
Que Parentelle eſtoit entre la Dame
Et noſtre Abbé; car ſon prédéceſſeur
Oncle & parrein, dont Dieu veüille avoir l'ame,
En eſtoit pere, & la donna pour femme
A ce manant, qui tint à grand honneur

De l'épouſer. Chacun ſçait que de race
Communément fille baſtarde chaſſe:
Celle-cy donc ne fit mentir le mot.
Si n'eſtoit pas l'Epoux homme ſi ſot
Qu'il n'en euſt doute, & ne viſt en l'affaire
Un peu plus clair qu'il n'eſtoit néceſſaire.
Sa femme alloit toûjours chez le Prélat ;
Et prétextoit ſes allées & venuës
Des ſoins divers de cet œconomat.
Elle alléguoit mille affaires menuës.
C'eſtoit un compte, ou c'eſtoit un achat ;
C'eſtoit un rien ; tant peu plaignoit ſa peine.
Bref il n'eſtoit nul jour en la ſemaine,
Nulle heure au jour, qu'on ne viſt en ce lieu
La receveuſe. Alors le pere en Dieu
Ne manquoit pas d'écarter tout ſon monde,
Mais le mary qui ſe doutoit du tour
Rompoit les chiens, ne manquant au retour
D'impoſer mains ſur Madame Feronde.
Onc il ne fut un moins commode Epoux.

Eſprits

Esprits ruraux volontiers sont jaloux,
Et sur ce point à chausser difficiles,
N'estant pas faits aux coustumes des Villes.
Monsieur l'Abbé trouvoit cela bien dur,
Comme Prélat qu'il estoit, partant homme
Fuyant la peine, aimant le plaisir pur,
Ainsi que fait tout bon suppost de Rome.
Ce n'est mon goust; je ne veux de plein saut
Prendre la Ville, aimant mieux l'escalade:
En amour dea, non en guerre; il ne faut
Prendre cecy pour guerriere bravade,
Ny m'enroller là-dessus malgré moy.
Que l'autre usage ait la raison pour soy,
Je m'en rapporte, & reviens à l'histoire
Du Receveur qu'on mit en Purgatoire
Pour le guérir, & voicy comme quoy.
Par le moyen d'une poudre endormante
L'Abbé le plonge en un très-long sommeil.
On le croit mort, on l'enterre, l'on chante:
Il est surpris de voir à son réveil

Autour de luy gens d'étrange maniére;
Car il eſtoit au large dans ſa biére,
Et ſe pouvoit lever de ce tombeau
Qui conduiſoit en un profond caveau.
D'abord la peur ſe ſaiſit de noſtre homme.
Qu'eſt-ce cela ? Songe-t'il ? Eſt-il mort ?
Seroit-ce point quelque eſpéce de ſort ?
Puis il demande aux gens comme on les nomme :
Ce qu'ils font là, d'où vient que dans ce lieu
L'on le retient, & qu'a-t'il fait à Dieu ?
L'un d'eux luy dit : conſole-toy, Feronde,
Tu te verras Citoyen du haut monde
Dans mille ans d'huy complets & bien comptez.
Auparavant il faut d'aucuns péchez
Te nettoyer en ce ſaint Purgatoire.
Ton ame un jour plus blanche que l'yvoire
En ſortira. L'Ange conſolateur
Donne à ces mots au pauvre Receveur
Huit ou dix coups de forte diſcipline,
En luy diſant ; c'eſt ton humeur mutine,

Et trop jalouſe, & déplaiſante à Dieu
Qui te retient pour mille ans en ce lieu.
Le Receveur s'eſtant frotté l'éſpaule
Fait un ſoûpir ; mille ans, c'eſt bien du temps !
Vous noterez que l'Ange eſtoit un droſle,
Un frere Jean Novice de leans.
Ses compagnons joüoient chacun un roſle
Pareil au ſien deſſous un feint habit.
Le Receveur requiert pardon, & dit,
Las ſi jamais je rentre dans la vie,
Jamais ſoupçon, ombrage & jalouſie
Ne rentreront dans mon maudit eſprit ;
Pourrois-je point obtenir cette grace ?
On la luy fait eſperer ; non ſi-toſt ;
Force eſt qu'un an dans ce ſéjour ſe paſſe ;
Là cependant il aura ce qu'il faut
Pour ſuſtenter ſon corps, rien davantage ;
Quelque grabat, du pain pour tout potage ;
Vingt coups de foüet chaque jour, ſi l'Abbé,
Comme Prélat rempli de charité,

N'obtient du Ciel qu'au moins on luy remette
Non le total des coups, mais quelque quart,
Voire moitié, voire la plus grand' part.
Douter ne faut qu'il ne s'en entremette,
A ce ſujet diſant mainte oraiſon.
L'Ange en après luy fait un long ſermon.
A tort, dit-il, tu conçûs du ſoupçon.
Les gens d'Egliſe ont-ils de ces penſées ?
Un Abbé blanc ! c'eſt trop d'ombrage avoir ;
Il n'écherroit que dix coups pour un noir.
Défais-toy donc de tes erreurs paſſées.
Il s'y réſout : Qu'euſt-il fait ? Cependant
Sire Prélat & Madame Feronde
Ne laiſſent perdre un ſeul petit moment.
Le Mary dit : que fait ma femme au monde ?
Ce qu'elle y fait ? Tout bien ; noſtre Prélat
L'a conſolée, & ton œconomat
S'en va ſon train, toûjours à l'ordinaire.
Dans le Couvent toûjours a-t'elle affaire ?
Où donc ? Il faut qu'ayant ſeule à préſent

Le faix entier ſur ſoy, la pauvre femme,
Bon gré mal gré leans aille ſouvent,
Et plus encor que pendant ton vivant.
Un tel diſcours ne plaiſoit point à l'ame.
Ame j'ay crû le devoir appeller,
Ses pourvoyeurs ne le faiſant manger
Ainſi qu'un corps. Un mois à cette épreuve
Se paſſe entier, luy jeûnant, & l'Abbé
Multipliant œuvres de charité,
Et mettant peine à conſoler la veuve.
Tenez pour ſûr qu'il y fit de ſon mieux.
Son ſoin ne fut long-temps infructueux:
Pas ne ſemoit en une terre ingrate.
Pater Abbas avec juſte ſujet,
Appréhenda d'eſtre pere en effet.
Comme il n'eſt bon que telle choſe éclate,
Et que le fait ne puiſſe eſtre nié,
Tant & tant fut par ſa paternité
Dit d'Oraiſons, qu'on vit du Purgatoire
L'ame ſortir, legere, & n'ayant pas

Once de chair. Un ſi merveilleux cas
Surprit les gens. Beaucoup ne vouloient croire
Ce qu'ils voyoient. L'Abbé paſſa pour Saint.
L'Eſpoux pour ſien le fruit poſthume tint,
Sans autrement de calcul oſer faire.
Double miracle eſtoit en cette affaire,
Et la groſſeſſe, & le retour du mort.
On en chanta *Te-Deum* à renfort.
Stérilité regnoit en mariage
Pendant cet an, & meſme au voiſinage
De l'Abbaye, encor bien que leans
On ſe voüaſt pour obtenir enfans.
A tant laiſſons l'œconome & ſa femme;
Et ne ſoit dit que nous autres Eſpoux
Nous méritions ce qu'on fit à cette ame;
Pour la guérir de ſes ſoupçons jaloux.

LE PSAUTIER.

NONES souffrez pour la derniere fois
Qu'en ce Recüeil malgré moy je vous place.
De vos bons tours les contes ne sont froids.
Leur avanture a ne sçay quelle grace
Qui n'est ailleurs : ils emportent les voix.
Encore un donc, & puis ç'en seront trois.
Trois? Je faux d'un; ç'en seront au moins quatre.
Comptons-les bien. Mazet le compagnon;
L'Abbesse ayant besoin d'un bon garçon
Pour la guérir d'un mal opiniatre;
Ce Conte-cy qui n'est le moins fripon;
Quant à Sœur Jeanne ayant fait un poupon,
Je ne tiens pas qu'il la faille rabattre.
Les voilà tous : quatre c'est compte rond.
Vous me direz; c'est une étrange affaire,
Que nous ayons tant de part en cecy.

Que voulez-vous? Je n'y ſçaurois que faire;
Ce n'eſt pas moy qui le ſouhaite ainſy.
Si vous teniez toûjours voſtre Bréviaire,
Vous n'auriez rien à démeſler icy.
Mais ce n'eſt pas voſtre plus grand ſoucy.
Paſſons donc viſte à la préſente hiſtoire.
Dans un Couvent de Nones fréquentoit
Un jouvenceau friand, comme on peut croire
De ces oiſeaux. Telle pourtant prenoit
Gouſt à le voir, & des yeux le couvoit,
Luy ſouſrioit, faiſoit la complaiſante,
Et ſe diſoit ſa très-humble ſervante,
Qui pour cela d'un ſeul point n'avançoit.
Le Conte dit que leans il n'eſtoit
Vieille ni jeune, à qui le perſonnage
Ne fiſt ſonger quelque choſe à part ſoy.
Soûpirs trotoient, bien voyoit le pourquoy,
Sans qu'il s'en mit en peine davantage.
Sœur Iſabeau ſeule pour ſon uſage
Eut le Galand : elle le méritoit

Douce

Douce d'humeur, gentille de corſage,
Et n'en eſtant qu'à ſon apprentiſſage,
Belle de plus. Ainſi l'on l'envioit
Pour deux raiſons; ſon amant, & ſes charmes.
Dans ſes amours chacune l'épioit:
Nul bien ſans mal, nul plaiſir ſans allarmes:
Tant & ſi bien l'épiérent les Sœurs,
Qu'une nuit ſombre, & propre à ces douceurs
Dont on confie aux ombres le myſtére,
En ſa cellule on oüit certains mots,
Certaine voix, enfin certains propos
Qui n'eſtoient pas ſans doute en ſon bréviaire.
C'eſt le Galand, ce dit-on, il eſt pris.
Et de courir; l'allarme eſt aux eſprits;
L'eſſaim frémit, ſentinelle ſe poſe.
On va conter en triomphe la choſe
A mere Abbeſſe; & heurtant à grands coups
On luy cria: Madame, levez-vous;
Sœur Iſabelle a dans ſa chambre un homme.
Vous noterez que Madame n'eſtoit

En oraiſon, ni ne prenoit ſon ſomme:
Trop bien alors dans ſon lit elle avoit
Meſſire Jean Curé du voiſinage.
Pour ne donner aux Sœurs aucun ombrage,
Elle ſe leve, en haſte, étourdiment,
Cherche ſon voile, & malheureuſement
Deſſous ſa main tombe du perſonnage
Le haut de chauſſe aſſez bien reſſemblant,
Pendant la nuit quand on n'eſt éclairée,
A certain voile aux Nones familier,
Nommé pour lors entre elles leur Pſautier.
La voilà donc de gregues affublée.
Ayant ſur ſoy ce nouveau couvre-chef,
Et s'eſtant fait raconter derechef
Tout le catus, elle dit irritée,
Voyez un peu la petite effrontée,
Fille du Diable, & qui nous gaſtera
Noſtre Couvent; ſi Dieu plaiſt ne fera:
S'il plaiſt à Dieu bon ordre s'y mettra:
Vous la verrez tantoſt bien chapitrée.

Chapitre donc, puiſque chapitre y a,
Fut aſſemblé. Mere Abbeſſe entourée
De ſon Senat, fait venir Iſabeau,
Qui s'arroſoit de pleurs tout le viſage,
Se ſouvenant qu'un maudit jouvenceau
Venoit d'en faire un différent uſage.
Quoy, dit l'Abbeſſe, un homme dans ce lieu!
Un tel ſcandale en la maiſon de Dieu!
N'eſtes-vous point morte de honte encore?
Qui nous a fait recevoir parmy nous
Cette voirie? Iſabeau, ſçavez-vous
(Car déſormais qu'icy l'on vous honore
Du nom de Sœur, ne le prétendez pas)
Sçavez-vous, dis-je, à quoy dans un tel cas
Noſtre inſtitut condamne une méchante?
Vous l'apprendrez devant qu'il ſoit demain.
Parlez, parlez. Lors la pauvre Nonain,
Qui juſques-là confuſe & repentante
N'oſoit branler, & la vûë abbaiſſoit,
Léve les yeux, par bonheur apperçoit

Le haut de chausse, à quoy toute la bande,
Par un effet d'émotion trop grande,
N'avoit pris garde, ainsi qu'on voit souvent.
Ce fut hazard qu'Isabelle à l'instant
S'en apperçut. Aussi-tost la pauvrette
Reprend courage; & dit tout doucement:
Vostre Psautier a ne sçay quoy qui pend;
Raccommodez-le. Or c'estoit l'éguillette.
Assez souvent pour bouton l'on s'en sert.
D'ailleurs ce voile avoit beaucoup de l'air
D'un haut de chausse: & la jeune Nonette
Ayant l'idée encor fraische des deux
Ne s'y méprit. Non pas que le Messire
Eust chausse faite ainsi qu'un amoureux:
Mais à peu près; cela devoit suffire.
L'Abbesse dit: elle ose encore rire!
Quelle insolence! Un péché si honteux
Ne la rend pas plus humble & plus soûmise!
Veut-elle point que l'on la canonise?
Laissez mon voile, esprit de Lucifer:

Songez, ſongez, petit tiſon d'enfer,
Comme on pourra raccommoder voſtre ame.
Pas ne finit mere Abbeſſe ſa game,
Sans ſermoner & tempeſter beaucoup.
Sœur Iſabeau luy dit encor un coup,
Raccommodez voſtre Pſautier, Madame.
Tout le troupeau ſe met à regarder :
Jeunes de rire, vieilles de gronder.
La voix manquant à noſtre ſermonneuſe,
Qui de ſon troc bien faſchée & honteuſe,
N'eut pas le mot à dire en ce moment ;
L'eſſaim fit voir par ſon bourdonnement,
Combien rouloient de diverſes penſées
Dans les eſprits. Enfin l'Abbeſſe dit ;
Devant qu'on euſt tant de voix ramaſſées,
Il ſeroit tard. Que chacune en ſon lit
S'aille remettre. A demain toute choſe.
Le lendemain ne fut tenu, pour cauſe,
Aucun chapitre ; & le jour enſuivant
Tout auſſi peu. Les ſages du Couvent

Furent d'avis que l'on ſe devoit taire;
Car trop d'éclat euſt pû nuire au troupeau.
On n'en vouloit à la pauvre Iſabeau
Que par envie. Ainſi n'ayant pû faire
Qu'elle laſchaſt aux autres le morceau,
Chaque Nonain, faute de jouvenceau,
Songe à pourvoir d'ailleurs à ſon affaire.
Les vieux amis reviennent de plus beau.
Par préciput à noſtre Belle on laiſſe
Le jeune fils; le Paſteur à l'Abbeſſe;
Et l'union alla juſques au point
Qu'on en preſtoit à qui n'en avoit point.

LE ROY CANDAULE, ET LE MAISTRE EN DROIT.

FORCE gens ont esté l'instrument de leur mal ;
Candaule en est un témoignage.
Ce Roy fut en sottise un très-grand personnage.
Il fit pour Gyges son vassal
Une galanterie imprudente & peu sage.
Vous voyez, luy dit-il, le visage charmant,
Et les traits délicats dont la Reine est pourvûë :
Je vous jure ma foy que l'accompagnement
Est d'un tout autre prix, & passe infiniment ;
Ce n'est rien qui ne l'a vûë
Toute nûë.
Je vous la veux montrer sans qu'elle en sçache rien ;
Car j'en sçays un très-bon moyen :
Mais à condition, vous m'entendez fort bien,

Sans que j'en dise davantage;
Gyges, il vous faut estre sage.
Point de ridicule désir.
Je ne prendrois pas de plaisir
Aux vœux impertinens, qu'une amour sotte & vaine
Vous feroit faire pour la Reine.
Proposez-vous de voir tout ce corps si charmant,
Comme un beau marbre seulement.
Je veux que vous disiez que l'art, que la pensée,
Que mesme le souhait ne peut aller plus loin.
Dedans le bain je l'ay laissée:
Vous estes connoisseur, venez estre témoin
De ma felicité supresme.
Ils vont. Gyges admire. Admirer, c'est trop peu;
Son étonnement est extresme,
Ce doux objet joüa son jeu.
Gyges en fut émû, quelque effort qu'il pust faire.
Il auroit voulu se taire,
Et ne point témoigner ce qu'il avoit senti:
Mais son silence eust fait soupçonner du mystére.

L'exagération fut le meilleur parti.
Il s'en tint donc pour averti;
Et sans faire le fin, le froid, ni le modeste,
Chaque point, chaque article, eut son fait, fut loüé.
Dieux! disoit-il au Roy, quelle felicité!
Le beau corps! le beau cuir! O ciel! & tout le reste.
De ce gaillard entretien
La Reine n'entendit rien;
Elle l'eust pris pour outrage:
Car en ce siécle ignorant
Le beau sexe estoit sauvage,
Il ne l'est plus maintenant,
Et des loüanges pareilles
De nos Dames d'à présent
N'écorchent point les oreilles.
Nostre examinateur soûpiroit dans sa peau.
L'émotion croissoit, tant tout luy sembloit beau.
Le Prince s'en doutant l'emmena; mais son ame
Emporta cent traits de flame.
Chaque endroit lança le sien.

Helas ! fuir n'y ſert de rien :
Tourmens d'amour ſont ſi bien
Qu'ils ſont toûjours de la ſuite.
Près du Prince Gygès eut aſſez de conduite ;
Mais de ſa paſſion la Reine s'apperçût ;
Elle ſçût
L'origine du mal ; le Roy prétendant rire
S'aviſa de luy tout dire.
Ignorant ! ſçavoit-il point
Qu'une Reine ſur ce point
N'oſe entendre raillerie ?
Et ſuppoſé qu'en ſon cœur
Cela luy plaiſe, elle rie,
Il luy faut pour ſon honneur
Contrefaire la Furie.
Celle-cy le fut vrayment,
Et réſerva dans ſoy-meſme
De quelque vengeance extreſme
Le déſir très-véhément.
Je voudrois pour un moment,

Lecteur, que tu fusses femme:
Tu ne sçaurois autrement
Concevoir jusqu'où la Dame
Porta son secret dépit.
Un mortel eut le crédit
De voir de si belles choses,
A tous mortels lettres closes!
Tels dons estoient pour des Dieux,
Pour des Rois, voulois-je dire,
L'un & l'autre y vient de cire,
Je ne sçay quel est le mieux.
Ces pensers incitoient la Reine à la vengeance.
Honte, dépit, courroux, son cœur employa tout.
Amour mesme, dit-on, fut de l'intelligence:
De quoy ne vient-il point à bout?
Gygès estoit bien fait; on l'excusa sans peine:
Sur le montreur d'appas tomba toute la haine.
Il estoit mary; c'est son mal;
Et les gens de ce caractére
Ne sçauroient en aucune affaire

Commettre de péché qui ne ſoit capital.
Qu'eſt-il beſoin d'uſer d'un plus ample Prologue?
Voilà le Roy haï, voilà Gygès aimé,
Voilà tout fait, & tout formé
Un époux du grand catalogue;
Dignité peu briguée, & qui fleurit pourtant.
La ſottiſe du Prince eſtoit d'un tel mérite,
Qu'il fuſt fait *in petto* confrere de Vulcan;
De là juſqu'au bonnet la diſtance eſt petite.
Cela n'eſtoit que bien; mais la Parque maudite
Fut auſſi de l'intrigue, & ſans perdre de temps
Le pauvre Roy par nos Amans
Fut député vers le Cocite,
On le fit trop boire d'un coup:
Quelquefois, helas! c'eſt beaucoup.
Bien-toſt un certain breuvage
Luy fit voir le noir rivage,
Tandis qu'aux yeux de Gygès
S'étaloient de blancs objets:
Car fuſt-ce amour, fuſt-ce rage,

Bien-toſt la Reine le mit
Sur le Troſne & dans ſon lit.

Mon deſſein n'eſtoit pas d'étendre cette hiſtoire :
On la ſçavoit aſſez ; mais je me ſçay bon gré ;
Car l'exemple a très-bien quadré :
Mon texte y va tout droit : meſme j'ay peine à croire
Que le Docteur en Loix dont je vais diſcourir
Puiſſe mieux que Candaule à mon but concourir.
Rome pour ce coup-cy me fournira la Scene :
Rome, non celle-là que les mœurs du vieux temps
Rendoient triſte, ſevere, incommode aux galands,
Et de ſottes femelles pleine ;
Mais Rome d'aujourd'huy, ſéjour charmant & beau,
Où l'on ſuit un train plus nouveau.
Le plaiſir eſt la ſeule affaire
Dont ſe piquent ſes habitans.
Qui n'auroit que vingt ou trente ans,
Ce ſeroit un voyage à faire.
Rome donc eut naguere un maiſtre dans cet art

Qui du tien & du mien tire ſon origine ;
Homme qui hors de là faiſoit le goguenard ;
Tout paſſoit par ſon étamine :
Aux dépens du tiers & du quart
Il ſe divertiſſoit. Advint que le légiſte,
Parmy ſes écoliers dont il avoit toûjours
Longue liſte,
Eut un François moins propre à faire en Droit un cours
Qu'en Amours.
Le Docteur un beau jour le voyant ſombre & triſte,
Luy dit : noſtre féal, vous voilà de relais ;
Car vous avez la mine, eſtant hors de l'école,
De ne lire jamais
Bartole.
Que ne vous pouſſez-vous ? Un François eſtre ainſy
Sans intrigue & ſans amourettes !
Vous avez des talens, nous avons des coquettes,
Non pas pour une, Dieu mercy.
L'Etudiant reprit : je ſuis nouveau dans Rome :
Et puis, hors les beautez qui font plaiſir aux gens

Pour la ſomme,
Je ne vois pas que les galands
Trouvent icy beaucoup à faire.
Toute maiſon eſt Monaſtere :
Double porte, verroux, une matrone auſtére,
Un Mary, des Argus. Qu'iray-je, à voſtre avis,
Chercher en de pareils logis ?
Prendre la Lune aux dents ſeroit moins difficile.
Ha, ha, la Lune aux dents, repartit le Docteur,
Vous nous faites beaucoup d'honneur.
J'ay pitié de gens neufs comme vous, noſtre Ville
Ne vous eſt pas connuë autant que je puis voir.
Vous croyez donc qu'il faille avoir
Beaucoup de peine à Rome en fait que d'avantures?
Sçachez que nous avons icy des créatures,
Qui feront leurs maris cocus
Sur la mouſtache des Argus.
La choſe eſt chez nous très-commune :
Témoignez ſeulement que vous cherchez fortune.
Placez-vous dans l'Egliſe auprès du beniſtier.

Preſentez ſur le doigt aux Dames l'eau ſacrée.
C'eſt d'amourettes les prier.
Si l'air du ſuppliant à quelque Dame agrée,
Celle-là ſçachant ſon meſtier,
Vous envoyera faire un meſſage.
Vous ſerez déterré, logeaſſiez-vous en lieu
Qui ne fuſt connu que de Dieu.
Une vieille viendra, qui faite au badinage
Vous ſçaura ménager un ſecret entretien,
Ne vous embaraſſez de rien.
De rien, c'eſt un peu trop, j'excepte quelque choſe:
Il eſt bon de vous dire en paſſant, noſtre amy,
Qu'à Rome il faut agir en galand & demy.
En France on peut conter des fleurettes, l'on cauſe?
Icy tous les momens ſont chers & précieux.
Romaines vont au but. L'autre reprit tant mieux.
Sans eſtre Gaſcon, je puis dire
Que je ſuis un merveilleux Sire.
Peut-eſtre ne l'eſtoit-il point;
Tout homme eſt Gaſcon ſur ce point.

Les

Les avis du Docteur furent bons, le jeune homme
Se campe en une Eglise, où venoit tous les jours
La fleur & l'élite de Rome,
Des Graces, des Venus, avec un grand concours
D'amours.
C'est-à-dire en Chrétien beaucoup d'Anges femelles.
Sous leur voile brilloient des yeux pleins d'estincelles.
Benitier, le lieu saint n'estoit pas sans cela.
Notre home en choisit un chanceux pour ce point-là.
A chaque objet qui passe adoucit ses prunelles:
Reverences, le drosle en faisoit des plus belles,
Des plus dévotes: cependant
Il offroit l'eau lustrale. Un Ange entre les autres
En prit de bonne grace: alors l'estudiant
Dit en son cœur: elle est des nostres
Il retourne au logis; vieille vient; rendez-vous.
D'en conter le détail, vous vous en doutez-tous.
Il s'y fit nombre de folies.
La Dame estoit des plus jolies,
Le passe temps fut des plus doux.

Il le conte au Docteur. Discrétion Françoise
Est chose outre nature, & d'un trop grand effort.
Dissimuler un tel transport ;
Cela sent son humeur bourgeoise.
Du fruit de ses conseils le Docteur s'applaudit,
Rit en Jurisconsulte, & des maris se raille.
Pauvres gens qui n'ont pas l'esprit
De garder du loup leur oüaille :
Un Berger en a cent, des hommes ne sçauront
Garder la seule qu'ils auront !
Bien luy sembloit ce soin chose un peu mal-aisée ;
Mais non pas impossible ; & sans qu'il eust cent yeux
Il défioit, graces aux Cieux,
Sa femme, encor que très-rusée.
A ce discours, amy Lecteur,
Vous ne croiriez jamais, sans avoir quelque honte,
Que l'Heroïne de ce Conte
Fust propre femme du Docteur.
Elle l'estoit pourtant. Le pis est que mon homme,
En s'informant de tout, & des si & des cas,

Et comme elle eſtoit faite, & quels ſecrets appas,
Vit que c'eſtoit ſa femme en ſomme.
Un ſeul point l'arreſtoit ; c'eſtoit certain talent
Qu'avoit en ſa moitié trouvé l'étudiant,
Et que pour le mary n'avoit pas la Donzelle.
A ce ſigne ce n'eſt pas elle,
Diſoit en ſoy le pauvre Epoux ;
Mais les autres points y ſont tous ;
C'eſt elle. Mais ma femme au logis eſt reſveuſe,
Et celle-cy paroiſt cauſeuſe ;
Et d'un agréable entretien ;
Aſſurément c'en eſt une autre.
Mais du reſte il n'y manque rien,
Taille, viſage, traits, meſme poil, c'eſt la noſtre.
Après avoir bien dit tout bas,
Ce l'eſt, & puis ce ne l'eſt pas,
Force fut qu'au premier en demeuraſt le Sire.
Je laiſſe à penſer ſon courroux,
Sa fureur, afin de mieux dire.
Vous vous eſtes promis un ſecond rendez-vous ?

Pourſuivit-il. Oüy; reprit noſtre apoſtre;
Elle & moy n'avons eu garde de l'oublier;
Nous trouvant trop bien du premier,
Pour n'en pas ménager un autre;
Très-réſolus tous deux de ne nous rien devoir.
La réſolution, dit le Docteur, eſt belle.
Je ſçaurois volontiers quelle eſt cette Donzelle.
L'écolier repartit: Je ne l'ay pû ſçavoir,
Mais qu'importe? Il ſuffit que je ſois content d'elle.
Dès à préſent je vous réponds
Que l'Epoux de la Dame a toutes ſes façons.
Si quelqu'une manquoit, nous la luy donnerons
Demain en tel endroit, à telle heure ſans faute.
On doit m'attendre entre deux draps,
Champ de bataille propre à de pareils combats.
Le rendez-vous n'eſt point dans une chambre haute.
Le logis eſt propre & paré.
On m'a fait à l'abord traverſer un paſſage
Où jamais le jour n'eſt entré;
Mais auſſi-toſt après la vieille du meſſage

M'a conduit en des lieux, où loge en bonne foy
Tout ce qu'amour a de delices ;
On peut s'en rapporter à moy.
A ce discours jugez quels estoient les supplices
Qu'enduroit le Docteur. Il forme le dessein
De s'en aller le lendemain
Au lieu de l'écolier ; & sous ce personnage
Convaincre sa moitié, luy faire un vasselage
Dont il fust à jamais parlé.
N'en déplaise au nouveau confrere,
Il n'estoit pas bien conseillé :
Mieux valoit pour le coup se taire :
Sauf d'aporter en temps & lieu
Remede au cas, moyennant Dieu.
Quand les Epouses font un récipiendaire
Au benoist estat de cocu,
S'il en peut sortir franc, c'est à luy beaucoup faire ;
Mais quand il est déjà reçû,
Une façon de plus ne fait rien à l'affaire.
Le Docteur raisonna d'autre sorte, & fit tant

Qu'il ne fit rien qui vaille. Il crust qu'en prévenant
Son parrain en cocuage,
Il feroit tour d'homme sage :
Son Parrain, cela s'entend,
Pourvû que sous ce galand
Il eust fait apprentissage ;
Chose dont à bon droit le Lecteur peut douter.
Quoiqu'il en soit, l'Epoux ne manque pas d'aller
Au logis de l'Avanture,
Croyant que l'allée obscure.
Son silence, & le soin de se cacher le nez,
Sans qu'il fust reconnu le feroient introduire
En ces lieux si fortunez :
Mais par malheur la vieille avoit pour se conduire
Une lanterne sourde, & plus fine cent fois,
Que le plus fin Docteur en Loix :
Elle reconnut l'homme, & sans estre surprise
Elle luy dit, attendez-là ;
Je vais trouver Madame Elise,
Il la faut avertir ; je n'ose sans cela

Vous mener dans ſa chambre: & puis vous devez eſtre
En autre habit pour l'aller voir:
C'eſt à dire en un mot qu'il n'en faut point avoir.
Madame attend au lit. A ces mots noſtre Maiſtre
Pouſſé dans quelque bouge, y voit d'abord paroiſtre
Tout un deshabillé: des mules, un peignoir,
Bonnet, robe de chambre, avec chemiſe d'homme;
Parfums ſur la toilette, & des meilleurs de Rome:
Le tout propre, arrangé, de meſme qu'on euſt fait
Si l'on euſt attendu le Cardinal Préfet.
Le Docteur ſe dépoüille; & cette gouvernante
Revient, & par la main le conduit en des lieux
Où noſtre homme privé de l'uſage des yeux
Va d'une façon chancelante.
Après ces détours ténébreux,
La Vieille ouvre une porte, & vous pouſſe le ſire
En un fort mal plaiſant endroit,
Quoyque ce fuſt ſon propre Empire;
C'eſtoit en l'Ecole de Droit.
En l'Ecole de Droit! Là meſme; le pauvre homme

Honteux, ſurpris, confus, non ſans quelque raiſon,
Penſa tomber en pamoiſon.
Le Conte en courut par tout Rome.
Les Ecoliers alors attendoient leur Régent.
Cela ſeul acheva ſa mauvaiſe fortune.
Grand éclat de riſée, & grand chuchillement,
Univerſel étonnement.
Eſt-il foû ? Queſt-ce-là ? Vient-il de voir quelqu'une ?
Ce ne fut pas le tout, ſa femme ſe plaignit.
Procès. La parenté ſe joint en cauſe, & dit;
Que du Docteur venoit tout le mauvais ménage;
Que cet homme eſtoit fou, que ſa femme eſtoit ſage.
On fit caſſer le mariage,
Et puis la Dame ſe rendit
Belle & bonne Religieuſe
A Saint Croiſſant en Vavoureuſe.
Un Prélat luy donna l'habit,

LE DIABLE EN ENFER.

QUI craint d'aimer, a tort ſelon mon ſens,
S'il ne fuit pas dès qu'il voit une Belle.
Je vous connois, objets doux & puiſſans:
Plus ne m'iray bruſler à la chandelle.
Une vertu ſort de vous, ne ſçay quelle;
Qui dans le cœur s'introduit par les yeux.
Ce qu'elle y fait, beſoin n'eſt de le dire;
On meurt d'amour, on languit, on ſoûpire:
Pas ne tiendroit aux gens qu'on ne fit mieux.
A tels périls ne faut qu'on s'abandonne,
J'en vais donner pour preuve une perſonne
Dont la beauté fit trébucher Ruſtic.
Il en advint un fort plaiſant trafic:
Plaiſant fut-il, au péché près, ſans faute:
Car pour ce point, je l'excepte, & je l'oſte:
Et ne ſuis pas du gouſt de celle-là

Qui buvant frais (ce fut je penſe à Rome)
Diſoit, que n'eſt-ce un péché que cela !
Je la condamne ; & veux prouver en ſomme
Qu'il fait bon craindre encor que l'on ſoit ſaint.
Rien n'eſt plus vray. Si Ruſtic avoit craint,
Il n'auroit pas retenu cette fille,
Qui jeune & ſimple, & pourtant très-gentille
Juſques au vif vous l'eut bien-toſt atteint.
Abilech fut ſon nom, ſi j'ay mémoire;
Fille un peu neuve, à ce que dit l'hiſtoire.
Liſant un jour comme quoy certains Saints,
Pour mieux vaquer à leurs pieux deſſeins
Se ſéqueſtroient ; vivoient comme des Anges,
Qui çà, qui là, portant toûjours leurs pas
En lieux cachez, choſes qui bien qu'étranges
Pour Abilech avoient quelques appas.
Mon Dieu, dit-elle, il me prend une envie
D'aller mener une ſemblable vie.
Abilech donc s'en va ſans dire adieu.
Mere, ni ſœur, nourrice, ni compagne

N'eſt avertie. Alibech en campagne
Marche toujours, n'arreſte en pas un lieu.
Tant court enfin qu'elle entre en un bois ſombre;
Et dans ce bois elle trouve un vieillard;
Homme poſſible autrefois plus gaillard,
Mais n'eſtant lors qu'un ſquelette & qu'une ombre.
Pere, dit-elle, un mouvement m'a pris;
C'eſt d'eſtre Sainte, & mériter pour prix
Qu'on me révere, & qu'on chomme ma feſte.
O quel plaiſir j'aurois ſi tous les ans;
La palme en main, les rayons ſur la teſte,
Je recevois des fleurs & des préſens!
Voſtre meſtier eſt-il ſi difficile?
Je ſçay déjà jeûner plus d'à demy.
Abandonnez ce penſer inutile,
Dit le vieillard, je vous parle en amy.
La ſainteté n'eſt choſe ſi commune
Que le jeûner ſuffiſe pour l'avoir.
Dieu gard de mal fille & femme qui jeûne,
Sans pour cela guere mieux en valoir,

Il faut encor pratiquer d'autres choſes,
D'autres vertus qui me ſont lettres cloſes,
Et qu'un Hermite habitant de ces bois
Vous apprendra mieux que moy mille fois.
Allez le voir, ne tardez davantage :
Je ne retiens tels oiſeaux dans ma cage.
Diſant ces mots le vieillard la quitta,
Ferma ſa porte, & ſe barricada.
Très-ſage fut d'agir ainſi ſans doute,
Ne ſe fiant à vieilleſſe, ni goute,
Jeuſne, ni haire, enfin à rien qui ſoit.
Non loin de là noſtre Sainte apperçoit
Celuy de qui ce bon vieillard parloit;
Homme ayant l'ame en Dieu toute occupée,
Et ſe faiſant tout blanc de ſon épée.
C'eſtoit Ruſtic, jeune ſaint très fervent :
Ces jeunes-là s'y trompent bien ſouvent :
En peu de mots l'appétit d'eſtre ſainte
Luy fut d'abord par la Belle expliqué ;
Appétit tel qu'Alibech avoit crainte

Que quelque jour ſon fruit n'en fuſt marqué.
Ruſtic ſoûrit d'une telle innocence.
Je n'ay, dit-il, que peu de connoiſſance
En ce meſtier ; mais ce peu-là que j'ay
Bien volontiers vous ſera partagé.
Nous vous rendrons la choſe familiere.
Maiſtre Ruſtic euſt dû donner congé
Tout dès l'abord à ſemblable écoliere,
Il ne le fit ; en voicy les effets.
Comme il vouloit eſtre des plus parfaits,
Il dit en ſoy : Ruſtic, que ſçais-tu faire ?
Veiller, prier, jeûner, porter la haire ?
Qu'eſt ce cela ? Moins que rien ; tous le font :
Mais d'eſtre ſeul auprès de quelque Belle
Sans la toucher, il n'eſt victoire telle,
Triomphes grands chez les Anges en ſont :
Méritons-les ; retenons cette fille ;
Si je réſiſte à choſe ſi gentille,
J'atteins le comble, & me tire du pair.
Il la retint ; & fut ſi téméraire,

Qu'outre Satan il défia la chair,
Deux ennemis toûjours prests à mal faire.
Or sont nos Saints logez sous mesme toict.
Rustic appreste en un petit endroit,
Un petit lit de jonc pour la Novice:
Car de coucher sur la dure d'abord,
Quelle apparence? Elle n'estoit encor
Accoustumée à si rude exercice.
Quant au souper, elle eut, pour tout service,
Un peu de fruit, du pain non pas trop beau.
Faites estat que la magnificence
De ce repas ne consista qu'en l'eau
Claire, d'argent, belle par excellence.
Rustic jeûna; la fille eut appétit.
Couchez à part, Abilech s'endormit;
L'Hermite non. Une certaine beste
Diable nommée, un vray serpent maudit,
N'eut point de paix qu'il ne fust de la feste.
On l'y reçoit: Rustic roule en sa teste,
Tantost les traits de la jeune beauté,

Tantost sa grace, & sa naïveté,
Et ses façons, & sa maniere douce,
L'âge, la taille, & sur tout l'embonpoint,
Et certain sein ne se reposant point;
Allant, venant, sein qui pousse & repousse
Certain corset en dépit d'Alibech,
Qui tasche envain de luy clorre le bec:
Car toûjours parle: il va, vient, & respire:
C'est son patois; Dieu sçait ce qu'il veut dire.
Le pauvre Hermite émeu de passion
Fit de ce point sa méditation.
Adieu la haire, adieu la discipline;
Et puis voilà de ma dévotion;
Voilà mes saints. Celuy-cy s'achemine
Vers Alibech; & l'éveille en sursaut.
Ce n'est bien fait que de dormir si-tost,
Dit le frater; il faut au préalable
Qu'on fasse une œuvre à Dieu fort agréable,
Emprisonnant en enfer le malin,
Creé ne fut pour aucune autre fin.

Procedons-y. Tout à l'heure il ſe gliſſe
Dedans lelit. Alibech ſans malice,
N'entendoit rien à ce myſtere-là :
Et ne ſçachant ni ceci ni cela,
Moitié forcée & moitié conſentante,
Moitié voulant combattre ce déſir,
Moitié n'oſant, moitié peine & plaiſir,
Elle crut faire acte de repentante ;
Bien humblement rendit grace au frater ;
Sçût ce que c'eſt que le diable en enfer.
Déſormais faut qu'Alibech ſe contente
D'eſtre martire, en cas que Sainte ſoit ;
Frere Ruſtic peu de vierges faiſoit,
Cette leçon me fut la plus aiſée.
Dont Alibech non encor déniaiſée
Dit, il faut bien que le Diable en effet
Soit une choſe eſtrange & bien mauvaiſe
Il briſe tout ; voyez le mal qu'il fait
A ſa priſon : non pas qu'il m'en déplaiſe :
Mais il merite en bonne verité

D'y

D'y retourner. Soit fait, ce dit le frere.
Tant s'appliqua Rustic à ce mystere,
Tant prit de soin, tant eut de charité,
Qu'enfin l'Enfer s'accoustumant au Diable,
Eust eu toûjours sa présence agréable,
Si l'autre eust pû toûjours en faire essay.
Sur quoy la Belle: on dit encor bien vray
Qu'il n'est prison si douce, que son hoste
En peu de temps ne s'y lasse sans faute.
Bien-tost nos gens ont noise sur ce point.
En vain: l'Enfer son prisonnier rappelle;
Le Diable est sourd, le Diable n'entend point.
L'Enfer s'ennuye, autant en fait la Belle.
Ce grand desir d'estre Sainte s'en va.
Rustic voudroit estre dépestré d'elle.
Elle pourvoit d'elle-mesme à cela.
Furtivement elle quitte le sire:
Par le plus court s'en retourne chez soy.
Je suis en soin de ce qu'elle pust dire,
A ses parens: c'est ce qu'en bonne foy

Juſqu'à preſent je n'ay bien ſçû comprendre.
Apparemment elle leur fit entendre
Que ſon cœur meu d'un appétit d'enfant
L'avoit portée à taſcher d'eſtre Sainte.
Où l'on l'a crut, ou l'on en fit ſemblant.
Sa parenté prit pour argent comptant
Un tel motif : non que de quelque atteinte
A ſon enfer on n'euſt quelque ſoupçon :
Mais cette chartre eſt faite de façon
Qu'on n'y void goute ; & maint geolier s'y trompe.
Alibech fut feſtinée en grand pompe.
L'hiſtoire dit que par ſimplicité
Elle conta la choſe à ſes compagnes.
Beſoin n'eſtoit que voſtre Sainteté,
Ce luy dit-on, traverſaſt ces campagnes.
On vous auroit ſans bouger du logis,
Meſme leçon, meſme ſecret appris.
Je vous aurois, dit l'une, offert mon frere.
Vous auriez eu, dit l'autre, mon couſin :
Et Neherbal noſtre prochain voiſin

N'eſt pas non plus novice en ce myſtere.
Il vous recherche, acceptez ce parti,
Devant qu'on ſoit d'un tel cas averti.
Elle le fit. Neherbal n'eſtoit homme
A cela près. On donna telle ſomme,
Qu'avec les traits de la jeune Abilech,
Il prit pour un enfer très-ſuſpect,
Uſant des biens que l'hymen nous envoye.
A tous Epoux Dieu doint pareille joye.

LA JUMENT DU COMPERE PIERRE.

MESSIRE Jean (c'eſtoit certain Curé
Qui preſchoit peu,ſinon ſur la Vendange)
Sur ce ſujet, ſans eſtre préparé,
Il triomphoit : vous euſſiez dit un Ange.
Encore un point eſtoit touché de luy ;
Non ſi ſouvent qu'euſt voulu le Meſſire:
Et ce point-là les enfans d'aujourd'huy
Sçavent que c'eſt ; beſoin n'ay de le dire.
Meſſire Jean tel que je le décris,
Faiſoit ſi bien que femmes & maris
Le recherchoient, eſtimoient ſa ſcience ;
Au demeurant il n'eſtoit conſcience
Un peu jolie, & bonne à diriger,
Qu'il ne vouluſt luy-meſme interroger :
Ne s'en fiant aux ſoins de ſon Vicaire.

Meſſire Jean auroit voulu tout faire ;
S'entremettoit en zélé Directeur,
Alloit par tout ; diſant qu'un bon Paſteur
Ne peut trop bien ſes oüailles connoiſtre,
Dont par luy-meſme inſtruit en vouloit eſtre.
Parmy les gens de luy les mieux venus,
Il fréquentoit chez le compere Pierre,
Bon villageois à qui pour toute terre,
Pour tout domaine, & pour tous revenus,
Dieu ne donna que ſes deux bras tous nuds,
Et ſon louchet, dont pour tout uſtencile,
Pierre faiſoit ſubſiſter ſa famille.
Il avoit femme & belle & jeune encor,
Ferme ſur tout ; le haſle avoit fait tort
A ſon viſage, & non à ſa perſonne.
Nous autres gens, peut-eſtre aurions voulu
Du délicat, ce ruſtic ne m'euſt plû ;
Pour des Curez la paſte en eſtoit bonne ;
Et convenoit à ſemblables amours.
Meſſire Jean la regardoit toûjours

Du coin de l'œil, toûjours tournoit la teſte
De ſon coſté ; comme un chien qui fait feſte
Aux os qu'il voit n'eſtre pas trop chétifs ;
Que s'il en voit un de belle apparence,
Non décharné, plein encor de ſubſtance,
Il tient deſſus ſes regards attentifs :
Il s'inquiéte, il trépigne, il remuë
Oreille & queüe ; il a toûjours la vûë
Deſſus cet os, & le ronge des yeux
Vingt fois devant que ſon palais s'en ſente.
Meſſire Jean tout ainſi ſe tourmente
A cet objet pour luy délicieux.
La Villageoiſe eſtoit fort innocente,
Et n'entendoit aux façons du Paſteur
Myſtere aucun ; ni ſon regard flateur,
Ni ſes préſens ne touchoient Magdeleine :
Bouquets de thim, & pots de marjolaine
Tomboient à terre : avoir cent menus ſoins ;
C'eſtoit parler Bas-Breton tout au moins.
Il s'aviſa d'un plaiſant ſtratageſme,

Pierre estoit lourd, sans esprit; je crois bien
Qu'il ne se fust précipité luy-mesme,
Mais par delà de luy demander rien,
C'estoit abus & très grande sottise.
L'autre luy dit; compere mon amy
Te voilà pauvre, & n'ayant à demy
Ce qu'il te faut; si je t'apprends la guise
Et le moyen d'estre un jour plus content
Qu'un petit Roy, sans te tourmenter tant,
Que me veux-tu donner pour mes étreines?
Pierre répond; Parbleu, Messire Jean,
Je suis à vous; disposez de mes peines;
Car vous sçavez que c'est tout mon vaillant.
Nostre cochon ne nous faudra pourtant:
Il a mangé plus de son, par mon ame,
Qu'il n'en tiendroit trois fois dans ce tonneau,
Et d'abondant la vache à nostre femme,
Nous a promis qu'elle feroit un veau:
Prenez le tout. Je ne veux nul salaire,
Dit le Pasteur; obliger mon compere

Ce m'eſt aſſez, je te diray comment.
Mon deſſein eſt de rendre Magdeleine
Jument de jour , par art d'enchantement,
Luy redonnant ſur le ſoir forme humaine,
Très grand profit pourra certainement
T'en revenir, car ton aſne eſt ſi lent,
Que du marché l'heure eſt preſque paſſée
Quand il arrive ; ainſi tu ne vends pas,
Comme tu veux, tes herbes, ta denrée,
Tes choux , tes aulx , enfin tout ton tracas.
Ta femme eſtant jument forte & membruë,
Ira plus vite , & ſi-toſt que chez toy
Elle ſera du logis revenuë ,
Sans pain ni ſoupe , un peu d'herbe menuë
Luy ſuffira. Pierre dit ; ſur ma foy ,
Meſſire Jean , vous eſtes un ſage homme.
Voyez que c'eſt d'avoir eſtudié !
Vend-on cela ? Si j'avois groſſe ſomme
Je vous l'aurois parbleu bien-toſt payé.
Jean pourſuivit ; orça je t'apprendray

Les

Les mots, la guiſe, & toute la maniere
Par où jument bien faite & pouliniere
Auras de jour, belle femme de nuit.
Corps, teſte, jambe, & tout ce qui s'enſuit
Luy reviendra : tu n'as qu'à me voir faire.
Tay-toy ſur tout, car un mot ſeulement
Nous gaſteroit tout noſtre enchantement.
Nous ne pourrions revenir au myſtere,
De noſtre vie ; encore un coup motus,
Bouche couſuë, ouvre les yeux ſans plus :
Toy-meſme après pratiqueras la choſe.
Pierre promet de ſe taire, & Jean dit :
Sus Magdeleine, il ſe faut, & pour cauſe,
Deſpoüiller nuë & quitter cet habit :
Dégrafez-moy cet atour des Dimanches ;
Fort bien : oſtez ce corſet & ces manches,
Encore mieux : défaites ce jupon ;
Très bien cela. Quaud vint à la chemiſe,
La pauvre Epouſe eut en quelque façon
De la pudeur. Eſtre nuë ainſi miſe

Aux yeux des gens ! Magdeleine aimoit mieux
Demeurer femme, & juroit ſes grands Dieux,
De ne ſouffrir une telle vergogne.
Pierre luy dit : voilà grande beſogne !
Hé bien, tous deux nous ſçaurons comme quoy
Vous eſtes faite. Eſt-ce par voſtre foy
Dequoy tant craindre ? Eh, là là Magdeleine,
Vous n'avez pas toûjours eu tant de peine
A tout oſter. Comment donc faites-vous,
Quand vous cherchez vos puces ? Dites-nous :
Meſſire Jean eſt-ce quelqu'un d'étrange ?
Que craignez-vous? Hé quoy? Qu'il ne vous mange?
C'à dépeſchons ; c'eſt par trop marchandé.
Depuis le temps Monſieur noſtre Curé
Auroit déjà parfait ſon entrepriſe.
Diſant ces mots il oſte la chemiſe,
Regarde faire, & ſes lunettes prend.
Meſſire Jean par le nombril commence,
Poſe deſſus une main en diſant,
Que cecy ſoit beau poitrail de Jument.

Puis cette main dans le païs s'avance.
L'autre s'en va transformer ces deux monts
Qu'en nos climats les gens nomment tetons :
Car quant à ceux qui ſur l'autre hemiſphere
Sont eſtendus, plus vaſtes en leur tour,
Par révérence on ne les nomme guere ;
Meſſire Jean leur fait auſſi ſa cour ;
Diſant toûjours pour la cérémonie,
Que cecy ſoit telle ou telle partie,
Ou belle croupe ; ou beaux flancs, tout enfin.
Tant de façons mettoient Pierre en chagrin,
Et ne voyant nul progrès à la choſe,
Il prioit Dieu pour la metamorphoſe.
C'eſtoit en vain ; car de l'enchantement
Toute la force & l'accompliſſement
Giſoit à mettre une queuë à la beſte :
Tel ornement eſt choſe fort honneſte :
Jean ne voulant un tel point oublier,
L'attache donc : lors Pierre de crier,
Si haut qu'on l'euſt entendu d'une lieuë,

Meſſire Jean je n'y veux point de queuë.
Vous l'attachez trop bas, Meſſire Jean.
Pierre à crier ne fut ſi diligent,
Que bonne part de la cérémonie
Ne fuſt déjà par le Preſtre accomplie.
A bonne fin le reſte auroit eſté,
Si, non content d'avoir déjà parlé,
Pierre encor n'euſt tiré par la ſoutane
Le Curé Jean, qui luy dit, foin de toy:
T'avois-je pas recommandé, gros aſne,
De ne rien dire, & de demeurer coy?
Tout eſt gaſté; ne t'en prens qu'à toy-meſme.
Pendant ces mots l'Epoux gronde à part ſoy.
Magdeleine eſt en un courroux extreſme,
Querelle Pierre, & luy dit; malheureux,
Tu ne ſeras qu'un miſérable gueux
Toute ta vie; & puis vien-t'en me braire;
Viens me conter ta faim & ta douleur.
Voyez un peu: Monſieur noſtre Paſteur
Veut de ſa grace à ce traiſne-malheur

Montrer de quoy finir nostre misere :
Mérite-t'il le bien qu'on luy veut faire ?
Messire Jean laissons-là cet oyson :
Tous les matins tandis que ce veau lie
Ses choux, ses aulx, ses herbes, son oignon,
Sans l'avertir venez à la maison ;
Vous me rendrez une Jument polie.
Pierre reprit, plus de Jument, mamie ;
Je suis content de n'avoir qu'un grison.

LES LUNETTES.

J'Avois juré de laiſſer là les Nones :
Car que toûjours on voye en mes Ecrits
Meſme ſujet, & ſemblables perſonnes,
Cela pourroit fatiguer les eſprits.
Ma muſe met Guimpe ſur le tapis :
Et puis quoy ; Guimpe ; & puis Guimpe ſans ceſſe ;
Bref toûjours Guimpe, & Guimpe ſous la preſſe,
C'eſt un peu trop, je veux que les Nonains
Faſſent les tours en amour les plus fins ;
Si ne faut-il pour cela qu'on épuiſe
Tout le ſujet ; le moyen ; c'eſt un fait
Par trop fréquent, je n'aurois jamais fait :
Il n'eſt Greffier dont la plume y ſuffiſe.
Si j'y taſchois on pourroit ſoupçonner,
Que quelque cas m'y feroit retourner ;
Tant ſur ce point mes Vers font de rechûtes ;

Toûjours ſouvient à Robin de ſes flûtes.
Or apportons à cela quelque fin:
Je le prétends, cette taſche-icy faite.
Jadis s'eſtoit introduit un blondin
Chez des Nonains, à titre de fillette.
Il n'avoit pas quinze ans, que tout ne fuſt:
Dont le galand paſſa pour Sœur Colette,
Auparavant que la barbe luy cruſt.
Cet entre-temps ne fut ſans fruit; le Sire
L'employa bien: Agnès en profita:
Las quel profit! j'euſſe mieux fait de dire,
Qu'à Sœur Agnès malheur en arriva.
Il luy falut élargir ſa ceinture;
Puis mettre au jour petite créature,
Qui reſſembloit comme deux goutes d'eau,
Ce dit l'hiſtoire, à la Sœur Jouvenceau.
Voilà ſcandale & bruit dans l'Abbaye:
D'où cet enfant eſt-il plû? Comme a-t'on,
Diſoient les Sœurs en riant, je vous prie,
Trouvé céans ce petit champignon?

Si ne s'eſt-il après tout fait luy-meſme.
La Prieure eſt en un courroux extreſme.
Avoir ainſi ſoüillé cette maiſon!
Bien-toſt on mit l'accouchée en priſon:
Puis il falut faire enqueſte du pere.
Comment eſt-il entré? Comment ſorti?
Les murs ſont hauts, antique la touriére,
Double la grille, & le trou très-petit.
Seroit-ce point quelque garçon en fille?
Dit la Prieure; & parmy nos brebis,
N'aurions-nous point ſous de trompeurs habits
Un jeune loup? Sus qu'on ſe deshabille:
Je veux ſçavoir la vérité du cas.
Qui fut bien pris, ce fût la feinte oüaille.
Plus ſon eſprit à ſonger ſe travaille,
Moins il eſpere échaper d'un tel pas.
Néceſſité mere de ſtratageſme
Luy fit... eh bien? Luy fit en ce moment
Lier: eh quoy? Foin je ſuis court moy-meſme:
Où prendre un mot qui diſe honneſtement

Ce

Ce que lia le pere de l'enfant ?
Comment trouver un détour ſuffiſant
Pour cet endroit ? Vous avez oüy dire,
Qu'au temps jadis le genre humain avoit
Feneſtre au corps ; deſorte qu'on pouvoit
Dans le dedans tout à ſon aiſe lire ;
Choſe commode aux Médecins d'alors.
Mais ſi d'avoir une feneſtre au corps
Eſtoit utile, une au cœur au contraire
Ne l'eſtoit pas dans les femmes ſur tout ;
Car le moyen qu'on puſt venir à bout
De rien cacher ? Noſtre commune mere
Dame Nature y pourvût ſagement,
Par deux lacets de pareille meſure.
L'homme & la femme eurent également
Dequoy fermer une telle ouverture.
La femme fut lacée un peu trop dru.
Ce fut ſa faute, elle-meſme en fut cauſe ;
N'eſtant jamais à ſon gré trop bien cloſe,
L'homme au rebours ; & le bout du tiſſu

Rendit en luy la nature perplexe,
Bref le lacet à l'un & l'autre ſexe
Ne pût quadrer, & ſe trouva, dit-on,
Aux femmes court, aux hommes un peu long.
Il eſt facile à préſent qu'on devine
Ce que lia noſtre jeune imprudent,
C'eſt ce ſurplus, ce reſte de machine,
Bout de lacet aux hommes excédant.
D'un brin de fil il l'attacha de ſorte,
Que tout ſembloit auſſi plat qu'aux Nonains:
Mais fil ou ſoye, il n'eſt bride aſſez forte
Pour contenir ce que bien-toſt je crains
Qui ne s'échape; amenez-moy des Saints;
Amenez-moy, ſi vous voulez, des Anges;
Je les tiendray créatures étranges,
Si vingt Nonains telles qu'on les vit lors,
Ne font trouver à leurs eſprits un corps.
J'entens Nonains ayant tous les tréſors
De ces trois Sœurs dont la Fille de l'Onde
Se fait ſervir; chiches & fiers appas

Que le Soleil ne voit qu'au nouveau monde,
Car celuy-cy ne les luy montre pas.
La Prieure a ſur ſon nez des lunettes,
Pour ne juger du cas légerement.
Tout à l'entour ſont debout vingt Nonettes
En un habit, que vray-ſemblablement
N'avoient pas fait les tailleurs du Couvent.
Figurez-vous la queſtion qu'au Sire,
On donna lors; beſoin n'eſt de le dire.
Touffes de lys, proportion du corps,
Secrets appas, embonpoint & peau fine,
Fermes tetons, & ſemblables reſſorts
Eurent bien-toſt fait joüer la machine.
Elle échapa, rompit le fil d'un coup,
Comme un courſier qui romproit ſon licou;
Et ſauta droit au nez de la Prieure;
Faiſant voler lunettes tout à l'heure
Juſqu'au plancher. Il s'en falut bien peu,
Que l'on ne viſt tomber la lunetiere.
Elle ne prit cet accident en jeu.

L'on tint Chapitre, & ſur cette matiere
Fut raiſonné long-temps dans le logis,
Le jeune loup fut aux vieilles brebis
Livré d'abord. Elles vous l'empoignerent,
A certain arbre en leur cour l'attacherent,
Ayant le nez devers l'arbre tourné,
Le dos à l'air avec toute la ſuite:
Et cependant que la troupe maudite,
Songe comment il ſera guerdonné,
Que l'une va prendre dans les Cuiſines
Tous les balais, & que l'autre s'en court
A l'Arſenal où ſont les diſciplines,
Qu'une troiſiéme enferme à double tour
Les Sœurs qui ſont jeunes & pitoyables,
Bref que le ſort amy du marjolet,
Ecarte ainſi toutes les déteſtables,
Vient un Meûnier monté ſur ſon mulet,
Garçon quarré, garçon couru des filles,
Bon Compagnon, & beau joüeur de quilles,
Oh, oh! dit-il, qu'eſt-ce-là que je voy?

Le plaiſant ſaint ! jeune homme je te prie,
Qui t'a mis là ? Sont-ce ces Sœurs, dis-moy ?
Avec quelqu'une as-tu fait la folie ?
Te plaiſoit-elle ? Eſtoit-elle jolie ?
Car à te voir, tu me portes, ma foy,
(Plus je regarde & mire ta perſonne)
Tout le minois d'un vray croqueur de None.
L'autre répond : helas ! c'eſt le rebours :
Ces Nones m'ont envain prié d'amours,
Voilà mon mal ; Dieu me doint patience ;
Car de commettre une ſi grande offenſe,
J'en fais ſcrupule, & fuſt-ce pour le Roy,
Me donnaſt-on auſſi gros d'or que moy.
Le Meûnier rit ; & ſans autre myſtere
Vous le délie, & luy dit, idiot,
Scrupule ! toy, qui n'es qu'un pauvre haire !
C'eſt bien à nous qu'il appartient d'en faire !
Noſtre Curé ne ſeroit pas ſi ſot.
Viſte, fui-t-en, m'ayant mis en ta place :
Car auſſi bien tu n'es pas comme moy,

Franc du collier, & bon pour cet employ;
Je n'y veux point de quartier ni de grace:
Viennent ces Sœurs; toutes je te répond,
Verront beau jeu, si la corde ne rompt,
L'autre deux fois ne se le fait redire.
Il vous l'attache, & puis luy dit adieu.
Large d'épaule, on auroit vû le Sire
Attendre nud les Nonains en ce lieu.
L'escadron vient, porte en guise de cierges,
Gaules & foüets: procession de verges,
Qui fit la ronde à l'entour du Meûnier,
Sans luy donner le temps de se montrer,
Sans l'avertir. Tout beau, dit-il, Mesdames:
Vous vous trompez; considerez-moy bien;
Je ne suis pas cet ennemy des femmes,
Ce scrupuleux qui ne vaut rien à rien.
Employez-moy, vous verrez des merveilles:
Si je dis faux, coupez-moy les oreilles.
D'un certain jeu je viendray bien à bout:
Mais quant au foüet je n'y vaux rien du tout;

Qu'entend ce Ruſtre, & que nous veut-il dire ?
S'écria lors une de nos ſans-dents.
Quoy ! tu n'es pas noſtre faiſeur d'enfans ?
Tant pis pour toy, tu payras pour le Sire.
Nous n'avons pas telles armes en main,
Pour demeurer en un ſi beau chemin.
Tien, tien, voilà l'ébat que l'on déſire.
A ce diſcours, foüets de rentrer en jeu,
Verges d'aller, & non pas pour un peu;
Meûnier de dire en langue intelligible,
Crainte de n'eſtre aſſez bien entendu,
Meſdames, je... feray tout mon poſſible,
Pour m'acquitter de ce qui vous eſt dû.
Plus il leur tient des diſcours de la ſorte,
Plus la fureur de l'antique cohorte
Se fait ſentir. Long-temps il s'en ſouvint.
Pendant qu'on donne au Maiſtre l'anguillade,
Le Mulet fait ſur l'herbette gambade.
Ce qu'à la fin l'un & l'autre devint,
Je ne le ſçay, ni ne m'en mets en peine.

Suffit d'avoir ſauvé le jouvenceau.
Pendant un temps les Lecteurs pour douzaine
De ces Nonains au corps gent & ſi beau
N'auroient voulu, je gage, eſtre en ſa peau.

LE CUVIER.

SOYEZ Amant, vous ſerez inventif:
Tour ni détour, ruſe ni ſtrategeſme
Ne vous faudront : le plus jeune apprentif
Eſt vieux routier, dès le moment qu'il aime.
On ne vit onc que cette paſſion
Demeuraſt court faute d'invention:
Amour fait tant qu'enfin il a ſon compte.
Certain Cuvier, dont on fait certain Conte,
En fera foy. Voicy ce que j'en ſçays,
Et qu'un Quidam me dit ces jours paſſez.
Dedans un Bourg ou Ville de Province,
(N'importe pas du titre, ni du nom)
Un Tonnelier & ſa femme Nanon,
Entretenoient un ménage aſſez mince.
De l'aller voir Amour n'eut à mépris;
Y conduiſant un de ſes bons amis;

C'eſt Cocuage ; il fut de la partie ;
Dieux familiers, & ſans cérémonie,
Se trouvant bien dans toute hoſtellerie ;
Tout eſt pour eux bon giſte & bon logis ;
Sans regarder ſi c'eſt Louvre ou cabane.
Un droſle donc careſſoit Madame Anne,
Ils en eſtoient ſur un point, ſur un point...
C'eſt dire aſſez de ne le dire point :
Lorſque l'Epoux revient tout hors d'haleine
Du Cabaret : juſtement, juſtement....
C'eſt dire encor cecy bien clairement.
On le maudit ; nos gens ſont fort en peine ;
Tout ce qu'on pût, fut de cacher l'Amant :
On vous le ſerre en haſte & promptement
Sous un Cuvier, dans une cour prochaine.
Tout en entrant l'Epoux dit, j'ay vendu
Noſtre Cuvier. Combien, dit Madame Anne ?
Quinze beaux francs. Va, tu n'es qu'un gros Aſne,
Repartit-elle ; & je t'ay d'un écu
Fait aujourd'huy profit par mon adreſſe,

L'ayant vendu ſix écus avant toy.
Le marchand voit s'il eſt de bon alloy ;
Et par dedans le taſte piéce à piéce,
Examinant ſi tout eſt comme il faut ;
Si quelque endroit n'a point quelque défaut.
Que ferois-tu, malheureux, ſans ta femme ?
Monſieur s'en va chopiner, cependant
Qu'on ſe tourmente icy le corps & l'ame :
Il faut agir ſans ceſſe en l'attendant :
Je n'ay gouſté juſqu'icy nulle joye :
J'en gouſteray déſormais, atten-t'y.
Voyez un peu, le galand a bon foye :
Je ſuis d'avis qu'on laiſſe à tel mary
Telle moitié. Doucement noſtre Epouſe,
Dit le bon homme. Or ſus, Monſieur, ſortez :
C'à que je racle un peu de tous coſtez,
Voſtre Cuvier, & puis que je l'arrouſe ;
Par ce moyen vous verrez s'il tient eau,
Je vous répons qu'il n'eſt moins bon que beau.
Le Galand ſort ; l'Epoux entre en ſa place,

Racle par tout, la chandelle à la main,
Deçà, delà; ſans qu'il ſe doute brin,
De ce qu'Amour en dehors vous luy braſſe,
Rien n'en pût voir; & pendant qu'il repaſſe
Sur chaque endroit; affublé du cuveau,
Les Dieux ſuſdits luy viennent de nouveau
Rendre viſite, impoſant un ouvrage
A nos Amans bien différent du ſien.
Il regrata, grata, frota ſi bien,
Que noſtre couple ayant repris courage,
Reprit auſſi le fil de l'entretien
Qu'avoit troublé le galand perſonnage.
Dire comment le tout ſe pût paſſer,
Amy Lecteur, tu dois m'en diſpenſer:
Suffit que j'ay très-bien prouvé ma theſe.
Ce tour fripon du couple augmentoit l'aiſe.
Nul d'eux n'eſtoit à tels jeux apprentif.
Soyez Amant, vous ſerez inventif.

LA CHOSE IMPOSSIBLE.

UN Démon plus noir que malin,
Fit un charme si souverain
Pour l'Amant de certaine Belle,
Qu'à la fin celuy-cy possedа sa cruelle.
Le pact de nostre Amant & de l'esprit folet,
Ce fut que le premier joüiroit à souhait
De sa charmante inéxorable.
Je te la rends dans peu, dit Satan, favorable:
Mais par tel si, qu'au lieu qu'on obéït au Diable,
Quand il a fait ce plaisir-là,
A tes commandemens le Diable obéïra,
Sur l'heure mesme, & puis sur la mesme heure
Ton serviteur Lutin, sans plus longue demeure,
Ira te demander autre commandement,
Que tu luy feras promptement;
Toûjours ainsi, sans nul retardement:

Sinon, ni ton corps ni ton ame
N'appartiendront plus à ta Dame ;
Ils seront à Satan, & Satan en fera
Tout ce que bon luy semblera.
Le Galand s'accorde à cela.
Commander, estoit-ce un mystere ?
Obéïr est bien autre affaire.
Sur ce penser-là nostre Amant
S'en va trouver sa Belle, en a contentement;
Gouste des voluptez qui n'ont point de pareilles,
Se trouve très-heureux; hormis qu'incessamment
Le Diable estoit à ses oreilles.
Alors l'Amant luy commandoit
Tout ce qui luy venoit en teste;
De bastir des Palais, d'exciter la tempeste;
En moins d'un tour de main cela s'accomplissoit.
Mainte pistolle se glissoit
Dans l'escarcelle de nostre homme.
Il envoyoit le Diable à Rome,
Le Diable revenoit chargé de pardons,

Aucuns voyages n'estoient longs,
Aucune chose mal-aisée,
L'Amant à force de rêver
Sur les ordres nouveaux qu'il luy faloit trouver,
Vit bien-tost sa cervelle usée.
Il s'en plaignit à sa Divinité :
Luy dit de bout en bout toute la verité,
Quoy ce n'est que cela, luy repartit la Dame ?
Je vous auray bien-tost tiré
Une telle épine de l'ame.
Quand le Diable viendra, vous luy presenterez
Ce que je tiens, & luy direz:
Défrise-moy cecy; fais tant par tes journées
Qu'il devienne tout plat. Lors elle luy donna
Je ne sçay quoy qu'elle tira
Du verger de Cypris, labirinte des Fées,
Ce qu'un Duc autrefois jugea si précieux,
Qu'il voulut l'honorer d'une Chevalerie ;
Illustre & noble confrairie
Moins pleine d'hommes que de Dieux.

L'Amant dit au Démon : c'eſt ligne circulaire
Et courbe que cecy ; je t'ordonne d'en faire
Ligne droite & ſans nuls retours.
Va-t'en y travailler, & cours.
L'eſprit s'en va, n'a point de ceſſe
Qu'il n'ait mis le fil ſous la preſſe,
Taſche de l'applatir à grands coups de marteau,
Fait ſéjourner au fond de l'eau ;
Sans que la ligne fuſt d'un ſeul point eſtenduë ;
De quelque tour qu'il ſe ſerviſt,
Quelque ſecret qu'il euſt, quelque charme qu'il fiſt,
C'eſtoit temps & peine perduë ;
Il ne put mettre à la raiſon
La toiſon,
Elle ſe révoltoit contre le vent, la pluye,
La neige, les broüillards : plus Satan y touchoit,
Moins l'annelure ſe lâchoit.
Qu'eſt-cecy, diſoit-il, je ne vis de ma vie
Choſe de telle étoffe : il n'eſt point de Lutin
Qu'il n'y perdiſt tout ſon latin.

Meſſire

Messire Diable un beau matin
S'en va trouver son homme, & luy dit, je te laisse.
Appren-moy seulement ce que c'est que cela:
Je te le rends, tiens, le voilà,
Je suis victus, je le confesse.
Nostre amy Monsieur le Luiton,
Dit l'homme, vous perdez un peu trop-tost courage;
Celuy-cy n'est pas seul, & plus d'un Compagnon
Vous auroit taillé de l'ouvrage.

LE TABLEAU.

ON m'engage à conter d'une maniere honneste
Le ſujet d'un de ces tableaux,
Sur leſquels on met des rideaux,
Il me faut tirer de ma teſte
Nombre de traits nouveaux, piquants & délicats,
Qui diſent & ne diſent pas,
Et qui ſoient entendus ſans notes
Des Agnès meſme les plus ſottes:
Ce n'eſt pas coucher gros; ces extreſmes Agnès
Sont oiſeaux qu'on ne vit jamais.
Toute Matrône ſage, à ce que dit Catule,
Regarde volontiers le giganteſque don,
Fait au fruit de Venus, par la main de Junon:
A ce plaiſant objet ſi quelqu'une recule,
Cette quelqu'une diſſimule.
Ce principe poſé, pourquoy plus de ſcrupule,

Pourquoy moins de licence aux oreilles qu'aux yeux?
Puiſqu'on le veut ainſi, je feray de mon mieux;
Nuls traits à découvert n'auront icy de place;
Tout y ſera voilé; mais de gaze; & ſi bien,
Que je crois qu'on n'en perdra rien.
Qui penſe finement, & s'exprime avec grace,
Fait tout paſſer; car tout paſſe:
Je l'ay cent fois éprouvé:
Quand le mot eſt bien trouvé.
Le ſexe en ſa faveur à la choſe pardonne;
Ce n'eſt plus elle alors, c'eſt elle encor pourtant.
Vous ne faites rougir perſonne,
Et tout le monde vous entend.
J'ay beſoin aujourd'huy de cet art important.
Pourquoy, me dira-t'on, puiſque ſur ces merveilles
Le ſexe porte l'œil ſans toutes ces façons?
Je réponds à cela; chaſtes ſont ſes oreilles
Encor que les yeux ſoient fripons.
Je veux, quoy qu'il en ſoit, expliquer à des Belles
Cette chaiſe rompuë, & ce Ruſtre tombé:

Muſes, venez m'ayder; mais vous eſtes pucelles,
Au joly jeu d'amour ne ſçachant A ni B.
Muſes, ne bougez donc; ſeulement par bonté
Dites au Dieu des Vers que dans mon entrepriſe,
Il eſt bon qu'il me favoriſe,
Et de mes mots faſſe le choix,
Ou je diray quelque ſottiſe,
Qui me fera donner du buſque ſur les doigts.
C'eſt aſſez raiſonner; venons à la peinture.
Elle contient une avanture
Arrivée au païs d'Amours.
Jadis la ville de Cythere
Avoit en l'un de ſes fauxbourgs
Un Monaſtere,
Venus en fit un Séminaire,
Il eſtoit de Nonains, & je puis dire ainſi,
Qu'il eſtoit de Galands auſſi.
En ce lieu hantoient d'ordinaire
Gens de Cour, Gens de Ville, & Sacrificateurs,
Et Docteurs,

Et Bacheliers ſur tout. Un de ce dernier ordre
Paſſoit dans la maiſon pour eſtre des amis,
Propre, toûjours raſé, bien-diſant, & beau-fils:
Sur ſon chapeau luiſant, ſur ſon rabat bien mis
La médiſance n'euſt ſçû mordre.
Ce qu'il avoit de plus charmant,
C'eſt que deux des Nonains alternativement
En tiroient maint & maint ſervice.
L'une n'avoit quitté les attours de Novice
Que depuis quelques mois, l'autre encor les portoit:
La moins jeune à peine comptoit
Un an entier par-deſſus ſeize;
Ange propre à ſouſtenir théſe,
Théſe d'amour; le Bachelier
Leur avoit rendu familier
Chaque point de cette ſcience,
Et le tout par experience.

Une aſſignation pleine d'impatience
Fut un jour par les Sœurs donnée à cet Amant,

Et pour rendre complet le divertiſſement.
Bacchus avec Cerès , de qui la compagnie
Met Venus en train bien ſouvent ,
Devoient eſtre ce coup de la cérémonie.
Propreté toucha ſeule aux appreſts du régal,
Elle ſçût s'en tirer avec beaucoup de grace.
Tout paſſa par ſes mains , & le vin , & la glace ,
Et les caraffes de criſtal.
On s'y feroit miré. Flore à l'haleine d'ambre ,
Sema de fleurs toute la chambre.
Elle en fit un jardin. Sur le linge ces fleurs
Formoient des las d'amour , & le chifre des Sœurs.
Leurs Cloiſtrieres excellences
Aimoient fort ces magnificences :
C'eſt un plaiſir de None. Au reſte leur beauté
Aiguiſoit l'appétit auſſi de ſon coſté.
Mille ſecrettes circonſtances
De leurs corps polis & charmans
Augmentoient l'ardeur des Amans.
Leur taille eſtoit preſque ſemblable.

Blancheur, délicatesse, embonpoint raisonnable,
Fermeté, tout charmoit, tout estoit fait au tour.
En mille endroits nichoit l'amour,
Sous une guimpe, un voile, & sous un scapulaire,
Sous cecy, sous cela, que voit peu l'œil du jour,
Si celuy du Galand ne l'appelle au mystere.
A ces Sœurs l'Enfant de Cythere
Mille fois le jour s'en venoit
Les bras ouverts, & les prenoit
L'une après l'autre pour sa mere.
Tel ce couple attendoit le Bachelier trop lent;
Et de luy tout en l'attendant
Elles disoient du mal, puis du bien, puis les Belles
Imputoient son retardement
A quelques amitiez nouvelles.
Qui peut le retenir, disoit l'une, est-ce amour?
Est-ce affaire? Est-ce maladie?
Qu'il y revienne de sa vie,
Disoit l'autre, il aura son tour.
Tandis qu'elles cherchoient là-dessous du mystere,

Paſſe un Mazet portant à la dépoſitaire
Certain fardeau peu néceſſaire.
Ce n'eſtoit qu'un prétexte, & ſelon qu'on m'a dit,
Cette dépoſitaire ayant grand appétit
Faiſoit ſa portion des talens de ce Ruſtre
Tenu dans tels repas pour un traiteur illuſtre.
Le coquin lourd d'ailleurs, & de très-court eſprit
A la cellule ſe méprit,
Il alla chez les attendantes
Fraper avec ſes mains peſantes,
On ouvre, on eſt ſurpris, on le maudit d'abord,
Puis on void que c'eſt un tréſor,
Les Nonains s'éclatent de rire.
Toutes deux commencent à dire,
Comme ſi toutes deux s'eſtoient donné le mot;
Servons-nous de ce maiſtre ſot
Il vaut bien l'autre, que t'en ſemble?
La Profeſſe ajouſta; c'eſt très-bien aviſé,
Qu'attendions-nous icy? Qu'il nous fut debité
De beaux diſcours? non non, ni rien qui leur reſſemble,
Ce

Ce pitaut doit valoir pour le point ſouhaité
Bachelier & Docteur enſemble.
Elle en jugeoit très-bien ; la taille du garçon :
Sa ſimplicité , ſa façon,
Et le peu d'intereſt qu'en tout il ſembloit prendre,
Faiſoient de luy beaucoup attendre.
C'eſtoit l'homme d'Eſope ; il ne ſongeoit à rien
Mais il buvoit & mangeoit bien ;
Et ſi Xantus l'euſt laiſſé faire ,
Il auroit pouſſé loin l'affaire.
Ainſi bien-toſt apprivoiſé ,
Il ſe trouva tout diſpoſé
Pour exécuter ſans remiſe
Les ordres des Nonains , les ſervant à leur guiſe
Dans ſon office de Mazet.
Dont il luy fut donné par les Sœurs un brevet.

Icy la peinture commence :
Nous voilà parvenus au point.
Dieu des vers ne me quitte point ;

J'ay recours à ton aſſiſtance.
Dy moy pourquoy ce Ruſtre aſſis,
Sans peine de ſa part, & très-fort à ſon aiſe
Laiſſe le ſoin de tout aux amoureux ſoucis
De Sœur Claude & de Sœur Thérеſe,
N'auroit-il pas mieux fait de leur donner la chaiſe ?
Il me ſemble déjà que je vois Apollon
Qui me dit, tout beau; ces matieres
A fond ne s'examinent gueres,
J'entens; & l'amour eſt un eſtrange garçon;
J'ay tort d'ériger un fripon.
En Maiſtre de cérémonies.
Dés qu'il entre en une maiſon,
Régles & loix en ſont bannies,
Sa fantaiſie eſt ſa raiſon;
Le voilà qui rompt tout; c'eſt aſſez ſa couſtume.
Ses jeux ſont violens. A terre on vit bien-toſt
Le galand Cathédral; ou ſoit par le défaut
De la chaiſe un peu foible; ou ſoit que du pitaut
Le corps ne fuſt pas fait de plume;

Ou ſoit que Sœur Thérese euſt chargé d'action
Son diſcours véhément, & plein d'émotion ;
On entendit craquer l'amoureuſe tribune.
Le Ruſtre tombe à terre en cette occaſion.
Ce prémier point eut pour fortune
Malheureuſe concluſion.

Cenſeurs, n'approchez point d'ici vôtre œil prophane,
Vous gens de bien, voyez comme Sœur Claude mit
Un tel incident à profit.
Thérese en ce malheur perdit la tramontane
Claude la débuſqua, s'emparant du timon ;
Thérese pire qu'un démon
Taſche à la retirer, & ſe remettre au troſne ;
Mais celle-cy n'eſt pas perſonne
A céder un poſte ſi doux,
Sœur Claude prenez garde à vous ;
Thérese en veut venir aux coups ;
Elle a le poing levé. Qu'elle ait. C'eſt bien répondre ?
Quiconque eſt occupé comme vous, ne ſent rien :

Je ne m'étonne pas que vous ſçachiez confondre
Un petit mal dans un grand bien.
Malgré la colere marquée
Sur le front de la débuſquée,
Claude ſuit ſon chemin, le Ruſtre auſſi le ſien ;
Thérefe eſt mal contente & gronde.
Les plaiſirs de Venus ſont ſources de débats ;
Leur fureur n'a point de ſeconde.
J'en prends à témoin les combats
Qu'on vit ſur la terre & ſur l'onde,
Lorſque Pàris à Ménélas
Oſta la merveille du monde.
Quoyque Bellone ait part icy,
J'y vois peu de corps de cuiraſſe.
Dame Venus ſe couvre ainſy,
Quand elle entre en champ clos avec le Dieu de Thrace
Cette armure a beaucoup de grace.
Belles, vous m'entendez : je n'en diray pas plus :
L'habit de guerre de Venus
Eſt plein de choſes admirables !

Les Cyclopes aux membres nus
Forgent peu de harnois qui luy ſoient comparables :
Celuy du preux Achille auroit eſté plus beau,
Si Vulcan euſt deſſus gravé noſtre tableau.

Or ay-je des Nonains mis en Vers l'avanture ?
Mais non avec des traits dignes de l'action ;
Et comme celle-cy déchet dans la peinture,
La peinture déchet dans ma deſcription :
Les mots & les couleurs ne ſont choſes pareilles,
Ni les yeux ne ſont les oreilles.

J'ay laiſſé long-temps au filet
Sœur Thérеſe la détroſnée.
Elle eut ſon tour : noſtre Mazet
Partagea ſi bien ſa journée
Que chacun fut content. L'hiſtoire finit là ;
Du feſtin pas un mot : je veux croire, & pour cauſe,
Que l'on bût & que l'on mangea :
Ce fut l'interméde & la poſe.

Enfin tout alla bien ; hormis qu'en bonne foy
L'heure du rendez-vous m'embarraſſe, eh pourquoy ?
Si l'Amant ne vint pas, Sœur Claude & Sœur Théreſe
Eurent à tout le moins dequoy ſe conſoler ;
S'il vint, on ſçût cacher le lourdaut & la chaiſe,
L'Amant trouva bien-toſt encor à qui parler.

LE BAST.

UN Peintre estoit, qui jaloux de sa femme,
Allant aux champs luy peignit un baudet
Sur le nombril en guise de cachet.
Un sien confrere amoureux de la Dame,
La va trouver, & l'asne efface net;
Dieu sçait comment : puis un autre en remet,
Au mesme endroit, ainsi que l'on peut croire.
A celuy-cy, par faute de mémoire,
Il mit un Bast; l'autre n'en avoit point.
L'Epoux revient, veut s'éclaircir du point.
Voyez, mon fils, dit la bonne commere,
L'asne est témoin de ma fidelité.
Diantre soit fait, dit l'Epoux en colere,
Et du témoin, & de qui l'a basté.

LE FAISEUR D'OREILLES, ET LE RACCOMMODEUR DE MOULES.

CONTE TIRE' DES CENT NOUVELLES Nouvelles, & d'un Conte tiré de Bocace.

SIRE Guillaume allant en marchandiſe,
Laiſſa ſa femme enceinte de ſix mois.
Simple, jeunette, & d'aſſez bonne guiſe,
Nommée Alix, du païs Champenois.
Compere André l'alloit voir quelquefois:
A quel deſſein, beſoin n'eſt de le dire,
Et Dieu le ſçait, c'eſtoit un maiſtre Sire;
Il ne tendoit guere envain ſes filets;
Ce n'eſtoit pas autrement ſa couſtume:
Sage euſt eſté l'oiſeau, qui de ſes rets
Se fuſt ſauvé, ſans laiſſer quelque plume.

Alix eſtoit fort neuve ſur ce point,

Le trop d'eſprit ne l'incommodoit point:
De ce défaut on n'accuſoit la Belle.
Elle ignoroit les malices d'Amour.
La pauvre Dame alloit tout devant elle;
Et n'y ſçavoit ni fineſſe ni tour.
Son Mary donc ſe trouvant en emplette,
Elle au logis, en ſa chambre ſeulette,
André ſurvient; qui ſans long compliment
La conſidere; & luy dit froidement:
Je m'ébahis comme au bout du Royaume,
S'en eſt allé le Compere Guillaume,
Sans achever l'enfant que vous portez;
Car je vois bien qu'il luy manque une oreille:
Voſtre couleur me le démontre aſſez,
En ayant vû mainte épreuve pareille.
Bonté de Dieu! reprit-elle auſſi-toſt,
Que dites-vous? Quoy d'un enfant monôt
J'accoucherois? N'y ſçavez-vous remède?
Si dea, fit-il, je vous puis donner aide
En ce beſoin, & vous jureray bien,

Qu'autre que vous ne m'en feroit tant faire :
Le mal d'autruy ne me tourmente en rien ;
Fors excepté ce qui touche au Compere :
Quant à ce point je m'y ferois mourir.
Or essayons, sans plus en discourir,
Si je suis maistre à forger des oreilles.
Souvenez-vous de les rendre pareilles,
Reprit la femme. Allez, n'ayez soucy,
Repliqua-t'il, je prens sur moy cecy.
Puis le Galand montre ce qu'il sçait faire.
Tant ne fut nice (encor que nice fust)
Madame Alix, que le jeu ne luy plust.
Philosopher ne faut pour cette affaire.
André vaquoit de grande affection
A son travail ; faisant ore un tendon,
Ore un reply, puis quelque cartilage ;
Et n'y plaignant l'étofe & la façon.
Demain, dit-il, nous polirons l'ouvrage ;
Puis le mettrons en sa perfection ;
Tant & si bien qu'en ayez bonne issuë.

Je vous en ſuis, dit-elle, bien tenuë:
Bon fait avoir icy bas un amy.
Le lendemain, pareille heure venuë,
Compere André ne fut pas endormy.
Il s'en alla chez la pauvre innocente,
Je viens, dit-il, toute affaire ceſſante,
Pour achever l'oreille que ſçavez.
Et moy, dit-elle, allois par un meſſage
Vous avertir de haſter cet ouvrage:
Montons en haut. Dès qu'ils furent montez,
On pourſuivit la choſe encommencée.
Tant fut ouvré, qu'Alix dans la penſée
Sur cette affaire un ſcrupule ſe mit;
Et l'innocente au bon Apoſtre dit:
Si cet enfant avoit pluſieurs oreilles,
Ce ne ſeroit à vous bien beſogné.
Rien, rien, dit-il, à cela j'ay ſoigné;
Jamais ne faux en rencontres pareilles.
Sur le meſtier l'oreille eſtoit encor,
Quand le mary revient de ſon voyage;

Careſſe Alix, qui, du premier abord,
Vous aviez fait, dit-elle, un bel ouvrage:
Nous en tenions ſans le Compere André;
Et noſtre enfant d'une oreille euſt manqué.
Souffrir n'ay pû choſe tant indécente.
Sire André donc, toute affaire ceſſante,
En a fait une: il ne faut oublier
De l'aller voir, & l'en remercier:
De tels amis on a toûjours affaire.
Sire Guillaume, au diſcours qu'elle fit,
Ne comprenant comme il ſe pouvoit faire,
Que ſon Epouſe euſt eu ſi peu d'eſprit,
Par pluſieurs fois luy fit faire un récit
De tout le cas: puis outré de colere
Il prit une arme à coſté de ſon lit;
Voulut tuer la pauvre Champenoiſe,
Qui prétendoit ne l'avoir mérité.
Son innocence & ſa naïveté,
En quelque ſorte appaiſerent la noiſe.
Helas! Monſieur, dit la Belle en pleurant,

En quoy vous puis-je avoir fait du dommage?
Je n'ay donné vos draps ni vostre argent;
Le compte y est; & quant au demeurant,
André me dit quand il parfit l'enfant,
Qu'en trouveriez plus que pour vostre usage:
Vous pouvez voir, si je ments, tuez-moy;
Je m'en rapporte à vostre bonne foy.

L'Epoux sortant quelque peu de colere,
Luy répondit: Or bien, n'en parlons plus;
On vous l'a dit, vous avez crû bien faire,
J'en suis d'accord, contester là-dessus
Ne produiroit que discours superflus:
Je n'ay qu'un mot. Faites demain en sorte
Qu'en ce logis j'attrape le Galand.
Ne parlez point de nostre différend,
Soyez secrette, ou bien vous estes morte.
Il vous le faut avoir adroitement:
Me feindre absent en un second voyage,
Et luy mander, par lettre ou par message,

Que vous avez à luy dire deux mots.
André viendra ; puis de quelques propos
L'amuſerez ; ſans toucher à l'oreille,
Car elle eſt faite, il n'y manque plus rien.
Noſtre innocente exécuta très-bien
L'ordre donné ; ce ne fut pas merveille,
La crainte donne aux beſtes de l'eſprit.
André venu, l'Epoux guere ne tarde,
Monte, & fait bruit. Le compagnon regarde
Où ſe ſauver ; nul endroit il ne vit,
Qu'une ruelle en laquelle il ſe mit.
Le mary frappe ; Alix ouvre la porte ;
Et de la main fait ſigne incontinent,
Qu'en la ruelle eſt caché le Galand.

Sire Guillaume eſtoit armé de ſorte,
Que quatre Andrez n'auroient pû l'étonner.
Il ſort pourtant, & va querir main forte,
Ne le voulant ſans doute aſſaſſiner;
Mais quelque oreille au pauvre homme couper ;

Peut-eſtre pis, ce qu'on coupe en Turquie,
Païs cruel & plein de barbarie.
C'eſt ce qu'il dit à ſa femme tout bas:
Puis l'emmena, ſans qu'elle oſaſt rien dire;
Ferma très-bien la porte ſur le ſire.
André ſe crut ſorti d'un mauvais pas,
Et que l'Epoux ne ſçavoit nulle choſe.
Sire Guillaume en reſvant à ſon cas
Change d'avis, en ſoy-meſme propoſe
De ſe venger avecque moins de bruit,
Moins de ſcandale, & beaucoup plus de fruit.
Alix, dit-il, allez querir la femme
De ſire André; contez-luy voſtre cas
De bout en bout; courez, n'y manquez pas.
Pour l'amener vous direz à la Dame,
Que ſon mary court un péril très-grand;
Que je vous ay parlé d'un chaſtiment
Qui la regarde, & qu'aux faiſeurs d'oreilles
On fait ſouffrir, en rencontres pareilles,
Choſe terrible, & dont le ſeul penſer

Vous fait dresser les cheveux à la teste;
Que son Epoux est tout prest d'y passer;
Qu'on n'attend qu'elle afin d'estre à la feste.
Que toutefois, comme elle n'en peut mais,
Elle pourra faire changer la peine.
Amenez-la, courez: je vous promets
D'oublier tout, moyennant qu'elle vienne.

Madame Alix, bien joyeuse s'en fut
Chez sire André dont la femme accourut
En diligence, & quasi hors d'haleine;
Puis monta seule, & ne voyant André,
Crut qu'il estoit quelque part enfermé.
Comme la Dame estoit en ces allarmes,
Sire Guillaume ayant quitté ses armes
La fait asseoir, & puis commence ainsy.
L'ingratitude est mere de tout vice.
André m'a fait un notable service;
Parquoy devant que vous sortiez d'icy,
Je luy rendray si je puis la pareille.

En mon abſence il a fait une oreille
Au fruit d'Alix: je veux d'un ſi bon tour
Me revancher, & je penſe une choſe.
Tous vos enfans ont le nez un peu court:
Le moule en eſt aſſeurément la cauſe.
Or je les ſçay des mieux raccommoder.
Mon avis donc eſt que ſans retarder,
Nous pourvoyions de ce pas à l'affaire.
Diſant ces mots il vous prend la Commere,
Et près d'André la jetta ſur le lit,
Moitié raiſin, moitié figue en joüit.
La Dame prit le tout en patience;
Benit le Ciel de ce que la vengeance
Tomboit ſur elle, & non ſur ſire André;
Tant elle avoit pour luy de charité.
Sire Guillaume eſtoit de ſon coſté
Si fort émû, tellement irrité,
Qu'à la pauvrette il ne fit nulle grace
Du Talion, rendant à ſon Epoux
Féves pour pois, & pain blanc pour foüace.

Qu'on dit bien vray que ſe venger eſt doux !
Très-ſage fut d'en uſer de la ſorte,
Puiſqu'il vouloit ſon honneur réparer,
Il ne pouvoit mieux que par cette porte
D'un tel affront à mon ſens ſe tirer.
André vit tout, & n'oſa murmurer ;
Jugea des coups ; mais ce fut ſans rien dire,
Et loüa Dieu que le mal n'eſtoit pire.
Pour une oreille il auroit composé.
Sortir à moins, c'eſtoit pour luy merveilles,
Je dis à moins ; car mieux vaut, tout priſé,
Cornes gagner que perdre ſes oreilles.

LE FLEUVE SCAMANDRE.

CONTE.

ME voïlà preſt à conter de plus belle ;
Amour le veut, & rit de mon ſerment :
Hommes & Dieux, tout eſt ſous ſa tutelle :
Tout obéït, tout céde à cet Enfant :
J'ay déſormais beſoin en le chantant
De traits moins forts, & déguiſant la choſe ;
Car après tout, je ne veux eſtre cauſe
D'aucun abus : que pluſtoſt mes Ecrits
Manquent de ſel, & ne ſoient d'aucun prix !
Si dans ces Vers j'introduis & je chante
Certain trompeur & certaine innocente,
C'eſt dans la vûë & dans l'intention
Qu'on ſe meffie en telle occaſion :
J'ouvre l'eſprit, & rends le ſexe habile
A ſe garder de ces piéges divers.

Sotte ignorance en fait trébucher mille,
Contre une ſeule à qui nuiroient mes Vers.

J'ay lû qu'un Orateur eſtimé dans la Grece,
Des beaux Arts autrefois ſouveraine Maiſtreſſe,
Banni de ſon païs, voulut voir le ſéjour
Où ſubſiſtoient encor les ruïnes de Troye;
Cimon, ſon camarade, eut ſa part de la joye.
Du débris d'Ilion s'eſtoit conſtruit un Bourg
Noble par ſes malheurs; là Priam & ſa Cour
N'eſtoient plus que des noms, dont le Temps fait ſa proye.
Ilion, ton nom ſeul a des charmes pour moy;
Lieu fécond en ſujets propres à noſtre employ,
Ne verray-je jamais rien de toy, ni la place
De ces murs élevez & détruits par des Dieux,
Ni ces champs où couroient la fureur & l'audace,
Ni des temps fabuleux enfin la moindre trace,
Qui puſt me préſenter l'image de ces lieux?
Pour revenir au fait, & ne point trop m'étendre,

Cimon le Heros de ces Vers
Se promenoit près du Scamandre.
Une jeune ingénuë en ce lieu se vient rendre,
Et gouster la fraischeur sur ces bords toûjours verds.
Son voile au gré des vents va flotant dans les airs;
Sa parure est sans art; elle a l'air de bergere,
Une beauté naïve, une taille légere.
Cimon en est surpris, & croit que sur ces bords
Venus vient étaler ses plus rares trésors.
Un antre estoit auprès; l'innocente pucelle
Sans soupçon y descend, aussi simple que belle.
Le chaud, la solitude, & quelque Dieu malin
L'inviterent d'abord à prendre un demi bain.
Nostre banni se cache: il contemple, il admire,
Il ne sçait quels charmes élire;
Il dévore des yeux & du cœur cent beautez.
Comme on estoit remply de ces Divinitez
Que la Fable a dans son Empire,
Il songe à profiter de l'erreur de ces temps,
Prend l'air d'un Dieu des eaux, moüille ses vestemens.

Se couronne de joncs, & d'herbe dégouſtante,
Puis invoque Mercure, & le Dieu des Amans.
Contre tant de trompeurs qu'euſt fait une innocente?
La Belle enfin découvre un pied dont la blancheur
Auroit fait honte à Galatée,
Puis le plonge en l'onde argentée,
Et regarde ſes lys, non ſans quelque pudeur.
Pendant qu'à cet objet ſa vûë eſt arreſtée,
Cimon approche d'elle : elle court ſe cacher
Dans le plus profond du rocher.
Je ſuis, dit-il, le Dieu qui commande à cette onde;
Soyez-en la Déeſſe, & regnez avec moy.
Peu de Fleuves pourroient dans leur grotte profonde
Partager avec vous un auſſi digne employ:
Mon criſtal eſt très-pur, mon cœur l'eſt davantage:
Je couvriray pour vous de fleurs tout ce rivage,
Trop heureux ſi vos pas le daignent honorer,
Et qu'au fond de mes eaux vous daigniez vous mirer.
Je rendray toutes vos Compagnes
Nymphes auſſi, ſoit aux montagnes,

Soit aux eaux, ſoit aux bois, car j'étends mon pouvoir
Sur tout ce que voſtre œil à la ronde peut voir.
L'éloquence du Dieu, la peur de luy déplaire,
Malgré quelque pudeur qui gaſtoit le myſtere,
Conclurent tout en peu de temps.
La ſuperſtition cauſe mille accidents.
On dit meſme qu'Amour intervint à l'affaire.
Tout fier de ce ſuccès le Banny dit adieu.
Revenez, dit-il, en ce lieu:
Vous garderez que l'on ne ſçache
Un hymen qu'il faut que je cache:
Nous le déclarerons quand j'en auray parlé
Au conſeil qui ſera dans l'Olympe aſſemblé.
La nouvelle Déeſſe à ces mots ſe retire;
Contente? Amour le ſçait. Un mois ſe paſſe & deux,
Sans que pas un du Bourg s'apperçuſt de leurs jeux.
O mortels! eſt-il dit qu'à force d'eſtre heureux
Vous ne le ſoyez plus! Le Banny, ſans rien dire,
Ne va plus viſiter cet antre ſi ſouvent.
Une nopce enfin arrivant,

Tous pour la voir passer sous l'orme se vont rendre.
La Belle apperçoit l'homme, & crie en ce moment.
Ah ! voilà le fleuve Scamandre.
On s'étonne, on la presse, elle dit bonnement,
Que son hymen se va conclure au Firmament ;
On en rit ; car que faire ? Aucuns à coups de pierre
Poursuivirent le Dieu qui s'enfuit à grand'erre :
D'autres rirent sans plus. Je croy qu'en ce temps-cy
L'on feroit au Scamandre un très-méchant party.
En ce temps-là semblables crimes
S'excusoient aisément : tous temps, toutes maximes.
L'Epouse du Scamandre en fut quitte à la fin
Pour quelques traits de raillerie ;
Mesme un de ses Amans l'en trouva plus jolie :
C'est un goust : il s'offrit à luy donner la main :
Les Dieux ne gâtent rien : puis quand ils seroient cause
Qu'une fille en valust un peu moins, dotez-la,
Vous trouverez qui la prendra :
L'argent répare toute chose.

LA CONFIDENTE SANS LE SAVOIR, OU LE STRATAGESME.

CONTE.

JE ne connois Rhéteur, ni Maiſtre ès Arts
Tel que l'Amour; il excelle en bien dire;
Ses argumens, ce ſont de doux regards,
De tendres pleurs, un gracieux ſoûrire.
La guerre auſſi s'exerce en ſon Empire;
Tantoſt il met aux champs ſes étendars,
Tantoſt couvrant ſa marche & ſes fineſſes
Il prend des cœurs entourez de ramparts.
Je le ſouſtiens, poſez deux fortereſſes;
Qu'il en batte une, une autre le Dieu Mars;
Que celuy-cy faſſe agir tout un monde,
Qu'il ſoit armé, qu'il ne luy manque rien;

Devant ſon fort je veux qu'il ſe morfonde,
Amour tout nud fera rendre le ſien.
J'en vais dire un de mes plus favoris;
C'eſt l'inventeur des tours & ſtratageſmes.
J'en ay bien lû, j'en vois pratiquer meſmes,
Et d'aſſez bons, qui ne ſont rien au prix.

La jeune Aminte à Géronte donnée,
Méritoit mieux qu'un ſi triſte hymenée;
Elle avoit pris en cet homme un Epoux
Malgracieux, incommode & jaloux.
Il eſtoit vieux; elle à peine en cet âge,
Où quand un cœur n'a point encore aimé,
D'un doux objet il eſt bien-toſt charmé.
Celuy d'Aminte ayant ſur ſon paſſage
Trouvé Cléon, beau, bien fait, jeune & ſage,
Il s'acquitta de ce premier tribut,
Trop bien peut-eſtre, & mieux qu'il ne falut:
Non toutefois que la Belle n'oppoſe
Devoir & tout, à ce doux ſentiment;

Mais lors qu'Amour prend le fatal moment,
Devoir & tout, & rien c'eſt meſme choſe.
Le but d'Aminte en cette paſſion
Eſtoit, ſans plus, la conſolation
D'un entretien ſans crime, où la pauvrette
Verſaſt ſes ſoins en une ame diſcrette.
Je croirois bien qu'ainſi l'on le prétend;
Mais l'appétit vient toûjours en mangeant:
Le plus ſûr eſt de ne ſe mettre à table.
Aminte croit rendre Cléon traitable:
Pauvre ignorante! Elle ſonge au moyen
De l'engager à ce ſimple entretien,
De luy laiſſer entrevoir quelque eſtime,
Quelque amitié, quelque choſe de plus,
Sans y meſler rien que de légitime:
Pluſtoſt la mort empeſchaſt tel abus!
Le poinct eſtoit d'entamer cette affaire.
Les lettres ſont un étrange myſtere,
Il en provient maint & maint accident.
Le meilleur eſt quelque ſûr confident.

Où le trouver ? Géronte eſt homme à craindre.
J'ay dit tantoſt qu'Amour ſçavoit atteindre
A ſes deſſeins d'une ou d'autre façon ;
Cecy me ſert de preuve & de leçon.
Cléon avoit une vieille parente,
Sévere & prude, & qui s'attribuoit
Autorité ſur luy de gouvernante.
Madame Alis (ainſi l'on l'appelloit)
Par un beau jour eut de la jeune Aminte
Ce compliment, ou pluſtoſt cette plainte :
Je ne ſçay pas pourquoy voſtre parent,
Qui m'eſt & fut toûjours indifférent,
Et le ſera tout le temps de ma vie,
A de m'aimer conçû la fantaiſie.
Sous ma feneſtre il paſſe inceſſamment ;
Je ne ſçaurois faire un pas ſeulement
Que je ne l'aye auſſi-toſt à mes trouſſes ;
Lettres, billets pleins de paroles douces,
Me ſont donnez par une dont le nom
Vous eſt connu ; je le tais pour raiſon.

Faites cesser, pour Dieu, cette poursuite;
Elle n'aura qu'une mauvaise suite.
Mon mary peut prendre feu là-dessus.
Quant à Cléon, ses pas sont superflus;
Dites-le luy de ma part, je vous prie.
Madame Alis la loüe, & luy promet
De voir Cléon, de luy parler si net
Que de l'aimer il n'aura plus d'envie.
Cléon va voir Alis le lendemain:
Elle luy parle; & le pauvre homme nie,
Avec serment, qu'il eust un tel dessein.
Madame Alis l'appelle enfant du diable;
Tout vilain cas, dit-elle, est reniable;
Ces sermens vains & peu dignes de foy
Mériteroient qu'on vous fist vostre sausse.
Laissons cela; la chose est vraye ou fausse;
Mais fausse ou vraye, il faut, & croyez-moy,
Vous mettre bien dans la teste qu'Aminte
Est femme sage, honneste, & hors d'atteinte:
Renoncez-y. Je le puis aisément,

Reprit Cléon. Puis au meſme moment
Il va chez luy ſonger à cette affaire:
Rien ne luy peut débroüiller le myſtere.
Trois jours n'eſtoient paſſez entierement
Que revoicy chez Alis noſtre Belle:
Vous n'avez pas, Madame, luy dit-elle,
Encore vû, je penſe, noſtre Amant;
De plus en plus ſa pourſuite s'augmente.
Madame Alis s'emporte, ſe tourmente:
Quel malheureux! puis l'autre la quittant,
Elle le mande; il vient tout à l'inſtant.
Dire en quels mots Alis fit ſa harangue,
Il me faudroit une langue de fer;
Et quand de fer j'aurois meſme la langue,
Je n'y pourrois parvenir; tout l'enfer
Fut employé dans cette réprimande.
Allez Satan, allez vray Lucifer,
Maudit de Dieu. La fureur fut ſi grande,
Que le pauvre homme étourdy dès l'abord,
Ne ſçût que dire; avoüer qu'il euſt tort,

C'eſtoit trahir par trop ſa conſcience.
Il s'en retourne, il rumine, il repenſe;
Il reſve tant qu'enfin il dit en ſoy,
Si c'eſtoit-là quelque ruſe d'Aminte?
Je trouve, helas! mon devoir dans ſa plainte.
Elle me dit, ô Cléon aime-moy,
Aime-moy donc, en diſant que je l'aime:
Je l'aime auſſi, tant pour ſon ſtratageſme
Que pour ſes traits. J'avouë en bonne foy
Que mon eſprit d'abord n'y voyoit goute;
Mais à préſent je n'en fais aucun doute;
Aminte veut mon cœur aſſurément.
Ah, ſi j'oſois, dès ce meſme moment
Je l'irois voir, & plein de confiance
Je luy dirois quelle eſt la violence,
Quel eſt le feu dont je me ſens épris.
Pourquoy n'oſer? Offenſe pour offenſe,
L'amour vaut mieux encor que le mépris.
Mais ſi l'Epoux m'attrapoit au logis?
Laiſſons-la faire, & laiſſons-nous conduire.

Trois autres jours n'eſtoient pas encor,
Qu'Aminte va chez Alis pour inſtruire
Son cher Cléon du bonheur de ſon ſort.
Il faut, dit-elle, enfin que je déſerte;
Voſtre parent a réſolu ma perte;
Il me prétend avoir par des préſens:
Moy des préſens? C'eſt bien choiſir ſa femme;
Tenez, voilà rubis & diamans,
Voilà bien pis, c'eſt mon portrait, Madame.
Aſſurément de mémoire on l'a fait;
Car mon Epoux a tout ſeul mon portrait.
A mon lever cette perſonne honneſte,
Que vous ſçavez, & dont je tais le nom,
S'en eſt venuë, & m'a laiſſé ce don.
Voſtre parent merite qu'à la teſte
On le luy jette; & s'il eſtoit icy....
Je ne me ſens preſque pas de colere.
Oyez le reſte: il m'a fait dire auſſy
Qu'il ſçait fort bien qu'aujourd'huy pour affaire
Mon mary couche à ſa maiſon des champs;

Qu'incontinent qu'il croira que mes gens
Seront couchez, & dans leur premier ſomme,
Il ſe rendra devers mon cabinet.
Qu'eſpere-t'il ? Pour qui me prend cet homme ?
Un rendez-vous ! Eſt-il fol en effet ?
Sans que je crains de commettre Géronte,
Je poſerois tantoſt un ſi bon guet,
Qu'il ſeroit pris ainſi qu'au trébuchet,
Ou s'enfuiroit avec ſa courte honte.
Ces mots finis, Madame Aminte ſort.
Une heure après Cléon vint, & d'abord
On luy jetta les joyaux & la boëte :
On l'auroit pris à la gorge au beſoin.
Eh bien, cela vous ſemble-t'il honneſte ?
Mais ce n'eſt rien, vous allez bien plus loin.
Alis dit lors mot pour mot ce qu'Aminte
Venoit de dire en ſa derniere plainte.
Cléon ſe tint pour dûment averty :
J'aimois, dit-il, il eſt vray, cette Belle ;
Mais puiſqu'il faut ne rien eſperer d'elle,

Je me retire, & prendray ce party.
Vous ferez bien; c'eſt celuy qu'il faut prendre,
Luy dit Alis. Il ne le prit pourtant.
Trop bien minuit à grand' peine ſonnant,
Le Compagnon ſans faute ſe va rendre
Devers l'endroit qu'Aminte avoit marqué:
Le rendez-vous eſtoit bien expliqué.
Ne doutez point qu'il n'y fuſt ſans eſcorte.
La jeune Aminte attendoit à la porte:
Un profond ſomme occupoit tous les yeux;
Meſme ceux-là qui brillent dans les Cieux
Eſtoient voilez par une épaiſſe nuë.
Comme on avoit toute choſe prévûë,
Il entre viſte, & ſans autre diſcours
Ils vont; ils vont au cabinet d'amours.
Là le Galand dès l'abord ſe récrie,
Comme la Dame eſtoit jeune & jolie,
Sur ſa beauté; la bonté vint après,
Et celle-cy ſuivit l'autre de près.
Mais dites-moy, de grace, je vous prie,

Qui vous a fait aviser de ce tour?
Car jamais tel ne se fit en amour.
Sur les plus fins je prétends qu'il excelle;
Et vous devez vous-mesme l'avoüer.
Elle rougit, & n'en fut que plus belle;
Sur son esprit, sur ses traits, sur son zele,
Il la loüa; ne fit-il que loüer?

LE REMEDE.

CONTE.

SI l'on ſe plaiſt à l'image du Vray,
Combien doit-on rechercher le Vray meſme?
J'en fais ſouvent dans mes Contes l'eſſay,
Et vois toûjours que ſa force eſt extreſme,
Et qu'il attire à ſoy tous les eſprits:
Non qu'il ne faille en de pareils Ecrits
Feindre les noms; le reſte de l'affaire
Se peut conter ſans en rien déguiſer;
Mais quant aux noms, il faut au moins les taire;
Et c'eſt ainſi que je vais en uſer.

Près du Mans donc, païs de Sapience,
Gens peſans l'air, fine fleur de Normand,
Une pucelle eut naguere un Amant;
Frais, délicat, & beau par excellence;

Jeune ſur tout, à peine ſon menton
S'eſtoit veſtu de ſon premier coton.
La fille eſtoit un party d'importance:
Charmes & dot, aucun poinct n'y manquoit:
Tant & ſi bien que chacun s'appliquoit
A la gagner, tout le Mans y couroit.
Ce fut envain; car le cœur de la fille
Inclinoit trop pour noſtre Jouvenceau:
Les ſeuls parens, par un eſprit Manceau,
La deſtinoient pour une autre famille.
Elle fit tant autour d'eux que l'Amant,
Bon gré, malgré, je ne ſçay pas comment,
Eut à la fin accès chez ſa Maiſtreſſe.
Leur indulgence, ou pluſtoſt ſon adreſſe,
Peut-eſtre auſſi ſon ſang & ſa nobleſſe
Les fit changer, que ſçay-je quoy? Tout duit
Aux gens heureux, car aux autres tout nuit.
L'Amant le fut: les parens de la Belle
Sçûrent priſer ſon mérite & ſon zele:
C'eſtoit-là tout: eh, que faut-il encor?

Force comptant ; les biens du ſiécle d'or
Ne ſont plus biens, ce n'eſt qu'une ombre vaine.
O temps heureux ! je prévois qu'avec peine
Tu reviendras dans le païs du Maine :
Ton innocence euſt ſecondé l'ardeur
De noſtre Amant, & haſté cette affaire ;
Mais des parens l'ordinaire lenteur
Fit que la Belle, ayant fait dans ſon cœur
Cet hyménée, acheva le myſtere
Selon les Us de l'Iſle de Cythere.
Nos vieux Romans en leur ſtyle plaiſant,
Nomment cela *paroles de preſent.*
Nous y voyons pratiquer cet uſage,
Demy-amour, & demy-mariage,
Table d'attente, avant-gouſt de l'hymen.
Amour n'y fit un trop long examen:
Preſtre & parent tout enſemble, & Notaire,
En peu de jours il conſomma l'affaire :
L'eſprit Manceau n'eut point part à ce fait.
Voilà noſtre homme heureux & ſatisfait,

Paſſant les nuits avec ſon Epouſée ;
Dire comment, ce ſeroit choſe aiſée ;
Les doubles clefs, les bréches à l'enclos,
Les menus dons qu'on fit à la Soubrette,
Rendoient l'Epoux joüiſſant en repos
D'une faveur douce autant que ſecrette.
Advint pourtant que noſtre Belle un ſoir
En ſe plaignant, dit à ſa gouvernante,
Qui du ſecret n'eſtoit participante,
Je me ſens mal ; n'y ſçauroit-on pourvoir ?
L'autre reprit, il vous faut un Remede ;
Demain matin nous en dirons deux mots.
Minuit venu, l'Epoux mal à propos,
Tout plein encor du feu qui le poſſede,
Vient de ſa part chercher ſoulagement,
Car chacun ſent icy-bas ſon tourment.
On ne l'avoit averti de la choſe.
Il n'eſtoit pas ſur les bords du ſommeil,
Qui ſuit ſouvent l'amoureux appareil,
Qu'incontinent l'Aurore aux doigts de roſe,

Ayant ouvert les portes d'Orient,
La gouvernante ouvrit tout en riant,
Remede en main, les portes de la chambre :
Par grand bonheur il s'en rencontra deux,
Car la ſaiſon approchoit de Septembre,
Mois où le froid & le chaud ſont douteux.
La fille alors ne fut pas aſſez fine ;
Elle n'avoit qu'à tenir bonne mine,
Et faire entrer l'Amant au fond des draps,
Choſe facile autant que naturelle :
L'émotion luy tourna la cervelle ;
Elle ſe cache elle-meſme, & tout bas
Dit en deux mots quel eſt ſon embarras.
L'Amant fut ſage, il préſenta pour elle
Ce que Brunel à Marphiſe montra.
La Gouvernante ayant mis ſes lunettes,
Sur le Galand ſon adreſſe éprouva :
Du bain interne elle le régala,
Puis dit adieu, puis après s'en alla.
Dieu la conduiſe, & toutes celles-là

Qui

Qui vont nuiſant aux amitiez ſecrettes !
Si tout cecy paſſoit pour des ſornettes,
(Comme il ſe peut, je n'en voudrois jurer)
On chercheroit dequoy me cenſurer.
Les Critiqueurs ſont un peuple ſévere ;
Ils me diront, voſtre Belle en ſortit
En fille ſotte & n'ayant point d'eſprit ;
Vous luy donnez un autre caractere :
Cela nous rend ſuſpecte cette affaire ;
Nous avons lieu d'en douter, auquel cas
Voſtre prologue icy ne convient pas.
Je répondray.... Mais que ſert de répondre ?
C'eſt un procès qui n'auroit point de fin :
Par cent raiſons j'aurois beau les confondre ;
Ciceron meſme y perdroit ſon Latin.
Il me ſuffit de n'avoir en l'ouvrage
Rien avancé qu'après des gens de foy :
J'ay mes garands, que veut-on davantage ?
Chacun ne peut en dire autant que moy.

LES AVEUS INDISCRETS.

CONTE.

PARIS, ſans pair, n'avoit en ſon enceinte
Rien dont les yeux ſemblaſſent ſi ravis
Que de la belle, aimable & jeune Aminte,
Fille à pourvoir, & des meilleurs partis.
Sa mere encor la tenoit ſous ſon aiſle;
Son pere avoit du comptant & du bien;
Faites eſtat qu'il ne luy manquoit rien.
Le beau Damon s'eſtant piqué pour elle,
Elle reçût les offres de ſon cœur:
Il fit ſi bien l'eſclave de la Belle,
Qu'il en devint le maiſtre & le vainqueur:
Bien entendu ſous le nom d'hymenée,
Pas ne voudrois qu'on le cruſt autrement.
L'an révolu ce couple ſi charmant,
Toûjours d'accord, de plus en plus s'aimant,

(Vous euſſiez dit la premiere journée)
Se promettoit la vigne de l'Abbé;
Lorſque Damon, ſur ce propos tombé,
Dit à ſa femme : un poinct trouble mon ame;
Je ſuis épris d'une ſi douce flâme,
Que je voudrois n'avoir aimé que vous,
Que mon cœur n'euſt reſſenty que vos coups,
Qu'il n'euſt logé que voſtre ſeule image,
Digne, il eſt vray de ſon premier hommage.
J'ay cependant éprouvé d'autres feux,
J'en dis ma coulpe, & j'en ſuis tout honteux.
Il m'en ſouvient, la Nymphe eſtoit gentille,
Au fond d'un bois l'Amour ſeul avec nous;
Il fit ſi bien, ſi mal, me direz-vous,
Que de ce fait il me reſte une fille.

Voilà mon ſort, dit Aminte à Damon:
J'eſtois un jour ſeulette à la maiſon;
Il me vint voir certain fils de famille,
Bien fait & beau, d'agréable façon;

J'en eus pitié ; mon naturel eſt bon :
Et pour conter tout de fil en aiguille,
Il m'eſt reſté de ce fait un garçon.
Elle eut à peine achevé la parolle,
Que du mary l'ame jalouſe & folle
Au déſeſpoir s'abandonne auſſi-toſt.
Il ſort plein d'ire, il deſcend tout d'un ſaut,
Rencontre un baſt, ſe le met, & puis crie:
Je ſuis baſté. Chacun au bruit accourt,
Les pere & mere, & toute la mégnie,
Juſqu'aux voiſins. Il dit, ponr faire court,
Le beau ſujet d'une telle folie.
Il ne faut pas que le Lecteur oublie
Que les parens d'Aminte, bons Bourgeois,
Et qui n'avoient que cette fille unique,
La nourriſſoient, & tout ſon domeſtique,
Et ſon Epoux, ſans que, hors cette fois,
Rien euſt troublé la paix de leur famille.
La mere donc s'en va trouver ſa fille ;
Le pere ſuit, laiſſe ſa femme entrer,

Dans le deſſein ſeulement d'écouter.
La porte eſtoit entr'ouverte ; il s'approche ;
Bref il entend la noiſe & le reproche
Que fit ſa femme à leur fille en ces mots :
Vous avez tort : j'ay vû beaucoup de ſots,
Et plus encor de ſottes en ma vie ;
Mais qu'on puſt voir telle indiſcrétion ;
Qui l'auroit crû ? Car enfin, je vous prie,
Qui vous forçoit ? Quelle obligation
De réveler une choſe ſemblable ?
Plus d'une fille a forligné ; le diable
Eſt bien ſubtil ; bien malins ſont les gens :
Non pour cela que l'on ſoit excuſable :
Il nous faudroit toutes dans des Couvents,
Claquemurer juſques à l'hymenée.
Moy qui vous parle ay meſme deſtinée ;
J'en garde au cœur un ſenſible regret.
J'eus trois enfans avant mon mariage.
A voſtre pere ay-je dit ce ſecret ?
En avons-nous fait plus mauvais ménage ?

Ce discours fut à peine proferé
Que l'écoutant s'en court, & tout outré
Trouve du bast la sangle & se l'attache,
Puis va criant par tout: *Je suis sanglé.*
Chacun en rit, encor que chacun sçache
Qu'il a dequoy faire rire à son tour.
Les deux maris vont dans maint carrefour,
Criant, courant, chacun à sa maniere,
Basté le gendre, & *Sanglé* le beaupere.
On doutera de ce dernier poinct-cy;
Mais il ne faut telles choses mécroire.
Et par exemple, écoutez bien cecy:
Quand Roland sçût les plaisirs & la gloire
Que dans la grotte avoit eu son Rival,
D'un coup de poing il tua son cheval.
Pouvoit-il pas, traisnant la pauvre beste,
Mettre de plus la selle sur son dos?
Puis s'en aller, tout du haut de sa teste,
Faire crier & redire aux Echos,
Je suis basté, sanglé, car il n'importe,

Tous deux ſont bons. Vous voyez de la ſorte
Que cecy peut contenir verité ;
Ce n'eſt aſſez, cela ne doit ſuffire ;
Il faut auſſi montrer l'utilité
De ce récit ; je m'en vais vous la dire.
L'heureux Damon me ſemble un pauvre ſire.
Sa confiance eut bien-toſt tout gaſté.
Pour la ſottiſe & la ſimplicité
De ſa moitié, quant à moy je l'admire.
Se confeſſer à ſon propre mary ?
Quelle folie ! imprudence eſt un terme
Foible à mon ſens pour exprimer cecy.
Mon diſcours donc en deux poincts ſe renferme.
Le nœud d'hymen doit eſtre reſpecté,
Veut de la foy, veut de l'honneſteté :
Si par malheur quelque atteinte un peu forte
Le fait clocher d'un ou d'autre coſté,
Comportez-vous de maniere & de ſorte
Que ce ſecret ne ſoit point éventé.

Gardez de faire aux égards banqueroute ;
Mentir alors eſt digne de pardon.
Je donne icy de beaux conſeils ſans doute :
Les ay-je pris pour moy-meſme? Helas! non.

LE FLORENTIN.

LE Florentin
Montre à la fin
Ce qu'il sçait faire,
Il ressemble à ces loups qu'on nourrit, & fait bien :
Car un loup doit toûjours garder son caractere
Comme un mouton garde le sien.
J'en estois averty, l'on me dit prenez garde,
Quiconque s'associe avec luy se hazarde ;
Vous ne connoissez pas encor le Florentin ;
C'est un paillard, c'est un mastin
Qui tout dévore ;
Happe tout, serre tout, il a triple gosier,
Donnez-luy, fourrez-luy, le Glou demande encore,
Le Roy-mesme auroit peine à le rassasier.
Malgré tous ces avis il me fit travailler,
Le paillard s'en vint réveiller

Un enfant des neuf Sœurs, enfant à barbe grise,
Qui ne devoit en nulle guise
Estre duppe ; il le fut, & le sera toûjours,
Je me sens né pour estre en butte aux méchans tours,
Vienne encor un trompeur je ne tarderay guere ;
Celuy-cy me dit, veux-tu faire
Prestò, prestò, quelque Opera,
Mais bon, ta Muse répondra
Du succès pardevant Notaire ;
Voicy comment il nous faudra
Partager le gain de l'affaire.
Nous en ferons deux lots, l'argent & les chansons :
L'argent pour moy, pour toy les sons :
Tu t'entendras chanter, je prendray les testons,
Volontiers je paye en gambades,
J'ay huit ou dix Trivelinades
Que je sçay sur mon doigt ; cela joint à l'honneur
De travailler pour moy, te voilà grand Seigneur,
Peut-estre n'est-ce pas tout à fait sa harangue ;
Mais s'il n'eust ces mots sur la langue

Il les eut dans le cœur ; il me perſuada
A tort, à droit me demanda
Du doux, du tendre, & ſemblables ſornettes,
Petits mots, jargons d'amourettes
Confits au miel ; bref il m'enquinauda.
Je n'épargnay ni ſoins, ni peines
Pour venir à ſon but & pour le contenter,
Mes amis devoient m'aſſiſter :
J'euſſe en cas de beſoin diſpoſé de leurs veines.
Des amis, diſoit le Glouton,
En a-t'on ?
Ces gens te tromperont, oſteront tout le bon,
Mettront du mauvais en la place.
Tel eſt l'eſprit du Florentin,
Soupçonneux, tremblant, incertain,
Jamais aſſez ſûr de ſon gain
Quoy que l'on diſe ou que l'on faſſe.
Je luy rendis envain ſa parole cent fois,
Le B.... avoit juré de m'amuſer ſix mois ;
Il s'eſt trompé de deux, mes amis de leur grace

Me les ont épargnez, l'envoyant où je croy
Qu'il va bien ſans eux & ſans moy.
Voilà l'hiſtoire en gros, le détail a des ſuites
Qui valent bien d'eſtre déduites:
Mais j'en aurois pour tout un an,
Et je reſſemblerois à l'homme de Florence,
Homme long à compter, s'il en eſt un en France.
Chacun voudroit qu'il fuſt dans le ſein d'Abraham,
Son Architecte, & ſon Libraire,
Et ſon Voiſin, & ſon Compere,
Et ſon Beau-pere,
Sa femme, & ſes enfans, & tout le genre humain,
Petits, & Grands dans leurs prieres
Diſent le ſoir & le matin,
Seigneur par vos bontez pour nous ſi ſingulieres,
Délivrez-nous du Florentin.

DISSERTATION SUR LA JOCONDE.

*A Monsieur B****

MONSIEUR,

Vostre gageure est sans doute fort plaisante, & j'ay ri de tout mon cœur de la bonne foy avec laquelle vostre Amy soustient une opinion aussi peu raisonnable que la sienne: mais cela ne m'a point du tout surpris; ce n'est pas d'aujourd'huy que les plus méchans Ouvrages ont trouvé de sinceres protecteurs, & que des opiniastres ont entrepris de combattre la raison à force ouverte. Et pour ne vous point citer icy d'exemples du commun; il n'est pas que vous n'ayez oüy parler du goust bizarre de cet Empereur qui préfera les écrits d'un je ne sçay quel Poëte, aux Ouvrages d'Homere, & qui ne vouloit pas que tous les hommes ensemble pendant près de

vingt ſiécles euſſent eu le ſens commun. Le ſentiment de voſtre Amy a quelque choſe d'auſſi monſtrueux. Et certainement quand je ſonge à la chaleur avec laquelle il va le Livre à la main deffendre la Joconde de M. Boüillon, il me ſemble voir Marfiſe dans l'Arioſte (puiſqu'Arioſte y a) qui veut faire confeſſer à tous les Chevaliers errans que cette Vieille qu'elle a en croupe eſt un chef-d'œuvre de beauté. Quoyqu'il en ſoit, s'il n'y prend garde, ſon opiniaſtreté luy couſtera un peu cher; & quelque mauvais paſſe-temps qu'il y ait pour luy à perdre cent piſtoles, je le plains encore plus de la perte qu'il va faire de ſa réputation dans l'eſprit des habiles gens.

Il a raiſon de dire qu'il n'y a point de comparaiſon entre les deux Ouvrages dont vous eſtes en diſpute; puiſqu'il n'y a point de comparaiſon entre un Conte plaiſant, & une narration froide; entre une invention fleurie & enjoüée, & une traduction ſéche & triſte. Voilà en effet la proportion qui eſt entre ces deux Ouvrages. Monſieur de la Fontaine a pris à la verité ſon ſujet d'Arioſte; mais en meſme temps il s'eſt rendu maiſtre de ſa matiere: ce n'eſt point une copie qu'il ait tirée un trait après l'autre ſur l'original; c'eſt

un original qu'il a formé sur l'idée qu'Arioste luy a fournie. C'est ainsi que Virgile a imité Homere; Terence, Menandre; & le Tasse, Virgile. Au contraire on peut dire du M. Boüillon que c'est un Valet timide qui n'oseroit faire un pas sans le congé de son Maistre, & qui ne le quitte jamais que quand il ne le peut plus suivre: c'est un Traducteur maigre & décharné, les plus belles fleurs qu'Arioste luy fournit deviennent séches entre ses mains, à tous momens quittant le François pour s'attacher à l'Italien, il n'est ni Italien ni François.

Voilà à mon avis ce qu'on doit penser de ces deux Piéces. Mais je passe plus avant, & je soustiens que non seulement la Nouvelle de Monsieur de la Fontaine est infiniment meilleure que celle de ce Monsieur, mais qu'elle est mesme plus agréablement contée que celle d'Arioste. C'est beaucoup dire sans doute, & je vois bien que par là je vais m'attirer sur les bras tous les amateurs de ce Poëte. C'est pourquoy vous trouverez bon que je n'avance pas cette opinion, sans l'appuyer de quelques raisons.

Premiérement donc je ne vois pas par quelle licence Poëtique Arioste a pû dans un Poëme héroï-

que & ſérieux, meſler une Fable & un Conte de Vieille, pour ainſi dire, auſſi burleſque qu'eſt l'Hiſtoire de Joconde. *Je ſçay bien*, dit un Poëte, grand Critique, *qu'il y a beaucoup de choſes permiſes aux Poëtes & aux Peintres; qu'ils peuvent quelquefois donner carriere à leur imagination; & qu'il ne faut pas toûjours les reſſerrer dans les bornes de la raiſon étroite & rigoureuſe; bien loin de leur vouloir ravir ce privilege, je le leur accorde pour eux, & je le demande pour moy. Ce n'eſt pas à dire toutefois qu'il leur ſoit permis pour cela de confondre toutes choſes, de renfermer dans un meſme corps mille eſpeces differentes, auſſi confuſes que les reſveries d'un malade, de meſler enſemble des choſes incompatibles, d'accoupler les Oiſeaux avec les Serpens, les Tygres avec les Agneaux.* Comme vous voyez, Monſieur, ce Poëte avoit fait le procès à Arioſte plus de mille ans avant qu'Arioſte euſt écrit. En effet ce corps composé de mille eſpeces differentes, n'eſt-ce pas proprement l'image du Poëme de Roland le furieux? Qu'y a-t'il de plus gravé & de plus héroïque que certains endroits de ce Poëme? Qu'y a-t'il de plus bas & de plus bouffon que d'autres? Et ſans chercher ſi loin, peut-on rien voir de moins ſérieux que l'Hiſtoire de

de Joconde & d'Aſtolphe ? Les avantures de Buſcon & de Lazarille, ont-elles quelque choſe de plus extravagant ? Sans mentir une telle baſſeſſe eſt bien éloignée du gouſt de l'Antiquité ; & qu'auroit-on dit de Virgile, bon Dieu ! ſi à la deſcente d'Enée dans l'Italie, il luy avoit fait conter par un Hoſtelier l'Hiſtoire de Peau d'Ane, ou les Contes de ma Mere l'Oye ? Je dis les Contes de ma mere l'Oye, car l'Hiſtoire de Joconde n'eſt guere d'un autre rang. Que ſi Homere a eſté blâmé dans ſon Odyſſée (qui eſt pourtant un Ouvrage tout comique, comme l'a remarqué Ariſtote) ſi, dis-je, il a eſté repris par de fort habiles Critiques, pour avoir meſlé dans cet Ouvrage l'Hiſtoire des Compagnons d'Ulyſſe changez en Pourceaux, comme eſtant indigne de la majeſté de ſon ſujet ; que diroient ces Critiques, s'ils voyoient celle de Joconde dans un Poëme Héroïque ? N'auroient-ils pas raiſon de s'écrier, que ſi cela eſt reçû, le bon ſens ne doit plus avoir de juriſdiction ſur les Ouvrages d'eſprit, & qu'il ne faut plus parler d'Art ni de Régles ? Ainſi, Monſieur, quelque bonne que ſoit d'ailleurs la Joconde de l'Arioſte, il faut tomber d'accord qu'elle n'eſt pas en ſon lieu.

Mais examinons un peu cette Hiſtoire en elle-meſme. Sans mentir j'ay de la peine à ſouffrir le ſérieux avec lequel Arioſte écrit un Conte ſi bouffon. Vous diriez que non ſeulement, c'eſt une Hiſtoire très-véritable, mais que c'eſt une choſe très-noble & très-héroïque qu'il va raconter : Et certes s'il vouloit décrire les exploits d'un Alexandre, ou d'un Charlemagne, il ne débuteroit pas plus gravement.

Aſtolfo Rè de' Longobardi, quello
A cui laſciò il fratel Monaco il Regno,
Fù ne la giovanezza ſua sì bello,
Che mai poch' altri giunſero à quel ſegno.
N'havria à fatica un tal fatto à pennello
Appelle, Zeuſi, ò ſe v'è alcun più degno.

Le bon Meſſer Ludovico ne ſe ſouvenoit pas, ou pluſtoſt ne ſe ſoucioit pas du précepte de ſon Horace :

Verſibus exponi tragicis res comica non vult.

Cependant il eſt certain que ce précepte eſt fondé ſur la pure raiſon, & que comme il n'y a rien de plus froid que de conter une choſe grande en ſtile bas, auſſi n'y a-t'il rien de plus ridicule, que de ra-

conter une Hiſtoire comique & abſurde en termes graves & ſérieux : à moins que ce ſérieux ne ſoit affecté tout exprès, pour rendre la choſe encore plus burleſque. Le ſecret donc en contant une choſe abſurde, eſt de s'énoncer d'une telle maniere, que vous faſſiez concevoir au Lecteur, que vous ne croyez pas vous-meſme la choſe que vous luy contez. Car alors il aide luy-meſme à ſe décevoir, & ne ſonge qu'à rire de la plaiſanterie agréable d'un Auteur qui ſe joüe & ne luy parle pas tout de bon. Et cela eſt ſi véritable, qu'on dit meſme aſſez ſouvent des choſes qui choquent directement la raiſon, & qui ne laiſſent pas néanmoins de paſſer, à cauſe qu'elles excitent à rire. Telle eſt cette hyperbole d'un ancien Poëte Comique, pour ſe moquer d'un homme qui avoit une terre de fort petite étenduë : *Il poſſedoit*, dit ce Poëte, *une terre à la Campagne qui n'eſtoit pas plus grande qu'une Epiſtre de Lacédémonien*, y a-t'il rien, ajouſte un ancien Rhéteur, de plus abſurde que cette penſée ? Cependant elle ne laiſſe pas de paſſer pour vray-ſemblable, parce qu'elle touche la paſſion, je veux dire qu'elle excite à rire. Et n'eſt ce pas en effet ce qui a rendu ſi agréables certaines

Lettres de Voiture, comme celles du Brochet & de la Berne, dont l'invention eſt abſurde d'elle-meſme, mais dont il a caché les abſurditez par l'enjoûment de ſa narration, & par la maniére plaiſante dont il dit toutes choſes? C'eſt ce que M. D. L. F. a obſervé dans ſa Nouvelle, il a crû que dans un Conte, comme celuy de Joconde, il ne faloit pas badiner ſérieuſement. Il rapporte à la verité des avantures extravagantes, mais il les donne pour telles. Par tout il rit & il joüe, & ſi le Lecteur luy veut faire un procès ſur le peu de vray-ſemblance qu'il y a aux choſes qu'il raconte, il ne va pas comme Arioſte les appuyer par des raiſons forcées, & plus abſurdes encore que la choſe meſme; mais il s'en ſauve en riant, & en ſe joüant du Lecteur, qui eſt la route qu'on doit tenir en ces rencontres.

Ridiculum acri
Fortius & melius magnas plerumque ſecat res.

Ainſi lorſque Joconde, par exemple, trouve ſa Femme couchée entre les bras d'un Valet, il n'y a pas d'apparence que dans la fureur il n'éclate contre elle, ou du moins contre ce Valet; comment eſt-ce donc qu'Arioſte ſauve cela? Il dit que la vio-

lence de l'amour ne luy permit pas de faire ce déplaisir à sa femme.

Mà, da l'amor che porta al suo dispetto,
A l'ingrata moglier, li fù interdetto.

Voilà, sans mentir, un Amant bien parfait; & Celadon ni Silvandre ne sont jamais parvenus à ce haut degré de perfection. Si je ne me trompe, c'etoit bien plustost là une raison, non seulement pour obliger Joconde à éclater, mais c'en estoit assez pour luy faire poignarder dans la rage sa Femme, son Valet, & soy-mesme; puisqu'il n'y a point de passion plus tragique & plus violente que la jalousie qui naist d'une extrême amour. Et certainement si les hommes les plus sages & les plus moderez, ne sont pas maistres d'eux-mesmes, dans la chaleur de cette passion, & ne peuvent s'empescher quelquefois de s'emporter jusqu'à l'excès pour des sujets fort legers; que devoit faire un jeune homme comme Joconde, dans les premiers accès d'une jalousie aussi bien fondée que la sienne? Estoit-il en estat de garder encore des mesures avec une perfide, pour qui il ne pouvoit plus avoir que des sentimens d'horreur & de mépris? M. D. L. F. a bien vû l'absurdité qui

s'ensuivoit de là ; il s'est donc bien gardé de faire Joconde amoureux d'un amour Romanesque & extravagant, cela ne serviroit de rien, une passion comme celle-là n'a point de rapport avec le caractere dont Joconde nous est dépeint, ni avec ses avantures amoureuses. Il l'a donc représenté seulement, comme un homme persuadé à fond de la vertu & de l'honnesteté de sa Femme. Ainsi quand il vient à reconnoistre l'infidélité de cette Femme, il peut fort bien par un sentiment d'honneur, comme le suppose Monsieur de la Fontaine, n'en rien témoigner, puisqu'il n'y a rien qui fasse plus de tort à un homme d'honneur en ces sortes de rencontres, que l'éclat.

Tous deux dormoient : dans cet abord Joconde
Voulut les envoyer dormir en l'autre monde :
Mais cependant il n'en fit rien,
Et mon avis est qu'il fit bien.
Le moindre bruit que l'on peut faire
En telle affaire,
Est le plus sûr de la moitié :
Soit par prudence, ou par pitié,
Le Romain ne tua personne, &c.

Que si Arioste n'a supposé l'extresme amour de Joconde, que pour fonder la maladie & la maigreur qui luy vint ensuite, cela n'estoit point nécessaire, puisque la seule pensée d'un affront n'est que trop suffisante pour faire tomber malade un homme de cœur. Ajoustez à toutes ces raisons, que l'image d'un honneste homme laschement trahy par une ingrate qu'il aime, tel que Joconde nous est représenté dans l'Arioste, a quelque chose de tragique, & qui ne vaut rien dans un Conte pour rire: au lieu que la peinture d'un mary qui se résout à souffrir discrétement les plaisirs de sa femme, comme l'a dépeint Monsieur de la Fontaine, n'a rien que de plaisant & d'agréable, & c'est le sujet ordinaire de nos Comédies. Arioste n'a pas mieux réüssi dans cet autre endroit, où Joconde apprend au Roy l'abandonnement de sa femme avec le plus laid monstre de sa Cour. Il n'est pas vray-semblable que le Roy n'en témoigne rien.

Que fait donc l'Arioste pour fonder cela? Il dit que Joconde avant que de découvrir ce secret au Roy, le fit jurer sur le saint Sacrement, ou sur l'Agnus Dei, ce sont ses termes, qu'il ne s'en ressentiroit

point. Ne voilà-t'il pas une invention bien agréable? Et le ſaint Sacrement n'eſt-il pas là bien placé ? Il n'y a que la licence Italienne, qui puiſſe mettre une ſemblable impertinence à couvert, & de pareilles ſottiſes ne ſe ſouffrent point en Latin ni en François. Mais comment eſt-ce qu'Arioſte ſauvera toutes les autres abſurditez qui s'enſuivent de là ? Où eſt-ce que Joconde trouve ſi viſte une Hoſtie ſacrée pour faire jurer le Roy ? Et quelle apparence qu'un Roy s'engage ainſi légerement à un ſimple Gentilhomme, par un ſerment ſi exécrable? Avoüons que M. D. L. F. s'eſt bien plus ſagement tiré de ce pas par la plaiſanterie de Joconde, qui propoſe au Roy pour le conſoler de cet accident, l'exemple des Rois & des Céſars, qui avoient ſouffert un ſemblable malheur avec une conſtance toute héroïque, & peut-on en ſortir plus agréablement qu'il fait par ces Vers ?

Mais enfin il le prit en homme de courage,
En galand homme, & pour le faire court,
En véritable homme de Cour.

Ce trait ne vaut-il pas mieux luy ſeul que tout le ſérieux de l'Arioſte? Ce n'eſt pas pourtant qu'Arioſte n'ait

n'ait cherché le plaisant autant qu'il a pû. Et on peut dire de luy, ce que Quintilien dit de Démosthene: *Non displicuisse illi jocos, sed non contigisse*, Qu'il ne fuyoit pas les bons mots; mais qu'il ne les trouvoit pas. Car quelquefois de la plus haute gravité de son stile il tombe dans des bassesses à peine dignes du Burlesque. En effect qu'y a-t'il de plus ridicule que cette longue généalogie qu'il fait du Reliquaire que Joconde reçut en partant de sa femme? Cette raillerie contre la Religion n'est-elle pas bien en son lieu: Que peut-on voir de plus sale que cette Métaphore ennuyeuse, prise de l'exercice des chevaux, de laquelle Astolfe & Joconde se servent pour se reprocher l'un à l'autre leur paillardise? Que peut-on imaginer de plus froid que cette équivoque, qu'il employe à propos du retour de Joconde à Rome? On croyoit, dit-il, qu'il estoit allé à Rome, & il estoit allé à Corneto.

Credeano che da lor si fosse tolto
Per gire à Roma, e gito era à Corneto.

Si M. D. L. F. avoit mis une semblable sottise dans toute sa piéce, trouveroit-il grace auprès de ses censeurs? Et une impertinence de cette force

n'auroit-elle pas esté capable de décrier tout son Ouvrage, quelques beautez qu'il eust euës d'ailleurs? Mais certes il ne faloit pas appréhender cela de luy. Un homme formé, comme je vois bien qu'il l'est, au goust de Terence & de Virgile, ne se laisse pas emporter à ces extravagances Italiennes, & ne s'écarte pas ainsi de la route du bon sens. Tout ce qu'il dit est simple & naturel, & ce que j'estime sur tout en luy, c'est une certaine naïveté de langage, que peu de gens connoissent, & qui fait pourtant tout l'agrément du discours. C'est cette naïveté inimitable, qui a esté tant estimée dans les Ecrits d'Horace & de Terence, à laquelle ils se sont étudiez particulierement, jusqu'à rompre pour cela la mesure de leurs Vers, comme a fait M. D. L. F. en beaucoup d'endroits. En effet c'est ce *molle* & ce *facetum*, qu'Horace attribuë à Virgile, & qu'Apollon ne donne qu'à ses Favoris. En voulez-vous des exemples?

Marié depuis peu, content, je n'en sçay rien:
Sa femme avoit de la jeunesse,
De la beauté, de la délicatesse;
Il ne tenoit qu'à luy, qu'il ne s'en trouvast bien.

S'il eust dit simplement que Joconde vivoit con-

tent avec sa femme, son discours auroit esté assez froid, mais par ce doute où il s'embarasse luy-mesme, & qui ne veut pourtant dire que la mesme chose, il enjouë sa narration, & occupe agréablement le Lecteur. C'est ainsi qu'il faut juger de ces Vers de Virgile dans une de ses Eglogues, à propos de Médée, à qui une fureur d'amour & de jalousie avoit fait tuer ses enfans :

Crudelis mater magis, an puer improbus ille?
Improbus ille puer; crudelis tu quoque mater.

Il en est de mesme encore de cette réflexion que fait M. D. L. F. à propos de la désolation que fait paroistre la femme de Joconde, quand son mary est prest à partir.

Vous autres bonnes gens auriez crû que la Dame,
Une heure aprés eust rendu l'ame;
Moy qui sçai ce que c'est que l'esprit d'une femme, &c.

Je pourrois vous montrer beaucoup d'endroits de la mesme force, mais cela ne serviroit de rien pour convaincre vostre amy; ces sortes de beautez sont de celles qu'il faut sentir, & qui ne se prouvent point. C'est ce je ne sçay quoy qui nous charme, & sans lequel la beauté mesme n'auroit ni grace, ni beauté;

mais après tout c'eſt un je ne ſçay quoy, & ſi voſtre amy eſt aveugle, je ne m'engage pas à luy faire voir clair: & c'eſt auſſi pourquoy vous me diſpenſerez, s'il vous plaiſt, de répondre à toutes les vaines objections qu'il vous a faites; ce ſeroit combattre des Fantômes qui s'évanoüiſſent d'eux-meſmes, & je n'ay pas entrepris de diſſiper toutes les chimeres qu'il eſt d'humeur à ſe former dans l'eſprit.

Mais il y a deux difficultez, dites-vous, qui vous ont eſté propoſées par un fort galand homme, & qui ſont capables de vous embaraſſer. La premiere regarde l'endroit où ce Valet d'hoſtellerie trouve moyen de coucher avec la commune Maiſtreſſe d'Aſtolfe & de Joconde, au milieu de ces deux Galands. Cette avanture, dit-on, paroiſt mieux fondée dans l'original, parce qu'elle ſe paſſe dans une hoſtellerie où Aſtolfe & Joconde viennent d'arriver fraiſchement, & d'où ils doivent partir le lendemain, qui eſt une raiſon ſuffiſante pour obliger ce Valet à ne point perdre de temps, & à tenter ce moyen, quelque dangereux qu'il puiſſe eſtre, pour joüir de ſa Maiſtreſſe; parce que s'il laiſſe échapper cette occaſion, il ne la pourra plus recouvrer: au lieu que

dans la Nouvelle de M. D. L. F. tout ce miſtere arrive chez un Hoſte où Aſtolfe & Joconde font un aſſez long ſéjour. Ainſi ce Valet logeant avec celle qu'il aime, & eſtant avec elle tous les jours, vrayſemblablement il pouvoit trouver d'autres voyes plus ſures pour coucher avec elle, que celle dont il ſe ſert. A cela je réponds, que ſi ce Valet a recours à celle-cy, c'eſt qu'il n'en peut imaginer de meilleure, & qu'un gros brutal, tel qu'il nous eſt repréſenté par M. D. L. F. & tel qu'il devoit eſtre en effet, pour faire une entrepriſe comme celle-là, eſt fort capable de hazarder tout pour ſe ſatisfaire, & n'a pas toute la prudence que pourroit avoir un honneſte homme. Il y auroit quelque choſe à dire, ſi M. D. L. F. nous l'avoit repréſenté comme un amoureux de Roman, tel qu'il eſt dépeint dans Arioſte, qui n'a pas pris garde que ces paroles de tendreſſe & de paſſion qu'il luy met dans la bouche, ſont fort bonnes pour un Tircis, mais ne conviennent pas trop bien à un Muletier. Je ſouſtiens en ſecond lieu que la meſme raiſon qui dans Arioſte empeſche tout un jour ce Valet & cette Fille de pouvoir exécuter leur volonté, cette meſme raiſon, dis-je, a pû ſub-

ſiſter pluſieurs jours, & qu'ainſi eſtant continuellement obſervez l'un & l'autre par les gens d'Aſtolfe & de Joconde, & par les autres Valets de l'hoſtellerie, il n'eſt pas en leur pouvoir d'accomplir leur deſſein ; ſi ce n'eſt la nuit. Pourquoy donc, me direz-vous, M. D. L. F. n'a-t'il point exprimé cela ? Je ſouſtiens qu'il n'eſtoit point obligé de le faire, parce que cela ſe ſuppoſe aiſément de ſoy-meſme, & que tout l'artifice de la narration conſiſte à ne marquer que les circonſtances qui ſont abſolument néceſſaires. Ainſi, par exemple, quand je dis qu'un tel eſt de retour de Rome, je n'ay que faire de dire qu'il y eſtoit allé, puiſque cela s'enſuit de là néceſſairement. De meſme lorſque dans la Nouvelle de M. D. L. F. la Fille dit au Valet qu'elle ne luy peut pas accorder ſa demande, parce que ſi elle le faiſoit, elle perdroit infailliblement l'anneau qu'Aſtolfe & Joconde luy avoient promis : il s'enſuit de là infailliblement qu'elle ne luy pouvoit accorder cette demande ſans eſtre découverte, autrement l'anneau n'auroit couru aucun riſque. Qu'eſtoit-il donc beſoin que M. D. L. F. allaſt perdre en paroles inutiles, le temps qui eſt ſi cher dans une narration ? On me dira

peut-eſtre que M. D. L. F. après tout n'avoit que faire de changer icy l'Arioſte , mais qui ne voit au contraire que par là il a évité une abſurdité manifeſte, c'eſt à ſcavoir ce marché qu'Aſtolfe & Joconde font avec leur Hoſte , par lequel ce Pere vend ſa Fille à beaux deniers comptans. En effet ce marché n'a-t'il pas quelque choſe de choquant , ou pluſtoſt d'horrible ? Ajouſtez que dans la Nouvelle de Monſieur de la Fontaine , Aſtolfe & Joconde ſont trompez bien plus plaiſamment , parce qu'ils regardent tous deux cette Fille, qu'ils ont abuſée, comme une jeune innocente , à qui ils ont donné , comme il dit, La premiere leçon du plaiſir amoureux.

Au lieu que dans l'Arioſte c'eſt une infame qui va courir le pays avec eux, & qu'ils ne ſçauroient regarder comme une Abandonnée.

Je viens à la ſeconde objection. Il n'eſt pas vrayſemblable, vous a-t'on dit, que quand Aſtolfe & Joconde, prennent réſolution de courir enſemble le païs, le Roy dans la douleur où il eſt, ſoit le premier qui s'aviſe d'en faire la propoſition, & il ſemble qu'Arioſte ait mieux réüſſi de la faire faire par Joconde. Je dis que c'eſt tout le contraire, & qu'il

n'y a point d'apparence qu'un ſimple Gentilhomme faſſe à un Roy une propoſition ſi étrange que celle d'abandonner ſon Royaume, & d'aller expoſer ſa perſonne en des Païs éloignez, puiſque meſme la ſeule penſée en eſt coupable : au lieu qu'il peut fort bien tomber dans l'eſprit d'un Roy qui ſe void ſenſiblement outragé en ſon honneur, & qui ne ſçauroit plus voir ſa femme qu'avec chagrin, d'abandonner ſa Cour pour quelque temps, afin de s'oſter de devant les yeux un objet qui ne luy peut cauſer que de l'ennuy.

Si je ne me trompe, Monſieur, voilà vos doutes aſſez bien réſolus ; ce n'eſt pas pourtant que de là je veüille inférer que Monſieur de la Fontaine ait ſauvé toutes les abſurditez qui ſont dans l'Hiſtoire de Joconde, il y auroit eu de l'abſurdité à luy-meſme d'y penſer ; ce ſeroit vouloir extravaguer ſagement, puiſqu'en effet toute cette Hiſtoire n'eſt autre choſe qu'une extravagance aſſez ingénieuſe, continuée depuis un bout juſqu'à l'autre ; ce que j'en dis n'eſt ſeulement que pour vous faire voir qu'aux endroits où il s'eſt écarté de l'Arioſte, bien loin d'avoir fait de nouvelles fautes, il a rectifié celles de cet Auteur.

Après

Après tout néanmoins il faut avoüer que c'eſt à Arioſte qu'il doit ſa principale invention ; ce n'eſt pas que les choſes qu'il a ajouſtées de luy-meſme ne puſſent entrer en paralelle avec ce qu'il y a de plus ingénieux dans l'Hiſtoire de Joconde. Telle eſt l'invention du livre blanc que nos deux Avanturiers emporterent pour mettre le nom de celles qui ne ſeroient pas rebelles à leurs vœux, car cette badinerie me ſemble bien auſſi agréable que tout le reſte du Conte. Il n'en faut pas moins dire de cette plaiſante conteſtation qui s'émût entre Aſtolfe & Joconde pour le pucelage de leur commune Maiſtreſſe, qui n'eſtoit pourtant que les reſtes d'un Valet. Mais, Monſieur, je ne veux point chicanner mal à propos, donnons ſi vous voulez à Arioſte toute la gloire de l'invention ; ne luy dénions pas le prix qui luy eſt juſtement dû pour l'élégance, la netteté, & la brièveté inimitable avec laquelle il dit tant de choſes en ſi peu de mots ; ne rabaiſſons point malicieuſement en faveur de noſtre Nation le plus ingénieux Auteur des derniers ſiécles, mais que les graces & les charmes de ſon eſprit ne nous enchantent pas de telle ſorte qu'il nous empeſche de voir

les ſautes de jugement qu'il a faites en pluſieurs endroits ; & quelque harmonie de Vers dont il nous frappe l'oreille, confeſſons que Monſieur de la Fontaine ayant conté plus plaiſamment une choſe très-plaiſante, il a mieux compris l'idée & le caractere de la narration.

Après cela, Monſieur, je ne penſe pas que vous vouluſſiez exiger de moy de vous marquer icy exactement tous les défauts qui ſont dans la Piéce de Monſieur Boüillon, j'aimerois autant eſtre condamné à faire l'analyſe exacte d'une Chanſon du Pontneuf, par les régles de la Poëtique d'Arioſte. Jamais ſtile ne fut plus vicieux que le ſien, & jamais ſtile ne fut plus éloigné de celuy de Monſieur de la Fontaine. Ce n'eſt pas, Monſieur, que je veüille faire paſſer icy l'Ouvrage de Monſieur de la Fontaine pour un Ouvrage ſans défauts ; je le tiens aſſez galand homme pour tomber d'accord luy-meſme des négligences qui s'y peuvent rencontrer, & où ne s'en rencontre-t'il point ? Il ſuffit pour moy que le bon y paſſe infiniment le mauvais, & c'eſt aſſez pour faire un Ouvrage excellent.

Ergo ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis.

Il n'en eſt pas ainſi de Monſieur Boüillon, c'eſt un Auteur ſec & aride, toutes ſes expreſſions ſont rudes & forcées, il ne dit jamais rien qui ne puiſſe eſtre mieux dit, & bien qu'il bronche à chaque ligne, ſon Ouvrage eſt moins à blaſmer pour les fautes qui y ſont, que pour l'eſprit & le génie qui n'y eſt pas. Je ne doute point que vos ſentimens en cela ne ſoient d'accord avec les miens, mais s'il vous ſemble que j'aille trop avant, je veux bien pour l'amour de vous me faire un effort en examinant ſeulement une page.

Aſtolfe Roy de Lombardie,
A qui ſon frere plein de vie
Laiſſa l'Empire glorieux
Pour ſe faire Religieux:
Naquiſt d'une forme ſi belle,
Que Zeuxis, & le grand Apelle;
De leur docte & fameux pinceau
N'ont jamais rien fait de ſi beau.

Que dites-vous de cette longue Période ? N'eſt-ce pas bien entendre la maniere de conter, qui doit

estre simple & coupée, que de commencer une narration en Vers, par un enchaisnement de paroles à peine supportable dans l'exorde d'une Oraison?

A qui son frere *plein de vie.*

Plein de vie est une cheville, d'autant plus qu'il n'est pas du texte. M. Boüillon l'a ajousté de sa grace, car il n'y a point en cela de beauté qui l'y ait contraint.

Laissa l'Empire *glorieux.*

Ne semble-t'il pas que selon Monsieur Boüillon il y a un Empire particulier des Glorieux, comme il a un Empire des Ottomans & des Romains, & qu'il a dit l'Empire *glorieux* comme un autre diroit l'Empire Ottoman? Ou bien il faut tomber d'accord que le mot de *glorieux* en cet endroit-là est une cheville, & une cheville grossiere & ridicule.

Pour se faire Religieux.

Cette maniére de parler est basse, & nullement Poëtique.

Naquit d'une forme si belle.

Pourquoy *naquit?* N'y a-t'il pas des gens qui naissent fort beaux, & qui deviennent fort laids dans la suite du temps, & au contraire n'en voit-on pas

qui viennent fort laids au monde, & que l'âge ensuite embellit?

Que Zeuxis & *le grand* Apelle.

On peut bien dire qu'Apelles estoit un grand Peintre; mais qui a jamais dit *le grand* Appelles? Cet épithete de *grand* tout simple ne se donne jamais qu'à des Conquerans & à nos Saints. On peut bien appeller Ciceron un grand Orateur; mais il seroit ridicule de dire le grand Ciceron, & cela auroit quelque chose d'enflé & de puerile. Mais qu'a fait icy le pauvre *Zeuxis* pour demeurer sans épithete, tandis qu'Appelle est *le grand* Apelles? Sans mentir il est bien malheureux que la mesure du Vers ne l'ait pas permis, car il auroit esté du moins le brave Zeuxis.

De leur docte & fameux pinceau,
N'ont jamais rien fait de si beau.

Il a voulu exprimer icy la pensée de l'Arioste, que quand Zeuxis & Apelles auroient épuisé tous leurs efforts pour peindre une Beauté doüée de toutes les perfections, cette Beauté n'auroit pas égalé celle d'Astolfe. Mais qu'il y a mal réüssi! & que cette

façon de parler eſt groſſiere ! *N'ont jamais rien fait de ſi beau, de leur Pinceau.*

Mais ſi ſa grace *ſans pareille.*

Sans pareille, eſt là une cheville ; & le Poëte n'a pas pû dire cela d'Aſtolfe, puiſqu'il déclare dans la ſuite qu'il y avoit un homme au monde plus beau que luy ; c'eſt à ſçavoir Joconde.

Eſtoit *du monde la merveille.*

Cette tranſpoſition ne ſe peut ſouffrir.

Ni les avantages que *donne*
Le Royal éclat de ſon ſang.

Ne diriez-vous pas que le ſang des Aſtolfes de Lombardie eſt ce qui donne ordinairement de l'éclat? Il faloit dire, ni les avantages que luy donnoit le Royal éclat de ſon ſang.

Dans les *Italiques* Provinces.

Cette maniére de parler ſent le Poëme Epique, où meſme elle ne feroit pas fort bonne, & ne vaut rien du tout dans un Conte où les façons de parler doivent eſtre ſimples & naturelles.

Elevoient *au deſſus des Anges.*

Pour parler François, il faloit dire, élevoient au deſſus de ceux des Anges.

Au prix des charmes *de son corps.*

De son corps, est dit bassement, & pour rimer; il faloit dire, *de sa beauté.*

Si jamais il avoit vû *naistre.*

Naistre est maintenant aussi peu nécessaire qu'il l'estoit tantost.

Rien qui fust comparable à luy.

Ne voilà-t'il pas un joly Vers?

Sire, je crois que le Soleil
N'a jamais rien fait de pareil,
Si ce n'est mon Frere Joconde,
Qui n'a point de pareil au monde.

Le pauvre Boüillon s'est terriblement embarassé dans ces termes de *pareil*, & de *sans pareil*; il a dit là bas que la beauté d'Astolfe n'a point de pareille, icy il dit que c'est la beauté de Joconde qui est sans pareille: de là il conclud que la beauté sans pareille du Roy, n'a de pareille que la beauté sans pareille de Joconde. Mais sauf l'honneur de l'Arioste que Monsieur Boüillon a suivi en cet endroit, je trouve ce compliment fort impertinent, puisqu'il n'est pas vray-semblable qu'un Courtisan aille de but en blanc dire à un Roy, qui se pique d'estre le plus bel homme

de ſon ſiécle : J'ay un Frere plus beau que vous. M. D. L. F. a bien fait d'éviter cela, & de dire ſimplement que ce Courtiſan prit cette occaſion de loüer la beauté de ſon Frere, ſans l'élever néanmoins au deſſus de celle du Roy. Comme vous voyez, Monſieur, il n'y a pas un Vers où il n'y ait quelque choſe à reprendre, & que Quintilien n'envoyaſt rebattre ſur l'enclume. Mais en voilà aſſez, & quelque réſolution que j'aye priſe d'examiner la page entiere, vous trouverez bon que je me faſſe grace à moy-meſme, & que je ne paſſe pas plus avant. Eh, que ſeroit-ce, bon Dieu! ſi j'allois rechercher toutes les impertinences de cet Ouvrage, les mauvaiſes façons de parler, les rudeſſes, les incongruitez, les choſes froides & platement dites qui s'y rencontrent par tout? Que dirons-nous *de ces murailles dont les ouvertures baaillent? De ces erremens qu'Aſtolfe & Joconde ſuivent dans les païs Flamans?* Suivre des erremens, juſte Ciel! Quelle langue eſt-ce là? Sans mentir, je ſuis honteux pour Monſieur de la Fontaine de voir qu'il ait pû eſtre mis en paralelle avec un tel Auteur; mais je ſuis encore plus honteux pour voſtre Amy: je le trouve bien hardy ſans doute d'oſer ainſi

hazarder

hazarder cent pistoles sur la foy de son jugement; s'il n'a point de meilleure caution, & qu'il fasse souvent de semblables gageures, il est au hazard de se ruïner. Voilà, Monsieur, la maniére d'agir ordinaire des demy-Critiques; de ces gens, dis-je, qui sous ombre d'un sens commun, tourné pourtant à leur mode, prétendent avoir droit de juger souverainement de toutes choses, corrigent, disposent, réforment, loüent, approuvent, condamnent tout au hazard. J'ay peur que vostre Amy ne soit un peu de ce nombre, je luy pardonne cette haute estime qu'il fait de la piéce de M. Boüillon; je luy pardonne mesme d'avoir chargé sa mémoire de toutes les sottises de cet Ouvrage: mais je ne luy pardonne pas la confiance avec laquelle il se persuade que tout le monde confirmera son sentiment. Pense-t'il donc que trois des plus Galants-Hommes de France aillent de gayeté de cœur se perdre d'estime, dans l'esprit des habiles gens pour luy faire gagner cent pistoles? Et depuis Midas, d'impertinente mémoire, s'est-il trouvé personne qui ait rendu un jugement aussi absurde, que celuy qu'il attend d'eux? Mais, Monsieur, il me semble qu'il y a assez long-temps que

je vous entretiens, & ma Lettre pourroit à la fin passer pour une Dissertation préméditée. Que voulez vous? C'est que vostre gageure me tient au cœur, & j'ay esté bien aise de vous justifier à vous-mesme le droit que vous avez sur les cent pistoles de vostre Amy, j'espere que cela servira à vous faire voir avec combien de passion je suis, &c.

FIN.

TABLE

Des Contes contenus dans ce Volume.

TABLE

Fin de la Table.